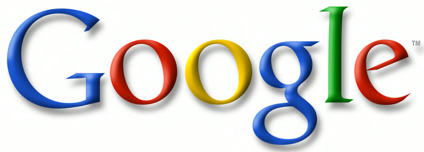
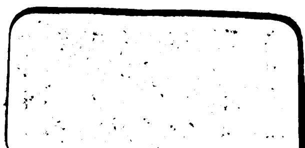



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME QUINZIÈME.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

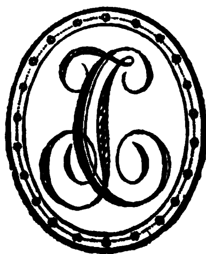
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

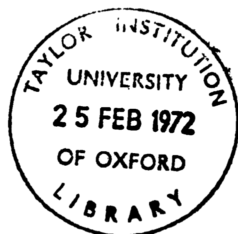
DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.

AN X. (1802.)

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.



SOMMAIRE

DES PRÉCEPTES DE MARIAGE.

Les préceptes de conduite dans le mariage sont un objet intéressant des recherches de la philosophie. II. *Symbole de l'harmonie conjugale chez les anciens.* III. *Supporter les premières contrariétés du ménage, pour en assurer la douceur constante.* IV. *Il faut que l'amour pénètre dans l'ame pour devenir durable.* V. *Fautes des femmes qui veulent subjuguer leurs maris par des charmes, ou autres moyens de ce genre.* VI. *Des maris qui avilissent leurs femmes pour les dominer.* VII. *Comparaison d'une femme avec la lune.* VIII. *Mot d'Hérodote blâmé.* IX. *Harmonie conjugale comparée à deux sons qui font accord.* X. *Un mari obtient de sa femme par la douceur de ses avis, ce qu'elle refuse à l'autorité.* XI. *Ne jamais reprendre sa femme devant des témoins.* XII. *Il faut qu'une femme se conforme aux sentimens et aux affections de son mari.* XIII. *Un mari doit partager ses plaisirs avec sa femme.* XIV. *Comment une femme sage doit traiter certaines fautes de son mari.* XV. *Un mari communique ses inclinations à sa femme.* XVI. *Réponse d'une jeune Lacédémonienne.* XVII. *Il ne faut pas qu'une femme ait d'autres amis que ceux de son mari.* XVIII. *Tout doit être commun entre mari et femme.* XIX. *Divers traits historiques, relatifs à ce traité.* XXII. *C'est le caractère d'une femme,*

et non sa beauté, ni ses richesses qu'on doit rechercher. XXIII. *Utilité morale qu'une femme peut tirer de son miroir.* XXIV. *Véritable ornement d'une femme.* XXV. *Pourquoi on jette le fiel de la victime dans les sacrifices offerts à Junon conjugale.* XXVI. *Soins qu'une femme doit prendre pour plaire à son mari.* XXVII. *Pourquoi les femmes d'Egypte ne portent point de souliers.* XXVIII. *Belle réponse de Théano.* XXIX. *Idée de Phidias dans une statue de Vénus.* XXX. *Quel doit être l'empire d'un mari sur sa femme.* XXXI. *Union résultante du mariage.* XXXII. *Coutume singulière dans la ville de Leptis.* XXXIII. *Conduite d'une femme à l'égard des parents de son mari.* XXXIV. *Le lit nuptial doit être le lien de la paix et de la réconciliation.* XXXV. *Nulle querelle n'en doit approcher.* XXXVI. *Comment une femme doit repousser les conseils qui tendent à l'aigrir contre son mari.* XXXVIII. *Comment un mari et une femme doivent se respecter.* XXXIX. *Concorde nécessaire entr'eux.* XL. *Il faut qu'il évite ce qui peut exciter sa jalousie.* XLI. *Qu'elle s'abstienne de ce qui déplaît à son mari.* XLII. *Réponse d'une femme à Philippe.* XLIII. *Respect qu'un mari doit à sa femme.* XLV. *Il doit l'instruire.* XLVI. *L'étude orne l'esprit et le cœur d'une femme.*

OEUVRES MORALES

DE PLUTARQUE.

LES PRECEPTES DE MARIAGE.

PLUTARQUE A POLLIANUS ET A EURYDICE.

Après la cerimonie de mariage usitée en ce païs, que la presbtresse de Ceres vous a appliquée, en vous enfermant ensemble, il m'est advis que le discours qui viendroit à seconder et favoriser ceste votre conjonction, en vous instruisant de bons enseignements et sages advertissements nuptiaux, ne vous seroit point inutile, et se trouveroit bien conforme à la coustume et cerimonie que lon observe aux nopces en ce païs. Les musiciens entre leurs chansons qu'ils chantent avec les haulbois, en ont une sorte qu'ils appellent *Hippothoros*, ([1] qui vault autant à dire comme Saillejuments,) ayans opinion que cela est un aiguillon qui incite les chevaux à saillir les juments. Mais la philosophie ayant plu-

[1] Ceci n'est point dans le grec.

sieurs beaux et bons discours, en a un qui fait autant à estimer que nul autre, par lequel instruisant et enchantant ceulx qui conviennent en un lien pour user tous les jours de leur vie ensemble, elle les rend plus souples, plus gracieux et plus traitables l'un à l'autre. Parquoy je vous ay fait un recueil de preceptes et advertissements que vous avez souventefois ouïs, ayans tous deux esté nourris en l'estude de la philosophie et les ay reduits à certains articles en peu de paroles, à fin qu'ils en soient plus aisez à retenir, dont je vous fais un present à tous deux: en priant aux Muses, qu'elles veuillent assister et accompagner en vostre endroit la deesse Venus, pource que ce n'est pas moins leur office de mettre bon accord et bonne consonance en un mariage, par le moyen du discours de la raison et l'harmonie de la philosophie, que de bien accorder une cithre ou une lyre.

II. C'est pourquoy les anciens ont voulu que l'image de Venus fut colloquée joignant celle de Mercure, comme voulans par là donner à entendre, que le plaisir de mariage avoit besoing de l'entretien d'une bonne et sage parole: encore mettoient ils avec ces deux images là, celles des graces et de la desse d'eloquence *Suadele* [1], à fin que les conjoincts par mariage eussent gracieusement ce qu'ils voudroient l'un de l'autre, non pas en hargnant et noisant l'un contre l'autre. Solon vouloit que la nouvelle mariée mangeast de la chair de coing premier que de se coucher auprès de son mary: signifiant, à mon ad-

[1] Pythô, ou la Persuasion.

vis, par ceste cerimonie, qu'il fault premierement que la grace de la bouche, c'est à dire l'haleine, et la parole, soit doulce, plaisante et aggreable.

III. Au païs de la Bœoce la coustume est, que le jour des nopces, quand on met le voile nuptial à l'espousée, on luy met aussi sur la teste un chapeau du ramage d'asperge sauvage, pource que celle plante d'une très poignante espine produict un très doulx fruict: aussi la mariée, pourveu que le mary ne s'ennuye, et ne se rebute point pour la premiere difficulté et fascherie qu'il y a en mariage, luy apportera puis après une très doulce et très amiable compagnie: mais ceulx qui ne peuvent supporter les premieres hargnes et riottes des filles, ressemblent proprement à ceulx qui quitteroient la grappe de raisin à un autre, pour autant qu'ils l'auroient veue qu'elle n'estoit que verjus. Et plusieurs nouvelles mariées qui prenent à desdaing leurs marys à cause des premieres rencontres, font tout ne plus ne moins que celuy qui ayant ja receu la picqueure de l'abeille, en jette par despit la goffre du miel qu'il tenoit en sa main. Parquoy il fault que ceulx qui sont conjoincts ensemble par mariage, aient soigneusement l'œil à eviter du commencement toutes occasions de discord et de dissension, « considerant que les « pieces de bois qui sont assemblées et collées fres-« chement ensemble, se desjoignent et desunissent « facilement et pour la moindre occasion du monde: « mais au contraire quand les jointures sont bien « soudées et assurées par un long traict de temps, à

« peine les peult on plus desjoindre ne separer avec « le feu ny avec le fer ».

IV. Tout ainsi comme le feu se prend à de la balle [1] et au poil de lievre, mais aussi s'estaint il encore plus tost, si lon n'y met soudainement quelque matiere propre à le nourrir et entretenir : « aussi « fault il estimer que l'amour des nouveaux mariez « qui n'est allumé que de la chaleur de jeunesse et de « la beauté du corps seulement, n'est pas ferme ne « durable [2], s'il n'est fondé en conformité de bonnes « et honestes meurs, et qu'il ne tienne de la pru- « dence engendrant une vive affection reciproque « de l'une envers l'autre ».

V. La pescherie que lon faict de poisson avec des appas empoisonnez est bien soudaine à prendre et prompte à arrester le poisson, mais elle le rend mauvais et dangereux à manger ; aussi les femmes qui composent certains bruvages d'amour, ou quelques autres charmes et sorcelleries pour donner à leurs marits, et qui les attrayent ainsi par allechements de volupté, il est force qu'elles vivent puis après avec eulx insensez, estourdis, et transportez hors de leur bon sens. Ceulx que l'enchanteresse Circé avoit ensorcelez, estans devenus pourceaulx et asnes, ne luy pouvoient plus donner de plaisir ny de rien servir, là où elle aimoit extremement Ulysses qui

[1] A de la paille, des étoupes, etc. Voyez les Observations.

[2] Cette phrase très-difficile dans le grec, signifie, je crois : à moins que s'appuyant sur la sensibilité morale, et pénétrant jusqu'à la partie pensante, il ne prenne le caractère d'une affection de l'âme.

estoit sage, et se portoit en homme de bon entendement envers elle. Mais celles qui aiment mieulx estre maitresses de leurs marits insensez, que leur obeïr estans sages, ressemblent proprement à ceulx qui aiment mieulx conduire et mener des aveugles, que suivre des voyans et cognoissans. Elles ne veulent pas croire que la royne Pasiphaé ait aimé un taureau, ayant un roy pour mary, et neantmoins elles en voient aucunes qui se fachent de leurs marits, lesquels sont personnes honestes et graves, et s'abandonnent à d'autres qui sont tous composez de luxure, de dissolution et d'ordure, comme chiens ou boucs.

VI. Il y a des hommes si foibles ou si mal adroits qu'ils ne peuvent pas monter dessus leurs chevaux estans debout, et pource leur enseignent ils à se mettre à genoux et à se baisser : aussi se treuve il des marits qui ayans espousé des femmes riches et de nobles maisons, n'estudient pas à se rendre eulx plus honestes et meilleurs, ains à rabaisser leurs femmes; se persuadans qu'ils en viendront mieulx à bout, quand ils les auront abbaissées et ravallées; là où il fault entretenir comme la juste haulteur du cheval, aussi la dignité de la femme, et en l'une et l'autre sçavoir bien user de la bride comme il appartient.

VII. Nous voyons que la lune plus elle est esloignée du soleil, plus elle est claire et plus elle se monstre, et que au contraire elle a moins de lumiere et se cache tant plus elle s'en approche : mais il faut

que la femme sage face tout le contraire, qu'elle se face veoir auprès de son mary, et qu'elle se tiene close, et garde la maison, quand son mary n'y est pas.

VIII. Herodote n'a pas bien dit, « que la femme « despouille la honte avec sa chemise », car au contraire celle qui est honeste, en despouillant sa chemise se vest de honte : et est le plus certain signe que lon sçauroit avoir, que les conjoincts par mariage s'entr'aiment bien reciproquement, quand plus ils se portent de reverence l'un à l'autre.

IX. Ainsi comme si lon prent deux sons qui soient d'accord, lon entend tousjours plus celuy du bas : aussi en une maison bien reglée et bien ordonnée tout se faict bien du consentement des deux parties, mais il apparoist tousjours que c'est de la conduite, du conseil, et de l'invention du mary.

X. Le soleil, ce disent les fables, surmonta le vent de bise, car tant plus il s'efforçoit d'oster par force sa robbe à l'homme, et que pour ce faire il souffloit plus violemment, d'autant plus l'homme se serroit, et restraignoit son habillement : mais quand le soleil vint à estre chaud après le vent, l'homme se sentant eschauffé, despouilla sa robbe, et puis après brusłant de chaud, il osta son saye et tout : la plus part des femmes en fait tout de mesme, car quand elles voient que leurs marits leur veulent oster d'authorité et par force les delices et la superfluité, elles combattent à l'encontre, et en sont marries : et au contraire s'ils leur remonstrent avec

la raison, elles l'ostent d'elles mesmes tout paisiblement, et le supportent patiemment.

XI. Caton priva un senateur Romain [1] de la dignité senatoriale, d'autant qu'en presence de sa fille il avoit baisé sa femme : cela fut bien un peu trop violent : mais s'il est laid, comme il est, de s'entrebaiser, ambrasser et accoller en presence d'autres, comment n'est-il encore plus laid et plus deshoneste, s'entre-injurier et s'entre-tanser l'un l'autre? se jouer à part en secret avec sa femme, et la caresser, et puis en public la tanser, la blasmer et picquer de rudes et aigres paroles devant le monde?

XII. Comme un mirouër pour estre bien doré et enrichi de pierres precieuses, ne sert de rien s'il ne represente bien au vif la face de celuy qui se mire dedans : aussi ne plaist point une femme pour avoir beaucoup de biens, si elle ne rend sa vie semblable, ses meurs et conditions conformes à celles de son mary. Si le mirouër fait un visage triste et morne à un qui est joyeux et gay, ou au contraire riant et enjoué à une personne qui est melancholique ou marrie, il est faulx, et ne vault rien : aussi est une femme mauvaise et importune, qui faict de la renfrongnée quand son mary a envie de se jouer à elle, et de la caresser : ou à l'opposite qui veult rire et jouër alors qu'elle voit son mary en affaire, et bien empesché : car l'un est signe qu'elle est fascheuse, l'autre qu'elle mesprise les affections de son mary : là où il fault, ainsi que disent les geometriens, « que

[1] Manilius. Voyez la Vie de Caton, Ch. XXXV, T. III

« les lignes et les superfices ne se meuvent point » par elles, mais au mouvement des corps » : aussi que la femme n'ait nulle propre et peculiere passion ou affection à elle, ains qu'elle participe aux jeux, aux affaires, aux pensements, et aux ris de son mary.

XIII. Ceulx qui ne prennent pas plaisir de veoir leurs femmes boire et manger librement en leur presence, leur enseignent à se saouler gouluëment à part, quant elles sont seules : aussi ceulx qui ne s'esjouissent pas gayement avec leurs femmes, et ne se jouent et ne rient pas priveement avec elles, leur enseignent de chercher leurs plaisirs et voluptez à part.

XIV. Les roys de Perse quand ilz souppent ou mangent à leur ordinaire, ont leurs femmes espousées auprès d'eulx à la table : mais quand ils veulent jouër et boire d'autant jusques à s'enyvrer, ils renvoyent leurs femmes en leurs chambres, et font venir leurs concubines et leurs chanteresses et baladines : et font bien en cela, qu'ils ne veulent point que leurs femmes legitimes voient ne participent en rien de leurs yvrogneries, et de leurs dissolutions. S'il advient doncques qu'un homme privé subject à son plaisir, et mal conditionné commette quelque faulte avec une siene amie ou avec une chambriere, il ne fault pas que sa femme pour cela se courrouce, ne qu'elle s'en tourmente : mais plus tost qu'elle estime, que c'est pour la reverence qu'il luy porte, qu'il ne veult pas qu'elle soit participante de son yvrognerie, de son orde luxure et intemperance.

XV. Quand les roys aiment la musique, ils sont cause que de leur regne il se fait plusieurs bons musiciens : semblablement ceulx qui aiment les lettres font plusieurs hommes lettrez, ceulx qui aiment les exercices de la personne rendent plusieurs de leurs subjects bien adroits et dispos : aussi un mary qui n'aime que le corps, fait que sa femme n'a autre soing que de se farder : qui aime la volupté, fait qu'elle tient de la courtisane, et devient lubrique et lascive, et quand il aime l'honneur et la vertu, il la rend sage, vertueuse et honeste.

XVI. Une jeune garçe Laconiene respondit à quelqu'un qui luy demandoit, si elle avoit ja esté au mary : « non pas moy à luy, mais bien luy à « moy ». C'est à mon advis, la maniere comme se doit comporter une femme honeste envers son mary, de ne rejetter ny ne desdaigner point les jeux et caresses d'amour, quand son mary les commance, ny aussi ne les commancer point ; pource que l'un tient de la courtisane effrontée, l'autre sent sa femme superbe, et qui n'a point de grace ny d'amour.

XVII. Il ne fault point que la femme face d'amis particuliers, mais bien qu'elle estime communs ceulx de son mary. Or les dieux sont les premiers et les plus grands amis que puisse avoir l'homme, pource fault il qu'elle serve et adore ceulx que son mary repute dieux seulement, sans en recognoistre d'autres [1] : et au demourant qu'elle ferme sa porte

[1]. Une femme doit-elle trahir sa patrie, pour plaire à son mari? Non, sans doute, répond Plutarque en plusieurs en-

à toutes curieuses inventions nouvelles de religions, et toutes estranges superstitions : car à nul des dieux ne peuvent estre agreables les services et sacrifices que la femme faict à la derobbée, et au déçeu de son mary.

XVIII. Platon escrit que la cité est bienheureuse, et bien ordonnée, là où l'on n'entend point dire, « Cela est mien, cela n'est pas mien » : pource que les habitans y ont toutes choses, mesmement celles qui sont de quelque importance, communes entre eulx, autant comme il est possible : mais ces paroles là doivent bien encore plus estre bannies hors du mariage, sinon en tant que comme les medecins tienent que les coups qui se donnent en la partie gauche se sentent en la droitte, aussi la femme doit ressentir par compassion les maulx de son mary, et le mary encore plus ceulx de sa femme, à fin que comme les nœuds prennent leur force de ce que les bouts s'entrelassent l'un dedans l'autre, aussi la société de mariage s'entretiene et se fortifie quand l'une et l'autre des parties y apportera affection de bienveuillance mutuelle : car la nature mesme nous mesle par noz corps, à fin que prenant partie de l'un et partie de l'autre, et meslant le tout ensemble, elle rende ce qui en provient commun à tous deux : de maniere que ny l'une ny l'autre des parties n'y puisse discerner ne distinguer ce qui est

droits. Elle est plus à la patrie qui la fit citoyenne, qu'à l'époux qui la rendit femme. La divinité n'est-elle pas quelque chose de plus que la patrie? Quelle idée Plutarque avoit-il de dieu, qu'un caprice devoit faire adopter ou quitter?

propre à elle, ne ce qui est à autruy. Ceste communauté des biens mesmement, doit estre principalement entre ceulx qui sont conjoincts par mariage, qui doivent avoir mis en commun et incorporé tout leur avoir en une substance: de sorte qu'ils n'en reputent point une partie estre propre à eulx, et une autre à autruy, ains le tout propre à eulx et rien à autruy. Comme en une couppe où il y aura plus d'eau que de vin, nous l'appellons vin neantmoins, aussi le bien doit tousjours, et la maison estre nommée du nom du mary, encore que la femme en ait apporté la plus grande partie.

XIX. Helene estoit avaricieuse, et Paris luxurieux: au contraire, Ulysses estoit prudent, Penelopé chaste: pourtant le mariage de ceulx-cy fut heureux, et celuy de ceulx-là remplit les Grecs et les Barbares d'une *Iliade*, c'est à dire, d'une infinité de maulx et de calamitez.

XX. Un gentilhomme Romain ayant espousé une belle, riche, et honeste jeune dame, la repudia: dequoy tous ses amis le reprirent et tanserent bien aspremant: et luy, tendant le pied, leur monstra son soulier, leur demandant, « que luy fault il? n'est « il pas beau? n'est il pas tout neuf? et toutefois il « n'y a celuy de vous qui sçache l'endroit où il me « presse et me bleçe [1]». Voilà pourquoy il ne fault point qu'une femme se confie ny en ses biens, ny en la noblesse de sa race, ny en sa beauté; mais

[1] Si M. Reiske avoit pris la peine de relire, il n'auroit pas attribué ce trait à Paul Émile, d'après Plutarque: Voyez sa Vie, Chap. VII, Tome III.

en ce qui touche de plus près au cœur de son mary, c'est à dire, en son entretien, en ses meurs, et en sa conversation, donnant ordre que toutes ces choses ne soient point dures, fascheuses ny ennuyeuses par chascun jour à son mary, ains plaisantes, aggreables et accordantes à ses conditions. Car tout ainsi que les medecins craignent davantage les fiebvres qui s'engendrent de causes occultes, assemblées de longue main petit à petit, que celles qui viennent de causes toutes apparentes et manifestes : aussi y a il quelquefois de petites hargnes, et querelles quotidianes et continuelles, entre le mary et la femme, que ceulx de dehors ne voient ny ne cognoissent pas, qui les separent plus l'un de l'autre, et gastent plus le plaisir de leur cohabitation que nulle autre cause.

XXI. Le roy Philippe aimoit une femme de Thessalie, que lon mescroyoit de l'avoir charmé et ensorcelé : parquoy la royne Olympias sa femme feit tant qu'elle l'eust entre ses mains : mais quand elle l'eust bien regardée et considerée comme elle estoit belle, de bonne grace, et comme sa parole sentoit bien sa femme de bonne maison, et bien apprise : « arriere, dit-elle, toutes calomnies : car je voy bien « que les charmes dont vous usez sont en vous « mesme ». C'est doncques une force inexpugnable qu'une femme espousée et legitime, qui mettant en elle mesme toutes choses, son avoir, sa noblesse, ses charmes, voire tout le tissu mesme de Venus, s'estudie par doulceur, bonne grace et vertu, d'acquerir l'amour de son mary.

XXII. Une autrefois la mesme royne Olympias entendant qu'un jeune gentilhomme espousoit une dame de la cour, qui estoit bien belle, mais elle n'avoit pas trop bon bruit : « Cestui-cy, dit elle, n'a « point de cervelle, car autrement il ne se fust pas « marié au rapport ny à l'appetit de ses yeux ». Or ne se fault il marier au gré de ses yeux seulement, ny au rapport de ses doigts non plus, comme font aucuns qui comptent sur leurs doigts, combien leur femme leur apporte en mariage, et ne considerent pas premierement, si elle est conditionnée de sorte qu'ils puissent vivre avec elle.

XXIII. Socrates avoit accoustumé de conseiller aux jeunes hommes qui se regardoyent dedans des mirouërs, « S'ils estoient laids de visage, de corriger « leur laideur par la vertu, en se rendant vertueux : « et s'ils estoyent beaux, de ne point souiller leur « beauté par vice » : aussi seroit il bien honeste que la dame mariée, quand elle tient son mirouër en sa main parlast ainsi en elle mesme, si elle est laide : « que sera ce donc de moy, si je deviens encore « meschante » ? et si elle est belle, « que sera ce au « prix, si je demeure honeste et sage » ? car si la laide est aimée pour sa bonne grace, et pour ses honestes meurs, ce luy est plus d'honneur, que si c'estoit pour beauté.

XXIV. Le tyran de Sicile Dionysius envoyoit des robbes et des bagues precieuses aux filles de Lysander, mais Lysander ne les voulut oncques recevoir, disant, « Ces presens feroient plus de honte que

« d'honneur à mes filles [1] ». Le poëte Sophocles devant Lysander avoit dit une semblable sentence,

Cela, chetif, ne te fait point d'honneur,
Mais bien plus tost et honte et deshonneur,
Monstrant ton cœur lascif et impudique.

Car comme disoit le philosophe Crates, « cela est « ornement qui orne, et cela orne la dame qui la « rend plus honorable » : ce que ne font pas les joyaux d'or, les esmeraudes : ny les pierres precieuses, ny les accoustrements de pourpre, mais tout ce qui la fait estimer honeste, sage, humble et pudique.

XXV. Ceulx qui sacrifient à Juno conjugale ou nuptiale, n'offrent pas le fiel avec le demourant de la beste immolée, ains le tirent dehors, et le jettent aupres de l'autel : par laquelle cerimonie, celuy qui l'a premierement instituée a voulu donner à entendre, qu'en mariage il n'y doit point avoir de fiel, c'est à dire amertume de cholere, ny de courroux quelconque : non qu'elle ne doive estre grave et un peu austere, mais ceste austerité doit estre comme celle du vin, utile et plaisante, non pas amere comme celle du chicotin [2], ou de quelque autre drogue de medecine.

XXVI. Platon voyant le philosophe Xenocrates qui estoit au demourant bien vertueux et homme de bien,

[1] Voyez ce trait un peu différemment raconté dans sa Vie, Chap. III, Tome IV.

[2] Grecs, aloës.

bien, mais un peu de meurs trop severes, l'admonestoit de sacrifier aux Graces : aussi estimé-je que une dame honeste à encore besoing de graces envers son mary, à celle fin que comme disoit Metrodorus [1], « elle vive joyeusement avec luy, et qu'elle ne se « fasche, ny ne se repente point d'estre femme de « bien » : car il ne fault pas, ny que pour estre bonne mesnagere elle mette en nonchalloir d'estre propre et nette, ny que pour bien aimer son mary elle laisse de le caresser courtoisement, pource que la conversation fascheuse d'une femme rend son honesteté odieuse, comme la salleté fait aussi haïr son espargne et bon mesnage tellement que celle qui craint de rire devant son mary, ou de faire quelque autre gayeté, de peur d'estre estimée affettée et effrontée, faict ne plus ne moins que si elle laissoit de s'oindre de tout poinct, de peur que lon ne l'estimast parfumée : ou de se laver le visage, de peur qu'on ne la souspeçonnast fardée. Nous voyons mesme que les poëtes et les orateurs qui veulent eviter la fascherie qu'il y a à lire un langage bas, vulgaire et de mauvaise grace, s'estudient ingenieusement à retenir et esmouvoir le lecteur et l'auditeur par la force de l'invention, de la disposition, et naifve representation des meurs des personnes ; aussi fault il que l'honeste mere de famille, en bien faisant evite toute affeterie, toute curiosité, et brief toute façon de faire qui sente sa courtisane, ou sa femme qui se veuille monstrer, mais bien qu'en ses jeux, ses caresses et ses graces, dont elle usera en

[1] Lequel ? car il y en a eu plusieurs.

sa conversation ordinaire avec son mary, elle l'accoustume à l'honesteté avec plaisir. Toutefois si d'adventure il s'en treuve quelqu'une si austere, et si severe de sa nature, qu'il n'y ait ordre quelconque de la pouvoir esgayer ny resjouir, en ce cas là il fault que le mary soit equitable : et tout ainsi comme Phocion respondit à Antipater qui lui commandoit une chose deshoneste et mal-seante à son estat, « Tu ne me sçaurais avoir pour amy, et pour flat-« teur ensemble » : aussi fauldra il qu'il die en soy-mesme de sa femme qui sera pudique et severe, « il « n'est pas raisonnable que je face d'elle comme « d'une femme, et comme d'une amie ensemble ».

XXVII. Les femmes d'Ægypte par la coustume du païs ne portoient point de souliers en leurs pieds, à fin que cela les accoustumast à demourer en la maison : mais au contraire la plus part de noz femmes, si vous leur ostez les patins dorez, les carcans, les bracelets, les callessons, les perles et les robbes de pourpre, elles ne partiront jamais du logis.

XXVIII. Theano [1] un jour en vestant sa robbe monstra d'adventure une partie du bras: et quelqu'un des assistans qui l'apperceut, se prit à dire, « ô le « beau bras que voilà »! « il est vray, respondit elle, « mais il n'est pas [2] commun » : aussi ne fault il pas

[1] Théano, femme de Pythagore. Une femme lui demandoit un jour combien, après avoir habité avec un homme, il falloit employer de temps à se purifier pour prendre part aux mystères de Cérès et de Proserpine. Si c'est le vôtre, répondit Théano, vous êtes pure à l'instant même ; si c'est un autre, vous ne le serez jamais.

[2] Public.

que le bras seulement de la dame pudique et honeste ne soit pas commun : mais ny sa parole mesme : ains fault qu'elle se garde, et qu'elle ait honte, autant presque de desployer sa parole, que de descouvrir son corps devant des estrangers, pour autant que ses meurs, ses affections et ses conditions se voient et se descouvrent en icelle quand elle parle.

XXIX. Phidias feit l'image de Venus aux Eliens, ayant le pied dessus la coque d'une tortue, qui signifioit, que la femme ne se doit partir de la maison, ains y demourer en silence : car il fault qu'elle parle ou à son mary, ou par son mary, ne se faschant point pour cela, si elle sonne par la langue d'autruy, comme fait le haulbois.

XXX. Les hommes riches, les princes et les roys en honorant les philosophes et gens de lettres se font honneur à eulx mesmes : mais les philosophes qui font la court et s'asservent aux riches, ne les rendent pas honorez pour cela, ains se rendent eulx mesmes deshonorez. Il en prent tout de mesme aux femmes : car quand elles se soubmettent à leurs marits, elles en sont louées : mais quand elles en veulent estre maistresses, cela leur est plus malseant, que non pas à ceulx qu'elles maistrisent. Mais il fault que le mary domine la femme, non comme le seigneur fait son esclave et ce qu'il possede, mais comme l'ame faict le corps, par une mutuelle dilection et reciproque affection, dont il est lié avec elle : et comme l'ame peult bien avoir soing du corps, sans s'asservir aux voluptez, ny aux appetits desordonnez d'iceluy : aussi peult bien le mary

dominer à sa femme, en luy complaisant et la gratifiant.

XXXI Les philosophes tiennent, que des corps composez de plusieurs pieces, les uns sont composez des parties distinctes et separées les unes des autres, comme une flotte de vaisseaux, ou une armée navalle : les autres de parties conjoinctes et qui touchent les unes aux autres, comme une maison ou une navire, les autres de parties unies dès la naissance, croissantes et vivantes naturellement ensemble, comme sont tous les corps des animaux. Le mariage se rapporte presque et ressemble à tout cela, car le mariage de ceulx qui s'entre-aiment, ressemble proprement aux corps dont les parties sont naturellement unies ensemble : celuy de ceulx qui se marient pour les grands douaires, ou pour avoir des enfans, ressemble aux corps dont les parties s'entretouchent : et celuy de ceulx qui couchent seulement ensemble, se conforme au corps duquel les parties sont separées et distinctes l'une de l'autre, desquels on pourroit veritablement dire, qu'ils habitent, mais qu'ils ne vivent pas ensemble. Or fault il, que comme les physiciens disent que les corps liquides sont ceulx qui se meslent du tout en tout l'un avec l'autre, aussi que de ceulx qui sont mariez ensemble, et les corps et les biens, et les amis, et les parents soient tous uns et communs, meslez l'un parmy l'autre : c'est pourquoy les loix romaines defendent aux conjoincts par mariage de s'entrefaire donations mutuelles, non à fin qu'ils n'aient rien l'un de l'autre, mais à celle

fin qu'ils estiment toutes choses communes entre eulx.

XXXII. Il y avoit une coustume en la ville de Leptis [1], qui est située en la Barbarie, que la nouvelle mariée le lendemain de ses nopces envoyoit devers la mere de son mary luy demander à emprunter un pot à mettre au feu : sa belle mere le luy refusoit, et respondoit qu'elle n'en avoit point, à fin que dès le commancement la nouvelle espousée apprist, que la belle mere tient un peu de la marastre, et que si après il advenoit qu'elle luy teint quelque autre plus aspre rudesse, elle ne le trouvast point estrange, et qu'elle ne s'en courrouceast point : aussi fault il que la femme de bonne heure remedie à l'occasion de ceste ordinaire rudesse, qui n'est autre chose que la jalousie de la mere, pour l'amitié que son fils luy porte : et le remede unique de ceste passion est, que la femme s'estudie tellement de gaigner la bonne grace de son mary, que pour cela elle ne diminue point, ny ne tire point à elle l'affection que le fils doit porter à sa mere.

XXXIII. Il semble que les meres entre leurs enfans aiment plus coustumierement les fils que les filles, comme ceulx de qui elles esperent plus de secours : et les peres au contraire, aiment plus les filles, comme celles qui ont plus de besoing de se-

[1] Il y a deux villes de ce nom en Afrique, toutes deux sur la côte de la Méditerrannée ; l'une, appellée la grande Leptis, dans le canton des Syrtes au midi ; l'autre, nommée la petite Leptis, dans la Bisacène, à l'occident de l'île de Malte.

cours : et peult estre que par l'honneur qu'ils s'entreportent, l'un veult sembler avoir plus d'affection et plus d'amour envers ce qui est plus propre à l'autre, toutefois cela à l'adventure est different, mais bien est il seant et honeste à la femme, de monstrer avoir plus d'inclination à honorer et caresser les parents de son mary, que les siens propres : et si elle a quelque ennuy, le communiquer plus tost à ceulx là, et le celer aux siens : car ce qu'elle monstre avoir plus de fiance en eulx, fait qu'ils se fient plus en elle : et ce qu'il semble qu'elle les aime plus, fait qu'elle est aussi plus aimée d'eulx.

XXXIV. Les capitaines de Cyrus commanderent à leurs soudards, si les ennemis leur venoient courir sus avec grands cris, qu'ils les receussent sans mot dire : et au contraire, s'ils venoient les assaillir en silence, qu'eulx leur courussent avec grands cris à l'encontre : aussi les femmes de bon entendement, quand elles voient que leurs marits estans en cholere crient, elles se taisent : et au contraire, s'ils ne disent mot, en parlant à eulx et les reconfortant, elles les appaisent et addoulcissent. Et fait sagement le poëte Euripides, quand il reprent ceulx qui usent de la lyre, et autres instruments de musique durant un festin : « car il falloit, dit-il, « plus tost appeller la musique quand on est en « cholere, ou bien en deuil, que non pas quand on « est en feste et en joye, pour se lascher encore « plus en toute volupté » : aussi fault il estimer que vous commettez une faulte, quand vous allez coucher ensemble pour vous donner plaisir l'un à l'au-

tre, et quand vous estes en courroux, ou en quelque different l'un contre l'autre, vous faittes deux licts, et couchez à part l'un de l'autre, et n'appellez pas lors à vostre aide la deesse Venus, qui sçauroit mieulx que nul autre donner la medecine propre à telles maladies, ainsi comme le poëte mesme Homere le nous enseigne au passage où il fait dire à Juno,

Je finiray voz querelleux debats [1]
Dedans un lict par amoureux esbats

XXXV. Or fault il que la femme fuye toutes occasions de quereller avec son mary, et le mary semblablement avec sa femme: mais principalement fault il bien qu'ils s'en donnent de garde lorsqu'ils sont couchez ensemble dedans le lict: car comme disoit la femme grosse preste d'accoucher, et ja sentant les douleurs de son travail, à ceulx qui la vouloient coucher dessus son lict: « comment est « ce que le lict pourroit guarir ce mal, veu que ç'a « esté sur le lict qu'il m'est advenu »? aussi les querelles, injures, courroux et choleres qui s'engendrent dedans le lict, il est mal-aisé de trouver autre temps ny autre lieu qui les peust jamais appaiser ny guarir.

XXXVI. Il semble que Hermione dit vray en une tragœdie d'Euripide, quand elle parle ainsi,

Entrans chez moy femmes de mauvais nom [2]
Ont ruiné mon los et bon renom,

[1] Iliade, L. XIV, v. 205 et 209. C.
[2] Andromaque, v. 931. C.

Mais cela n'est pas simplement quand de mauvaises femmes entrent en une maison, ains quand elles y hantent: lors que quelque noise contre le mary ou quelque jalousie leur ouvrent non seulement les portes de la maison, mais aussi les oreilles, c'est alors que la femme sage doit fermer les oreilles et se donner bien garde de leur babil, de peur que ce ne soit adjouster feu sur feu, et qu'elle doit bien avoir devant ses yeux le dire du roy Philippus de Macedoine : car on lit qu'il respondit un jour à quelques uns de ses familiers qui l'irritoient à l'encontre des Grecs, d'autant qu'ils detractoient et mesdisoient de luy, après en avoir receu beaucoup de bien. « Or advisez donc qu'ils feroient, dit il, si « je leur faisois du mal ». Quand doncques telles femmes viendront à luy dire : « comment, vostre « mary vous fait injure à vous qui l'aimez tant, et « qui lui gardez si bien loyauté de mariage »: elle leur respondra, « que me fera il donques si je com« mance à le haïr, et à luy faire tort » ?

XXXVII. Un maistre ayant apperceu son esclave fugitif, qui s'en estoit fuy long temps y avoit, se meit à courir après pour le reprendre : l'esclave fuyant, se jetta dedans un moulin : et le maistre dit en luymesme, en quel lieu eusse je mieulx aimé le trouver [1] ? aussi la femme qui par jalousie est sur le poinct de faire divorse avec son mary, qu'elle die à par soy en elle mesme : « en quel estat aimeroit

[1] Grec, te trouver. On étoit dans l'usage de punir les esclaves en les envoyant moudre au moulin, parce que ce travail étoit en effet fort rude.

« mieulx me veoir celle qui me rend jalouse, que « faisant ce que je fais, me voyant despite, en mau-« vais mesnage avec mon mary, abandonnant ma « maison, et le lict mesme nuptial » ?

XXXVIII. Les Atheniens font en l'année trois labourages sacrez, le premier est en l'isle de Sciros, en memoire de la premiere invention de labourer la terre et de semer, dont ils ont esté inventeurs : le second est celuy qui se fait au lieu appellé *Raria* : le troisieme celuy qui se fait tout joignant la ville, et l'appelle lon *Buzygion*, en remembrance de l'invention d'atteller les bœufs sous le joug au timon de la charrue : mais le labourage nuptial est plus sacré, et se doit plus sainctement observer que tous ceulx là, en intention d'avoir lignée. C'est pourquoy Sophocles a bien et sagement appellé Venus *fructueuse* : pourtant fault il que l'homme et la femme conjoincts par mariage en usent fort religieusement et sainctement, en s'abstenant entierement de toute autre illicite et defendue conjonction, et de labourer ou semer en lieu dont ils ne voudroient pas recueillir aucun fruict, et dont si d'adventure il en vient, ils ont honte, et font ce qu'ils peuvent pour le cacher.

XXXIX. L'Orateur Gorgias en pleine assemblée des jeux olympiques feit une harengue aux Grecs qui y estoient asssemblez de toutes parts, pour les enhorter de vivre tous en bonne paix, union et concorde les uns avec les autres : mais il y eut un Melanthius qui luy dit tout hault : « cestuy cy « s'ingere de nous conseiller et prescher la concorde « en public, qui ne peult pas persuader en son privé

« à sa femme et à sa chambriere qu'elles vivent en « paix ensemble, et si ne sont qu'eulx trois en la « maison » : car ce Gorgias portoit quelque affection à sa chambriere, et sa femme en estoit jalouse : aussi fault il que la famille et maison soit bien ordonnée de celuy qui se veult mesler de donner ordre aux affaires publiques, et à ceulx de ses amis, car communement il advient que les faultes que lon commet contre les femmes, sont plus divulguées parmy le peuple, que celles des femmes.

XL. On escrit que les chats se troublent de l'odeur des parfums et des senteurs jusques à en entrer en fureur : s'il advenoit aussi que la femme s'offençeast jusques à avoir le cerveau troublé des parfums de son mary, il seroit bien d'estrange nature s'il ne s'en abstenoit : ains pour un bien peu de plaisir, la laissoit tomber en un si grand inconvenient. Or puis qu'il est ainsi que tels accidents leur adviennent, non pas quand leurs marits se parfument, mais quand ils s'addonnent à aimer des putains, c'est une grande injustice à eulx, que pour un bien peu de volupté contrister, offenser et troubler si fort leurs femmes, et ne faire pas au moins comme ceulx qui ont à s'approcher des abeilles, lesquels s'abstiennent de toucher mesme à leurs propres femmes, pource que lon dit que les abeilles les haïssent, et leur font plus la guerre qu'aux autres, ayans le cœur si lasche, que de se venir coucher auprès de leurs femmes estans souillez et pollus de la compagnie d'autres quelconques.

XLI. Ceulx qui gouvernent des elephans ne

vestent jamais de robbes blanches, ny ceulx qui approchent des taureaux ne prennent jamais robbes rouges, pour autant que ces animaulx là s'effarouchent et s'effroient de telles couleurs : et dit on que les tigres quand elles entendent sonner des tabourins à l'entour d'elles, en enragent, et se deschirent elles mesmes par fureur. Puis qu'il y a donc des hommes qui ne trouvent pas bon, et se courroucent quand leurs femmes portent des robbes d'escarlatte et de pourpre, et d'autres qui sont marris d'ouïr sonner des cymbales ou des tabourins, quel mal y aura il quand les femmes s'en abstiendront, pour ne fascher ny ne provoquer point à ire leurs marits, et qu'elles vivront avec eulx sans bruit, en repos et en patience ?

XLII. Une jeune femme dit un jour au roy Philippus qui la tiroit par force maugré elle : « laissez « moy, sire, toutes femmes sont une quand la chan« delle est esteincte : » cela est bon à dire aux hommes adulteres et dissolus en luxure : mais il fault pourtant que l'honeste dame mariée, principalement quand la clarté est ostée, ne soit pas toute une que les autres communes femmes : ains fault que lors que son corps ne se voit point, elle face plus paroistre sa pudicité, son honesteté, son amour envers son mary, et que elle soit propre à luy seul.

XLIII. Platon admoneste les vieilles gens de se monstrer plus vergongneux devant les jeunes que devant nuls autres, à celle fin qu'ils leur enseignent par leur exemple à estre aussi reverends et respec-

tueux en leur endroit : pource que là où les vieulx sont effrontez, il n'est pas possible d'imprimer aucune honte ny aucune reverence aux jeunes. Or faut il que le mary se souvenant de ce precepte, revere sa femme plus que toutes les autres personnes du monde : car la chambre nuptiale luy sera une eschole d'honneur et de chasteté, ou bien d'intemperance et de lubricité : car celuy qui prent les plaisirs qu'il defend à sa femme, fait ne plus ne moins que s'il luy commandoit de combattre des ennemis, ausquels il se fust desja luy mesme rendu.

XLIV. Au reste quand à aimer d'estre parée et bien en poinct, toy Euridicé qui as leu ce que Timoxenus [1] en a escrit à Aristilla, tasche à l'imprimer en ta memoire : mais toy Pollianus, n'estime pas que jamais ta femme s'abstiene de curiosité, delices et superfluité, si elle apperçoit que tu ne la mesprise pas ès autres choses, ains que tu prenes plaisir à veoir et avoir de la vaisselle bien dorée, ou des cabinets bien diaprez, des mulets sumptueusement enharnachez, et des chevaux richement equippez, car il est bien malaisé de chasser les delices et la superfluité d'entre les femmes quand on la voit regner entre les hommes.

XLV. Au demourant estant já de l'aage pour estudier aux sciences, qui se preuvent par raison et par demonstration, orne desormais tes meurs en hantant et frequentant avec les personnes qui te peuvent servir à cela : et quant à ta femme, amasse luy de tous costez, comme font les abeilles, tout

[1] Timóxena.

ce que tu penseras luy pouvoir profiter, le luy apportant toy mesme, et en toy mesme, fais luy en part, et en devise avec elle, en luy rendant amis et familiers les meilleurs livres et les meilleurs propos que tu pourras trouver,

Car tu luy es au lieu de pere et mere [1],
Et desormais tu luy es comme frere.

Et ne seroit pas moins honorable d'ouïr une femme qui diroit à son mary : « Mon mary tu es mon pre« cepteur, mon regent et mon maistre en philo« sophie, et la cognoissance de très belles et très « divines sciences. » Car ces sciences là et ces arts liberaux premierement retirent et destournent les femmes d'autres exercices indignes : car une dame qui estudiera en la geometrie, aura honte de faire profession de baller : et celle qui sera ja enchantée des beaux discours de Platon et de Xenophon, n'approuvera jamais les charmes ny enchantemens des sorciers. Et s'il y a quelque enchanteresse qui luy promette d'arracher la lune du ciel, elle se mocquera de l'ignorance et bestise des femmes qui se laissent persuader cela, ayant appris quelque chose de l'astrologie, et entendu comme Aganice [2] fille

[1] Iliade, L. VI, v. 429. C.

[2] Plutarque le nomme ailleurs Aglaonice. Cet Hégétor pourroit bien être le même que celui dont parle Diogène Laërce dans la Vie du philosophe Ménédème. Du moins celui-ci étoit-il aussi un riche Thessalien de la ville de Lamia. Ménédème vivoit sous les premiers successeurs d'Alexandre.

de Hegetor grand seigneur en Thessalie, sachant la raison des eclipses qui se font lors que la lune est au plein, et le temps auquel elle entre dedans l'ombre de terre, abusoit les femmes du païs, en leur faisant à croire, que c'estoit elle qui ostoit la lune du ciel.

XLVI. Il n'y eut jamais femme qui feit enfant toute seule sans avoir compagnie de l'homme, mais bien y en a il qui font des amas sans forme de creature raisonnable, ressemblans à une piece de chair, qui prennent consistence de corruption: il faut bien avoir l'œil à ce, que le mesme n'adviene en l'ame et en l'entendement des femmes. Car si elles ne reçoivent d'ailleurs les semences de bons propos, et que leurs marits ne leur facent part de quelque saine doctrine, elles seules à par elles engendrent et enfantent plusieurs conseils estranges, et plusieurs passions extravagantes. Mais toy Euridice estudie tousjours aux dicts notables et sentences morales des sages hommes et gens de bien, et aies tousjours en la bouche les bonnes paroles que tu as par cy devant estant fille ouyes, et apprises de nous, à celle fin que tu en resjouïsses ton mary, et que tu en sois louée et prisée par les autres femmes, quand elles te verront si honorablement et si singulierement parée, sans qu'il te couste rien en bagues et en joyaux. Car tu ne saurois avoir les perles de ceste riche et opulente femme là, ny les robbes de soye de ceste estrangere cy, pour t'en parer et accoustrer, que tu ne les achettes bien cherement: mais

les ornemens de Theano, ou de Cleobuline [1], ou de Gorgo [2] femme du roy Leonidas, ou de Timoclia [3] sœur de Theagenes, ou de l'ancienne Claudia [4] Romaine, ou de Cornelia de Scipion [5], et de toutes ces autres dames qui jadis ont esté pour leurs vertus tant celebrées et renommées, tu les peulx avoir gratuitement sans qu'il te couste rien, et t'en parer et orner, de maniere que tu en vivras heureusement ensemble et glorieusement. Car si Sapho [6] pour sa suffisance de mettre bien par escrit en vers, a bien eu le cueur d'escrire à une dame riche et opulente de son temps,

Toute au tumbeau morte gerras,
Pour ce que cueilly tu n'auras
Jamais de roses dont fleurie
Est la montaigne Pierie :

Pourquoy ne te sera il plus loisible de te glorifier

[1] Voyez le Banquet des sept sages, Chap. VIII.

[2] Fille de Cléomène, et femme de ce Léonidas, si fameux par le combat des Termopyles. Ils furent tous deux successivement rois de Sparte, étant fils d'Anaxandride, le seul roi de Sparte qui ait eu deux femmes à la fois.

[3] Voyez le Traité des vertus des femmes.

[4] Quinta Claudia, vestale qui conduisit à Rome, en le traînant par sa ceinture, le vaisseau qui avoit apporté de Pessinunte de Phrygie, la pierre que les habitans honoroient du nom de mère des dieux, l'an de Rome 550.

[5] La mère des Gracques.

[6] Sappho de Mitylène, ville de Lesbos, florissoit en même temps qu'Alcée dans la quarante-quatrième olympiade.

et te contenter de toy mesme, attendu que tu ne participeras pas seulement aux fleurs ny aux chansons, mais aussi aux fruicts que les Muses produisent et donnent à ceulx qui aiment les lettres, et la philosophie?

SOMMAIRE.

SOMMAIRE

DU BANQUET DES SEPT SAGES.

Fausseté dans la manière dont on a raconté ce qui se passa au banquet des sept sages. II. *Dioclès raconte comment il se rendit au lieu du banquet avec Thalès et Niloxène.* III. *Conversation dans le chemin.* VIII. *Arrivée au lieu du festin.* X. *Mauvaise humeur d'Alexidème.* XII. *Centaure femelle. On se met à table.* XIII. *Propos gais pendant le souper.* XVI. *Sobriété du repas.* XVII. *Bons mots d'Anacharsis et d'Esope.* XVIII. *Périandre propose d'entendre la lecture d'une lettre d'Amasis.* XIX. *Lettre d'Amasis, probléme de l'eau de la mer proposée à boire.* XX. *Bias résout la difficulté.* XXI. *Réflexions philosophiques de Chilon à ce sujet.* XXII. *Périandre propose de disserter en commun sur les vertus qui conviennent à un roi.* XXIII. *Diverses sentences ou pensées des convives sur ce sujet.* XXIV. *Réflexion d'Esope qui donne lieu à quelques plaisanteries.* XXV. *Cléodème demande qu'on écoute les autres propositions dont Niloxène étoit chargé de la part d'Amasis.* XXVI. *Niloxène expose les questions qu'Amasis avoit faites au roi d'Ethiopie, et les réponses de celui-ci.* XXVII. *Thalès blâme les réponses du roi d'Ethiopie.* XXVIII. *Il répond lui-même à toutes les questions.* XXIX. *Périandre observe que cet usage de se*

proposer des questions énigmatiques avoit été anciennement fort à la mode chez les Grecs. XXX. *Cléodème compare malignement ces questions aux énigmes d'Eumétis.* XXXI. *Esope prend finement la défense d'Eumétis.* XXXII. *Mnésiphile demande que chacun propose aussi quelque sentence relative au gouvernement démocratique.* XXXIII. *Diverses opinions des sages convives sur le meilleur gouvernement populaire.* XXXIV. *Question économique proposée par Dioclès; et réponse d'Anacharsis* XXXV. *Diverses réponses des autres sages.* XXXVI. *Plaisanterie d'Esope sur ce que Solon ne buvoit pas.* XXXVII. *Pittacus en demande la raison à Mnésiphile.* XXXVIII. *Explication philosophique de quelques vers de Solon, donnée par Mnésiphile.* XL. *Chersias demande si Jupiter partage le nectar par mesure aux dieux, comme Agamemnon le vin aux princes Grecs qui étoient à table.* XLI. *Réponse de Cléodème.* XLII. *Réponse de Cléobule à la question de Chersias, sur la mesure de biens qui suffit à l'homme.* XLIV. *Question d'Ardalus sur la manière de vivre d'Epiménide, qui donne lieu d'examiner si la nécessité de manger, à laquelle l'homme est assujetti, est bonne ou mauvaise.* XLV. *Propos préliminaire de Thalès, Solon, Périandre, Anacharsis et Cléodème, sur la frugalité.* L. *Cléodeme soutient que la nécessité de manger est très-avantageuse aux hommes.* LIII. *Dioclès appuie le sentiment de Cléodème.* LIV. *Solon établit l'opinion contraire.* LX. *Arrivée de Gorgias.* LXI. *Il*

raconte l'histoire d'Arion, sauvé de la mer par des dauphins. LXV. *Périandre fait mettre les matelots du vaisseau d'Arion en prison.* LXVI. *Histoire de la mort d'Hésiode.* LXVII. *Affection des dauphins pour les hommes.* LXVIII. *Histoire d'Enalus et de la fille de Sminthée.* LXX. *Réflexions d'Anacharsis sur ces évènemens.* LXXI. *Chersias raconte la manière dont Cypsélus avoit été dérobé à la poursuite de ceux qui vouloient le tuer.* LXXII. *Sentences fameuses chez les anciens.* LXXIII. *L'assemblée se sépare.*

LE BANCQUET
DES SEPT SAGES.

Diocles raconte à Nicarchus tout ce qui y fut fait et dit.



Certainement le long cours du temps, amy Nicarchus, devra apporter grande obscurité et incertitude aux affaires, puis que maintenant en choses si nouvelles et si recentes, on t'a inventé et controuvé des propos faulx, qui toutefois sont creus et receus pour veritables : car il n'y avoit pas seulement sept conviez à table en ce festin, comme vous avez ouy dire, ains y en avoit deux fois plus, entre lesquels moy mesme en estois l'un, estant familier de Periander à cause de mon art, et hoste de Thales; car il logeoit chez moy par le commandement de Periander : ny celuy qui vous les a comptez, n'avoit pas bien retenu les propos qui

y furent tenus, qui me fait penser que ce ne doit point avoir esté aucun de ceulx qui furent au bancquet: mais puis que nous sommes à present de grand loysir, et que la vieillesse n'est pas bien asseuré guarant pour remettre et differer le compte à un autre temps, puis que vous en avez si grande envie, je vous reciteray le tout par ordre dès le commancement.

II. Le festin premierement ne fut pas préparé dedans la ville, mais au port de Lecheon [1], en une grande salle à faire festes, qui là est joignant le temple de Venus, à laquelle le sacrifice se faisoit: car depuis le malheureux amour de sa mere, laquelle se feit elle mesme volontairement mourir, il n'avoit jamais sacrifié à Venus, jusques alors qu'il fut premierement incité par quelques songes de Melissa [2], à honorer et venerer ceste deesse. Or, avoit on amené à chascun des conviez un coche fort bien en point pour les conduire jusques au lieu, pource que c'estoit en la saison d'esté, et estoit tout le grand chemin, depuis la ville jusques sur le bord de la mer, plein de poulciere et de bruits des chariots et du monde qui alloit et venoit. Thales doncques voyant à la porte de mon logis le coche que lon luy avoit amené, s'en prit à rire, et le renvoya. Ainsi nous nous meismes en chemin tout bellement à travers les champs luy et moy, et pour le troisieme, Niloxenus natif

[1] Voyez les Observations.

[2] Femme de Périandre, fille de Patroclès, tyran d'Epidaure.

de Naucratie [1], homme d'honneur, et qui avoit autrefois cogneu familierement Thales et Solon en Ægypte : et lors estoit pour la seconde fois renvoyé devers Bias, mais pourquoy c'estoit, luy mesme ne le sçavoit pas, sinon qu'il se doutoit que c'estoit une seconde question qu'il luy apportoit close scellée dedans un pacquet, pource qu'il luy estoit commandé, si Bias ne pouvoit venir à bout de soudre la ditte demande, qu'il la monstrast alors aux plus sages des Grecs.

III. Si dit adonc Niloxenus, « ce bancquet icy, « seigneurs, m'est un grand heur, là où je vous « trouveray tous ensemble : car je porte quand et « moy à ce festin le pacquet, comme tu voys », et le nous monstra sur l'heure. Et lors Thales en se soubriant : « Si c'est quelque question difficile à « soudre, il te fault de rechef aller en la ville de « Priene [2], car Bias luy mesme te la soudra, « comme il a fait la premiere ». Et quelle fut la premiere, dis-je? Il luy envoya, me respondit il, un mouton, luy mandant qu'il luy en renvoyast la pire et la meilleure partie de la chair, la mettant à part ; et luy en tirant à part bien et sagement

[1] La ville de Naucratis fut bâtie, selon Strabon, par les Milésiens dans la partie de l'Egypte, appellée le *Delta*, sur la rive orientale du canal le plus occidental du Nil, au temps d'Inarus, par conséquent, vers la quatre-vingtième olympiade. Il y a donc ici un anachronisme d'environ cent vingt ans, puisque Périandre est mort dans la quarante-huitième olympiade.

[2] Ville d'Ionie.

la langue, la lui envoya, dont il est à bon droit bien prisé et bien estimé.

IV. « Ce n'est pas pour cela seulement, ce dit « Niloxenus, mais aussi pource qu'il ne refuit pas « l'amitié des princes et des roys, comme tu fais : « car Amasis admire plusieurs choses en toy, et entre « autres, la maniere comme tu pris la mesure de la « haulteur de la pyramide, il en feit fort grand « compte, que sans autre manufacture quelconque, « et sans aucun instrument, dressant seulement à « plomb un baston au bout de l'ombre de la pyra- « mide, et se faisant deux triangles avec la ligne « que fait le rayon du soleil touchant aux deux ex- « tremitez, tu monstras qu'il y avoit telle proportion « de la haulteur de la pyramide à celle du baston, « comme il y avoit de la longueur de l'ombre de « l'un à l'ombre de l'autre : mais, comme j'ay dit, « tu es accusé envers luy, de porter mauvaise volonté « aux roys : et si y a d'avantage, qu'on lui a rap- « porté plusieurs sentences et responses de toy con- « tumelieuses aux tyrans, comme qu'estant un jour « enquis par Molpagoras, seigneur d'Ionie, quelle « chose tu avois jamais veuë qui te semblast la « plus estrange » : tu respondis, « un tyran vieil ». Et de rechef, en un bancquet s'estant meu propos, touchant les bestes fieres qu'elle estoit la pire : tu respondis, « qu'entre les sauvages c'estoit « *le tyran*, entre les privées *le flatteur* ». Car les roys, encore qu'ils se disent estre bien différents des tyrans, ne prennent pas plaisir à ouïr tels propos.

V. Ceste response là, dit Thales, ne fut oncques mienne, ains fut Pittacus qui la feit un jour en se riant, à Mirsilus. Mais quant à moy, je ne m'esbahïrois pas tant de voir un vieil tyran, comme un vieil pilote : toutefois quant à ceste transposition du tyran au pilote, je dirois volontiers comme ce jeune homme là lequel jettant une pierre à un chien, et ayant failly le chien, en assena sa marastre : encore ainsi ne va il pas mal, ce dit il : pourtant ay je toujours estimé Solon très sage, lequel refusa d'estre tyran de son païs. Et ce Pittacus [1] icy s'il n'eust esté ennemy [2] de la monarchie, jamais n'eust dist, « qu'il est difficile d'estre homme de bien ». Et Periander me semble, par maniere de dire, comme s'estant trouvé saisy d'une maladie hereditaire de ceste tyrannie, s'en revenir le mieulx qu'il peut, en usant de la conversation salubre des gens de bien, au moins jusques aujourd'huy, et attirant auprès de soy compagnie de sages hommes, sans approuver ny admettre les accourcissements des sommets que luy suade et met en avant Thrasybulus mon concitoyen : car « un tyran qui aime mieulx comman-« der à des esclaves qu'à des hommes entiers, me « semble proprement faire comme le laboureur qui « aimeroit mieulx recueillir des sauterelles, et des

[1] Pittacus, en sa vieillesse, estant contrainct de prendre la charge d'un armée, prononcea ceste sentence. *Amyot*. Voyez les Observations.

[2] Grec, s'il n'eut approché de la monarchie, c'est-à-dire, s'il n'eût été en quelque sorte monarque.

« oyseaux, que non pas de bon grain de froment « et d'orge » : car ces dominations et principautez tyranniques ici ont un seul bienau lieu de plusieurs maulx, qui est l'honneur et la gloire. « S'ils com« mandent à de bons hommes, c'est signe qu'ils « sont eulx encore meilleurs ; et s'ils commandent « à de grands hommes, cela se monstre qu'ils sont « encore plus grands » : et s'ils ne visoient qu'à leur seureté au lieu de l'honesteté, ils ne devoient seulement chercher qu'à commander à plusieurs moutons, plusieurs bœufs, et plusieurs chevaux, non pas à plusieurs hommes.

VI. Mais ce bon seigneur ici estranger nous a je ne sçay comment jettez en propos qui ne sont point convenables à ce qui se presente, laissant en arriere de dire et demander ce qui sied beaucoup mieulx à ceulx qui s'en vont à un festin. Car n'estimez vous pas que comme celuy qui fait le festin a des apprests à faire, aussi en a celui qui y est convié ? « Les Sybarites ce me semble envoyent convier les dames un an devant, à fin qu'elles aient tout loisir de se parer de vestements et de bagues et joyaux pour venir au festin » : quant à moy je pense que le vray préparatif de celuy qui doit aller au soupper, ainsi qu'il appartient, a besoing de plus long temps, d'autant qu'il est plus difficile de trouver l'ornement convenable aux meurs et à l'ame, que non pas au corps qui soit exquis et utile : car l'homme sage ne va pas au festin porter son corps comme un vaisseau pour le remplir, ains y va en intention d'y passer le

temps à diviser à certes et en jeu, et de parler et d'ouïr selon que le temps en apportera les occasions à la compagnie, s'ils veulent joyeusement et plaisamment converser ensemble: car il est en lui de rejetter une viande qui luy semblera mauvaise: et s'il ne treuve le vin bon, avoir recours aux nymphes [1]: là où un voisin fascheux, ennuyeux, et mal plaisant à la table, fait perdre la grace et le plaisir de toute viande, de tout vin, voire et toute la doulceur de la musique: et si ne peult on pas quand on veult revomir ceste fascherie là, ains y en a, à qui elle demeure toute leur vie, de maniere qu'ils ne peuvent jamais s'entrevoir de bon œil, comme si c'estoit une vieille crudité d'injure et de cholere rapportée d'un festin qu'ils n'auroient jamais peu digerer. C'est pourquoy il me semble que Chilon feit très sagement, lequel estant hier convié à ce festin ne voulut jamais promettre d'y venir, que premierement il ne sceust qui estoient les conviez, l'un après l'autre: car il disoit « que lon est contraint, veuille lon ou non, « de supporter un compagnon fascheux en une na- « vire, quand on est sur la mer, et en un pavillon, « quand on est à la guerre », pource qu'il est force de naviguer et de camper avec eulx: mais de se mesler indifferemment sans discrétion avec toutes sortes de gens en un bancquet, c'est à faire à homme qui n'a point de jugement.

VII. Quant à la façon de faire d'AEgypte, où ils ont accoustumé d'apporter ordinairement au

[1] C'est-à-dire : boire de l'eau.

milieu d'un festin l'anatomie seiche d'un corps d'homme mort, et le monstrer à tous les conviez, en admonestant de se souvenir qu'en peu de temps ils seront tels, encore que ce soit un fort mal plaisant et un importun entremets, toutefois si a il quelque commodité. Car s'il ne convie la compagnie à faire grande chere et à se donner du plaisir, au moins les incite il de s'entreporter amour et dilection les uns aux autres, les admonestant de se souvenir que la vie estant courte de soy mesme, ils ne cherchent pas à la faire trouver longue par affaire fascheux et ennuyeux.

VIII. En tenant tels propos par le chemin, nous feismes tant que nous arrivasmes : et quant à Thales, il ne se voulut point estuver ni baigner : car je me suis desja huylé, ce dit il : mais il alla ce pendant par tout veoir les belles allées, les loges à luicter, et le boccage qui estoit au long de la mer fort bien planté et bien accoustré : non qu'il s'esbahït de veoir rien de tout cela, mais de peur qu'il ne semblast mespriser en aucune chose Periander, ou desdaigner sa magnificence : les autres, à mesure que chascun s'estoit lavé et huylé, les serviteurs le conduisoient en la salle, par le portique, dedans lequel estoit assis Anacharsis, ayant devant soy une jeune fille, qui de ses mains luy mespartissoit les cheveux, laquelle accourrant fort franchement au devant de Thales, il la baisa, et lui dit en riant, « fay que cet estranger, qui est « le plus doulx homme du monde, devienne beau,

« à fin qu'il ne nous semble plus hydeux ny sau- « vage à veoir ». Je demanday lors qui estoit ceste jeune fille : « comment dit il, ne cognoissez vous » pas la sage Eumetis, qui est tant renommée »? le pere luy a donné ce nom là, mais le peuple l'appelle du nom de son pere *Cleobuline*[1].

IX. Ne l'appellez vous pas sage, dit adonc Philoxenus, à cause de la vivacité de son esprit, à proposer, et sa subtilité à soudre des questions obscures, que lon appelle *ænigmes?* car il y en a quelques uns inventez par elle qui ont penetré jusques en AEgypte. « Non pas moy, respondit Tha- « les, car elle n'en use que comme de martres[2], « pour jouër et passer le temps seulement, et s'en « esguaye avec ceulx où elle se rencontre : mais elle « a un courage grand à merveilles, un entendement « digne de gouverner un estat, et une doulceur de « meurs fort agréable, de maniere qu'elle rend son « pere plus doulx et humain seigneurs envers ses « citoyens »: Soit ainsi, dit Niloxenus, et y a bien de

[1] Le père Petau a placé cette Cléobuline, qu'il faut bien distinguer de la mère de Thalès, à l'époque de la quatre-vingt-deuxième olympiade, d'après Eusèbe. Mais c'est un anachronisme que Scaliger avoit déjà relevé. Cléobule étoit à la tête de la république de Linde en l'île de Rhodes, lorsqu'il offroit une retraite à Solon contre la tyrannie de Pisistrate, dans une lettre que Diogène Laërce nous a conservée. Solon est mort la deuxième année de la cinquante-cinquième olympiade. Comment Cléobuline pouvoit-elle être florissante plus de cent ans après?

[2] Grec, comme d'osselets. Tout le monde connoît cette espèce de jeu d'enfans.

l'apparence, à veoir la simplicité de son accoustrement, et sa naïfveté: mais d'où vient ceste privauté, qu'elle accoustre si amiablement les cheveux à Anacharsis? Pource, dit-il, que c'est un homme de bien, et qui sçait beaucoup, qui luy a raconté bien au long et bien volontiers la façon de vivre des Tartares, et la maniere de charmer les maladies, dont ils usent à l'endroit les malades: et je crois que maintenant elle accoustre et le caresse ainsi, en devinant et apprenant quelque chose de luy.

X. Comme nous estions desja tout auprès de la salle, nous rencontrasmes Alexidemus Milesien, le bastard de Trasybulus le tyran, tout troublé et courroucé, disant je ne sçay quoy en luy même, sans que nous peussions clairement entendre ce qu'il disoit: mais quant il apperceut Thales, il se revint un peu, et s'arrestant tout court: « Periander « m'a fait, dit il, un grand tort, qui ne m'a pas voulu « laisser partir quand je me voulois embarquer, « ains m'a contraint par ses prieres d'attendre ce « beau soupper, et puis quand j'y suis venu il m'a « donné un lieu d'assiette deshoneste à moy, en pre- « ferant des AEoliens, des insulaires, et qui non, « à Trasybulus! par où il appert qu'il n'a cherché « autre chose que le moyen de luy faire recevoir une « honte en moy qui suis envoyé de par luy, et de le « mettre à bas par un mespris et contentement ».

XI. Comment, luy respondit Thales, tu crains donc que comme les AEgyptiens disent, que les astres en faisant leurs revolutions ordinaires sont

une fois haults, et puis une autre fois bas, et selon leur hauteur ou leur bassesse, deviennent pires ou meilleurs qu'ils n'estoient, aussi que pour le lieu que l'on t'a baillé tu n'en deviennes plus ravallé et plus rabaissé : tu serois par ce moyen de plus lasche cœur, que ce Laconien, qui ayant été par le maistre des cerimonies colloqué tout au plus bas et dernier lieu de la danse, ne s'en courroucea point autrement, ainsi dit seulement, « Tu « as bien sceu trouver le moyen comme tu rendrois « ce lieu cy honorable ». Quand nous sommes assis à la table, il ne faut pas regarder après qui nous sommes assis, mais plus tost comment nous nous accommoderons et rendrons agréables à ceux auprès de qui nous sommes, monstrans dès l'arrivée apparence d'avoir, ou plus tost ayants à bon esciant dedans nous mesmes la source et l'anse, par maniere de dire, à prendre amitié avec eulx, ne nous fascher point du lieu qu'on nous baille, ains plus tost louër nostre bonne fortune, de nous estre rencontrez avec si bonne compagnie : car celuy qui se courrouce pour le lieu et assiette qu'on luy baille, se courrouce plus tost à celuy auprès de qui il est à table, qu'à celuy qui l'a convié, et se rend odieux à l'un et à l'autre. Ce sont paroles que cela, dit alors Alexidemus, mais en effect je voy que jusques à vous autres sages cherchez bien les moyens de vous faire honorer : et en disant cela il passa outre, et s'en alla. Et Thales se tournant devers nous, qui nous esbahïssions grandement de l'estrange façon de faire de cest homme : «C'est un fol ecervellé, ce nous dit

« il, d'une bizarre nature, commevous pouvez co-
« gnoistre par un tour qu'il feit estant encore sur le
« commancement de son adolescence : on avoit ap-
« porté à son père Trasybulus de l'huile de perfum
« fort excellente, il la versa toute dedans une grande
« tasse, et du vin tout pur par dessus, puis beut et
« avalla l'un et l'autre tout ensemble, engendrant
« inimitié au lieu d'amitié à Trasybulus».

XII. Cela fait, il vint un serviteur à l'entour de la table, qui me dit, Periander vous prie que prenant Thales avec vous, et cet estranger aussi, vous veniez voir quelque chose que lon luy a apporté de nouveau, pour sçavoir s'il la doit prendre comme fortuitement advenue, ou bien comme un presage qui prognostique quelque chose : car il s'en trouve quant à luy tout troublé, ayant peur que ce ne soit une pollution et une macule à son sacrifice. En disant cela il nous mena en une maison qui respondoit sur le jardin, là où nous trouvâmes un jeune garson, qui sembloit être quelque pastre à le veoir : il n'avoit point encore de barbe, et au demourant n'estoit point laid de visage, lequel desployant un manteau de cuir nous monstra un jeune tendron qu'il disoit estre né d'une jument, duquel le hault jusques au col et aux mains avoit forme d'homme et tout le reste de cheval : cryant au reste tout ne plus ne moins que font les petits enfans quand ils sortent du ventre de leurs meres. Niloxenus adonc l'ayant entrevu, tourna soudain sa face de l'autre costé, en s'escryant, « ô dieu nous veuille préser-
« ver » : mais Thales regarda le jeune garson d'œil

fiché bien longtemps, puis en se riant, pource qu'il avoit tousjours accoustumé de se jouer à moi, touchant mon art, il me dit : « ne pensez vous pas « desja, Dioclès, à faire quelque expiation de ce pro« dige, et en empescher les dieux qui ont le soing » de destourner les malheurs imminents, comme « estant cecy un grand prodige et un mauvais acci« dent ? » Pourquoy non, luy respond-je : « car je « vous advise Thales, que c'est un présage de dis« corde, de sedition, et ay grand peur qu'elle ne « passe jusques aux mariages, et jusques à l'acte de « generation, avant que le premier courroux de la « deesse soit appaisé, qui le nous monstre par ce « second présage comme vous voyez. » Thales ne respondant rien à cela, ains s'en riant, s'osta de là : et comme Periander nous fust venu au devant à la porte de la salle, et nous enquist touchant ce que nous venions de voir, Thales me laissant, et le prenant par la main, luy dit : « quand à ce que Diocles « te suade de faire, tu le feras tout à loisir : mais « quand à moy, je te conseille de ne te servir plus « dorénavant de si jeunes pastres à garder tes ju« ments, ou bien de leur donner des femmes. » Si me sembla que Periander fut bien fort aise de ceste parole, car il s'en prit à rire, et ambrassant Thales le baisa : et si croy, dit-il [1], en se tournant vers moy, Diocles, que ce prodige a desja son evenement, car vous voyez le grand mal qui nous est desjà advenu, parce que Alexidemus n'a pas voulu soupper avec nous.

[1] Thalès.

XIII. Quand nous fumes entrez dedans la sale, Thales commanceant à parler plus hault : « Et où « est-ce, dit-il, que lon avoit logé cest homme de « bien qui s'est courroucé du lieu qu'on luy avoit « baillé? » et luy ayant été la place monstrée, tournant à l'entour, il s'y en alla seoir, et nous y mena quant et luy, disant : « quant à moy, j'eusse achetté « l'occasion de manger avec Ardalus » : or estoit cest Ardalus Trœzenien joueur de flustes et presbtre des Muses Ardalienes [1], dont l'ancien Ardalus Trœzenien aussi avoit donné et dédié les images.

XIV. Mais Æsope qui depuis naguères avoit esté envoyé par le roy Crœsus, tant devers Periander, comme devers l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, estant assis dessus un banc bas auprès de Solon, qui estoit au dessus de luy, se prit à dire, « un mu- « let de Lydie ayant veu la forme et figure de son « corps dedans une riviere, et s'esbahïssant de la « beauté et grandeur d'iceluy, se meit à courir à « toute bride, en secouant la teste comme un cheval « eschappé : mais quand il vint à penser en luy mes- « me qu'il estoit fils d'un asne, il cessa soudainement « de courir, et meit fin à son audace et à sa brave- « rie. » Alors Chilon en son langage Laconien luy dit, « cela s'addresse à toy mesme, qui es tardif « comme un asne, et cours comme un mulet ».

[1] Il y avoit à Trœzène, près du temple d'Artemis, un temple des Muses, bâti, suivant la tradition du pays, par Ardalus, fils de Vulcain, inventeur de la flûte ; à cause de quoi elles y étoient honorées sous le nom de Muses Ardaliennes. Pausan. Corinth. p. 73.

XV. Après cela entra Melissa, qui s'alla seoir auprès de Periander, et Eumetis s'asseit aussi pour soupper. Thales addressa sa parole à moy qui estoit assis au dessus de Bias, et me dit, « amy Diocles, « que ne dis tu à Bias, que ton hoste Niloxenus de « Naucratie est venu par deça envoyé par son roy « devers luy, pour luy apporter de rechef de nou- « velles questions à soudre, à fin qu'il les reçoive « estant encore sobre, et en estat d'y pouvoir bien « penser ». Et Bias prenant la parole, « il y a ja long- « temps, dit il, que pour me cuider estonner il m'ad- « moneste de ce faire » : mais quant à moy je sçay très bien, que Bacchus est au reste un sage et puissant dieu, et pour sa sapience on le surnomme *Lysien*, qui vault autant à dire comme, deliant toutes difficultez : c'est pourquoy je n'ay point de peur d'estre moins asseuré au combat pour estre remply de luy, quand il me conviendra disputer.

XVI. De tels joyeux propos s'entrejouoient ils l'un avec l'autre en souppant : et voyant l'appareil du soupper un peu moindre que l'ordinaire, il me vint en pensée, comme pour festoyer et donner à soupper à des hommes sages et gens de bien, on n'en entre point en plus grande despense, ains que plus tost on la diminue, pource que lon en oste toute curiosité de viandes exquises, des parfums, confitures et marchepans apportez d'estrange païs, et des vins délicieux : dont Periander estant tous les jours servy en son ordinaire pour la magnificence de son estat, de ses richesses, et de ses affaires, néantmoins il faisoit lors gloire envers ces

sages hommes là, de se passer à peu sobrement: car non seulement il feit oster toute autre superfluité d'ornements accoutumes, mais encore à sa propre femme il les feit laisser et cacher, et la leur monstra ornée de peu d'estat, et de modestie seulement.

XVII. Après que les tables furent ostées, et que Melissa eut envoyé de rang à chascun des conviez son chapeau de fleurs, nous rendismes graces aux dieux, en leur espanchant un peu de vin: et la menestriere ayant un peu chanté après graces, se retira incontinent de la sale. Lors Ardalus appellant Anacharsis par son nom, luy demanda, « s'il y » avoit des menestrieres entre les Scythes »: et luy sans songer lui respondit sur le champ, « non pas » seulement des vignes ». Et comme Ardalus luy respliquast, « voiremais si y a il des dieux pour» tant »: « ouy certes, respondit il, il y en a voi» rement, et qui entendent la langue et parole des » hommes », non pas comme les Grecs qui s'estiment plus elegamment parler que les Scythes, et neantmoins ont opinion que les dieux oyent plus volontiers le son des flustes et haultbois qui sont faits d'os et de bois, que non pas la voix et parole de l'homme. « Et que dirois tu donc aupris, » ce dit alors AEsope, si tu sçavois ce que font » aujourd'huy les faiseurs de flustes qui rejettent » les os des jeunes cerfs et biches, et choisissent » ceulx des asnes, pource qu'ils disent que le son » en est meilleur »: et pourtant Cleobuline en a fait un de ses ænigmes, sur la fluste Phrygiene,

D'asne braiard jambe morte a l'ouye
Du chef ramé de grands cors resjouye :

de sorte que c'est merveille comment l'asne, qui au demourant est une fort grosse et lourde beste, esloignée de toute douceur et harmonie de musique, peult bailler un os ainsi delié et propre à faire un harmonieux instrument de musique. « Certainement, dit adonc Niloxenus, c'est ce que les » habitans de Busiris nous reprochent à nous autres » de Naucratie, car nous commançons aussi desja » à user des os d'asnes à faire flustes : et à eulx il ne » leur est pas loysible d'ouïr seulement le son d'une » trompette, pour autant qu'elle retire un peu au » braire de l'asne : or sçavez que l'asne est fort » diffamé et haï envers tous les AEgyptiens, à cause » de Typhon ».

XVIII. Après cela chascun se taisant, Periander voyant que Niloxenus avoit bien bonne envie de parler, mais qu'il n'osoit entamer le propos, commencea à dire, « seigneurs je trouve bonne la » coustume des villes et des magistrats qui don» nent audience, et depeschent premierement les » estrangers que leurs citoyens : et pourtant me » sembleroit il bon, que pour un peu de temps » vous reteinssiez vos propos, qui nous sont tous » familiers, et comme nez en nostre païs, et que » vous donnissiez entrée et audience, comme en » une assemblee de ville, à ceulx que nostre bon » amy Niloxenus a apportez d'AEgypte, mesme» ment de la part du roy à Bias, et Bias en veult » conferer avec vous ». Et Bias suivant son dire :

« Et en quel lieu, dit il, ny avec quelle compa-
» gnie me pouvois-je plus deliberement hazarder
» qu'en ceste cy, à faire de telles responses, s'il en
» est besoin? attendu mesmement, que le roy man-
» de expressement que lon commance premiere-
» ment à moy à me proposer sa question, et puis
» que lon l'aille puis après de rang presentant à
» tous vous autres ». Ainsi luy bailla lors Niloxenus la lettre close du roy, et le pria de l'ouvrir, et de la lire hault et clair devant toute la compagnie. Si estoit la substance des lettres telle :

XIX. Amasis le roy d'AEgypte, à Bias le plus sage des Grecs, salut. « Le roy d'AEthiopie est entré
» en contestation de sapience à l'encontre de moy,
» et s'estant trouvé vaincu en toutes ses autres pro-
» positions, finalement il m'a proposé un mande-
» ment fort estrange et merveilleusement difficile
» à accomplir, et c'est qu'il m'a commandé, que
» je boive toute la mer. Et si je puis venir à bout
» de soudre ceste question, je gaigneray plusieurs
» villes et villages, qui sont à luy ; et si aussi je ne
» la puis resoudre, il fault que je luy cede les villes
» de la contrée Elephantine : Et pourtant après que
» tu y auras bien pensé, renvoye moy incontinent
» Niloxenus : et si tu as affaire pour toy ou pour
» tes citoyens, je t'advise que rien ne te defauldra
» de ma part ».

XX. Ces lettres leuës, Bias n'arresta pas long temps, ains après avoir un peu pensé en soy-mesme, et un peu parlé en l'oreille à Cleobulus, qui estoit assis tout joignant luy, se prit à dire : « Comment

» amy Naucratien, le roy ton maistre Amasis, qui » commande à si grande multitude d'hommes, et » qui possede un si beau et si bon païs, voudra il » bien boire toute la mer pour gaigner je ne sçay » quels meschans villages de peu de valeur »? Et Niloxenus en riant luy respondit, « je te prie de » considerer diligemment ce qu'il est possible pour » respondre, comme s'il le vouloit ». « Or qu'il » mande doncques à cest AEthiopien, qu'il arreste » les rivieres qui se dechargent en la mer, jusques » à ce qu'il ait achevé de boire toute l'eau de la » mer qui est à present »: car c'est de celle là dont est fait le mandement, et non pas de celle qui sera par cy après. Quand il eut dit ces paroles, Niloxenus en fut si aise, qu'il ne se peut contenir qu'il ne l'embrassast et baisast sur l'heure: et tous les autres louërent et approuverent aussi semblablement son dire.

XXI. Mais Chilon en se riant, « ô Naucratien » mon amy, dit-il, je te prie avant que la mer toute » beuë perisse, retourne t'en par mer annoncer au » roy ton maistre, qu'il ne se travaille pas à cher- » cher comment il pourra consumer une si grande » quantité d'eau salée, mais plus tost comment il » pourra rendre son regne bien dessallé et doux à » boire à ses subjects: car Bias est grand ouvrier, » et un fort excellent maistre de ce mestier-là, le- » quel quand Amasis aura bien appris de luy, il » n'aura plus besoin du bassin [1] envers les AEgyp-

[1] Voyez Hérodote, du règne d'Amasis, Liv. 4. *Amyot.* Voici ce qu'Hérodote en raconte, non pas au livre IV, mais

» tiens pour les contenir en obeïssance, ains le serviront tous volontiers, et l'aimeront affectueusement, quand ils verront qu'il sera devenu bon prince, voire et fust il encore de plus bas et de plus petit lieu qu'il n'est ».

XXII. « Certainement, dit adonc Periander, ce seroit chose digne que nous contribuissions tous « à ce roy de tels presens, ἀνδρακὰς, comme parle » Homere, c'est à dire par teste, car par ce moyen » l'accessoire luy sera plus utile que le principal de » son voyage, et à nous mesmes il en reviendra un » très grand profit ». Alors dit Chilon, « il seroit » raisonnable que Solon commençeast le propos, » non seulement pource qu'il est le plus ancien de » nous tous, et qu'il est au premier lieu de la table, » mais aussi pource qu'il tient le plus grand et le » plus digne office, estant le premier qui a fait et » estably les lois aux Atheniens ». Niloxenus adonc se tournant devers moy me dit tout bas en l'oreille: « Certainement on croit, Diocles, beaucoup de » choses à faulses enseignes, et y en a qui prennent » plaisir à controuver eux-mesmes de faulses nouvelles, touchant les grands et sages hommes, et

au livre II. Amasis avoit détrôné Apriès, mais comme les Egyptiens le méprisoient parce qu'il étoit de basse extraction, il fit fondre sécrètement un grand vase d'or, qui servoit à laver les pieds, et en fit faire une statue de dieu. Et lorsqu'il vit que les Égyptiens l'adoroient, il les assembla; et en leur apprenant à quel usage cet or avoit d'abord été consacré, il leur fit comprendre que son premier état ne pouvoit rien ôter à la dignité du trône, sur lequel il étoit assis maintenant, ni à l'obéissance qu'ils lui devoient.

» à en recevoir de controuvées par d'autres, comme
» sont celles que lon nous a apportées jusques en
» AEgypte, de Chilon, qu'il avoit renoncé à l'ami-
» tié et hospitalité de Solon, pour autant qu'il
» maintenoit, que les loix estoient muables ». Cela
est un propos digne de mocquerie[1], car il fauldroit
premierement chasser Lycurgus et toutes ses loix,
avec lesquelles il a renversé tout l'ancien ordre de la
republique de Lacedæmone.

XXIII. Solon doncques ayant un peu demouré,
se prit à dire : « Il me semble qu'un roy ou prince
» souverain n'a moyen de se rendre plus glorieux,
» qu'en faisant de sa monarchie une democratie,
» c'est à dire, en communiquant son autorité sou-
» veraine à ses subjects ». Le second fut Bias, qui
dit, « En se rendant luy-mesme le premier subject
» aux loix de son païs ». Après luy Thales dit, « Je
» repute un seigneur bienheureux, qui peut arri-
» ver à la vieillesse, et mourir de mort naturelle ».
Le quatrieme, Anacharsis, « s'il est seul sage ». Le
cinquième, Cleobulus, « s'il ne se fie à personne de
» ceulx qui sont autour de luy ». Le sixième, Pitta-
cus, « s'il peult tant faire que ses subjects craignent
» non luy, mais pour luy ». Après lui Chilon dit,
« qu'un prince ne dois penser à nulle chose tran-
» sitoire ne mortelle, mais eternelle et immor-
» telle ». Après que tous ces sages eurent ainsi dit
chascun leur mot, nous requerions Periander, qu'il
voulust aussi à son tour dire le sien. Et luy avec un
visage non gueres joyeux, mais pensif et chagrin,

[1] Ajoutez : *Lui répondis-je*. C.

je vous diray ce qui me semble de toutes les sentences qui ont esté dittes par ces seigneurs, c'est que elles degoustent, presque toutes, l'homme de bon jugement, de vouloir jamais commander aux autres.

XXIV. Et adonc AEsope, comme celuy qui aimoit à reprendre: « Il falloit donc, dit-il, que chas-
» cun de vous a par soy feist cela, non pas qu'ayant
» pris à conseiller un prince, et faisant profession
» de luy estre amis, se constituer comme accusa-
» teurs des roys et des princes ». Et Solon luy embrassant la teste, luy dit en riant, « Ne te semble il
» pas AEsope, que celuy rende un seigneur plus
» moderé, et un tyran plus gracieux, qui luy
» suade, qu'il est meilleur ne commander point,
» que commander »? « Et qui sera celuy, respondit
« AEsope, qui te croira en cela [1], ni au dieu Apollo
« mesme qui te rendit un tel oracle,

« De celle ville est heureuse la gent
« Là où ne s'oyt que la voix d'un sergent ».

Solon luy repliqua, « Aussi n'oyt on maintenant à
» Athenes, que la voix d'un huissier, et d'un seul
» magistrat, qui est la loy, estant la ville en estat
» populaire; Mais toy AEsope, qui as le sens d'en-
» tendre les voix des corbeaux, voire des geais [2], tu
» n'entends pas ce pendant la tienne propre, ny ta
» propre parole: car tu reputes, suivant l'oracle
» d'Apollo que tu as allegué, que la ville soit très

[1] Lisez: *Plutôt qu'au dieu*. C.

[2] Voyez les Observations. C.

» heureuse qui n'entend qu'une voix, et ce pen-
» dant tu estimes, que ce soit la beauté et perfec-
» tion d'un convive, que tous les conviez y parlent,
» et de toutes choses ». « Ouy vrayment, dit
» AEsope, pource que tu n'as pas encore escript la
» loy, d'autant que c'est tout un, que les serfs
» n'ayent point à s'enyvrer, comme tu en as faict
» à Athenes une, que les esclaves n'ayent point à
» faire l'amour, ni à s'oindre à sec [1] ».

XXV. Solon se prit à rire de ceste replique : Et le medecin Cleodemus, « Il me semble, quant à » moy, que c'est tout un que de se huyler à sec, et » de causer après que lon a bien beu, car l'un et » l'autre est fort plaisant ». Et Chilon prenant le propos, « c'est pourquoy, dit-il, on s'en doit plus » contregarder ». Et AEsope de rechef, « voire-» mais il semble que Thales a voulu dire, qu'il vieil-» lira bien tost ». Periander adonc se prenant à rire, « Vrayement dit-il, nous avons tous payé la » peine que nous meritions, AEsope, de ce que » nous nous sommes laissez transporter en autre » propos devant que d'avoir entendu tous ceulx du » roy Amasis, ainsi que nous avions proposé du » commancement ». Et pource, seigneur Niloxenus, poursuy le demourant de sa lettre missive, et te sers de ces personnages icy, cependant que tu les as tous ensemble.

XXVI. « Voire-mais, respondit Niloxenus, il » m'est advis que le mandement de cest AEthiopien

[1] Voyez les Observations.

» se pourroit proprement nommer le triste [1] bule-
» tin, ainsi que parle Archilocus : mais le roy Ama-
» sis ton hoste est bien plus gracieux en semblables
» questions et plus gentil : car il luy demanda,
» quelle chose au monde estoit la plus vieille, quelle
« la plus belle, la plus grande, la plus sage, la plus
« commune : et par dessus encore, quelle est la plus
» profitable, quelle la plus dommageable, quelle la
» plus puissante, et quelle la plus facile ». Comment l'AEthiopien respondit doncques à chascune de ces demandes, et les solut il toutes ? Voicy comment il respondit, ce dit Niloxenus : et vous jugerez, après que vous aurez ouy ses responses, s'il y satisfeit ou non : car le roy mon maistre y procede si sincerement, qu'il ne vouldroit pour rien du monde ny estre trouvé calomniateur ès responses d'autruy, ny aussi faillir à estre relevé et repris s'il se trouvoit qu'il eust bronché et erré ès sienes. Or je vous reciteray de poinct en poinct, comment il y respondit : Quelle chose est la plus vieille du monde ? *le temps* : quelle la plus grande ? *le monde* : quelle la plus sage ? *vérité* : quelle la plus belle ? *la lumiere* : quelle la plus commune ? *la mort* : quelle la plus profitable ? *dieu* : quelle la plus dommageable ? *le diable* [2] : quelle la plus puissante ? *fortune* : quelle la plus facile ? *ce qui plaist*.

XXVII. Quand ces responses eurent esté lues,

[1] Ou plutôt, un bâton brisé : c'est-à-dire, une difficulté dont la solution n'offre que de la peine sans utilité, comme un bâton brisé avec effort.

[2] Grec, le génie.

seigneur Nicarchus, il se feit un peu de silence: et Thales adonc demanda à Niloxenus, si le roy Amasis avoit approuvé toutes ces solutions: Niloxenus feit response, qu'il en avoit approuvé les unes, et que de quelques autres aussi il ne s'en estoit peu contenter. Et toutefois, adjousta Thales, il n'y en a pas une qui ne soit grandement reprehensible, ains y a en toutes de grandes erreurs et de grandes ignorances, comme dès le commancement: en quelle sorte peut on soustenir que le temps soit la plus anciene chose du monde, attendu qu'une partie en est desja passée, l'autre presente, et l'autre encore à venir? car le temps qui viendra après nous, semble par raison devoir estre estimé plus jeune que tous les hommes, et toutes les choses qui sont de present. Et puis d'estimer que vérité soit sagesse, il me semble que c'est tout autant comme qui diroit, que l'œil et la lumiere fussent tout un: et puis s'il estimoit que la lumiere soit chose belle, comme elle l'est aussi, comment oublioit il le soleil? au demourant quant à ce qu'il respond de dieu et du diable, il y a de l'arrogance et du danger beaucoup: et de la fortune, il n'y a apparence quelconque, car si elle estoit si forte et si puissante comme il dit, comment se tourneroit et se changeroit elle si facilement qu'elle fait? Ny la mort n'est pas la plus commune chose qui soit au monde, car elle n'est pas commune aux vivans. Mais à fin qu'il ne semble que nous ne sachions que corriger les autres, conferons un petit nos sentences particulieres avec les sienes. Quant à moy, je me presente le premier à res-

pondre de poinct en poinct, si Niloxenus me veult interroguer. Je vous exposeray doncques maintenant icy par ordre les interrogatoires et responses, selon qu'elles furent lors proposées et respondues.

XXVIII. Quelle chose est la plus vieille qui soit au monde? *c'est dieu*, respondit Thales : car il n'eut oncques commancement de naissance. Qui est la plus grande? *le lieu*[1] : car le monde contient toutes autres choses, et le lieu contient le monde. Qui est la plus belle? *le monde* : car tout ce qui est disposé par bel ordre, est partie d'iceluy. Qui est la plus sage? *le temps* : car il a ja parcydevant trouvé tout ce qui s'est inventé, et trouvera encore cy après tout ce qui s'inventera. Qui est la plus commune? *esperance* : car elle demeure encore à ceulx qui n'ont nulle autre chose. Qui est la plus profitable? *vertu*, d'autant qu'elle rend toutes autres choses utiles, en en usant bien. Qui est la plus dommageable? *le vice* : car là où il est, il pert et gaste tout. Qui est la plus forte? *necessité* : car elle seule est invincible. Qui est la plus facile? *ce qui est selon nature* : car les hommes se lassent des voluptez mesmes quelquefois. Et comme toute l'assistance eust grandement loué les responses de Thales, Cleodemus se prit à dire : « Voilà des questions qui » sont convenables à proposer, et respondre aux » princes et aux roys, seigneur Niloxenus, mais » ce roy barbare d'AEthiopie, qui mande au roy » Amasis qu'il boive la mer, auroit besoing d'une » telle courte response, que feit Pittacus au roy

[1] L'espace.

» Alyates, qui commandoit par lettres quelque
» chose arrogamment aux Lesbiens, car il ne luy
» respondit autre chose, sinon qu'il l'admonesta,
» de manger des oignons et du pain chaud ».

XXIX. Si est ce, dit Periander, que c'estoit la façon des anciens Grecs, seigneur Cleodemus, de se proposer ainsi les uns aux autres de telles questions : car nous avons entendu [1] que jadis la coustume estoit, que les plus sçavans et plus excellents poëtes qui fussent pour lors, s'assembloient à certain jour à l'entour de la sepulture d'Amphidamas en la ville de Chalcide [2]. Cestuy Amphidamas estoit homme d'honneur et de valeur au gouvernement de la chose publique, et qui avoit donné beaucoup d'affaires aux Eretriens, ès guerres qu'ils eurent contre ceulx de Chalcide, touchant Lilantus, ès quelles finablement il mourut : et pour autant que les vers qu'apportoient les poëtes, rendoient le jugement difficile et fascheux à ceulx qui estoient eleus pour juges, et que la gloire de deux concurrents,

[1] Lisez : « Que jadis les plus excellens poëtes s'assemblèrent « à Chalcis, aux funérailles d'Amphidamas ». Voyez les Observations. C.

[2] Chalcis et Erétrie étoient les deux principales villes d'Eubée, du côté du détroit de l'Euripe. Autrefois l'île entière avoit porté ce nom, parce que c'étoit là que le cuivre avoit été découvert. Lilantus ou Lélantus est une plaine entre ces deux villes, fameuse par ses eaux chaudes. Pline y place aussi une rivière du même nom. Il y avoit une ville de Chalcis dans l'Étolie, sur le golfe de Crissa; et dans la Thrace une province considérable aussi nommée Chalcis, ou la Chalcide, qui s'étendoit, depuis le mont Athos jusqu'à Pallène.

Homere et Hesiode, tenoit les juges en grande perplexité, pour la honte qu'ils avoient de donner leurs sentences de deux si grands personnages, ils se tournerent à demander les uns aux autres de telles questions ainsi comme rapporte Lesches [1],

Muse dy moy ce qu'on confessera
Qui ne fut onc, ny jamais ne sera.

A quoy Hesiode respondit sur le champ promptement,

Quand les chevaux de rendon furieux,
Pour emporter le prix victorieux :
Courans entour la tumbe et sepulture
De Jupiter, y rompront leur voitture.

Et dit on que pour cela il fut tant estimé, qu'on luy en adjugea le tripié d'or.

XXX. Et quelle difference y a il, dit adonc Cleodemus entre ces demandes là, et les obscures questions de Eumetide, lesquelles ne luy sont pas à l'adventure mal seantes à inventer, par maniere de jeu, et à proposer aux autres dames, comme les autres s'amusent à tissir des cordons et à faire des coëffes de resieu : mais que des hommes d'entendement en facent aucun compte, c'est une droitte mocquerie. A quoy il sembloit que Eumetide luy eust volontiers repliqué quelque chose, mais elle

[1] Leschès de Lesbos, qui a composé la petite Iliade, dont il reste quelques vers, florissoit, selon Eusèbe, dans la trentième olympiade.

Il ne faut pas croire d'après ce qu'on lit ici, qu'Homère et Hésiode fussent contemporains. On sait que l'âge de ces deux poëtes a donné lieu à des disputes peut-être interminables.

se reteint de honte, qui luy feit monter la couleur au visage.

XXXI. Et Æsope, comme pour la revenger, se prit adonc à luy respondre : « et n'est ce pas encore » plus grande mocquerie de ne les pouvoir pas » soudre ? comme est celle qu'elle nous a proposée » un peu avant soupper,

« J'ay vu coller du cuyvre avec le feu,
« Dessus le corps d'un homme en plus d'un lieu[1] ».

Nous sçaurois tu declarer que c'est que cela? « nenny » pas moy, respondit Cleodemus, ny ne me soucie » pas de le sçavoir ». Et toutefois, luy repliqua Æsope, « il n'y a personne qui le sçache mieux, » ne qui le face plus que toi : et si tu le nies, j'en » croy, dit il, les cornets et ventoses » : adonc Cleodemus se prit à rire, car il usoit plus d'appliquer des ventoses que autre medecin qui fust de son temps, et estoit ce remede de medecine en usage et en reputation autant que nul autre, pour l'amour de luy.

XXXII. Mais Mnesiphilus Athenien familier et grand zelateur de Solon, se prit lors à dire, « seigneur Periander, je desirerois quant à moy que ce » devis et propos de ceste belle compagnie ne fut » departy aux riches ny aux nobles seulement, ains » qu'il fust distribué egalement par teste, et com-» muniqué à tous comme le vin, ainsi qu'il se feit » ès citez qui sont regies par gouvernement popu-

[1] Manière d'appliquer les ventouses.

« laire,

» laire. Ce que je dis, d'autant que nous autres qui » vivons en estat populaire, n'avons aucune par» ticipation à tout ce que vous avez nagueres dit, » touchant la principauté et le gouvernement d'un » roy : et pource nous sembleroit il raisonnable que » recommanceant de rechef à discourir vous alle» guissiez chascun à son rang quelque notable sen» tence, touchant le gouvernement populaire, où » chascun a egale authorité, et que Solon fust de » rechef le premier qui commenceast à dire la » sienne ». Tous furent alors d'avis d'ainsi le faire.

XXXIII. Et pourtant Solon commencea à dire : « voire mais amy Mnesiphile, toy et tous les habi» tans d'Athenes avez ja pieça entendu, quel est » mon jugement et advis touchant le gouvernement » de la chose publique : toutefois si tu le veux en» core maintenant entendre, je te dis qu'il me » semble, que la cité est très bien gouvernée, et » maintient très bien l'estat et liberté populaire, » en laquelle ceulx qui ne sont point outragez haïs» sent autant, et poursuivent aussi asprement celuy » qui a faict une oppression et outrage, que celuy » qui est outragé ». Après luy Bias dit, « que le gou» vernement populaire luy sembloit estre très bon, » auquel tous les habitans redoutent la loy comme » un severe tyran ». Après lequel Thales opina, disant, « que celle chose publique lui sembloit la » mieux ordonnée, où il n'y avoit point d'hommes » ny trop riches ny trop pauvres ». Suivant celuy là Anacharsis dit, « que c'estoit à son advis celle, » en laquelle toutes autres choses estans egales

» entre les habitans, la precedence se mesuroit à la » vertu, et le rebut au vice ». Le cinquieme, Cleobulus, afferma, « que la cité populaire luy sembloit » estre la mieux policée, en laquelle les citoyens » redoutoient plus le deshonneur que la loy ». Le sixieme, Pittacus, [1] « celle où les meschans n'ont » point authorité de commander, et les bons » si ». Joignant lequel Chilon prononcea, « que » celle police luy sembloit estre la meilleure, où » le peuple prestoit plus l'oreille aux loix, que non » pas aux orateurs ». Et après tous Periander le » dernier donnant son jugement, dit, « qu'il luy » sembloit que tous estimoient le gouvernement » populaire estre le meilleur, qui approchoit le » plus près de [2] celuy d'un sage senat ».

XXXIV. Ce propos estant achevé, je les priay qu'ils voulussent aussi nous enseigner du mesnage, comment il s'y falloit gouverner, pource qu'il y a peu d'hommes qui soient appellez à gouverner les villes ny les royaumes, mais du gouvernement de son mesnage, et de sa maison, chascun en a sa part. « Non a pas, ce dit AEsope en se riant, si » vous y comprenez Anacharsis : car quant à luy, » il n'a point de maison, et si fait gloire de n'en » avoir point, ains de demourer en un chariot, » comme lon dit que fait le soleil qui va tournant » tout à l'entour du ciel, tantost en une contrée,

[1] Lisez : « Celle où les méchans ne peuvent obtenir aucune « magistrature, et où les bons ne peuvent pas s'en exempter ». C.

[2] L'Aristocratie. C.

» et tantost en une autre ». « C'est pourquoy, respondit Anacharsis, le soleil seul, ou plus que » nul autre de tous les dieux, est franc et libre, » commandant à tous, et n'estant commandé de » personne : et pourquoy il regne et conduit luy» mesme son chariot : mais il me semble que tu » n'as jamais compris en ton entendement la gran» deur et beauté d'iceluy, combien excellent et ad» mirable est son chariot, car autrement tu ne » l'eusses jamais en jouant, et par maniere de ri» sée, comparé aux nostres : au demourant il » semble que tu appelles maison ces toicts couverts » de thuile et de terre cuitte, ne plus ne moins que » si tu disois que la tortue fust sa coque et non pas » l'animal qui est dedans. C'est pourquoy je ne » m'esbahis pas, si tu te mocquas il y a quelque » temps de Solon, pource qu'ayant veu le palais de » Crœsus fort richement et somptueusement orné, » il ne jugea pas incontinent celuy qui en estoit » possesseur, estre logé heureusement et magni» fiquement, pour ce qu'il vouloit premierement » estre spectateur, et veoir à l'œil les biens qui » estoient dedans luy plus tost qu'auprès de luy. En » quoy il me semble que tu as oublié ton regnard, » lequel estant venu en contestation à l'encontre » du léopard, à sçavoir lequel des deux estoit plus » tavelé de diverses mouchetures, il requit à leur » juge, qu'il ne considerast pas tant les tavelures et » mouchetures exterieures de la peau, que celles de » l'esprit au dedans, pource qu'il les trouveroit plus » diverses : mais tu vas regardant seulement aux

» ouvrages des tailleurs de pierres, et des maçons,
» estimant que cela seul soit la maison, non pas ce
» qui est dedans chascune, et qui est domestique,
» comme sont les enfans, la femme, les amis, les
» serviteurs, ausquels estans sages et bien condi-
» tionnez, le pere de famille communiquant et fai-
» sant part de ce qu'il a, fust-ce dedans un nid
» d'oiseau, ou dedans une fourmiliere, se peut dire
» habiter une bonne et heureuse maison ». Voilà ce que je respond à AEsope, quant à moy, et que je contribue pour ma quotte à Diocles : au demourant, il est raisonnable qu'un chascun de vous en die son advis.

XXXV. A laquelle semonce Solon respondit, « Que celle maison luy sembloit très bonne, de
» laquelle les biens n'estoient point acquis par
» moyens injustes, ny n'avoit on point de crainte
» et de souspeçon à les garder, ny de regret à les
» despendre ». Bias après, « en laquelle, dit-il,
» le maistre est tel au dedans par luy mesme,
» comme il est au dehors par la crainte de la loy ». Et Thales : « en laquelle, dit-il, le maistre est de
» grand loisir ». Et Cleobulus : « là où il y a plus
» de personnages qui aiment le maistre, que qui
» le craignent ». Pittacus dit, « que la meilleure
» maison est celle qui n'a faute de chose quel-
» conque, ny superflue, ny necessaire ». Chilon opina, « que la maison doit, le plus qu'il est pos-
» sible, ressembler à une cité gouvernée par le
» commandement d'un roy » : puis y adjousta, que Lycurgus avoit jadis respondu à un qui lui con-

seilloit d'establir en la ville de Sparte un gouvernement populaire, « Commance toy-mesme le » premier à mettre en ta maison l'estat populaire, » où chascun soit aussi grand maistre l'un que » l'autre ».

XXXVI. Après que ce propos fut aussi achevé, Eumetide sortit avec Melisse. Et Periander prenant une grande couppe beut à Chilon, et Chilon de rang à Bias. Et adonc Ardalus se levant, et addressant sa parole à AEsope, « Ne nous veux » tu pas, dit-il, envoyer aussi la couppe icy, veu » que ceulx cy se la renvoyent ainsi de main en » main les uns aux autres, comme si ce fust le » hanap [1] de Bathycles, sans en faire part aux » autres » ? Et AEsope adoncques dit, « Ny ceste » couppe mesme, à ce que je voy, n'est point po» pulaire, car il y a ja long temps qu'elle demeure » devant Solon seul ».

XXXVII. Et Pittacus appellant Mnesiphilus par son nom : « Pourquoy est-ce, dit-il, que Solon » ne boit, ains contredit à ses poëmes propres, ès » quels il a luy mesme escrit,

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le breuvage me duit,

[1] Coupe. J'ignore quel est ce Bathyclès. Je trouve un sculpteur ou statuaire de ce nom, dans Pausanias; mais je ne crois pas que ce soit le même. *Vauvilliers*. Bathyclès, Arcadien, avoit laissé par son testament une coupe, pour être donnée au plus sage des Grecs, et on raconte à son sujet la même histoire, que d'autres racontent au sujet du trépied trouvé par des pêcheurs de Milet. Voyez Diogène Laërce, L. I, §. 28.

Les dons aussi des Muses, car ce sont
Les poincts qui l'homme en plaisir vivre font,



Anacharsis prenant la parole luy repliqua : « C'est » pour autant Pittacus, qu'il te redoute, et celle » tienne rigoureuse et severe loy, par laquelle tu » as ordonné, si quelqu'un pour estre yvre vient » à commettre une faulte, quelle qu'elle soit, qu'il » fust puni au double, que s'il eust été sobre ». Et lors Pittacus : « Mais neantmoins, dit-il, tu » t'es si superbement mocqué de mon ordonnance, » que nagueres chez mon frere Libys [1], d'elle mesme » t'estant enyvré, tu en demandas le prix et la » couronne ». « Pourquoy non respondit Anachar- » sis, veu que lon avoit proposé prix de la vic- » toire à qui beuroit le plus, m'estant chargé et » enyvré des premiers, n'eusse-je voirement de- » mandé le prix de la victoire ? ou bien enseigne » moy quelle autre fin il y a de bien boire, sinon » que s'enyvrer ». Pittacus s'estant pris à rire,

[1] Voyez les Observations.

AEsope recita une telle fable : Le loup ayant apperçu des bergers qui mangeoient un mouton dedans leur loge, s'approchant d'eux, « Quel » bruit, dit-il, vous meneriez, si je faisois ce que » vous faites » ! Chilon adonc : AEsope, dit-il, a eu sa revanche bien à propos, de ce que n'agueres nous lui avons fermé la bouche, voyant que maintenant d'autres ont rompu le propos, et osté la parole de la bouche de Mnesiphilus, auquel on auroit demandé qu'il respondist pour Solon.

XXXVIII. Adonc Mnesiphilus parla ainsi, « Qu'il » sçavoit bien que l'opinion de Solon estoit telle, » que l'œuvre de tout art et de toute faculté, tant » humaine que divine estoit plus tost son effect » que ce parquoy elle le fait, et sa fin plus tost » que les moyens tendans à icelle fin ; comme » l'œuvre d'un tissier, à mon advis, est plus tost » de faire un manteau, ou une robe, que non pas » de disposer ses fils, et de dresser ses pesons ; et » d'un serrurier souder le fer, et donner la trempe » à une congnée, plus tost que chose aucune qui » soit necessaire pour cest effect, comme d'em- » brazer les charbons ou preparer du chapplis de » pierres. Et davantage un architecte nous re- » prendroit bien à bon droict, qui luy diroit que » son oeuvre fust non bastir une maison, ou une » navire, mais percer des pieces de bois, ou bien » destremper du mortier. Et les Muses se plain- » droient merveilleusement, et non sans cause, de » nous, si nous estimions que leurs ouvrages fus- » sent des cithres ou des flustes, et autres tels

» instruments de musique, non pas instruire les
» meurs et addoucir les passions de l'ame de ceulx
» qui se delectent des chansons, harmonies et
» accords de la musique: Aussi doncques fault-il
» que nous confessions, que l'œuvre de Venus n'est
» pas l'assemblée ny la meslange des corps, ny de
» Bacchus l'yvresse ny le boire vin, mais bien la
» rejouissance, l'affection, l'amitié, et la familia-
» rité qu'ils nous engendrent des uns envers les
» autres». C'est ce que Solon appelle œuvres divines, et c'est ce qu'il dit, qu'il aime, et qu'il desire, et qu'il poursuit estant devenu vieil: car certainement Venus est l'ouvriere de la concorde, et mutuelle bien-veuillance qui est entre les hommes et les femmes, meslant et fondant ensemble par le moyen de la volupté, les ames avec les corps: et Bacchus à plusieurs qui paravant n'avoient pas grande familiarité ensemble, ny par la cognoissance seulement les uns des autres, amollissant et humectant, en maniere de dire, la dureté de leurs meurs par le vin, ne plus ne moins que le fer s'amollit dedans le feu, leur donne un commancement de commixtion et incorporation des uns avec les autres.

XXXIX. Il est bien vray que quand tels personnages, comme sont ceulx que Periander a icy conviez, s'assemblent et conviennent ensemble, il n'est ja besoing de couppe ny de verre pour les allier: car les Muses apportans au milieu de la compagnie, comme une couppe de sobrieté, le devis, où il y a non seulement beaucoup de plaisir, mais aussi d'e-

rudition, de doctrine et de profit, excitent, arrosent et respandent, par le moyen de ce discours, la joye et caresse parmy les cœurs des assistans, en laissant bien souvent le pot au dessus de la tasse en repos, sans en user : au contraire de ce que defend Hesiode [1] à ceux qui sçavent mieulx boire, que discourir ne deviser,

Si lon bailloit à boire par mesure
Aux autres Grecs à longue chevelure,
Ta couppe estoit pleine et raise toujours [2].

Car j'entends mesme que les anciens appelloient ces provocations à boire, *Dætron*, comme Homere les appelle, et que chascun beuvoit à certaine mesure : et puis, ainsi que fait Ajax, en departoit une portion à celuy qui estoit plus prochain de luy à table.

XL. Après que Mnesiphilus eut ainsi parlé, le poëte Chersias, qui n'agueres avoit esté absouls par Periander des crimes à luy imposez, et estoit retourné en bonne grace avec luy, à la requeste de Chilon : « Je sçaurois volontiers, dit-il, si Jupiter » distribuoit à boire aux dieux par mesure, pource » qu'ils beuvoient les uns aux autres quand ils man- » geoient avec luy, ne plus ne moins que faisoit » Agamemnon aux princes Grecs quand ils estoient » à table ».

[1] Ce passage d'Hésiode, est à la fin des Ouvrages et des Jours. v. 742. C.

[2] Ces vers sont du quatrième liv. de l'Iliade. v. 261. Voyez les Observations. C.

XLI. Et lors Cleodemus : « S'il est vray, dit-il,
» amy Chersias, comme vous autres poëtes le
« dites, que des coulombs volans à grande peine et
» grande difficulté par dessus les rochers qui s'ap-
» pellent, *Planetes*[1] apportent la viande de l'Am-
» brosie à Jupiter, n'estimez vous pas que le bru-
» vage du Nectar luy soit aussi bien cher, bien
» rare, et difficile à recouvrer? de maniere, qu'il
» l'espargne et le donne à chascun par mesure ».

XLII. « Ouy, et par esgale mesure, respondit
» Chersias ». Mais puis que nous sommes de rechef
retombez sur les propos du mesnage, qui sera celuy
de vous qui nous dira ce qui en reste à dire? car il
nous reste, ce me semble, à definir la quantité de
biens qui sera suffisante, et dont l'homme se devra
contenter. Cleobulus adonc prenant la parole,
« Quand aux sages, dit-il, la loy leur en a prescript
» la mesure : mais quant aux fols, je leur diray un
» propos que j'ay autrefois ouy tenir[2] par ma mere
» à un mien frere ». Car elle disoit, que la lune un
temps fut, pria sa mere de luy faire un petit surcot,
qui luy joignist bien au corps : « Et comment est-il
» possible, respondit la mere, que je t'en tisse un
» qui te joigne bien, veu que je te voy tantost toute
» pleine, puis après en croissant, et une autrefois
» en decours » ? Aussi, amy Chersias, on ne sçau-
roit definir mesure aucune certaine de biens à un
fol, ny à un vicieux : car il a besoing tantost d'une

[1] Voyez les Observations.

[2] Il faut lire d'après quelques manuscrits : *Par ma fille, à son frere.* Voyez ci-dessus, §. 7 et 8. C.

chose et tantost d'une autre, à cause de ses diverses cupiditez et diverses adventures : comme le chien d'AEsope, qui l'hyver se resserrant et se pliant en rond, pource qu'il geloit de froid, proposa de se bastir une maison : mais au contraire, l'esté s'estendant tout de son long en dormant, il se trouva grand, et pensa que ce n'estoit point chose necessaire de bastir maison, avec ce qu'il luy sembla que ce ne seroit pas petite entreprise d'en bastir une assez grande pour luy. Ne vois tu pas aussi Chersias que ces gens là font tantost les petits, et se restraignent à bien peu de chose, comme se proposans de vivre fort estroittement et laconiquement, puis tout à un coup s'ils n'ont tout ce qu'ils voyent, et aux privées personnes, et aux princes et roys, ils se plaignent, comme s'ils estoient prests à mourir de faim.

XLIII. Gela dit, Chersias se tent : et Cleodemus adonc prenant la parole, voire-mais nous voyons, dit-il, que vous mesmes, messieurs les sages, avez les biens inegalement departis entre vous. Cleobulus respondit, « c'est pour autant, homme de bien, » que la loy comme un bon tissier, nous donne à » chascun ce qui nous est bien seant, sortable et » convenant » : Et toy de mesme, nourrissant, gouvernant et medicinant avec la raison tes malades, ne plus ne moins qu'avec la prescription d'une loy, ne leur bailles pas des ordonnances egales, mais bien convenables à un chascun.

XLIV. Ardalus suivant ce propos : « Comment, » dit-il, y a il doncques quelque loy qui com-

» mande à nostre familier Epimenides, hoste de
» Solon, de s'abstenir de toute autre viande, et
» de prendre seulement en sa bouche un petit de
» la composition, qui a puissance d'empescher la
» faim, qu'il se compose luy-mesme, et avec cela
» demourer tout un jour sans boire, ny manger,
» ny disner, ny soupper ».

XLV. Ceste parole ayant fait ouvrir les aureilles à toute l'assistance, Thales en se jouant respondit « que c'estoit sagement fait à Epimenides, de ne se » vouloir pas travailler à moudre ny à pestrir ses » vivres, comme fait Pittacus » : Car j'ay moy-mesme ouy, estant en l'isle de Lesbos, une esclave etrangere, qui en tournant la meule chantoit, «*Mouls » meule mouls*, car aussi bien meult Pittacus le roy » de la grande Mytilene ».

XLVI. Et Solon dit, « qu'il s'esbahïssoit d'Ardalus, s'il n'avoit pas leu dedans Hesiode la recepte « du regime de vivre, que gardoit ce personnage là » : car c'est celuy qui a premierement baillé les semences de telle nourriture à Epimenides, et qui luy a enseigné de chercher.

> Le grand profit qu'il y a en la mauve [1],
> Et le grand bien qui est en la guymauve.

XVII. Comment estimez vous, ce dit Periander, que jamais Hesiode ait pensé à cela, et non pas qu'il ait tousjours haultement loué l'espargne et la sobrieté, et qu'il ne nous ait pas tousjours grandement incitez aux plus simples viandes, comme t

[1] Travaux et jours. v. 41. C.

celles qui estoient les plus plaisantes ? car la mauve est bonne à manger, et l'aphrodile doulce au goust : et quant à ces choses là, que les medecins appellent *Alima* et *Adipsa*, c'est-à-dire, ostant la faim et la soif, j'entend que ce sont medecines, et non pas viandes, et qu'il y entre du miel et du fourmage barbaresque, et grand nombre de semences [1], qui sont fort aisées à recouvrer : et s'il est vray que telles drogues aient besoing de si peu d'appareil, comment ne fauldroit il, ainsi que dit Hesiode,

Pendre au foyer timon, soc, et charrue [2] ?
Des puissans bœufs les travaux periroient,
Les forts mulets labourer plus n'iroient.

Et m'esmerveille de ton hoste, Solon, si ayant n'agueres fait ceste grande cerimonie de purification aux Deliens, il ne veit pas comme lon apportoit dedans le temple des enseignes et memoires de l'ancienne premiere nourriture des hommes, comme entre autres choses fort communes et qui naissent d'elles mesmes sans main mettre, la mauve et l'aphrodile, desquelles herbes il est vraysemblable que Hesiode nous presente et recommande la simplicité et utilité.

XLVIII. « Ce n'est pas pour cela tant seulement, » dit adonc Anacharsis, ains pource que l'une et » l'autre de ces herbes là sont louées d'estre fort

[1] Lisez : « Qui ne sont pas aisées à recouvrer, et s'il faut tant « d'appareil, comment pourroit-on, ainsi que dit Hésiode ». C.

[2] Travaux et jours, v. 45.

» saines entre les autres hortulages ». Et Cleodemus, « Vous avez raison, dit-il, car Hesiode estoit
» entendu en medecine, comme lon peut cognoistre
» par ce qu'il escrit, non impertinemment ny ne-
» gligemment, du regime de vivre, de la façon de
» tremper le vin, de la bonté de l'eau, de l'usage
» du baing, et des femmes, du temps qu'il se fault
» approcher d'elles, comment il fault poser les pe-
» tits enfans qui viennent de naistre : mais à bien
» juger, AEsope se devroit plus tost et à meilleure
» raison advouer pour disciple d'Hesiode, que non
» pas Epimenides : car le propos qu'il fait que le
» rossignol tient à l'esparvier a donné à AEsope le
» commencement de ceste belle et variable sagesse,
» qui fait parler tant de langues : mais j'enten-
» drois volontiers de Solon, pource qu'il me
» semble qu'ayant vescu et conversé familiere-
» ment par longues années avec Epimenides à
» Athenes, il est vraysemblabie que par plusieurs
» fois il luy a demandé, pour quel accident ou pour
» quel conseil il avoit eleu et suivy ceste si estroite
» façon de vivre ».

XLIX. Et quel besoing estoit il, respondit Solon, de lui demander? car il est tout manifeste que si le plus grand et le plus souverain bien de l'homme est, n'avoir aucun besoing de nourriture : le second après est, de n'en avoir besoing que de bien peu.

L. « Je ne confesseray pas cela quant à moy, ce
» dit Cleodemus, que le souverain bien de l'homme
» soit de ne manger point, mesmement quand on

» est à table » : car en ostant la table, sur laquelle sert la viande, on ruine l'autel des dieux, d'amitié et d'hospitalité » : et comme Thales dit : « que la terre estant ostée de ce monde, il est » force qu'il s'en ensuive necessairement une con» fusion de toutes choses » : aussi pouvons nous dire, que oster la table, c'est autant que ruiner la maison totale, car vous ostez quant et quant le feu, garde domestique, la deïté tutelaire de Vesta, l'amiable coustume de boire les uns aux autres en une mesme couppe, de festoyer ses amis, de recevoir les estrangers et traitter ses hostes, qui sont les plus doulces et plus humaines communications et conversations que les hommes sçauroient avoir les uns avec les autres : ou pour mieux dire en somme, toute la doulceur de la vie humaine. Et s'il y a occupation ou passetemps quelconque qui comprenne le discours des actions de l'homme, desquelles le besoing de nourriture, et la sollicitude de l'appareiller, en produit et suscite la plus grande partie : Aussi est-ce encore une autre grande pitié, que la destruction et ruine de l'agriculture, car estant ruinée elle nous rendra et laissera de rechef la terre sans forme non repurgée ny essartée d'arbres, et de brossailles ne portant point de fruict, et pleine de ravages d'eaux courantes çà et là sans ordre, à faulte d'estre diligemment cultivée : oultre ce qu'elle perd tous les arts et toutes les manufactures qu'elle met toutes en train, et leur donne à toutes fondement et matiere : de maniere qu'elles

reviennent toutes à neant, si une fois la table s'en va ostée.

LI. Aussi vont perissants les honneurs des dieux, car les hommes ne porteront plus que bien peu d'honneur au soleil, et encore moins à la lune, comme de la lumiere seulement et de la chaleur : car qui sera celuy desormais qui face dresser un autel à Jupiter pluvieux, ou Ceres favorisant le labourage, ou à Neptune protecteur des arbres? qui leur fera plus de sacrifices ? comment sera Bacchus donneur de joye, si nous n'avons plus besoing de tout ce qu'il donne? et puis que sacrifierons nous et qu'offrirons nous plus aux dieux ? de quoy leur presenterons nous les primices? Cela emporte quant à soy une subversion et confusion generale de toutes choses.

LII. Il est bien vray que prochasser toute sorte de voluptez, et en toutes sortes, seroit une folie : mais aussi les refuir toutes et en toutes sortes, seroit une sottise. L'ame jouïra bien d'autres voluptez qui seront plus nobles et meilleures, mais le corps n'en sçauroit trouver une à jouïr, qui soit plus honneste que celle du boire et du manger, dont il se nourrit, ce qu'il n'y a homme qui n'entende, et qui ne confesse : au moyen dequoy, les hommes dressent leurs tables en public à la lumiere, pour boire et manger joyeusement ensemble : là où pour jouir du plaisir de Venus, ils mettent au devant la nuict et toutes les tenebres qu'ils peuvent, estimans que ce soit aussi bestialement

lement et impudemment fait [1] de jouir en public de l'un, comme de non jouir de l'autre.

LIII. Ayant Cleodemus en cest endroit entrerompu son propos, je le suivy, en disant, « Ne vou-« lez vous pas encore adjouster que nous chassons le « dormir quant à la nourriture? et s'il n'y a point de « dormir, aussi n'y a il point de songes, et par conse-« quent s'en va aussi la plus ancienne sorte d'oracle « et de divination que nous ayons ; et sera la vie « nostre toute d'une façon, et par maniere de dire, « l'ame pour neant sera revestue du corps, veu que « le plus grand nombre des parties d'iceluy et des « principales ont esté faittes et preparées par la na-« ture, pour servir d'instruments à la nourriture, « comme la langue, les dents, l'estomach, le foye ; « car il n'y a rien en la structure du corps humain qui « soit ocieux, ne qui soit ordonné à autre usage : tel-« lement que celuy qui n'a point besoing de nour-« riture, il n'a point besoing de corps aussi : qui est « autant à dire, comme il n'a point besoing de soy-« mesme, car chascun de nous est composé de corps « et d'ame. » Voylà ce que nous contribuons quant à nous, pour la défense du ventre : au demourant si Solon ou quelque autre le veut accuser, nous sommes prest et disposez à l'ouir.

LIV. « Ouy certainement, respondit lors Solon, « de peur que nous ne soyons de moindre entende-« ment et jugement que les AEgyptiens, lesquels « fendans le corps de l'homme quand il est mort, le

[1] Lisez: « De jouir de l'un en commun, comme de ne « partager l'autre avec personne ». C.

« monstrent au soleil, et en jettent les boyaux et « entrailles dedans la riviere : puis quand il est ainsi « nettoyé, ils se mettent à l'embaumer au reste. » Car, à dire la verité, ces parties là interieures sont toute la pollution et inquination de nostre chair, et est proprement le vray enfer de nostre corps, comme lon dit qu'il y a au lieu des damnez tout plein je ne sçay quelles villaines rivieres et vents meslez ensemble avec du feu et des morts, car nulle creature vivante ne se nourrit d'autre chose qui soit vifve : et en tuant les creatures qui ont ames, ou destruisant les plantes, herbes, et fruicts, qui participent aussi de vie, en tant qu'elles se nourrissent et qu'elles croissent, nous peschons et faisons mal, par ce que tout ce qui est transmué en un autre, perd ce qu'il estoit au paravant, et se corrompt entierement de toute sorte de corruption pour devenir nourriture d'un autre : car de s'abstenir seulement de manger chair, comme lon dit que faisoit l'ancien Orpheus, c'est plus tost une subtilité, qu'une entiere fuitte des pechez que lon commet en delices et superfluité : mais le moyen de les fuir entierement, et de s'en tenir de tout point pur et net, se terminant en parfaite justice, c'est avoir tout en soy, et ne desirer rien de dehors. Mais celuy que dieu a fait naistre de telle condition, qu'il luy est impossible de conserver son estre ny son salut, sans le dommage et la perte d'un autre, à celuy là a il baillé la nature qui le poulse à commettre injustice.

LV. Ne seroit ce doncques pas, mon bon amy,

une belle chose, que de retrencher avec leur injustice, le ventre, l'estomach, le foye, et toutes autres telles parties, lesquelles ne nous donnent sentimens ny appetit de chose quelconque qui soit honneste, et qui ressemblent les unes aux utensiles de cuisine, comme sont cousteaux et marmites, les autres à ceulx de moulin, ou à un four, ou à un puis, ou à une met à pestrir : car certainement il se peult avec verité dire, que l'ame de plusieurs est cachée et affublée de crainte d'avoir faulte dedans leur corps, comme dedans un moulin, tournant tousjours comme à l'entour d'une meule après la poursuitte de quelque nourriture, ainsi que nous l'avons n'agueres veu par experience en nous mesmes : car nous ne nous regardions, ny ne nous escoutions pas les uns les autres, ains chascun la teste courbée contre bas servoit au besoing de sa nourriture : mais maintenant estans les tables ostées comme tu vois, ayans chappeaux de fleurs dessus noz testes, nous prenons plaisir à deviser d'honestes propos ensemble, nous jouïssons de la compagnie, et passons nostre temps à loisir, après que nous sommes arrivez à ce poinct de n'avoir plus d'appetit, ny de besoing de nourriture. Si doncques nous pouvions toute nostre vie demourer en cest estat, sans avoir crainte de disette, et sans sçavoir que c'est du desir de richesse, n'aurions nous pas tousjours beau loisir de hanter ensemble, et de jouïr de la conversation les uns des autres? car il fault que vous sçachiez que la convoitise de superfluité est tousjours conjoincte et suit de près le besoing de la necessité.

LVI. Mais Cleodemus est d'advis qu'il est necessaire que lon mange, et qu'il y ait de la nourriture, afin que les tables soient où lon boit les uns aux autres, et sacrifie lon encore à Ceres, et à sa fille Proserpine. C'est tout autant comme si un autre vouloit, que les guerres et les batailles fussent, à fin que nous ayons des murailles et fortifications de ville, des arcenaux à bastir navires, et des armeureries, et que nous façions des sacrifices pour rendre graces de cent hommes tuez, comme lon dit qu'il y en a un statut en la ville des Messeniens : ou si quelque autre se courrouceoit à la santé, disant que ce seroit grande pitié, si pource qu'il n'y auroit plus de malades, aussi n'auroit on plus que faire de lict mol, ny de linceux de lin, et ne sacrifieroit on plus à AEsculapius, ny aux dieux qui divertissent les malheurs : et puis la medecine avec tous ses utils et toutes ses drogues seroit jettée en arriere, sans honneur ny credit : car quelle difference y a il entre cecy et cela, veu que lon prent la nourriture comme une medecine pour guarir la faim ? et disent tous ceulx qui se nourrissent, qu'ils se pensent et se traictent, appliquans ce remede, non comme plaisir agreable ou desirable, mais necessaire à la nature.

LVII. Et pourroit on compter plus de douleurs que de voluptez qui viennent à l'homme de sa nourriture, ou pour mieulx dire, la volupté du manger a bien peu de lieu, et dure bien petit de temps au corps de l'homme : mais l'occupation et la fascherie qu'il y a à l'apprester, il seroit malaisé à nombrer

de combien de peines honteuses, et de combien de travaux penibles elle nous remplit. C'est pourquoy je pense qu'Homere regardant à toutes ces vexations là, a pris son argument pour prouver, que les dieux ne mouroient point, par ce qu'ils ne mangeoient point,

Ne jamais pain ils ne mangent les dieux[1],
Ny jamais vin ils ne boivent ès cieulx,
Aussi sont ils sans sang, qui est la cause
Que d'immortels le nom on leur impose.

Comme voulant donner à entendre, que le boire et manger sont non seulement entretenement de la vie, mais aussi cause de la mort: car de là s'amassent les maladies dedans nos corps, qui procedent non moins d'estre trop pleins que d'estre trop vuides, et bien souvent y a plus d'affaires à consumer et resoudre une viande, que lon a mis dedans le corps, qu'il n'y avoit pas eu à la recouvrer ny à l'amasser.

LVIII. Et tout ainsi comme si les Danaïdes estoient en doute de ce qu'elles feroient, et quelle vie elles meneroient, si elles estoient delivrées de la servitude de tascher à remplir un tonneau percé: aussi doubtons nous, si nous estions venus à ce poinct de cesser de plus jetter et fourrer dedans ceste nostre chair insatiable, et qui ne se peult jamais remplir, toutes sortes de viandes, et de la terre et de la mer, que c'est que nous ferions, nous contentans de prochasser toute nostre vie les

[1] Iliade, L. V, v. 342. C.

choses necessaires, à faulte de cognoistre et sçavoir celles qui sont honestes.

LIX. Tout ainsi doncques comme ceulx qui ont esté longuement serf, quand ils viennent à estre delivrez de servitude : font à eulx mesmes, et pour eulx mesmes, les mesmes services qu'ils souloient faire à leurs maistres quand ils leur servoient : « aussi l'ame maintenant nourrit le corps avec » grands labeurs et grandes fascheries, mais si une » fois elle se peult despestrer de ce joug de servage, » quand elle se trouvera franche et libre, elle se « nourrira elle mesme, et regardera à elle mesme « et à la cognoissance de la verité, sans avoir rien » qui plus la destourne ny divertisse ».

LX. Voyla ce qui fut lors dit, amy Nicarchus, touchant la nourriture. Mais ainsi comme Solon parloit encore, Gorgias le frere de Periander entra, retournant de la ville de Tænarus [1], où il avoit esté envoyé à cause de je ne sçay quels oracles, pour y porter quelques offrandes à Neptune, et luy faire sacrifice. Nous le saluames tous, et Periander son frere s'approchant de luy le baisa, puis le feit seoir au près de luy sur le bord du lict, et lui raconta quelques nouvelles à luy seul. Periander l'escoutoit, monstrant à son visage qu'il estoit bien diversement passionné de ce qu'il entendoit, et sembloit à son visage tantost qu'il en fust desplaisant, et tantost qu'il en fust courroucé, aucunefois qu'il n'en peust rien croire, et autrefois qu'il en fust fort emerveillé. Finablement en se riant, il nous dit,

[1] Ville et promontoire de la Laconie.

Je voudrois bien tout presentement vous dire ce que mon frere me vient de rapporter, mais je fais doubte de vous le raconter, pour autant que j'ay quelquefois ouy dire à Thales, « Qu'il falloit raconter » les choses vraysemblables, mais les impossibles » qu'il les falloit taire du tout ». Bias prenant la parole : « Mais aussi est, dit-il, ceste sage parole de Thales, « Qu'il ne fault pas croire ses ennemis » des choses mesmes qui sont croyables, ny des- » croire ses amis des choses mesmes qui sont in- » croyables » : et quant à moy je pense qu'il estime ses ennemis les meschans et les fols, et ses amis les bons et les sages. Je suis doncques d'advis Gorgias, que tu le recites devant toute ceste compagnie, ou plus tost que tu le mettes en ce nouveau genre de vers que lon appelle maintenant *dithyrambes*, pour le prononcer à haute voix (* ainsi que tu me l'as recité).

LXI. Gorgias donc commancea lors à parler en ceste maniere. « Après que nous eusmes fait nostre » sacrifice l'espace de trois jours durant, et le der- » nier y ayant eu une assemblée de feste toute la » nuict avec danses et jeux au long de la marine, » la lune reluysoit au plein sur la mer, et ne tiroit » vent du monde, ainsy avoit un calme et une bo- » nace grande, sinon que de loing on appercevoit un » peu de frizeure de la mer qui se fronçoit le long de » l'escueil, et en approchant amenoit un peu d'es- » cume, avec un grand bruit pour la vehemence » de la vogue, tellement que toute la multitude es-

* Ceci n'est point dans le grec.

« merveillée que ce pouvoit estre, s'en courut à » l'endroit du bord, où il sembloit que cela deust » arriver, et avant que lon peust par conjecture de» viner que c'estoit, la vistesse fust telle, que lon » apperceut à l'œil que c'estoient daulphins, les » uns en foule environnans tout à l'entour, les » autres guidans la trouppe au plus facile en» droit et plus doulx abbord du rivage : les au» tres venans après à la cueuë, comme par hon» neur : au milieu de toute ceste trouppe apparois» soit au dessus de la mer ne sçay quelle masse d'un » corps flottant, que l'on ne sçavoit discerner ny » deviner que c'estoit, jusques à ce que se serrans » tous ensemble, et arrivans avec un elancement à » bord, ils exposerent sur le rivage un homme vi» vant et mouvant, et cela fait s'en retournerent » devers le promontoire, saultans et culbutans de » joye et de feste, comme il sembloit, plus qu'au » paravant ».

LXII. Ce qu'ayant veu la plus part de ceste trouppe s'en effroya si fort, qu'ils s'enfuirent à perte d'haleine arriere de la mer, sinon quelque petit nombre qui s'asseura d'approcher quand et moy : là où ils recogneurent que c'estoit Arion le joueur de cithre, qui luy mesme disoit son nom, et estoit aisé à recognoistre, d'autant qu'il avoit le mesme accoustrement qu'il souloit porter quand il jouoit en public de sa cithre : si le prit on incontinent, et l'emporta lon dedans une tente, là où lon cogneut qu'il n'avoit mal du monde, sinon que pour la roideur et impetuosité dont on l'avoit ap-

porté, il sembloit estre tout las et rompu : et là ouysmes de luy un propos incroyable à tout le monde, fors à nous qui en avons veu la fin : car Arion nous a raconté qu'ayant de long temps resolu de s'en revenir d'Italie, de tant plus mesmement que Periander luy avoit escript qu'il s'en revint : à la premiere occasion qui se presenta d'une carraque Corinthiene, qui faisoit voile, il monta dessus incontinent, et ne fut pas plus tost eslargy en mer avec un petit vent, qu'il s'apperçut que les mariniers conspiroient entre eulx de le tuer, dequoy le pilote mesme de la navire l'advertit depuis secrettement qu'ils avoient arresté de le faire la nuit.

LXIII. Se trouvant doncques ainsi destitué de tout secours, et ne sçachant qu'il devoit faire, il luy vint une inspiration divine, de parer son corps encore vivant des ornements, dont il avoit accoustumé de s'acconstrer quand il devoit sonner de sa cithre en un theatre, à fin qu'ils luy servissent d'ornements funeraux à sa mort, et de chanter une lamentation avant son trespas, pour ne se monstrer en cest endroit moins genereux que les cygnes : parquoy s'estant revestu de tous ses ornements, et ayant adverty les mariniers qu'il luy estoit pris une envie de chanter un cantique à Apollo Pythien pour le salut de luy, de la navire, et de tous ceulx qui estoient dedans, se dressant en pieds sur la pouppe le long du bord de la navire, et ayant premierement sonné quelque invocation des dieux marins, il chanta le cantique : et comme

il fut presque au milieu, le soleil se coucha dedans la mer, et incontinent se commancea à descouvrir le Peloponese.

LXIV. Adonc ses mariniers n'ayans pas la patience d'attendre la nuict toute noire, vindrent à luy pour le tuer : luy voyant leurs espées nues, et le pilote qui se couvroit la face pour n'en rien voir, se lancea et jetta le plus loing qu'il peut de la navire: mais avant que tout son corps plongeast dedans la mer, les daulphins accoururent qui le soubleverent, plein de frayeur et de perturbation d'esprit, de maniere qu'il ne sçavoit que c'estoit du commancement, mais peu à peu sentant qu'il estoit porté bien à son aise, et voyant une grande flotte de ces daulphins qui l'environnoient amiablement, et succedoient les uns après les autres à ceste charge de le porter, comme estant un service auquel ils estoient necessairement obligez, et qui appartenoit à tous: et davantage voyant que la carraque estant demourée bien loing derriere, luy donnoit argument de juger qu'il alloit fort legerement, il n'eut, ce dit-il, pas tant ny de crainte de mourir, ny d'envie de vivre, comme d'ambition de pouvoir arriver à port de salut, à fin que le monde cogneust qu'il estoit en la grace des dieux, et que luy en prist une certaine creance et ferme fiance en eulx, voyant le ciel tout plein d'estoiles, et la lune se levant pure et nette avec une grande clarté, toute la mer à l'entour de luy platte et calme, sinon que leur cours y trassoit comme une route et un sentier, il pensa en luy mesme, que la justice n'avoit pas un

cil tant seulement, ains que avec autant d'yeux, comme il y avoit d'estoiles au ciel, dieu regardoit à l'environ tout ce qui s'y faisoit, tant en la terre qu'en la mer, lesquelles cogitations, dit-il, luy renforceoient et soustenoient le corps, qui autrement se laissoit ja aller au travail et à la lassitude; et finablement, quand ils vindrent à rencontrer le grand promontoire de Tænare hault et droict, se donnans bien dextrement garde d'y heurter, ains tournans tout doucement et nageans terre à terre au long de la coste, comme s'ils eussent voulu conduire une barque entiere à sauveté, en port de salut, il s'apperceut bien evidemment que tout ce port avoit esté fait par la conduite de la providence divine.

LXV. Après qu'Arion nous eut fait tout ce discours, ce dit Gorgias, je luy demanday là où il pensoit que la navire devoit arriver: « Je pense, « respondit-il, qu'en toute sorte elle arrivera à Co« rinthe, mais qu'elle estoit encore beaucoup der« riere »: car s'estant jetté dedans la mer au soleil couchant, à son advis, il n'avoit pas fait depuis sur les dos des dauphins moins de chemin que de [1] trente lieues, et que depuis il y avoit eu tousjours grand calme en la mer: ce-neantmoins Gorgias dit, que s'estant diligemment enquis du patron de la navire, comment il avoit nom, et le pilote aussi, quelle enseigne portoit la navire, il avoit envoyé par tout des batteaux, et des soudards en tous les endroits où elle pouvoit aborder, et qu'il avoit ce

[1] Cinquante stades.

pendant amené quant et luy Arion caché, de peur que si les mariniers estoient premier advertis qu'il eust esté sauvé, ils ne s'enfuissent çà et là: de manière qu'on ne les peust plus recouvrer: et qu'à la vérité tout cest evenement estoit un vray miracle de dieu, pource qu'il n'estoit pas plus tost arrivé là, qu'il avoit entendu que la navire estoit entre les mains des soudards, et les mariniers et passagers qui estoient dedans, tous pris prisonniers. Periander adonc luy commanda qu'il se levast incontinent, et qu'il les allast faire mettre tous en bonne et seure prison, ou personne n'allast parler à eulx, ny leur declarer qu'Arion fust sauvé.

LXVI. AEsope adonc se prit à dire, « Et puis « vous vous mocquez de mes geays et de mes cor- « beaux qui parlent, et vous voyez que les dau- « phins font de si grandes prouesses ». Nous en contons un autre (dis-je) semblable, AEsope, et y a plus de mille ans, dès le temps d'Ino et d'Athamas que ce conte-là est escript et passé en chose jugée et certaine. Solon adonc prenant la parole: Or quant à cela, dit-il, il approche des dieux, et surpasse nostre puissance, mais l'accident qui advint à Hesiode est humain, et non point trop esloigné de nous, car je croy que vous en avez ouy faire le récit: Non pas moy, respondit-il: Si est-il bien digne d'estre entendu, poursuivit Solon: « C'est qu'un certain Milesien, avec lequel « il logeoit, beuvoit, et mangeoit ordinairement, « en la ville de Locres, entretenoit secrettement

« la fille de leur hoste, et ayant été surpris sur
« le faict avec elle, Hésiode



« fut souspeçonné d'avoir bien sçeu la forfaicture
« dès le commancement, et d'avoir aidé à la cou-
« vrir, sans que toutefois il en fust coulpable
« en sorte du monde, ains luy en sçavoit on mau-
« vais gré, et l'en calomnioit on à grand tort,
« tant que les freres de la fille luy ayant dressé
« embusche auprès de Nemée en Locride, le
« tuerent, et quand et luy son serviteur, qui
« avoit nom Troïlus : les corps furent lancez de-
« dans la mer, et celuy de Troilus jetté dedans
« la riviere de Daphnus, qui le porta dehors sa
« bouche, où il rencontra un rocher battu des
« ondes, lequel apparoissoit un bien petit au des-
« sus de la mer, et l'arresta, dont jusques aujour-
« d'huy le rocher en est appellé *Troilus* : mais
« celui de Hesiode, au partir de là fut recueilly
« par une flotte de daulphins, qui le porterent

« jusques au chef de Rhion [1] près la ville de [2]
« Molycrie. Or estoit ce au temps justement que
« les Locriens faisoient leur solennel sacrifice,
« qu'ils appellent *Rhia*, lequel ils observent en-
« core aujourd'huy fort magnifiquement, et y
« avoit une fort grande assemblée en cet endroit
« là : quand ils apperceurent le corps qui abordoit,
« s'en esmerveillans grandement, comme lon peut
« penser, ils accoururent sur le rivage, et le reco-
« gnoissans, pour ce qu'il estoit tout freschement
« tué, ils n'eurent rien en plus grande recomman-
« dation que d'envoyer incontinent par tout en-
« querir de ce meurtre, pour le grand renom du
« poëte Hesiode, et firent si promptement dili-
« gence qu'ils trouverent ceulx qui en estoient les
« meurtriers, lesquels ils jetterent tous vivans
« au fond de la mer, et raserent leurs maisons,
« et fut le corps de Hesiodus enterré auprès du
« temple de Nemée, et ny a gueres d'estrangers
« qui sçachent où est ceste sepulture, ains leur est
« celé à cause des Orchomeniens, comme lon dit,
« lesquels par ordonnance de quelques oracles

[1] Il y a deux caps ou promontoires de ce nom dans la Grèce, sur le golfe de Crissa, dont la largeur n'est que de mille pas entre deux. Le premier est dans l'Achaïe, l'autre dans l'Étolie. Excepté Thucydide, tous les autres écrivains, ce me semble, appellent celui-ci Antirrhium. La Corse a aussi un promontoire nommé Rhium.

[2] Molycrie, ville de d'Étolie, proche du promontoire d'Antirrhium, à l'orient de Chalcis.

« le cherchoient pour l'enlever et l'inhumer en « leur païs ».

LXVII. Si doncques les dauphins sont ainsi amoureusement affectionnez envers les morts, il est bien à croire qu'ils le sont encore davantage envers les vivans, et qu'ils cherchent à leur faire tout secours, mesmement quand ils y sont attirez par le son des flustes et d'autre harmonie : car il n'y a celuy qui ne sache maintenant cela, que ces animaux là prennent plaisir à ouïr chanter, et suyvent et nagent au long des vaisseaux, où ils entendent de la musique, et où lon vogue au son des flustes, ou d'autre chant, quand le temps est doux, tant ils s'en delectent. Aussi prennent ils plaisir à veoir nager les petits enfans, et jouënt à plonger avec eulx : et pourtant y a il une ordonnance non escripte, de franchise et immunité qu'ils ont par tout; « car nul ne les prent, ny ne « leur fait desplaisir, sinon que quelquefois quand « on les trouve pris dedans les rets [1], où ils man- « gent les autres poissons, on les bat, comme lon « feroit des enfans qui auroient failly ». Et me souvient avoir ouï raconter bien à certes, aux habitans de Lesbos, qu'en leur païs il y eut jadis une pucelle sauvée par un daulphin du peril d'estre noyée en la mer : mais pource que Pittacus le doit mieulx sçavoir, il seroit bien raisonnable que luy mesme nous en feist le conte.

[1] Lisez : *Où ils nuisent à la pêche.*



LXVIII. Parquoy Pittacus commençea à dire : « c'est un propos qui est assez notoire, et celebré « de plusieurs, car ayant esté donné un oracle « aux fondateurs, qui premier peuplerent l'isle de « Lesbos, que quand en cinglant par la mer ils « seroient arrivez à un escueil, qui s'appelleroit « *Mesogæon*, que lors ils jetassent dedans la mer « un taureau pour Neptune, et pour Amphitrite « et les nymphes Nereïdes, une pucelle toute vive. « Or y ayant sept conducteurs, et roys de la « trouppe, qui devoit là habiter, et pour le huic- « tieme Echelaus encore à marier, expressement « nommé par l'oracle d'Apollo : les autres sept « qui avoient des filles à marier, tirerent entre « eulx au sort, lequel tomba sur la fille de Smin- « theus. Si l'accoustrerent richement de belles « robbes, et de joyaux d'or : et quand ils furent « au lieu designé, après avoir fait leurs prieres « et oraisons, ainsi qu'ils estoient prests à la jet- « ter, il y eut un jeune homme de ceulx de la « navire,

« navire, homme de gentil cœur, comme il ap-
« parut, nommé *Enalus*, lequel estant amoureux
« de sa fille, prit soudainement une resolution
« de la secourir à ce besoing, encore qu'il veist
« bien qu'il estoit impossible, et l'embrassant es-
« troittement se laissa jetter quand et elle dedans
« la mer. Or sur l'heure même il courut un bruit,
« qui n'avoit pas grand fondement, mais neant-
« moins qui fut creu de beaucoup de gens parmy
« l'armée, qu'ils avoient esté portez et sauvez:
« mais depuis on dit que ledit *Enalus* fut veu en
« l'isle de Lesbos, lequel dit qu'ils avoient esté
« portez sur le dos des daulphins à sauveté jus-
« ques en terre ferme ».

LXIX. Nous pourrions bien reciter d'autres contes encore plus merveilleux, pour ravir en admiration, et entretenir un populaire: mais il seroit difficile de les prouver: comme qu'il se leva une grande et haute vague en l'air, ne plus ne moins qu'un rocher à l'entour de l'isle: tellement qu'il n'y eut homme qui en osast approcher, sinon luy seul qui alla vers la mer, et qu'une grande trouppe de poulpes le suivirent jusques au temple de Neptune, là où l'un de ces poulpes apporta une pierre, que *Enalus* prit, et la dédia en mémoire de ce miracle dedans le temple: d'où vient qu'encore l'appellons nous jusques aujourd'huy *Enalus*: mais en somme, dit il, « si lon entendoit bien la différence qu'il y a entre l'impos-
« sible et l'inusité, ou hors du commun usage,

« et entre ce qui est contre l'ordre du cours de
« nature, et contre la commune opinion des hom-
« mes, en ne croyant pas temerairement, ny aussy
« ne descroyant pas facilement, on observeroit
« de bout en bout ta regle de *Rien trop*, seigneur
« Chilon, ainsi comme tu l'as commandée ».

LXX. Après luy, Anacharsis parla, « disant,
« Qu'il ne se falloit pas esmerveiller, si les plus
« belles et plus grandes choses du monde se fai-
« soient par la volonté et providence de dieu » : attendu que selon la bonne et sage opinion de Thales, en toutes les plus grandes et principales parties du monde, il y a une ame : car l'organe et util de l'ame c'est le corps, et l'ame est l'util de dieu : et comme le corps a de soy plusieurs mouvements, et la pluspart mesmement les plus nobles, il les a de l'ame : aussi l'ame fait ne plus ne moins aucunes de ses operations, estant meuë d'elle mesme, ès autres elle se laisse manier, dresser et tourner à dieu, comme il lui plaist, estant le plus bel organe, et le plus adroict util qui sçauroit estre : car ce seroit chose estrange que le vent, l'eau, les nuées et les pluyes fussent instruments de dieu, avec lesquels il nourrit et entretient plusieurs creatures, et en pert aussi et desfait plusieurs autres, et qu'il ne se servit nullement des animaux à faire pas une de ses œuvres : ains est beaucoup plus vraysemblable, attendu qu'ils despendent totalement de la puissance de dieu, qu'ils servent à tous les mouvements, et secondent tou-

tes les volontez de dieu, plus tost que les arcs ne s'accommodent aux Scythes, les lyres aux Grecs, ne les haultsbois.

LXXI. Après ces propos le poëte Chersias feit mention de plusieurs autres, qui avoient esté respitez de mort contre toute esperance, et entre autres de Cypselus, pere de Periander, pour lequel tuer lors qu'il ne faisoit que naistre, aucuns meurdriers ayant esté renvoyez, le rencontrerent, et s'en destournerent par pitié, et depuis s'en estans repentis, retournerent pour le chercher, et ne le trouverent plus, pource que sa mere l'avoit caché dedans un coffre, en memoire de quoy Cypselus depuis feit bastir une salle dedans le temple d'Apollo en Delphe, comme ayant ce dieu miraculeusement empesché, que lors il ne criast de peur qu'il ne fust trouvé. Et lors Pittacus addressant sa parole à Periander, se prit à dire, « Chersias « m'a fait grand plaisir de mentionner ceste salle : « car j'ay eu plusieurs fois envie de te demander « que veulent dire tant de grenouilles qui y sont « gravées à l'entour du pied du palmier, et qu'elles « ont à faire ou avec le dieu, ou avec celuy qui « a fait bastir et dédié la salle ». Periander luy respondit en riant, qu'il le demandast à Chersias.

LXXII. Je n'en diray rien, respondit il, s'ils ne me disent premier que signifie, « *Rien trop*, et « *Cognoy toy mesme* » : et cest autre mot qui fait demourer plusieurs sans marier, plusieurs deffians,

et quelques-uns mesme muets, « *Qui respond* « *paye* ». Et quel besoing est il, dit Pittacus, que nous l'exposions, veu que tu louës des fables qu'AEsope a composées, qui declarent la substance de chascune de ces sentences. C'est quand Chersias se veut jouër avec moy, qu'il dit cela, respondit AEsope : mais quand il parle à bon esciant il dit, qu'Homere en a esté le premier autheur, alleguant qu'Hector se cognoissoit soy mesme : car allant chercher et assaillir tous les autres capitaines Grecs,

Il refuyoit le fils de Telamon [1] :

Et dit aussi qu'Ulisses approuvoit et louoit ceste sentence, *Rien trop*, quand il admonestoit Diomedes, en disant,

Diomedes par trop haut ne me prise [2],
Ny trop aussi ne me blasme et desprise.

Quant à la caution ou response, les autres tiennent, qu'il la diffame et dissuade fort au lieu où il dit,

C'est bien un cas souvent calamiteux [3]
Que de pleger des hommes souffreteux.

Et ce poëte icy Chersias dit que la fée *Até*, c'est à dire peste, ou malheur, fut par Jupiter jettée du ciel en terre, pour autant qu'elle s'estoit trouvée presente à la caution et response qu'il avoit

[1] Iliade, L. II, v. 542. c.
[2] Iliade, L. IV, v. 249. c.
[3] Odyssée, L. VIII, v. 351. e.

faite de la naissance d'Hercules, où il avoit esté trompé.

LXXIII. Puis qu'ainsi est, dit adonc Solon, je suis doncques d'advis, que nous adjoustions foy au très sage Homere,

> La nuict nous est ja venue surprendre [1],
> Obeïssance il vaudra mieux luy rendre.

Ainsi après que nous aurons rendu graces, en leur offrant du vin, aux Muses, à Neptune, et à Amphitrite, mettons fin, si bon vous semble, à l'assemblée de ce festin. Voilà, amy Nicarchus, quelle fut lors la fin de ceste assemblée.

[1] Iliade, L. VII, v. 282. C.



SOMMAIRE

DES PRÉCEPTES

D'ADMINISTRATION PUBLIQUE.

Les philosophes ne donnent pas des leçons suffisantes sur la politique. II. *Disposition essentielle à un homme qui entre dans l'administration.* III. *Motifs vicieux qu'il faut éviter.* V. *Ménager le caractère du peuple qu'on veut réformer. Caractère des Athéniens.* VI. *Des Carthaginois.* VII. *Les Thébains et les Lacédémoniens comparés avec les Athéniens.* VIII. *Etudier les mœurs du peuple pour les corriger.* IX. *Commencer par soi-même.* X. *Même dans sa vie la plus intérieure.* XI. *Belle réponse de Drusus.* XII. *Sentiment qu'inspire un administrateur vicieux.* XIV. *Joindre l'éloquence à la vertu.* XVI. *Exemples.* XVII. *C'est par les oreilles sur-tout qu'il faut prendre le peuple.* XVIII. *Genre d'éloquence propre à un administrateur.* XIX. *Bons mots convenables à un homme public.* XX. *Ceux qu'il doit éviter.* XXI. *Eloge de l'éloquence de Phocion.* XXII. *L'homme d'état doit s'exercer à parler sur-le-champ.* XXIII. *Exemple de Caton d'Utique.* XXIV. *Deux manières différentes d'obtenir le crédit nécessaire à un homme d'état.* XXV. *Exemples de la première.* XXVI. *Divers moyens d'acquérir et d'obtenir promptement une grande considération.*

XXVII. *Exemple de Solon.* XXVIII. *Exemples de la seconde.* XXIX. *A quels hommes on doit s'attacher en entrant dans la carrière d'homme d'état.* XXXI. *Conduite qu'on doit tenir à leur égard.* XXXII. *Choix des amis.* XXXV. *Précautions à garder vis-à-vis d'eux.* XXXVI. *Complaisance excessive d'Agésilas pour ses amis.* XXXVII. *Exemples contraires de Phocion et de Timoléon.* XXXVIII. *Faveur qu'on peut accorder à ses amis.* XXXIX. *Ce qu'il faut leur refuser, et comment.* XL. *Comment on peut aider ses amis à s'enrichir.* XLI. *Manière de se conduire vis-à-vis de ses ennemis.* XLVII. *Il n'y a point d'emploi utile à la patrie qui soit déshonorant.* XLVIII. *Cependant il ne faut pas que l'homme d'état veuille tout faire par lui-même.* XLIX. *Exemple de Timésias.* L. *L'administrateur doit se contenter de présider à tout.* LII. *Exemples de Périclès, d'Eubule et d'Iphicrate.* LIII. *Concert qui doit régner entre ceux qui concourent à l'administration.* LIV. *Conduite à tenir par un homme sage relativement à la recherche ou à la gestion des charges de l'état.* LV. *Sentimens que doit conserver un administrateur, dont la patrie n'est pas indépendante.* LVI. *Il est ridicule et dangereux de proposer pour exemples de conduite à une république foible et sujette, les exploits qu'elle a faits dans les jours de sa liberté et de sa force.* LVII. *Il faut tâcher d'avoir des amis parmi ceux qui ont le plus de crédit auprès de la puissance dont on dépend.* LVIII. *Il est plus*

honorable de leur faire la cour pour servir sa patrie, que pour obtenir des avantages personnels. LIX. *Mais il faut le faire avec un zèle discret, qui n'aggrave pas le joug.* LX. *La conduite d'un administrateur doit être douce ou ferme, suivant les circonstances.* LXI. *Il doit savoir s'exposer et se sacrifier pour l'intérêt commun.* LXII. *Sentimens de vénération et d'amitié qu'on doit à ceux qui gouvernent l'état.* LXIII. *Il ne doit y avoir ni rivalité ni dissension entre ceux qui partagent l'administration.* LXIV. *Quelque rang qu'on ait dans une ville, on n'en doit pas moins la déférence aux magistrats.* LXV. *Dans quelles circonstances et comment un particulier peut s'élever au-dessus des règles générales pour le bien public.* LXVI. *Dans quelles occasions le magistrat doit savoir fermer les yeux, ou se relâcher de la rigueur des loix.* LXVII. *Condescendance.* LXVIII. *Adresse dont un administrateur peut user à propos.* LXX. *Du choix des coopérateurs, et de l'avantage résultant de leur union avec le magistrat qui les aura choisis.* LXXI. *Désintéressement absolument nécessaire à un administrateur.* LXXII. *Il doit éviter de même toute espèce d'ambition.* LXXV. *Il doit se contenter d'honneurs ou d'autres récompenses très-modérées.* LXXVI. *Il faut rechercher, non des honneurs excessifs qui se détruisent d'eux-mêmes, mais le véritable honneur de l'estime et de la bienveillance.* LXXVII. *Elles sont également utiles à celui qui gouverne, et à ceux qui sont gouvernés.* LXXVIII. *Divers*

exemples d'amour ou de haine publiques. LXXIX. *C'est par ses vertus qu'il faut acheter l'amour du peuple.* LXXX. *Celui qui l'achète à prix d'argent, se perd avec sa république.* LXXXI. *Les libéralités d'un administrateur doivent être gratuites et tournées vers des objets utiles et honnêtes.* LXXXII. *S'il est pauvre, il doit être éconôme et ne pas rougir d'avouer sa pauvreté.* LXXXIII. *Alors il doit s'attacher le peuple par sa seule vertu, par ses bons offices publics et particuliers.* LXXXV. *Par là il viendra à bout tôt ou tard de se faire préférer aux riches et aux flatteurs.* LXXXVI. *Comment il faut se conduire dans les dissensions civiles.* LXXXVII. *Combien il importe de les prévenir, et comment.* LXXXVIII. *Il faut prévenir ou appaiser les querelles particulieres, d'où naissent souvent les dissentions publiques.* LXXXIX. *Exemple à Delphes.* XC. *A Syracuse et à Sardes.* XCI. *Vigilance et moyens à employer de la part de l'administrateur pour y pourvoir.* XCII. *Quand il n'y a point d'aigreur personnelle, les différends publics ne deviennent pas dangereux.*

INSTRUCTION
POUR CEULX
QUI MANIENT AFFAIRES D'ÉTAT.

S'IL y a propos au monde, auquel on puisse promptement appliquer ces vers du poëte Homere,

Il'n'y aura entre tous les Grecs, ame [1]
Qui ton parler contre-die ny blasme
Certainement, mais cela n'est pas tout,
Car tu n'es pas allé jusques au bout:

veritablement, seigneur Menemachus [2], c'est à l'endroit des philosophes qui exhortent assez, et disent qu'il se fault entremettre des affaires publiques, mais ils n'enseignent pas comment, ny n'en donnent pas les preceptes et advertissements: et me semble qu'ils font tout ainsi que ceulx qui mouchent bien les lampes, mais ils ne versent point d'huyle dedans. Voyant doncques que tu as avec bien bonne raison deliberé de te mesler des affaires de ton païs, et que tu desires, ainsi qu'il appartient à la noblesse du lieu dont tu es yssu,

Sçavoir bien dire et encore mieulx faire [3],

et que tu n'as pas l'age d'avoir peu contempler à descouvert la vie d'un homme sage, comme seroit

[1] Iliade, L. IX, v. 55. c.
[2] Riche habitant de la ville de Sardes en Lydie.
[3] Iliad. L. IX, v. 443. c.

un vray philosophe, en matiere de gouvernement, et considerer ses deportements en affaires d'estat, ny d'avoir esté spectateur de ses beaux exemples mis en œuvre par effect, et non pas en discours seulement : à raison dequoy tu me requiers de te donner des preceptes et advertissements, pour sçavoir comment tu t'y dois gouverner : il m'a semblé que je ne pouvois honestement esconduire ta requeste, et desire que ce que je t'en ay recueilly, responde dignement et au zele de ton intention, et à la bonté de mon affection. J'ay accompagné les preceptes de plusieurs beaux exemples, ainsi que tu m'avois mandé.

II. En premier lieu doncques je dis, Qu'il faut que tout homme qui vient à s'entremettre du gouvernement de la chose publique, y apporte pour un asseuré et certain fondement, la bonne intention meuë de raison et de jugement, non point de passion ny de cupidité de vaine gloire, ny de jalousie d'un autre et d'emulation, ny de faulte d'autre occupation : car ainsi comme il y en a qui demeurent le plus de temps sur la place, encore qu'ils n'y aient que faire, pource qu'ils n'ont rien de bon en leur maison : aussi y en a il qui se jettent aux affaires publiques, d'autant qu'ils n'ont que faire chez eulx, prenans les affaires publiques pour autant d'amusement, et de passetemps. Il y en a d'autres qui s'en estans jettez par cas d'adventure, et s'en estans bien tost saoulez, ne s'en peuvent plus, au moins pas facilement, retirer, ressemblant proprement à ceulx qui montent dessus

quelque vaisseau en mer, seulement pour se branler, et puis sont emportez par le vent en haute mer: alors commanceant la teste à leur tourner, et leur estomach à se renverser sans-dessus-dessous, ils regardent vers la terre au dehors, mais toutefois ils sont contraincts de demourer dedans, et s'accommoder à ce qui se presente,

Les beaux amours leur sont passez [1]
D'aller sur les bancs tapissez
De quelque fregatte legere;
Par une bonace bien claire,
Plaisamment sillonner le dos
De la mer aux terribles flots:

ce sont ceulx là qui autant ou plus que nuls autres descrient le faict, d'autant qu'ils se repentent et se courroucent de ce qu'ils s'y sont mis, mesmement quand au lieu d'une gloire qu'ils s'estoient promise, ils se trouvent tombez en infamie, au lieu qu'ils s'attendoient d'estre formidables aux autres, par le moyen de leur credit et authorité, ils se trouvent embrouillez eulx mesmes en affaires pleins de troubles et de dangers.

III. Mais celuy qui y sera venu, et aura commancé par vray jugement de raison, comme à une très-honeste vacation, de soy-mesme, et très convenable à son estat et à sa qualité: celuy là ne s'estonnera point de tous ces accidens là, ny ne changera point de resolution: car il ne faut pas venir au gouvernement de la chose publique, en inten-

[1] Voyez les Observations. c.

tion d'y trafiquer, ny d'y faire bien ses besongnes, ainsi comme jadis à Athenes un Stratocles et un Democlides se convioient l'un l'autre d'aller à leur moisson d'or, appellans ainsi par maniere de mocquerie, la chaire et tribune aux harengues, de sur laquelle ils preschoient le peuple, ny par saisissement d'une soudaine passion violente, ainsi comme jadis feit Caïus Gracchus [1], lequel sur l'heure que l'inconvenient de la mort de son frere estoit encore tout chaud, se retira en une vie solitaire et privée, bien loing de tout maniement d'affaires, et depuis s'estant tout soudain allumé de cholere, pour des outrageuses et injurieuses paroles que quelqu'un lui dit, il s'en alla par despit jetter au gouvernement des affaires, dont il fut tantost saoul, et son ambition rassasiée : mais alors qu'il eust bien voulu s'en departir et se reposer, il ne peut trouver moyen de quitter son authorité et sa puissance, tant elle estoit grande, et fut tué avant que de le pouvoir faire : mais ceulx qui se composent comme pour aller jouër quelque jeu sur un eschaffault, ou à une contention de jalousie contre quelques autres, ou à une convoitise de vaine gloire, il est force que ceulx là se repentent de s'y estre mis, quand ils voient qu'il fault qu'ils servent à ceulx à qui ils se pensoient estre dignes de commander, ou qu'ils desplaisent à ceulx à qui ils devroient complaire.

IV. Ne plus ne moins que ceulx qui tombent par inconvenient dedans un puis, avant que l'avoir

[1] Il fut tué l'an de Rome 633.

preveu, il est force qu'ils se treuvent bien estonnez et faschez quand ils se voyent au fond : mais ceulx qui de propos deliberé, et après y avoir bien pensé, y devallent, ceulx là s'y portent moderement en repos d'esprit, sans se fascher ny courroucer de rien, comme ceulx qui dès leur entrée se sont proposé le devoir seulement, et non autre chose, pour leur but : ainsi après que lon a bien fondé son intention en soy-mesme, et que lon l'a tellement asseurée et affermie qu'il est mal aisé de la faire plus varier ny branler, alors il se fault mettre à diligemment considerer et cognoistre le naturel des citoyens, à qui lon a affaire : au moins ce qui estant composé et meslé de tous en apparoist le plus, et a plus de force entre eulx.

V. Car de vouloir entreprendre de changer du premier coup ou de reformer à sa mode la nature de tout un peuple, il n'est ny facile ny seur : par ce qu'il y fault un long temps et une grande authorité et puissance : mais il fault faire ainsi que fait le vin en nostre corps, lequel au commancement est vaincu et maistrisé par le naturel de celuy qui le boit : mais puis après l'eschauffant petit à petit, et se meslant dans ses veines, il vient à le transmuer et transformer en soy-mesme. Aussi fault il que le sage gouverneur, jusques à ce qu'il ait acquis par fiance que lon aura en luy, et par bonne reputation, tant d'authorité envers le peuple, qu'il le puisse mener à son plaisir, s'accommode à ses meurs, tels qu'il les rencontrera, et en face conjecture et jugement, en considerant à quoy il

prend plaisir, et dequoy il se delecte : comme, pour exemple, le peuple d'Athenes est aisé à mettre en cholere, et prompt aussi à tourner à misericorde, voulant plus tost souspeçonner et deviner promptement que d'avoir patience d'estre informé et enseigné à loisir longuement : et comme il est plus enclin à vouloir secourir les hommes bas et de petite condition : aussi aime il plus et treuve meilleurs les propos joyeux, et dits par maniere de jeu et de risée, prent fort grand plaisir à ouïr ceulx qui le louent, et ne s'offense pas beaucoup de ceulx qui se mocquent de luy : il est formidable jusques à ses magistrats mesmes, et toutefois humain jusques à pardonner, voire aux ennemis.

VI. Le naturel du peuple de Carthage tout au contraire, aspre, severe, et vindicatif, soupple à ses superieurs, rude et imperieux à ses subjects, très couard en sa peur, très cruel en son courroux, ferme en ce qu'il a une fois arresté, dur à esmouvoir à jeu, et à adoucir d'aucune guayeté : vous n'eussiez eu garde de veoir qu'à la priere d'un Cleon [1], qui leur eust dit publiquement, qu'il avoit sacrifié aux dieux, et qu'il devoit festoyer quelques uns de ses amis estrangers qui l'estoient venus veoir, ils se fussent levez du conseil, et eussent remis l'assemblée à un autre jour, en riant et battant des mains en signe de resjouïssance, ny qu'estant

[1] Homme très-insolent qui joua un rôle considérable à Athènes, pendant la guerre du Péloponèse. Il fut long-temps le plastron des poëtes comiques. C'est contre lui qu'Aristophane composa sa comédie, intitulée *les Chevaliers*.

eschappée une caille à Alcibiades de dessous sa robbe, ainsi qu'il harenguoit, ils se fussent mis à courir après pour la reprendre, et qu'ils la luy eussent rebaillée, plus tost l'eussent ils tué luy-mesme sur la place, comme les mesprisant en cela, et se mocquant d'eulx, attendu qu'ils chasserent en exil le capitaine Hanno, pource qu'il faisoit porter à un lion, comme à un sommier, partie de ses hardes à la guerre, disant que cela sentoit son homme qui brassoit quelque tyrannie.

VII. Et ne m'est pas advis que celuy de Thebes se fust jamais contenu d'ouvrir des lettres de son ennemy, si elles fussent tombées en ses mains, comme feirent les Atheniens, lesquels ayant supris des courriers du roy Philippus, ne voulurent oncques souffrir qu'on ouvrist une missive qui estoit suscripte, à la royne Olympiade sa femme, ne descouvrir le secret des amours d'un mary absent escrivant à sa femme : ny celuy d'Athenes aussi à l'opposite n'eust pas, à mon jugement, supporté patiemment la hautesse de cœur, et le mespris d'Epaminondas, qui ne voulut oncques respondre à l'imputation qui fut proposée devant le peuple de Thebes à l'encontre de luy, ains se leva du theatre, auquel estoit assemblé le peuple, et passant à travers s'en alla au parc des exercices : et s'en eust aussi beaucoup fallu, que les Lacedæmoniens eussent enduré l'insolence et la mocquerie d'un Stratocles lequel ayant persuadé aux Atheniens qu'ils sacrifiassent aux dieux, pour leur rendre graces de la victoire, comme s'ils eussent vaincu : et puis après

estant

estant la nouvelle certaine venue de la desfaitte qu'ils avoient reçeuë, comme ils s'en courrouceassent à luy, il leur demanda, « Hé bien, quel tort vous ay-je fait, si je vous ay tenu bien aises en feste l'espace de trois jours durant »?

VIII. Or les flatteurs ès courts des princes font comme les oyselleurs qui prennent les oyseaux à la pippée, en contrefaisant leurs voix, aussi pour s'insinuer en la bonne grace des roys, ils se rendent semblables à eulx, les attrapans par ceste tromperie : mais à bon gouverneur d'estat populaire, il n'est pas convenable d'imiter ny contrefaire les meurs ny le naturel de son peuple, mais de les cognoistre et user envers un chascun des particuliers, des moyens par lesquels il sçait qu'il se peult prendre et gaigner : car la faulte d'avoir bien cogneu et sceu manier les hommes selon leurs humeurs, apporte et cause des rebuts et des reculements, aussi bien ès gouverneurs populaires, comme il fait aux mignons des roys.

IX. Mais après que lon a acquis authorité et foy grande envers le peuple, c'est alors que lon doit tascher à reformer son naturel s'il est vicieux, et le retirer petit à petit, et ramener tout doulcement à ce qui est meilleur : car c'est chose bien laborieuse, et bien difficile de changer toute une commune, mais pour y parvenir il fault que tu commances à toy-mesme le premier, en reformant ce qu'il y a de dereglé en ta vie, et en tes meurs, sçachant que tu as à vivre desormais, comme en un theatre ouvert, ou tu es veu de tous costez. Et

si d'adventure il est malaisé de retirer ton ame de toutes sortes de vices entierement, au moins en osteras et retrancheras tu ceulx qui sont les plus apparents, et qui plus se presentent au dehors: car tu oys comme Themistocles, quand il se voulut addonner au maniement des affaires, se retira des compagnies où lon ne faisoit que boire, danser, jouër et faire grand chere, et comme en veillant, jeunant, et estudiant, il disoit à ses familiers, que la victoire et le trophée de Miltiades ne le laissoient pas reposer. Pericles au cas pareil changea ses façons de faire, en sa maniere de vivre, et en sa personne, quant à marcher gravement, et parler posement, à monstrer tousjours un visage pensif, à contenir ses mains au dedans de sa robbe, sans jamais les monstrer dehors, à n'aller jamais par la ville ailleurs qu'au conseil, et à la tribune aux harengues: car ce n'est pas chose aisée à manier qu'une tourbe de populaire, ne qui se laisse prendre à toute personne d'une prise salutaire, et gaigne lon beaucoup si lon peult tant faire que comme une beste ombrageuse et souspeçonneuse, il ne s'effarouche et ne s'effroye point de chose qu'il oye, ne qu'il voye, tant qu'on le puisse manier et gouverner.

X. Pourtant ne fault il pas mettre cela en nonchaloir, ny avoir peu de soing de ses meurs et de sa vie, en s'estudiant de faire autant qu'il est possible, qu'elles soient sans blasme et sans reproche: pour ce que ceulx qui prennent en main le gouvernement des affaires publiques, ne sont pas subjects

à rendre compte et raison de ce qu'ils disent, et de ce qu'ils font en public seulement, ains recherche lon curieusement jusques à leurs licts, leurs mariages, et à tout ce qu'ils font en leur privé, soit en jeu, soit à bon esciant. Car que dirons nous d'Alcibiades, lequel estant homme d'execution, autant ou plus que nul autre capitaine de son temps, et s'estant toujours maintenu invincible, quant à luy, en ce qu'il mania du public, finit neantmoins ses jours malheureusement, pour la dissolution et le desbordement de sa vie domestique : de maniere qu'il frustra son païs du fruict de ses autres bonnes qualitez, par son intemperance, et sa somptueuse superfluité de despense. Ceulx d'Athenes reprenoient en Cimon, qu'il aimoit le vin : et les Romains ne trouvans autre chose à redire en Scipion, le blasmoient de trop dormir : et les malveuillans de Pompeius, ayans remarqué qu'il grattoit quelquefois sa teste d'un doigt, luy reprochoient, et tournoient à injure cela. Car tout ainsi comme une lentille, un seing, une verrue en la face de l'homme font plus d'ennuy, que ne feroient une balafre, ou une cicatrice, ou une mutilation en tout le reste du corps : aussi les faultes petites et legeres de soy, apparoissent grandes ès vies des princes, et de ceulx qui ont le gouvernement de la chose publique entre leurs mains, pour l'opinion imprimée en l'entendement des hommes, touchant l'estat de ceulx qui gouvernent, et qui sont en magistrat, estimans que c'est chose grande, et qui doit estre pure et nette de toutes faultes, et de toutes imperfections.

XI. Pourtant à bon droict fut grandement loué Julius Drusus [1], senateur Romain, de ce qu'il respondit à quelques ouvriers, qui luy promettoient de faire en sorte, s'il vouloit, que ses voisins qui descouvroient et voyoient en plusieurs endroits de sa maison, n'auroient plus nullement de veuë sur luy, et ne luy cousteroit que trois mille escus seulement : « mais je vous en donneray six mille, dit-il, « et faittes en sorte que lon voye dedans ma maison « de tous costez, à fin que tous ceulx de la ville voyent « et sçachent comment je vis » : car c'estoit un personnage grave, honeste et sage : mais à l'adventure n'estoit-il ja besoing que lon luy rendist sa maison veuë de tous costez, pource que le peuple penetre jusques à veoir au fond des meurs, des conseils, des actions, et vies que lon pense estre plus cachées et couvertes de ceulx qui gouvernent, non moins par ce à quoy ils s'adonnent en privé, qu'à ce qu'ils leur voyent faire et dire en public, en aimant les uns, et les estimant pour cela, et en haïssant, et mesprisant les autres.

XII. Et quoy, me dira quelqu'un, les citez ne se servent elles pas quelquefois de gouverneurs, qu'elles sçavent estre dissolus et desordonnez en leur maniere de vivre? Je croy bien : mais c'est comme nous voyons que les femmes qui enchargent, et sont enceintes, appetent bien souvent à manger des

[1] Il s'appelloit Marcus Livius Drusus. Fut consul, puis tribun du peuple; entreprit de grandes innovations, qu'il ne put faire réussir, et fut tué par une main inconnue, l'an de Rome 663.

pierres, et ceulx à qui le cœur fait mal sur la mer demandent des saleures, et autres telles mauvaises viandes : mais un peu après que le mal leur est passé, ils les rejettent et les ont en horreur : aussi les peuples quelquefois par une insolence et un plaisir desordonné, ou à faulte de meilleurs gouverneurs, se servent des premiers venus, combien qu'ils les mesprisent et abominent : et puis après ils sont bien aises quand ils oyent tenir d'eulx de tels propos que le poëte comique Platon [1] en une siene comedie, fait dire au peuple mesme,

Prens moy la main, prens la moy vistement,
Car j'esliray capitaine autrement
AEgyrius :

et puis en un autre passage il demande le bassin et une plume pour mettre en sa gorge et se provocquer à vomir,

Devant moy j'ay la tribune eminente
Des harengueurs, Mantile se presente.

Et puis après,

Il entretient une puante teste,
Voire, je dis, infame et deshoneste.

XIII. Et le peuple Romain, comme Carbon luy promist quelque chose, en l'asseurant par un grand serment, avec une execration et malediction s'il n'estoit ainsi, tout d'une voix jura haultement à

[1] Platon le poëte comique, florissoit dans la quatre-vingt-unième olympiade, vers l'an de Rome 299, aussi bien que Cratinus, autre poëte comique, et Aristarque poëte tragique.

l'encontre, qu'il n'en croyoit rien. Et en Lacedæmone, comme un meschant homme dissolu, nommé Demosthenes, eust proposé un advis et conseil, qui estoit fort à propos, et utile pour la matiere dont il estoit question, le peuple le rejetta : et les ephores ayans choisy un des plus honorables senateurs du conseil, luy commanderent de proposer le mesme advis, ne plus ne moins que s'ils l'eussent ostez d'un vaisseau sale et ord, et remué en un autre pur et net, pour le rendre agreable à leur commune : tant a d'efficace pour gouverner un estat, la foy et l'asseurance de la prudhommie d'un personnage, et consequemment aussi tant a de force le contraire.

XIV. Ce n'est pas pourtant à dire, qu'il faille negliger la grace et science de bien dire, en faisant son total fondement de la vertu, mais estimer que l'eloquence n'est pas celle qui persuade seule, ains qu'elle y aide et coopere, et rhabillant le dire du poëte Menander,

Les bonnes meurs de celuy qui harengue
Croire le font, non pas sa belle langue.

Car ce sont les bonnes meurs et la parole ensemble : si l'adventure nous ne voulions dire, que c'est le timonier qui gouverne la navire, et non pas le timon, et que c'est le chevaucheur qui tourne le cheval, et non pas la bride : aussi que la science de gouverner une chose publique use des meurs, et non pas de l'eloquence, comme d'un timon, ou d'une bride, pour manier et regir toute une ville,

qui est, ainsi que dit Platon, l'animal le plus aisé à tourner qui soit point, prouveu qu'il soit conduit et mené en maniere de dire par la pouppe : car veu que les grands roys enfans de Jupiter, ainsi comme Homere les appelle, enfloient encore leur magnificence avec de grandes robbes de pourpre, avec des sceptres en leurs mains, avec des gardes et satellites, dont ils estoient environnez, avec des oracles des dieux en leur faveur, assubjettissans à eulx par ceste venerable apparence exterieure, la commune, en leur imprimant opinion qu'ils estoient quelque chose plus que hommes : et neantmoins vouloient encore apprendre à disertement parler, et ne mettoient point en nonchaloir d'acquerir la grace de bien dire,

Et harenguer, pour estre plus parfaicts [1]
A soustenir de la guerre le faix :

et ne se recommandoient pas seulement à Jupiter conseiller, ny à Mars sanglant, ou à Minerve guerriere, ains reclamoient aussi la Muse Calliopé,

Qui suit les roys et les rend venerables :

adoulcissant par grace persuasive, et appaisant la violence et la fierté des peuples : veu, dis-je, que les grands princes se servent de tant d'aides et de subsides, seroit il bien possible que un homme privé, avec une simple cappette et une apparence populaire, entreprenant de manier toute une cité à sa guise, en peust venir à bout et donter tout un

[1] Iliade, L. IX, v. 441. C.

peuple, s'il n'avoit l'eloquence qui luy aidast à ce faire pour les persuader et amener à sa devotion? quant à moy, je croy que non.

XV. Or les patrons des galeres et des navires, ont d'autres officiers dessoubs eulx, comme les comites [1] qui font par toute la navire entendre leurs commandements : mais le bon gouverneur d'estat doit avoir dedans soy-mesme l'entendement qui manie le timon, et puis la parole qui fait entendre sa volonté, à fin qu'il n'ait point affaire à tout propos de la voix d'un autre, et à fin qu'il ne soit contrainct de dire comme faisoit Iphicrates quand il se trouvoit rabroué par l'eloquence d'Aristophon [2], Le joueur de mes adversaires est bien meilleur que le mien, mais mon jeu vault beaucoup mieulx que le leur : et qu'il ne luy faille souvent usurper ces vers d'Euripide,

> Que pleust à dieu que l'humaine semence
> Fust sans parole et sans point d'eloquence.

Et ces autres,

> O dieux que n'ont les affaires du monde
> Voix pour parler, à fin que la faconde
> Des harengueurs ne servist plus de rien.

car ces propos là, se pourroient à l'adventure conceder à un Alcamenes, ou un Nesiotes, ou un Ictinus [3], et à telle maniere de gens vivans de leurs bras,

[1] Grec, les Celoustes. V. le Tome IV, p. 340.

[2] Lisez : « L'acteur de mes adversaires est meilleur ; mais « mon drame vaut mieux ». C.

[3] Ce sont peut-être des noms de bas personnages dans quel-

et gaignans leur vie à la suenr de leur corps, qui n'ont point d'esperance de jamais attaindre à ceste perfection de bien dire : comme lon escrit de deux architectes et maçons, que lon vouloit esprouver à Athenes, pour sçavoir lequel des deux seroit mieulx à propos pour entreprendre une grande fabrique et edifice publique : l'un, qui estoit affetté et sçavoit bien dire sa raison, recita une harengue qu'il avoit premeditée touchant celle fabrique, si bien qu'il emeut toute l'assistance du peuple : et l'autre qui entendoit bien mieulx l'architecture, et ne sçavoit pas si bien haranguer, se presentant au peuple ne feit que dire, « Seigneurs Atheniens, ce que « cestuy cy a dit, je le feray ». Et quant à ceulx là ils ne recognoissent que Minerve artisane et ouvriere, comme dit Sophocles,

Qui dessus l'enclume massive
Forment à grands coups de marteaux
Une masse sans ame vive
Obeïssante à leurs travaux.

Mais celuy qui est ministre et presbtre de la Minerve Poliade, c'est-à-dire gardienne des villes, et de justice conseillere,

ques comédies. Nésiote signifie habitant d'une île. *Vauvilliers*. Alcamènes étoit un sculpteur contemporain de Phidias. Ictinus étoit un architecte, qui vivoit aussi à la même époque. Nésiote est probablement un nom corrompu, et je crois avec Bachet de Méziriac, qu'il faut lire Nestoclès ; que Pline, L. XXXIV, ch. 8, met au nombre des sculpteurs qui rivalisoient avec Phidias. C.

Qui aux conseils des hommes preside[1] :
Ou à les rompre ou assembler regente.

Celuy là, dis-je, n'ayant qu'un seul instrument dont il se puisse servir, qui est la parole, forme les uns à son moule et les accommode, les autres qu'il treuve repugnans au desseing de son ouvrage comme seroient des nœuds en du bois, ou des feuilles et pailles en du fer, en les polissant et applanissant, il embellit toute une cité.

XVI. Par ce moyen, le gouvernement de Pericles qui de nom et d'apparence estoit populaire, à la vérité et en effect estoit principauté regie par un seul homme premier de sa ville, par le moyen et la force de son éloquence : car au mesme temps Cimon estoit bien homme de bien, si estoit Ephialtes,[2] et Thucydides[3] aussi, qui estant un jour enquis par le roy de Lacedæmone Archidamus, lequel estoit le plus adroit à la luicte de luy ou de Pericles : « Cela, respondit il, seroit bien « mal aisé à dire : car quand je l'ay porté par terre « en luictant, luy en disant persuade aux assistans « qui l'ont veu, qu'il n'est pas tombé, et le gaigne » : ce qui n'apportoit pas seulement gloire et honneur à luy, mais aussi salut à toute sa ville, laquelle se laissant persuader à luy, mainteint et garda très-bien la richesse et l'estat qu'elle avoit,

[1] Odyssée, L. II, v. 69. c.

[2] Ami de Periclès.

[3] Fils de Milésius, l'un des chefs du parti opposé à Périclès. L'historien Thucydide, vivoit dans le même temps. Mais il étoit fils d'Olore.

et s'absteint de vouloir conquerir l'autruy : là où le pauvre Nicias qui avoit bien la mesme intention, et non pas la mesme grace de persuader avec sa parole, qui estoit comme un mords trop doulx, tascha bien de refrener et arrester la cupidité du peuple, mais il n'en peut venir à bout, ains fut emporté malgré luy, et entrainné à col torts par la violence du peuple, jusques en la Sicile.

XVII. On dit communement par un ancien proverbe, « Qu'il ne fault pas tenir le loup par les aureilles » : mais c'est un peuple et toute une cité qu'il fault principalement prendre par les aureilles, non pas aller chercher d'autres prises lourdes et grossieres, pour attirer et gaigner une commune, ainsi que font ceulx qui ne sont pas suffisamment exercitez en cest art d'éloquence, les uns tirans le populaire par la panse, et en luy faisant des bancquets, les autres par la bourse, en luy donnant de l'argent, ou luy faisant veoir des jeux, des danses, ou des combats d'escrimeurs à outrance, qui n'est pas tant mener que trainer par flatterie un peuple : car le mener proprement est le persuader par force d'eloquence, là où ces autres allechements de populace ressemblent proprement aux appasts que lon fait pour prendre les bestes brutes.

XVIII. Puis qu'il est donc ainsi, que le principal instrument d'un sage gouverneur est la parole, il fault tout premierement qu'elle ne soit point affettée, ny pompeuse et fardée, comme

seroit celle d'un jeune charlatan et triacleur, qui voudroit monstrer son eloquence en pleine assemblée de foire, composant son oraison des plus beaux, plus doulx, et plus elegans termes qu'il pourroit choisir : ny aussi tant elabourée et travaillée, comme disoit Pytheas, qu'estoit celle de Demosthenes, luy reprochant qu'elle sentoit l'huile de la lampe : ny pleine de trop de curiosité sophistique, de raisons trop aiguës et subtiles, ou de clauses exactement mesurées à la regle et au compas, ne plus ne moins que les musiciens veulent qu'au touchement des cordes il se sente une affection doulce, non pas un rude battement : aussi au langage du sage gouverneur, soit qu'il conseille, ou qu'il ordonne quelque chose qu'il apparoisse non une ruze, ny un artifice d'orateur, non une affectation de louange d'avoir parlé doctement, subtilement, et ingenieusement, mais soit vraye magnanimité, d'une franchise de remonstrance paternelle, qu'il sente son pere du public, plein de bon sens, de provoyance soigneuse, ayant la grace attrayante conjoincte avec l'honeste dignité, en termes graves, raisons pertinentes et vraysemblables. Il est bien vray que le langage d'un homme de gouvernement reçoit plus que ne fait celuy d'un advocat plaidant en jugement, des sentences, des histoires, des fables, des translations, lesquelles esmeuvent fort une commune, quand celuy qui les allegue en sçait user moderement, et en temps et lieu, comme feit celuy qui dit : « Ne « veuillez, seigneurs, rendre la Grece borgne »,

parlant de la ville d'Athenes que lon vouloit destruire : et comme parla Demades quand il dit « qu'il n'avoit à gouverner que le naufrage de la « chose publique ». Et Archilocus qui disoit, « Que « la pierre de Tantalus ne soit pas tousjours suspen- « due sur ceste isle » : Et Pericles qui vouloit qu'on ostast une petite isle, qu'il disoit estre une maille en l'œil du port de Pyrée : et Phocion parlant de la victoire qu'avoit gaignée le capitaine Leosthenes, « que la carriere de cette guerre estoit belle, mais « qu'il en craignoit le retour et le redoublement, « c'est-à-dire, la longueur ». En somme le parler tenant un peu du grave, et du hault et du grand, est mieulx seant à un gouvernement de ville : de quoy lon peut prendre pour exemple et patron les oraisons que Demosthenes a escriptes contre le roy Philippus, et entre les harengues et concions de Thucydides[1] celle de l'ephore Sthenelaïdas, et celle du roy Archidamus en la ville de Platæes, et celle de Pericles après la grande pestilence d'Athenes. Mais quand aux longs preschements et grandes trainées de harengues que Theopompus, Ephorus, et Anaximenes[2] font dire aux capitaines, quand ils ont ja fait prendre les armes à leurs gens, et les

[1] L'historien.

[2] Anaximène, historien, de Lampsaque, l'ancien ou le rhéteur, disciple de Diogène le Cynique. Il vivoit avec Alexandre le Grand. Anaximène le jeune, autre historien, aussi de Lampsaque, florissoit peu après, au temps de Ptolémée, fils de Lagus.

ont rangez en bataille, on en peut dire ce que dit un poëte,

> Si follement on ne va lengager
> Quand on est prest de l'ennemy charger.

XIX. Il est bien vray que l'homme de gouvernement troussera bien aucunefois quelque mot de rencontre, et quelque traict de risée, mesmement si c'est pour chastier et provoquer quelqu'un modestement, et avec utilité, non pas le taxer ne picquer outrageusement en son honneur avec gaudisserie : mais cela est principalement trouvé bon et loué, quand il se fait en repliquant et rendant le change à quelqu'un, car de commencer et le faire de propos deliberé et premedité, c'est à faire à un plaisant, qui cherche à faire rire la compagnie, outre ce que lon en encourt opinion de malignité, comme il y en avoit ès brocards de Ciceron et de Caton le vieil, et d'un Euxithens qui estoit familier d'Aristote, car ceulx là ordinairement commancent les premiers à se mocquer : mais quand on ne fait que repliquer, la soudaineté de l'occasion donne à celuy qui fait la rencontre, pardon et bonne grace, tout ensemble, comme feit Demosthenes à un qui estoit souspeçonné d'estre larron, qui se mocquoit de ce que Demosthenes veilloit toute la nuict pour estudier et escrire : « Je sçay bien, « dit-il, que je te fasche fort de ce que je tiens la « lampe allumée toute la nuict » : et aussi quand il respondit à Demades qui crioit à pleine teste, « De-

« mosthenes me veult corriger : c'est bien ce que « lon dit en commun proverbe, La truye veult en« seigner Minerve », « Ceste Minerve là, luy re« pliqua il, fut l'autre jour surprise en adultere ». Aussi n'eust pas mauvaise grace ce que respondit Xenætus à ses citoyens qui se mocquoient de luy, de ce qu'estant leur capitaine il s'en estoit enfuy : « Avec vous, mes beaux amis », respondit il.

XX. Mais il fault bien donner garde de passer une certaine mediocrité en matiere de ces rencontres et mots de risée, et d'offenser importunement les escoutans, ou de se ravaller et se monstrer lasche soy-mesme, en le disant, comme feit un Democrates, lequel un jour montant en la tribune aux harengues, dit au peuple assemblé, « Qu'il ressem« bloit à leur ville, parce qu'il avoit peu de force, « et beaucoup de vent » : et une autre fois du temps de la deffaitte et bataille perdue à Cheronée [1], se presentant devant l'assemblée du peuple : « Je suis « bien desplaisant, dit-il, que la chose publique « soit si calamiteuse, que vous preniez la patience « d'ouïr et recevoir mon conseil » : car l'un est un acte d'homme bas et vil, et l'autre de fol et insensé : et à l'homme d'estat, ny l'un ny l'autre n'est bien convenable.

XXI. On a aussi en admiration la brefveté du langage de Phocion : tellement que Polyeuctus faisant jugement de luy, disoit, « que Demosthenes

[1] Par les Athéniens contre Philippe, la troisième année de la cent dixième olympiade.

« estoit bien un très grand orateur, mais que Pho-
« cion sçavoit mieulx dire, pource que son lan-
« gage en peu de paroles contenoit beaucoup de
« de substances »: et Demosthenes qui ne faisoit compte de tous les autres orateurs de son temps, quand Phocion se levoit pour parler après luy: « Voilà, disoit-il, le coupperet de mes paroles qui « se leve ».

XXII. Mets donc peine le plus qu'il te sera possible, quand tu auras à parler devant le peuple de bien propenser ce que tu auras à dire, pendant que tu le pourras faire seurement, et non pas user de paroles vaines et vuides de sens, sçachant que Pericles mesme, ce grand gouverneur prioit aux dieux avant que de monter en chaire, qu'il ne luy eschappast de la bouche aucune parole, qui ne servist à la matiere dont il devoit traitter: toutefois encore se fault il exerciter à sçavoir respondre et repliquer promptement: car les occasions passent en un moment, et apportent beaucoup de cas soudains en matiere de gouvernement: au moyen dequoy Demosthenes, pour ny estre pas bien fait, estoit reputé inferieur à plusieurs autres de son temps, pource que quand l'occasion se presentoit, bien souvent il se tiroit en arriere, et se cachoit s'il n'avoit bien premedité ce qu'il avoit à dire. Et Theophrastus escript qu'Alcibiades voulant non seulement dire ce qu'il falloit, mais aussi ainsi qu'il le falloit, restivoit bien souvent en parlant, et quelquefois demouroit tout court, pendant qu'il

cherchoit

cherchoit en luy mesme, et composoit les termes propres ès quels il devoit dire : mais celuy qui prent occasion de se lever pour parler des occurrences mesmes, et des temps qui se presentent soudainement, il estonne merveilleusement et mene comme il veult une commune : comme Leon Byzantin vint un jour à Athenes, envoyé par ceulx de [1] Constantinople pour faire des remonstrances de pacification aux Atheniens, lesquels estoient tombez en grandes dissentions les uns contre les autres : or estoit il fort petit, de maniere que quand le peuple le veit sur la chaire aux harengues, chascun s'en prit à rire, dequoy luy s'appercevant, « Et que feriez-« vous doncques, dit-il, si vous voyiez ma femme, « qui à peine me vient jusques au genouil » ? alors la risée fut encore bien plus grande de toute l'assemblée : « Et neantmoins tous petits que nous som-« mes, dit-il, quand nous entrons en querelle l'un « contre l'autre, la ville de Byzance n'est pas assez « grande pour nous contenir tous deux ». Et Pytheas l'orateur, lors qu'il coutredisoit aux honneurs que lon decernoit à Alexandre, comme quelqu'un luy dist, « Comment, ozes tu bien parler de si « grandes choses, toy qui es si jeune? Et quoy, « dit-il, Alexandre que vous faittes un dieu par voz « decrets, est encore plus jeune que moi » : mais encore outre ceste parole bien exercitée, il fault apporter une forte voix, un bon et puissant estomach, et une longue haleine à ce combat de gouvernement qui n'est pas leger, ains où il fault que

[1] Byzance.

tout aille, de peur que si d'adventure sa voix se pert, ou se lasse, il ne viene souvent à estre gaigné et supplanté par quelque

Larron criart, ayant la voix d'acier [1].

XXIII. Et Caton le second, quand il sentoit que le senat ou le peuple estoit prevenu par brigues et menées, tellement qu'il n'esperoit pas pouvoir persuader ce qu'il pretendoit, il se levoit et parloit tout un jour, à fin d'empescher que pour le moins il ne se feit rien de tout ce jour là, et faisoit ainsi couler le temps : mais à tant, quant à la parole du gouverneur, de quelle efficace elle est, et comment il la fault preparer, nous en avons desormais traitté suffisamment, pour ceulx qui y sçauront bien d'eulx mesmes adjouster ce qui necessairement y est ensuyvant.

XXIV. Au surplus il y a deux advenues et deux chemins pour entrer en credit de gouvernement l'un court et honorable pour bien tost acquerir gloire, mais il n'est pas sans danger, l'autre plus long et plus obscur, mais où il y a aussi plus de seureté : car les uns partans et faisans voile d'une roche assise en pleine mer, en maniere de dire commancent à quelque entreprise grande et illustre, là où il est besoing de hardiesse, et se jettent de primsault au beau milieu des affaires de gouvernement, estimans que le poëte Pindare dit la verité en ces vers,

[1] Grec, *de Cyclobore*: C'est le nom d'un torrent auprès d'Athènes.

A tout œuvre et acte naissant,
Ceulx qui le vont encommanceant
Doivent donner un front illustre,
Qui de loing face voir son lustre :

Car certainement un peuple communement estant ja las et saoul des gouverneurs qu'il a de long temps accoustumez, reçoit plus volontiers ceulx qui commancent : ne plus ne moins que les spectateurs regardent plus affectueusement un nouveau champion qui vient tout frais sur les rencs, et les faveurs, credits et puissances, qui ont tout soudain un illustre accroissement, estonnent et esblouïssent l'envie : ne plus ne moins que le feu, disoit Ariston, ne fait point de fumée, quand il s'enflamme soudainement, aussi la gloire n'engendre point d'envie quand elle s'acquiert promptement : mais ceulx qui croissent à loisir et petit à petit sont ceulx à qui lon s'attache, l'un d'un costé, l'autre de l'autre: et pour ceste cause plusieurs avant que florir en matiere de credit au gouvernement, sont demourez tous amortis et fenez à l'entour de la tribune aux harengues : mais là où il y a, comme dit l'epigramme du coureur Ladas [1],

Quand on oyoit le son de la barriere,
Il estoit ja au bout de la carriere,
Ayant le chef de laurier couronné,

[1] Il y a eu deux hommes de ce nom, l'un Achéen, qui remporta le prix de la course du Stade, dans la cent vingt-cinquième olympiade; l'autre Lacédémonien, qui rempora celui de la longue course. La date de sa victoire est inconnue. C'est vraisemblablement celui dont il s'agit en ces vers, parce que Pausanias fait en plusieurs endroits l'éloge de sa vîtesse, et notamment en le comparant à l'autre.

quelqu'un qui fait une ambassade illustre, ou gaigne un triomphe, ou conduit une armée glorieusement, ny les envieux, ny les malveuillans encontre ceulx là, n'ont pareille puissance.

XXV. Ainsi vint Aratus en grand credit dès son commancement, pour avoir deffaict et ruiné le tyran Nicocles; ainsi feit Alcibiades quand il prattiqua l'alliance des Mantiniens avec les Atheniens contre les Lacedæmoniens. Et Pompeius voulut entrer en triomphe dedans la ville de Rome, avant que d'estre reçeu au senat: et comme Sylla l'en voulust empescher, il ne feignit pas de lui dire, « Il y à plus d'hommes qui adorent le soleil levant, « que le soleil couchant » : ce que Sylla ayant ouy, ceda, sans rien repliquer à l'encontre. Et ce que le peuple Romain eleut Cornelius Scipion tout soudain consul contre la disposition des loix, lors qu'il ne demandoit que l'office d'ædile, ne fut pas pour un vulgaire commancement et entrée telle quelle aux affaires, ains pour l'admiration qu'il eut de sa grande vertu en ce qu'estant encore en son adolescence, il avoit combattu teste à teste en champ clos en Espagne, et avoit vaincu son ennemy, et pour autres plusieurs grandes prouësses qu'il avoit faittes estant coulonnel de mille hommes de pied à l'encontre des Carthaginois pour lesquels beaux faicts d'armes le vieil Caton retournant du camp exclama,

Luy seul se peult mettre au nombre des sages [1],
Les autres tous sont comme umbres volages.

[1] Odyssée, L. X. v. 495.

XXVI. Mais maintenant que les citez de la Grece sont reduites à tels termes, qu'elles n'ont plus d'armées à conduire, ny d'alliance à prattiquer, ny de tyrannies à ruiner, quelle noble et illustre entrée voulez-vous que face un jeune homme en l'entremise de gouvernement? Il reste encore les causes publiques à plaider, les ambassades devers l'empereur à negocier, où il est ordinairement besoing d'un personnage ardent à l'action, qui ait cœur et entendement pour en venir à chef: et si y a plusieurs honestes coustumes ancienes que lon a par negligence laissé abastardir, que lon pourroit remettre sus et renouveller, et plusieurs abus qui par mauvaise accoustumance se sont coulez dedans les villes, et y ont pris pied au grand deshonneur et grand dommage de la chose publique, qui se peuvent redresser et rhabiller. Il est plusieurs fois advenu qu'un grand procès jugé droittement, foy et diligence cognue en la cause d'un pauvre homme defendu librement et vertueusement contre l'oppression d'un puissant adversaire, une parole roide ditte hardiment à un grand seigneur mauvais pour le droit et la justice, ont donné entrées honorables au maniement des affaires publiques: plusieurs mesmes se sont mis en avant par les inimitiez qu'ils ont prises à l'encontre de quelques personnages, dont l'authorité estoit odieuse, suspecte et formidable au peuple: car tout premierement la puissance et l'authorité de celuy qui est ruiné accroist à celuy qui l'a deboutté avec meilleure reputation: non pas que je veuille dire, qu'il soit bon de s'attacher par envie

à un homme de bien et d'honneur, qui par sa vertu tient le premier lieu de credit en son païs, comme Simmias feit à Pericles, Alcmeon à Themistocles, Clodius à Pompeius, et Meneclides l'orateur à Epaminondas : car cela n'est ny bon, ny honorable, et encore moins profitable : pource que quand le peuple par une soudaine cholere a offensé un homme de bien, et que puis soudainement il s'en repent, il n'estime point avoir de plus aisée ny plus juste defense et excuse envers luy, que de ruiner celuy qui a commancé le premier à les induire à ce faire : mais bien de se prendre à un meschant homme, qui par une audace temeraire et par ces ruzes et cautelles aura mis soubs luy toute une cité, comme estoient anciennement un Cleon et un Clitophon à Athenes, pour le ruiner et renverser ; cela est un beau preambule, ne plus ne moins que d'une comedie, pour entrer au gouvernement d'une chose publique.

XXVII. Je n'ignore pas aussi que quelques-uns pour avoir un peu rogné les ailes à un senat trop imperieux, et s'attribuant trop de souveraineté, comme feit un Ephialtes [1] à Athenes, et un Phormion en la ville des Eliens, en ont acquis honneur et credit en leur païs, mais cela est un dangereux commancement pour ceulx qui veulent venir au maniement des affaires : et semble que Solon commancea par une meilleure entrée, estant la ville d'Athenes divisée en trois parts, la *premiere*, des habitans de la montagne : la *seconde* de ceulx de la

[1] Voyez le Chapitre I.

plaine : la *tierce*, de ceulx de la marine : car ne se meslant avec pas une des trois, ains se maintenant commun à toutes, et disant et faisant toutes choses pour les reunir et reconcilier ensemble, il fust eleu d'un commun consentement de toutes, reformateur, pour faire loix nouvelles de pacification entre elles, et par ce moyen rasseura l'estat d'Athenes. Voyla donc comment on peult entrer au maniement d'affaires par honorables et glorieux commancemens.

XXVIII. Et quant à l'autre entrée qui est plus seure et plus lente aussi, il y a eu plusieurs hommes notables, qui anciennement l'ont mieulx aimée, Aristides, Phocion, Pammenes [1] le Thebain, Lucullus à Rome, Caton, Agesilaus à Lacedæmone : car tout ainsi que le lierre s'entortille à l'entour des arbres plus puissans que luy, et se leve à mont quand et eulx : aussi chascun de ces personnages là estant encore jeune et incogneu, se coupplant avec un autre ancien, qui desja estoit en credit, en se levant petit à petit soubs l'ombre de l'authorité de l'autre, et croissant avec luy, a fondé

[1] M. Reiske, à qui je dois d'ailleurs beaucoup, veut que ce Pammène soit différent de celui dont Plutarque parle au premier livre des Symposiaques, et dont il est question dans Diodore de Sicile, L. XVII, p. 107, édit. Wessel.; dans Polien, Stratag. L. VI, ch. 16; et dans Frontin, L. III, ch 3. Mais je ne vois pas le fondement de cette différence. C'est ce Pammène chez qui Philippe, depuis roi de Macédoine, fut élevé en qualité d'ôtage, amené par Pelopidas, comme Plutarque le raconte dans la Vie de ce fameux Thébain, ch. XLVIII.

et enraciné son entremise au maniement des affaires. Ainsi Clisthenes poulsa en avant Aristides, et Chabrias Phocion, et Sylla Lucullus, Valerius Caton, Pammenes Epaminondas, et Lysander Agesilaus : mais celui-ci, par une ambition hors de propos et une importune jalousie, feit tort à sa reputation, en rejettant soudain arriere de soy celuy qui le guidoit en ses actions, mais tous les autres sagement et honnestement ont tousjours reveré, recogneu et aidé de leur pouvoir à amplifier jusques à la fin les autheurs de leur avancement, ne plus ne moins que les corps opposez au soleil, en rebattant et renvoyant la lumiere qui les enlumine l'augmentent et l'esclarcissent encore davantage: de maniere que les mesdisans qui portoient envie à la gloire de Scipion, disoient qu'il n'estoit que le joueur des beaux faicts d'armes qu'il executoit, mais que l'autheur en estoit Lelius son familier: toutefois Lelius ne s'en eleva ny altera jamais pour ces langages là, ains continua tousjours à seconder et promouvoir la gloire et la vertu de Scipion. Et Afranius amy de Pompeius, encore qu'il fust de bien petit lieu, estoit neantmoins prest à estre eleu consul, mais sentant que Pompeius favorisoit à d'autres, il se deporta de sa poursuitte, disant qu'il ne luy seroit pas tant honorable d'estre promeu au consulat, comme il luy seroit moleste de l'avoir obtenu contre la volonté et sans le port et faveur de Pompeius: ainsi en differant et attendant un an seulement, il obtint ce qu'il demandoit, et si se conserva la bonne grace de son amy: par ce

moyen il advient à ceulx qui sont ainsi menez comme par le poing au chemin de la gloire par d'autres, qu'en gratifiant à un, ils gratifient ensemble à plusieurs, et que s'il arrive mal ils en sont moins haïs. C'est pourquoy Philippus admonestoit fort son fils Alexandre qu'il advisast bien à faire force serviteurs et amis pendant qu'il en avoit le loisir, estant un autre en regne, et qu'il parlast gracieusement à un chascun, et caressast tout le monde.

XXIX. Mais il fault eslire pour son guide et conducteur, non simplement celuy qui est le plus puissant, et qui a plus de credit, ains celuy qui est tel par sa vertu. Car ainsi comme tout arbre ne reçoit pas, ou ne peult pas porter la vigne entortillée à l'entour de son tronc, et y en a quelquesuns qui la suffoquent, et empeschent de croistre et de profiter: aussi ès gouvernements des villes ceulx qui ne sont pas vrayement gens de bien, amateurs de la vertu seulement, ains ambitieux et convoiteux de l'honneur et des grandeurs, ils ne laissent point aux jeunes gens de moyens et occasions de faire de belles choses, ains par envie et jalousie les reculent et tiennent loing le plus qu'ils peuvent, en les faisant languir, comme ceulx qui leur ostent la gloire, laquelle ils estiment estre leur nourriture, ainsi que feit Marius en Afrique, et depuis en la Gaule, à l'endroit de Sylla duquel il avoit tiré beaucoup de beaux et bons services, et puis soudainement il ne s'en voulut plus servir, pource que à la verité il estoit marry de le veoir

venir en avant, et acquerir reputation, prenant pour sa couleur le cachet qu'il avoit fait graver en un anneau, à fin d'avoir quelque occasion de le reculer: car Sylla ayant la charge des finances soubs Marius, qui estoit capitaine general, fut envoyé par luy devers le roy Bocchus, dont il amena Jugurtha prisonnier: et comme jeune homme qu'il estoit, ne faisant que commancer à gouster la doulceur de la gloire, ne s'estoit pas porté trop modestement en ceste affaire, parce qu'il portoit en son doigt un anneau, sur lequel il avoit faict engraver ceste histoire, comme Bocchus luy livroit entre ses mains Jugurtha prisonnier: c'est dequoy Marius se plaignoit, et qu'il prenoit pour occasion coulorée de le reculer: au moyen dequoy Sylla se retirant devers Catulus et Metellus gens de bien, adversaires de Marius, en peu de tems chassa et ruina Marius par une guerre civile, qui fut bien près de renverser entièrement tout l'empire Romain.

XXX. Sylla ne feit pas ainsi à l'endroit de Pompeius, car il l'avancea tousjours dès sa premiere jeunesse, se levant de sa chaire au devant de luy, et se descouvrant la teste quand il arrivoit: et semblablement departant aux autres jeunes gentilshommes Romains les moyens de faire exploits de capitaines, et mesmes y poulsant aucuns qui n'y vouloient pas aller, de maniere qu'il emplit en ce faisant toutes ses armées de zele et d'emulation, à qui feroit le mieulx, et vint par ce moyen au dessus de tous, en voulant estre non seul, mais le premier et le plus grand entre plusieurs grands.

XXXI. Ce sont doncques tels hommes ausquels il se fault joindre, et par maniere de dire, attacher et incorporer, non pas comme le petit roytelet des fables d'AEsope, qui s'estant faict porter sur les epaules de l'aigle, quand il fut auprès du beau soleil s'envola soudainement, et y arriva devant l'aigle, aussi derober leur honneur, et leur soubstraire leur gloire: ains au contraire la prenant et recevant d'eulx avec leur consentement et bonne grace, en leur donnant à cognoistre qu'ils ne sçauroient pas bien commander s'ils n'avoient premierement appris d'eulx à bien obeïr, ainsi comme dit Platon.

XXXII. Après cela suit l'election que lon doit faire d'amis: en quoy il ne fault suivre ny la façon de Themistocles, ny celle de Cleon: car Cleon quand il voulut s'entremettre du maniement des affaires, assemblant tous ses amis ensemble, il leur declara qu'il renonçoit à l'amitié d'eulx tous, parce qu'il disoit que l'amitié estoit bien souvent cause d'amollir les hommes, et de les devoyer de leur droitte intention en affaires de gouvernement: mais il eust bien mieulx faict de chasser hors de son ame toute avarice et toute opiniastreté, et de nettoyer son cœur de toute envie et de toute malignité: car les gouvernemens des villes n'ont pas besoin d'hommes qui n'ayent ne familiers ny amys, ains seulement qui soient sages et gens de bien: mais luy ayant chassé ses amys, avoit à l'entour de luy des flatteurs qui le lechoient ordinairement, ainsi que luy reprochoient les poëtes comiques, et se monstrant aspre et rude aux gens de bien, il se

laissoit puis après aller à flatter et caresser une commune, en faisant et disant toutes choses à leur gré, et prenant argent à toutes mains, en se liguant avec tous les plus meschans et plus perdus hommes de toute la ville, pour courir sus et faire la guerre aux gens de bien et d'honneur.

XXXIII. Au contraire Themistocles respondit à un qui luy disoit, « Tu feras le devoir de bon « magistrat, si tu te monstres egal à tous »: « j'a-dieu « ne plaise que je seie jamais en siege presidial, « où mes amis n'aient point plus d'avantage, que « ceulx qui ne seront point mes amis » : ne faisant pas bien, non plus que l'autre, de promettre ainsi l'authorité de son gouvernement à ceulx avec lesquels il avoit amitié, et de soubmettre les affaires publiques à ses privées et particulieres affections: nonobstant qu'il eust bien mieulx respondu à Simonides, qui le requeroit de quelque chose qui n'estoit pas juste, « Ny le musicien, dit-il, ne se« roit pas bon qui chanteroit contre mesure, ny « le magistrat juste qui favoriseroit une partie con« tre les loix ».

XXXIV. Car ce seroit veritablement grande pitié et chose bien indigne, qu'en une navire le maistre et patron de la navire donnast ordre à recouvrer un bon pilote et timonier, et que ce timonier choisist de bons matelots, et compagnons mariniers,

Sçachans très bien le timon gouverner,
Dresser la voille, et soudain amener,
Lors que le vent impetueux se leve :

Et qu'en un attelier le maistre sceust bien eslire des ouvriers et manœuvres soubs luy, qui ne luy gastent point son ouvrage, ains luy aident, et luy servent à le parachever, et que l'homme de gouvernement, qui est comme dit Pindare,

Le maitre ouvrier de la justice,
Le directeur de la police,

ne sceust pas dès le commancement choisir des amis de mesme zele et mesme affection que luy, qui le secondent en ses entreprises, et qui soyent comme luy espris du desir de bien faire, ains se laissast plier injustement, ores à faire un tort à l'appetit de l'un, ores à en faire un autre au gré d'un autre: car celuy là ressembleroit proprement à un charpentier ou maçon, qui, par erreur ou ignorance, useroit d'esquierre, ou de plomb et de regle qui luy rendroit son ouvrage tortu.

XXXV. Car certainement les amis sont les utils vivans et sentans des hommes de gouvernement, et ne fault pas glisser avec eulx, quand ils sortent de la droitte ligne, ains avoir l'œil soigneusement à ce, que sans son sceu mesme ils ne fourvoyent point: car ce fut cela qui deshonora et feit calomnier Solon envers ses citoyens, parce qu'ayant intention d'abolir les debtes, et introduire ce que lon appelloit à Athenes *Sisacthia*, comme qui diroit allegement de charge, qui estoit un nom addoucy, pour signifier une abolition generale de toutes sortes de debtes, il communiqua sa conception à quelques siens amis, qui luy feirent un

lasche et meschant tour : car ils se hasterent d'emprunter çà et là plus d'argent qu'ils peurent, et peu de tems après l'edict de l'abolition generale des debtes estant venu en lumiere, il se trouva qu'ils avoient achepté plusieurs belles maisons, et grande quantité de terres, de l'argent qu'ils avoient emprunté : et fut Solon mescreu et chargé d'avoir fait ce tort là, qui luy mesme l'avoit reçeu.

XXXVI. Et Agesilaus s'est monstré ès affaires et poursuittes de ses amis plus foible et plus failly de cœur, qu'en nulle autre chose, comme le cheval Pegasus en Euripide,

Qui se tapist à bas s'humiliant,
Plus qu'on ne veult son eschine pliant :

et portant ses familiers plus affectueusement que la raison ne vouloit, quand ils estoient appelez en justice pour aucunes forfaictures, il sembloit que luy mesme s'estoit entendu avec eulx à les faire : car il sauva Phœbidas, qui estoit accusé d'avoir surpris d'emblée le chasteau de Thebes, appelé la *Cadmée*, sans le commandement du senat, alleguant pour la defense d'iceluy, que telles entreprises se devoient executer de son motif propre, sans en attendre autre mandement : d'autre costé, il feit tant par son port et faveur, que Sphodrias, qui estoit attainct d'un meschant et malheureux acte, d'estre entré à main armée dedans le païs d'Attique, lorsque les Atheniens estoient en paix et amitié avec les Lacedæmoniens, s'eschappa, et

fut absouls en jugement, et ce estant amolly par les prieres amoureuses d'un sien fils. Lon trouve aussi une sienne missive qu'il escrivit à quelque seigneur en ces termes,

« Si Nicias n'a point forfait, delivre le pour « la justice : s'il a forfait, delivre le pour l'amour « de moy : mais comment que ce soit, delivre le ».

XXXVII. Au contraire, Phocion ne voulut pas assister seulement en jugement à son gendre Charillus, qui estoit accusé d'avoir pris de l'argent d'Harpalus, ains s'en alla, en luy disant, « Je t'ay « fait mon allié à toutes choses justes, et raison« nables ». Et Timoleon le Corinthien, après avoir fait tout ce qui luy fut possible par prieres envers son frere, pour le cuyder divertir de vouloir estre tyran, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il se tourna contre luy avec ceulx qui le tuerent : car il ne fault pas seulement estre amy jusques aux autels, c'est-à-dire, jusques à ne se vouloir point parjurer pour eulx, ainsi que respondit un jour Pericles : mais aussi jusques à ne vouloir rien faire pour eulx contre les loix, contre le droict, et contre l'utilité publique : car quand on met cela à nonchaloir, il est cause d'amener une grande perte et ruine, comme fut ce que Phœbidas et Sphodrias ne furent pas punits ainsi qu'ils avoient merité, car ils furent cause que les Lacedæmoniens tomberent en la guerre Leuctrique.

XXXVIII. Il est vray que le devoir de bon et vray administrateur du public, ne nous contrainct pas de vouloir severement punir jusques aux pe-

tites et legeres faultes de noz amis, ains nous permet après avoir mis en seureté le public, au surplus de donner secours à noz amis, leur assister, survenir, et secourir en leurs affaires, et y a des faveurs que lon peut faire sans envie, comme aider à un amy à parvenir à quelque office, ou bien luy faire tomber entre les mains quelque honorable commission, ou quelque aisée legation, comme d'aller saluer de la part de la ville quelque prince, ou de porter parole d'amitié, et de bonne intelligence à quelque autre ville, ou bien s'il est question de quelque affaire difficile, et de grande importance, alors prenant la principale charge sur soy ; on peut choisir pour adjoint un sien amy, ainsi que fait Diomedes en Homere,

Si vous voulez que moi-mesme j'elise [1]
Un compagnon qui soit mieulx à ma guise,
Comme pourrois je, Ulysse, t'oublier
Esprit divin, ny d'autres m'allier?

Ulysse aussi ne fault pas de luy rendre pareille louange,

Les beaux coursiers desquels tu me demandes [2],
Sage vieillard, arrivez en ces bandes
Nouvellement de la grande Thrace sont,
Et leur seigneur au combat perdu ont,
Diomedes le vaillant chef de guerre,
En combattant l'a tué mort par terre,
Et avec luy douze de ses amis,
Tous grands guerriers, à mesme fin a mis.

[1] Iliade, L. X, v. 244. e.
[2] *Ibidem.* v. 558. c.

Ceste

Ceste modestie dont on use envers ses amis n'honore pas moins ceulx qui louent, que ceulx qui sont louez: là où au contraire, l'arrogance qui n'aime rien que soy-mesme, comme dit Platon, demeure avec solitude, c'est à dire, elle est abandonnée de tout le monde. Davantage en ces honestes faveurs et plaisirs que lon peult faire civilement à ses amis, il y fault associer ses autres amis, et admonester ceulx qui reçoivent telles graces, qu'ils les en louent et remercient, et leur en sçachent gré, comme en ayans esté cause en partie, et leur ayans conseillé.

XXXIX. Et si d'aventure ils nous font quelque requeste incivile et deraisonnable, ils les en fault très bien esconduire, mais non pas aigrement, ains tout doulcement, en leur remonstrant pour les consoler, que telles requestes ne sont pas dignes de leur bonne reputation, ny de leur vertu, comme feit Epaminondas mieulx que tous les hommes du monde, quand il refusa à Pelopidas de mettre hors de prison un tavernier, et peu d'heures après, à la requeste d'une sienne amie, il le laissa aller, en luy disant: « Seigneur Pelopidas, ce sont de « telles graces et faveurs qu'il fault conceder à des « concubines, et non pas à de grands capitaines »: Mais Caton, au contraire, respondit brusquement et fierement à Catulus, qui estoit l'un de ses plus grands et plus familiers amis. Ce Catulus estant censeur requeroit à Caton, qui pour lors n'estoit que questeur, qui est comme general des finances, que pour l'amour de luy il voulust laisser eschap-

par un clerc de finances, auquel il faisoit faire le procès. « C'est grand'honte, dit-il, à toy qui es « censeur, c'est à dire, correcteur et reformateur « des meurs, et qui nous deusses reformer nous « autres qui sommes plus jeunes, d'estre chassé « hors d'icy par noz sergens » : car il pouvoit bien en luy refusant de faict sa requeste, oster ceste aspreté et ceste aigreur de paroles, luy donnant encore à entendre que la rudesse, dont il luy usoit de faict, luy desplaisoit, mais qu'il y estoit contrainct par le droict et la loy.

XL. Il y a d'avantage, que lon peult bien dignement quelquefois aider à ses amis, qui sont pauvres, à faire leurs besongnes, comme feit Themistocles après la bataille de Marathon, voyant un corps mort, qui avoit des chaines et carquans à l'entour du col, il passa outre quant à luy, mais se retournant devers un sien familier qui le suivoit, luy dit : « Amasse cela toy, car tu n'es « pas un Themistocles ». Les affaires mesme presentent bien souvent au sage gouverneur des occasions telles, de pouvoir enrichir ses amis : car tous ne peuvent pas estre riches et opulents, comme toy Menemachus. Donne donc à l'un une cause bonne et juste à defendre, où il y ait bien à gaigner : à l'autre recommande luy l'affaire de quelque personnage riche, qui ait besoing d'homme qui luy sçache dresser et procurer son faict, à un autre, sois luy favorable à avoir quelque marché de quelque œuvre publique, ou à luy faire estrousser quelque ferme à bon prix, où il y ait à

profiter. Epaminondas feit bien plus, car il envoya un sien amy pauvre devers un autre riche bourgeois de Thebes, luy demander [1] six cents escus en don, et luy dire que Epaminondas luy commandoit de les luy bailler. Le bourgeois esbahy de ceste demande vint devers Epaminondas, pour sçavoir à quelle occasion il luy mandoit de bailler six cens escus: « C'est pourautant, dit-il, « que cestuy cy estant homme de bien est pauvre: « et toy, qui as beaucoup desrobbé à la chose pu- « blique es riche ». Et Agesilaus, ainsi comme escrit Xenophon, se glorifioit de ce qu'il enrichissoit ses amis, et luy ne faisoit compte aucun d'argent.

XLI. Mais pourautant que, ce dit Simonides, ainsi comme toutes alouettes ont la creste sur la teste, aussi tout gouvernement de chose publique apporte des inimitiez, envies et jalousies, c'est un poinct duquel l'homme d'estat et d'affaires, doit estre bien informé, et bien instruict. Pour commancer doncques à en traitter, il y a plusieurs qui louent grandement Themistocles et Aristides, lesquels comme ils sortoient du païs d'Attique pour aller ou en ambassade, ou en guerre ensemble, ayans charge ils deposoient toutes leurs inimitiez et malveuillance sur les confins, et puis quand ils revenoient, ils les reprenoient en arriere. Et y en a aussi à qui la façon [2] d'un Cretin Magnesien agrée merveilleusement: il avoit pour concurrent

[1] Un talent. c.
[2] De Crétinas.

et adversaire au gouvernement un gentilhomme de sa mesme ville nommé *Hermias*, qui n'estoit pas fort riche, mais convoiteux d'honneur, et de cœur magnanime, du temps de la guerre de Mithridates pour la conqueste de l'Asie : ce Cretin voyant sa ville en danger, s'adressa à Hermias, et luy feit offre qu'il prist la charge de capitaine general de leur ville, et luy cependant s'en iroit dehors, et se retireroit ailleurs, ou bien s'il aimoit mieulx que luy prist la charge des affaires de la guerre, qu'il se retirast cependant hors du païs, de peur que demourans tous deux ensemble, et s'entr'empeschans l'un l'autre comme ils avoient accoustumé, ils ne fussent cause de perdre et destruire leur ville. Ceste semonce fut agreable à Hermias, lequel confessant que Cretin estoit plus expert au faict de la guerre que luy, sortit de la ville avec sa femme et ses enfans, et Cretin le convoya en luy donnant de l'argent du sien, qui est plus utile à ceulx qui sont hors de leurs maisons qu'à ceulx qui sont assiegez dedans, et ayant très bien gouverné et defendu sa ville, qui approcha bien près d'estre de tout poinct destruicte, la preserva contre l'esperance de tout le monde.

XLII. Car si c'est une parole genereuse, et de cœur magnanime, de dire à haulte voix,

> Les miens enfans j'aime de bon courage,
> Mais j'aime encor mon pays davantage,

comment et pourquoy ne sera il plus aisé à chascun d'eulx de dire : « Je hay celuy là, et desire luy

« faire desplaisir, mais j'aime plus mon païs » ? Car ne se vouloir reconcilier à un ennemy pour les causes qui nous doivent mesme faire abandonner nostre amy, seroit à faire à un cœur trop barbare et trop sauvage : toutefois à mon advis Phocion et Caton faisoient mieulx, qui ne prenoient inimitié quelconque à l'encontre de leurs citoyens, pour different aucun qu'ils eussent avec eulx à raison du gouvernement, ains se rendoient seulement implacables et irreconciliables, où il estoit question d'abandonner ou d'offenser le public : au demourans en leurs privez negoces se portoient humainement, sans aucune haine ny rancune envers ceulx contre qui ils avoient contesté en public.

XLIII. Car il ne fault estimer ny reputer aucun des citoyens ennemy, si d'aventure il n'estoit tel comme un Aristion [1], un Nabis [2], ou un Catilina, qui n'estoient pas tant citoyens, que bosses et pestes d'une cité : mais ceulx qui seroient autrement un peu discordans, il les fault ramener à une bonne harmonie et accord, en les roidissant ou relaschant ainsi que feroit un bon musicien, non pas en s'attachant en courroux avec outrageuses injures à ceulx qui faillent, ains plus gracieusement, ainsi que fait Homere,

> O doulx amy, certes j'eusse cuidé [3],
> Que ton sens eust tous autres excedé.

[1] Voyez la Vie de Sylla.
[2] Voyez la Vie de Philopœmen.
[3] Iliade, L. XVII, v. 171. C.

Et en un autre passage,

> Si tu voulois y penser sagement [1],
> Tu ferois bien un meilleur jugement :

Et quand ils disent ou qu'ils font quelque chose de bon, ne se monstrant point marry de les honorer, et n'espargnant point les paroles honorables à leur louange et avantage : car en ce faisant on gaigne cela, que le blasme qu'on leur donnera, quand ils fauldront, en sera plus tost creu : et d'autant que nous exalterons leur vertu, d'autant deprimerons nous leur vice, quand ils viendront à faillir, en faisant comparaison de l'un à l'autre, et monstrant combien l'un est plus digne, et mieulx seant, que l'autre.

XLIV. Quant à moy, je trouverois fort honneste, que l'homme de gouvernement portast tesmoignage en choses justes à ses adversaires, voire qu'il les honorast en jugement, s'il advenoit qu'ils fussent travaillez en justice par des calomniateurs, et mesme qu'il mescreust et se deffiast des imputations qu'on leur mettoit sus, quand il verroit qu'elles seroient malaccordantes avec l'intention qu'ils sçauroient que ceulx là auroient : comme Neron ce cruel tyran, un peu devant qu'il feist mourir Thraseas qu'il haïssoit et craignoit plus que nul autre, comme quelqu'un le chargeast devant luy d'avoir donné une sentence injuste : « Je vou« drois estre asseuré, dit-il, que Thraseas m'ais« mast, autant que je suis asseuré qu'il est bon

[1] Iliade, L. VII, v. 358. C.

« juge » : et ne seroit pas mauvais pour estonner d'autres, qui seroient de nature meschants, quand ils auroient fait de plus lourdes faultes, de faire quelquefois mention d'un sien adversaire, qui seroit plus modeste, en disant, « Un tel n'auroit « en piece dit, ne fait telle chose ». Aussi fault-il ramener en memoire à ceulx qui faillent, leurs ancestres qui ont esté gens de bien, ainsi que fait Homere,

Certainement Tydeus a en toy [1]
Semé un fils peu ressemblant à soy.

Et Appius Claudius estant concurrent de Scipion l'Africain en la brigue d'un magistrat, luy dit en le rencontrant par la rue, « O Paul Æmile, comme « bien tu souspirerois d'ennuy et de courroux, si « tu estois adverty, qu'un Philonicus banquier ac« compagne ton fils par la ville, allant à l'assem« blée des elections, pour demander l'office de « censeur » ! Ces manieres de reprehensions là admonestent celuy qui faulte, et honorent celuy qui l'admoneste : et Nestor en la tragedie de Sophocles respond aussi civilement à Ajax qui l'injurie,

Je ne me plains de toi Ajax, combien
Que parles mal, pour ce que tu fais bien.

Et Caton [2] qui avoit contesté vifvement à l'encontre de Pompeius, lors qu'estant en ligue avec Jules Cesar, il forceoit la ville de Rome, quand

[1] Iliade, L. IV, v. 400. o.
[2] D'Utique.

depuis ils furent en guerre ouverte l'un contre l'autre, il fut d'advis que l'on donnast la charge des affaires à Pompeius, « disant que ceulx mesmes « qui font les grands maulx, sont ceulx qui les peu« vent mieulx rhabiller » : car un blasme meslé avec une louange contenant non une injure, mais une libre et franche remonstrance, imprimant non un despit de courroux, mais un remords de conscience, et non une repentance, semble gracieux et amiable : là où les injures ne sont jamais bien seantes en la bouche d'un homme de bien et d'honneur.

XLV. Voyez les reproches que fait Demosthenes à AEschines, et AEschines à luy, et semblablement les injures atroces, que Hyperides [1] a escriptes contre Demades [2], si Solon les eust jamais proferées, ny Pericles, ny Lycurgus le Lacedæmonien, ou Pittacus le Lesbien : encore n'use jamais Demosthenes de ceste maniere de picquer injurieusement [3], sinon en cause criminelle : car ses oraisons Philippiques sont pures et nettes de toutes injures et toutes mocqueries : pource que telles choses diffament plus ceulx qui les disent, que ceulx à qui elles sont dittes, elles apportent confusion aux affaires, et troublent les assemblées de ville et de conseil : au moyen de quoy Phocion, cedant à un amy qui luy disoit injures, le laissa dire, et cessa de parler, et après que l'autre en

[1] Voyez les Vies des dix Orateurs.

[2] On verra vers la fin de la Vie de Phocion, pourquoi et comment Cassandre le fit mourir avec son fils.

[3] Sinon dans ses plaidoyers.

fin à toute peine se feust teu, remontant de rechef en la chaire, il continua son propos interrompu, disant : « Je vous ay desja parlé des gens « de cheval et des gens de pied pesamment ar« mez, oyez maintenant de ceulx qui sont armez « à la legere ».

XLVI. Mais pour autant que c'est chose bien mal aisée à plusieurs, de supporter et de se contenir, et que bien souvent on clost la bouche à ces injurieux là, et les fait on taire tout court par une petite replique, je voudrois qu'elle fust courte, en peu de paroles, ne monstrant point de courroux ny de cholere, ains une doulceur avec une grave risée, mordante toutefois un petit, comme sont principalement celles qui se retournent contre celuy qui a dittes les premieres : car tout ainsi que les traicts qui rejalissent contre ceulx qui les ont tirez, semblent estre rebattus et renvoyez par la force et fermeté solide de celuy qui en a esté frappé, aussi semble il que une parole picquante retorquée contre celuy qui l'a ditte, soit renvoyée par la force et vigueur d'entendement de celuy qui l'a receuë : comme fut la replique d'Epaminondas à Callistratus, qui reprochoit aux Thebains et aux Argiens le parricide d'Oedipus, et celuy d'Orestes, l'un qui tua son pere, et l'autre sa mere, l'un natif de Thebes et l'autre d'Argos : « Nous les avons, dit-il, chassez de noz « villes, et vous les avez receus en la vostre ». Semblablement aussi la response d'Antalcidas Lacedæmonien, à un Athenien qui luy disoit par

maniere de vanterie, « Nous vous avons souvent « chassez de la riviere de Cephise »: « Et nous, dit-« il, ne vous avons jamais rechassez de celle d'Eu-« rotas ». Et de Phocion, quand il repliqua plaisamment à Demades, qui luy cryoit tout hault, « Les Atheniens te feront mourir, s'ils entrent « une fois en leur folie »: « Mais bien toy, dit-il, « s'ils entrent jamais en leur bon sens ». Et Crassus l'orateur, quand Domitius luy demanda, « Lors « que la lamproye que tu nourrissois en ton vivier « mourut, ne ploras-tu pas »? Il luy redemanda tout court, « Et toy, pour les trois femmes que tu as « mises en terre, en as tu jamais ploré »? Mais ces regles là sont utiles non seulement en matiere d'affaires de gouvernement, mais aussi à toute autre partie de la vie humaine.

XLVII. Au demourant il y en a qui se jettent et fourrent à toute sorte d'affaires publiques comme faisoit Caton, voulant que le bon citoyen ne refuye aucune charge ny administration publique, tant que son pouvoir se pourra estendre, et louent grandement Epaminondas de ce, que ses malveuillans par envie, l'ayans fait eslire superindant des gabelles, pour luy cuyder faire injure, il ne mesprisa pas cet office, ains disant que non seulement le magistrat monstre quel est l'homme, mais aussi l'homme monstre quel est le magistrat, il eleva en grande dignité et reputation cest office, qui n'estoit rien au paravant, ayant seulement charge de faire nettoyer les rues, emporter hors la ville les fumiers, et destourner les eaux. Et ne fais point

de doute, que moy-mesme Plutarque n'appreste à rire à plusieurs de ceulx qui passent par nostre ville, quand ils me voyent souvent en public occupé et vacquant à pareilles choses : à l'encontre dequoy me sert ce que lon treuve escrit d'Antisthenes, car comme quelques uns s'esmerveillassent de ce, que luy-mesme portoit en sa main à travers la place des saleures, comme des botargues qu'il venoit d'acheter : « C'est pour moy, leur dit-il, « que je les porte », mais au contraire, je respons à ceulx qui me reprennent quand ils me treuvent present à veoir mesurer et compter la brique et la thuyle, ou les pierres, et le sable, et la chaulx, que lon amene en la ville : ce n'est pas pour moy que je bastis, c'est pour la chose publique : car il y a plusieurs autres choses, que qui les exerceroit ou manieroit luy mesme, il pourroit sembler bas de cœur, sale et mechanique : mais si c'est pour le public, et pour le païs, ce n'est point acte de cœur bas ne petit, de se demettre jusques à prendre volontiers soing des moindres choses.

XLVIII. Les autres estiment la maniere de faire, dont usoit Pericles plus digne et plus grave, comme Critolaus [1] entre autres, lequel veult, que com-

[1] Critolaus, écrivain Grec, qui s'étoit rendu fameux par une histoire d'Épire. Quelques savans le confondent avec le philosophe Péripatéticien, qui vint à Rome dans la vieillesse de Caton le Censeur, avec Diogène le Stoïcien, et Carnéade l'Académicien, selon Macrobe, Saturn. L. I, ch. 5. Plutarque, dans la Vie de Caton, ne parle que des deux derniers, ch. XLVI, T. III. Il y a eu aussi un grammairien de ce nom, dont l'auteur du grand Diction. Étymol. parle au mot ἧδ' ὅς.

me les deux galeres que lon nommoit à Athenes *la Salaminiene* et *la Paralos* ne se tiroient pas en mer indifferemment pour toutes occasions, ains seulement pour causes grandes et necessaires, ainsi que l'homme de gouvernement s'employe soy mesme aux principales et plus grandes besongnes comme fait le roy du monde :

Dieu met la main aux choses seulement
Qui sont de poids et de grand mouvement,
Mais ce qui est de peu de consequence,
A la fortune en laisse la regence,

ainsi que dit le poëte Euripides : car nous ne sçaurions louër la trop grande ambition et opiniastreté de Theagenes [1], lequel ne se contentant pas d'avoir vaincu le tour des jeux ordinaires, mais aussi en plusieurs autres combats extraordinaires : et non seulement à l'escrime generale, où lon fait de pieds et de mains le pis que lon peult, mais aussi à l'escrime simple des poings, à la course longue : finablement estant un jour au bancquet de l'anniversaire d'un demy-dieu, comme lon estoit ja servy, et la viande assize sur la table, il se leva pour aller encore combattre une autre escrime generale, comme s'il n'eust appartenu à homme du monde de vaincre en tels combats, là où il estoit present, de maniere qu'il assembla jusques à douze cens couronnes qu'il avoit gaignées à tels combats, dont la plus part estoient de nul ou de bien peu de prix : à celuy là ressemblent proprement ceulx qui se met-

[1] Voyez les Observations. c.

font en pourpoint, par maniere de dire, à toutes heurtes, quelque affaire qui se presente, saoulans le peuple d'eulx, et se rendant odieux: de maniere qu'on leur porte envie quand ils font bien, et se resjouït on quand il leur arrive mal: Et ce que lon admiroit en eulx à leur arrivée au gouvernement, à la fin se tourne en risée et mocquerie, telle comme ceste cy, « Metiochus est capitaine, Metiochus « dresse les chemins, Metiochus cuit le pain, Me- « tiochus moult la farine, Metiochus fait tout, « Metiochus aura mal an ». Cestuy estoit un des accoursiers et favoris de Pericles, qui abusoit excessivement de son authorité à se faire employer à toutes charges et toutes commissions publiques: car il fault que l'homme de gouvernement tiene toujours le peuple en appetit de soy, et luy laisse tousjours un desir de le revoir quand il est absent, comme sagement faisoit Scipion l'Africain se tenant la plus part du temps aux champs, diminuant par ce moyen l'envie qui estoit à l'encontre de luy, et donnant ce pendant loisir de reprendre aleine à ceulx qui se sentoient offusquez et opprimez de sa gloire.

XLIX. Timesias Clazomenien estoit au demourant fort homme de bien, mais il ne sçavoit pas qu'il estoit fort envié et fort haï en sa ville, à cause qu'il y vouloit faire tout luy seul, jusques à ce qu'il luy advint un tel accident: Il y avoit au milieu de la rue de jeunes garçons qui jouoient, ainsi comme il passoit, à faire sortir à coups de baston un osselet dehors d'une fossette: les autres garçons mainte-

noient qu'il estoit encore dedans, et celuy qui avoit frappé dit, « Qu'eusse-je aussi bien fait sortir la « cervelle de la teste de Timesias, comme cest os-« selet est sorty de la fosse ». Timesias ayant entendu ceste parole, et cognoissant par là l'envie publique qui estoit imprimée au cœur du peuple, soudain qu'il fut en sa maison raconta le faict à sa femme, et luy commandant qu'elle troussast incontinent ses hardes pour le suivre, s'en alla de ce pas hors de la ville de Clazomenes. Et semble que Themistocles, luy estant advenu à peu près un semblable cas, respondit aux Atheniens : « Dea, beaux « amis, pourquoy vous lassez-vous de recevoir sou-« vent du bien de moy ».

L. Mais quant à ce propos, une partie en est bien ditte, et l'autre non : pource qu'il fault que le sage entremetteur d'affaires quant au soing, à l'affection, et prevoyance, ne se deporte d'aucune charge publique, ains qu'il les espouse toutes, et mette peine de les voir, entendre et cognoistre toutes particulierement, non pas qu'il se tiene en reserve à part, comme l'ancre sacrée en quelque coing de la navire, attendant l'extreme besoing et necessité de son païs pour s'employer. Mais comme les bons patrons de navire font une partie de la besongne, eulx mesmes avec leurs propres mains, et l'autre partie avec d'autres utils, et par d'autres hommes, eulx estans assis, de loing ils tirent, tournent ou laschent les cordages, et se servent des autres mariniers, les uns pour prouiers, les autres pour comites, et en appellent quelquefois un en la

pouppe, auquel ils mettent le timon en la main, ne plus ne moins fault il aussi, que le sage gouverneur de chose publique, cede aucunefois aux autres l'honneur de commander, qu'il les convie gracieusement et amiablement à venir quelquefois harenguer et prescher le peuple, non pas qu'il remue toutes choses avec ses propres harengues ny ses propres decrets, comme avec ses propres mains: mais qu'ayant des gens de bien fideles qui le secondent et s'entendent avec luy, il les employe par tout, les uns à une charge, les autres à autre, selon qu'il les verra estre plus aptes et plus propres, ainsi comme Pericles usoit de Menippus aux expeditions de guerre, et deprima la court de Areopage par l'entremise d'Ephialte, et par Charinus il meit en avant et feit passer le decret contre les Megariens, il envoya Lampon pour peupler la ville de Thuries [1] : car en ce faisant non seulement il diminue l'envie que lon a contre luy, d'autant qu'il semble que sa puissance et son authorité est divisée et departie en plusieurs, mais aussi il fait plus commodement et mieulx les affaires de la chose publique : ne plus ne moins que la division de la main en cinq doigts n'affoiblit pas la force de toute la main, ains la rend plus propre et plus commode à l'usage de tout artifice.

LI. Aussi celuy qui en matiere de gouvernement communique partie du maniement des affaires à ses amis, rend par ceste communication, les choses

[1] Au lieu de l'ancienne Sibaris, mais non pas tout-à-fait à la même place.

mieulx et plus aisement faittes, mais celuy qui par une cupidité insatiable de monstrer son credit, s'attribue tout, et veult tout faire ce qui se presente à faire en une ville, se mettant bien souvent à une charge à laquelle il n'est pas bien né, ny assez exercité, comme Cleon à conduire une armée, et Philopœmen à mener une flotte de vaisseau, Hannibal a harenguer, il n'a aucun moyen d'excuser sa faulte s'il vient d'adventure à faillir, et leur reproche lon ce que dit Euripides.

Tu te meslois aussi d'autre mestier
Que d'ouvrer bois, n'estant que charpentier.

Aussi ne sçachant pas bien harenguer, tu as entrepris une ambassade : estant paresseux, tu as voulu avoir charge de recepte : ne sçachant compter, tu as pris charge de thresorier : estant vieil et maladif, tu as voulu commander à une armée.

LII. Pericles feit bien mieulx, car il partagea l'authorité du gouvernement avec Cimon, se retenant la puissance de commander dedans la ville, et laissant à Cimon le pouvoir d'armer les galeres pour aller ce pendant faire la guerre aux Barbares, pour ce que luy estoit plus propre à commander dedans la ville, et l'autre plus à propos pour la guerre. Aussi louë lon grandement Eubulus Anaphlystien de ce que le peuple se fiant à luy, et luy donnant autant de credit qu'à nul autre, toutefois il ne se mesla jamais d'aucune guerre de la Grece, ny ne s'entremeit jamais de conduire armée, ains s'estant dès son commancement proposé de vaquer

aux

aux finances, il augmenta grandement le revenu de la chose publique, là où Iphicrates estoit mocqué de ce qu'il s'exercitoit en sa maison, en presence de plusieurs, à faire des harengues : car encore qu'il eust esté excellent et non pas vulgaire harengueur, si valoit il mieulx qu'il se contentast de la reputation qu'il avoit acquise par les armes d'estre bon guerrier, et qu'il cedast l'eschole de bien dire aux orateurs, retoriciens et sophistes.

LIII. Mais pour autant que toute commune de peuple naturellement est maligne mesmement à l'encontre de ceulx qui gouvernent, prenant plaisir à les blasmer et les ouïr calomnier, et qu'ils souspeçonnent ordinairement que plusieurs choses profitables que lon leur met en avant, si elles ne sont debattues et qu'il n'y ait de la contradiction, se facent par intelligence et conspiration : et est ce qui descrie principalement les amitiez et societez entre les personnes qui se meslent des affaires : il ne fault pas pour cela se laisser aucune inimitiez, ou resistance veritable, comme feit jadis un gouverneur de Chio appellé *Onomademus* ; après qu'en une sedition civile il fut venu au dessus de ses ennemis, il ne voulut pas chasser de la ville tous ceulx qui avoient esté adversaires « de peur, « dit-il, que nous n'entrions desormais en discorde « à l'encontre de noz amis après que nous n'aurons « plus d'ennemis, » car cela seroit une folie. Mais quand le peuple aura quelque proposition qui luy sera salutaire et de grande consequence, pour suspecte, il ne fauldra pas lors que tous, comme

d'un complot, dient une mesme sentence, ains que deux ou trois s'y opposans contredisent sans violence à leur amy, et puis que comme estans convaincus par raisons ils reviennent à son opinion car ils attirent par ce moyen le peuple avec eulx, quand il semble qu'ils soient tirez par le regard de l'utilité publique : vray est qu'ès choses legeres il n'est pas mauvais de souffrir que noz amis mesme discordent à bon esciant d'avec nous ; et qu'ils suyvent chascun son jugement et son opinion, à fin que quand il viendra en affaire principal et de grande importance, il ne semble pas que ce soit par un complot proparlé entre eulx, qu'ils soient tous d'accord.

LIV. On fault il penser que l'homme sage par nature est toujours en authorité de magistrat en sa ville, comme le roy entre les abeilles, et sur ceste persuasion il fault qu'il ait toujours le timon des affaires en la main, mais toutefois qu'il ne poursuive pas toujours chaudement ne souvent les estats et offices que le peuple eslit par ses voix : car ceste convoitise de vouloir toujours estre en office n'est point venerable ny agreable au peuple, aussi ne les fault il pas rejetter quand le peuple legitimement les donne, et nous y appelle, ains les fault accepter, encore que ce soient à l'adventure offices de moindre dignité que ne requerroit la reputation que nous aurions desja acquise, et s'y employer de bonne affection : car il est juste que comme nous avons esté honorez par les estats de plus grande dignité : aussi que reciproquement nous honorions ceulx de moindre qualité, et quand nous serons

esleus aux magistrats supremes, comme à l'estat de capitaine en la ville d'Athenes, à l'estat de Prytanes à Rhodes, de Bœotarche en nostre pais de la Bœoce, il sera bien seant que par modestie nous cedions et rabbaissions un peu de la souveraineté de grandeur: et au contraire aussi, que aux petits estats nous y adjoustions un petit de dignité et d'apparence d'avantage, à fin que nous ne soyons ny enviez en ceulx là, ny mesprisez en ceulx cy.

LV. Et aux premiers jours que nous entrerons en quelque magistrat que ce soit, il ne nous fault pas seulement ramener en memoire les discours que faisoit Pericles quand il prenoit sa robbe de magistrat pour sortir en public, « Pense à toy Peri« cles, tu commandes à hommes libres, non pas à « des esclaves: tu commandes à des citoyens qui « sont pareils à toy, tu commandes à des Athe« niens »: ains nous fault d'avantage dire en nous mesmes, Tu commandes estant commandé et subject, tu commandes à une ville qui est soubs un proconsul Romain, ou soubs un procureur et lieutenant de l'empereur. Ce ne sont plus, comme disoit celuy là, icy les campagnes de la Lydie où lon puisse courrir la lance, ce n'est plus icy l'anciene cité de Sardis, ny la puissance qui fut au temps passé des Lydiens: il fault porter sa robbe plus estroitte, et du palais de ville, où logent les magistrats, fault tousjours avoir l'œil au siege imperial, et ne prendre pas trop de cœur pour se voir une couronne sur la teste, regardans des souliers ([1] cornus, marques

[1] Ceci n'est pas dans le texte.

des seigneurs Romains,) qui sont encore au dessus : ains fault en cela imiter les joueurs des tragedies, lesquels adjoustent bien du leur au rolle qu'ils jouënt, le geste, l'accent, et la contenance qui luy est convenable, mais toutefois ils escoutent tousjours leurs protecolles, à fin que nous ne passions, ny n'excedions point les mesures ny les bornes de la licence qui nous est baillée par ceulx qui ont la puissance de nous commander : car le sortir hors de ses termes, n'apporte pas quant et soy peril d'estre sifflé ny mocqué seulement, ains y en a desja eu plusieurs,

Dessus le col desquels est ja monté
Le fil trenchant de la hache acerée,
Qui a du corps la teste separée :

comme il en est pris en nostre païs à Pardalas, pour estre un peu sorty des bornes : et tel autre y a, qui estant confiné en quelque meschante isle deserte, est devenu, comme dit Solon,

Sicinitain ou Phelegandrien,
Forpaïsant au lieu d'Athenien.

LVI. Nous nous rions bien quelquefois des petits enfans, quand nous voyons qu'ils taschent à chausser les souliers de leurs peres, ou qu'ils veulent mettre sur leurs testes leurs couronnes en se jouant : les magistrats des villes bien souvent, ramenans en memoire aux peuples folement les beaux faicts de leurs predecesseurs, la grandeur de leurs courages, et leurs deportements trop disproportionnez aux temps et aux qualitez de maintenant, les font quelque-

fois faire des choses dignes de rire, mais il n'y a pas à rire puis après pour tous, si ce n'est qu'ils soient si bas et si petits, que pour leur bassesse on ne face compte d'eulx. Il y a bien d'autres histoires de l'ancienne Grece, que l'on peult ramentevoir et reciter aux hommes de ce temps icy, pour adoulcir et moderer leurs meurs, comme à Athenés, faisant souvenir au peuple non des prouësses de leurs ancestres, mais pour exemple, du decret d'abolition et d'oubliance generale, qui fut jadis fait après que la ville fut delivrée de la captivité des trente tyrans, et de ce qu'ils condamnerent à l'amende le poëte Phrynichus, pour ce qu'il avoit fait jouër en une tragedie la prise de la ville de Milet, et aussi que par ordonnance publique ils porterent chappeaux de fleurs sur leurs testes, quand ils sceurent que Cassander faisoit rebastir la ville de Thebes : et comme quand ils entendirent la cruelle occision qui fut faitte en Argos, en laquelle les Argiens feirent mourir quinze cents de leurs citoyens, ils feirent en pleine assemblée de ville apporter les sacrifices d'expiation ([1] à fin qu'il pleust aux dieux destourner une si cruelle pensée du cœur des Atheniens). Et du temps que lon recherchoit ceulx qui avoient pris ou argent ou present de Harpalus, en visitant toutes les maisons de la ville, ils ne voulurent pas permettre que lon fouillast celle d'un nouveau marié, et passerent celle là seule. Car en cela peuvent ils bien encore aujourd'huy ensuivre leurs majeurs, et se rendre semblables à eulx : mais

[1] Cela n'est pas dans le texte. C.

la bataille de Marathon, et celle de la riviere de Eurymedon, et celle de Platæes, et autres tels exemples qui ne font qu'enfler et hausser le courage vainement à une commune, il les fault laisser aux escholes des sophistes et des maistres de retorique.

LVII. Si ne fault pas seulement avoir l'œil à se maintenir si sagement soy et sa ville, que les seigneurs souverains n'aient aucune occasion de se plaindre, ains fault donner ordre d'avoir tousjours quelqu'un des seigneurs, qui ont le plus d'authorité à Rome, et en la court de l'empereur, pour special amy, qui serve comme d'un rempart asseuré pour defendre toutes noz actions au gouvernement de nostre païs : car tels seigneurs Romains se monstrent ordinairement fort affectionnez aux affaires que poursuivent leurs dependans et leurs amys, et le fruict que lon peult tirer de l'amitié et bonne grace de tels seigneurs, il n'est pas honeste de le convertir à l'avancement et enrichissement de soy et des siens particulierement, mais l'employer, ainsi comme feirent jadis Polybius et Panætius, qui par le moyen de la bienveuillance que leur portoit Scipion, feirent beaucoup de bien à leur païs : au nombre desquels il fault aussi mettre Arrius, car quand Cesar Auguste prit la ville d'Alexandrie, il entra dedans tenant Arrius par la main, et devisant avec luy seul de toute sa suitte : puis il respondit aux Alexandrins, qui s'attendoient bien d'estre saccagez, et le supplioient de leur pardonner, qu'il leur pardonnoit, et les recevoit en sa bonne grace, premierement

pour la beauté et grandeur de leur ville, secondement pour le fondateur Alexandre le grand, et tiercement pour l'amour de cestuy vostre citoyen, qui est mon amy.

LVIII. Pourroit on bien avec raison comparer ceste grace, avec les riches commissions de regir et administrer les provinces, que poursuivent aucuns à la court, avec servitude et subjection si obstinée, qu'il y en a qui vieillissent aux portes d'autruy à la poursuitte, en delaissant ce pendant les affaires de leur païs? ne vauldroit-il pas mieulx corriger et changer le dire d'Euripides, en disant et chantant, « S'il est honeste de veiller et faire la « court aux portes d'autruy, en se rendant subject » à la suitte d'un seigneur, il est doncques ho- » neste de le faire pour l'amour et pour le bien « de son païs »? au demourant chercher et embrasser amitiez pareilles, à conditions justes et egales.

LIX. Mais aussi en rendant sa ville et son païs obeïssant aux grands, il se fault bien garder que nous ne l'assubjections encore d'avantage qu'il ne l'est, ne qu'estant attaché par la jambe nous ne le lions encore par le col : comme font aucuns, qui rapportant toutes choses, autant petites que grandes, à ces seigneurs, rendent leur servitude reprochable, ou pour mieulx dire, ils ostent à leur païs toute forme de gouvernement, en le rendant ainsi timide, et luy ostant tout pouvoir. Car ainsi comme ceulx qui se sont accoustumez à ne disner, ne soupper, ny s'estuver jamais sans le medecin,

n'usent pas de leur santé, autant que la nature leur permet : aussi ceulx qui à tout decret, à toute resolution de conseil, à toute grace, voire à toute administration publique de leur ville, veulent adjouster le consentement, jugement et gré des seigneurs, ils contraignent lesdits seigneurs d'estre plus maistres qu'ils ne veulent eulx-mesmes : de quoy sont ordinairement cause l'avarice, et la jalousie et l'emulation des premiers et principaux citoyens des villes, par ce que voulans quelquefois oppresser ceulx qui sont moindres qu'eulx, ils les contraignent d'abandonner leurs villes, ou bien ayans quelques differents avec leurs egaulx concitoyens, et ne voulans pas avoir du pire en la ville, ils ont recours aux seigneurs superieurs, par où ils sont cause de faire perdre au senat, au peuple, aux juges et officiers de leur ville, tout ce peu d'authorité et de puissance qui leur estoit demouré : là où il fault en entretenant ceulx des bourgeois qui sont hommes privez par egalité, et ceulx qui sont puissans par leur ceder reciproquement, contenir les affaires au dedans de la ville, et les y resoudre et terminer, guerissans tels inconveniens, comme maladies secrettes des choses publiques, avec une medecine civile, aimant mieulx quant à soy estre vaincu entre ses citoyens, que vaincre dehors, en faisant tort à son païs et estant cause de violer ses droicts et privileges : et quand aux autres les priant, et leur remonstrant particulierement à un chascun, de combien de maux est cause l'obstination, que maintenant pour n'avoir voulu à leur tour s'accom-

moder en leurs maisons, à leurs concitoyens, qui seront bien souvent d'une mesme lignée, à leurs voisins et compagnons en charges et offices, avec honneur et bonne grace, ils vont deceler les secrettes dissensions et debats de leur ville, aux portes des advocats, et ès mains des patriciens de Rome, avec non moins de honte, de dommage et de perte.

LX. Les medecins ont bien accoustumé de tourner et tirer au dehors à la superfice du corps les maladies qu'ils ne peuvent du tout oster du dedans : mais au contraire, l'homme de gouvernement, s'il ne peult contregarder sa ville totalement paisible, qu'il n'y survienne tousjours quelques troubles, à tout le moins s'efforcera il de contenir au dedans d'icelle, ce qui s'y remue, et qui y esmeut la sedition, et en le tenant caché taschera de le guarir et y remedier, à celle fin que s'il est possible, il n'ait besoing de medecin, ny de medecines exterieures : car l'intention de l'homme d'estat et de gouvernement doit bien estre de proceder en ses affaires seurement, et de fuir les violents et furieux mouvements de vaine gloire, comme nous avons desja dit, mais neantmoins son intention et sa resolution,

Qu'il ait au cœur une ferme assurance [1],
Sans vaciller, et virile constance,
Comme les preux guerriers, qui hazarder
Leurs vies vont pour leur païs garder :

et non seulement contre des hommes ennemis, mais

[1] Iliade, l. XVII. v. 157. C.

aussi contre des affaires perilleux, et des temps dangereux, aux quels il fault résister et faire teste : car il ne fault pas qu'il soit cause de mouvoir les tourmentes, mais aussi ne fault pas qu'il abandonne son païs au besoing, quand il les sent venir : ne qu'il poulse sa ville en apparent danger, mais aussi quand elle y est une fois esbranlée, et qu'elle flotte en danger, c'est à luy à la secourir, en jettant la derniere ancre sacrée de soy-mesme, qui est la hardiesse de franchement parler, quand il est question de si grande chose que du salut de son païs : comme furent les affaires qui arriverent aux Pergameniens du temps de Neron, et nagueres, aux Rodiens du temps de Domitian, et au paravant aux Thessaliens du temps d'Auguste, pour avoir bruslé tout vif Petræus.

LXI. En telles occurrences vous ne verrez point que l'homme de gouvernement, s'il est digne d'un tel nom, face du restif, ne qu'il tire le pied arriere de peur, ou qu'il accuse les autres, et qu'il se tire luy mesme hors de la meslée du danger, ains le verrez aller en ambassade, s'embarquer sur mer, parler le premier, disant non seulement,

Nous avons fait, Apollo, l'homicide,
Fay que la peste hors notre païs vuide :

mais encore qu'il ne soit point coulpable du peché de la commune, si se mettra il en danger pour eulx, car c'est chose très honeste, et outre l'honesteté du faict en soy, il est advenu plusieurs fois, que la vertu et grandeur de courage d'un tel homme a tant

esté estimée, qu'elle a effacé le courroux qui estoit emeu contre toute une commune, et a dissipé toute l'aigreur et la fureur d'une menasse, ainsi qu'il advint à un roy de Perse à l'endroit de Bulis et de Sperchis [1] gentils hommes Spartiates, et comme feit aussi Pompeius envers Sthenon son hoste : car ayant proposé de punir aigrement les Mamertins de ce qu'ils s'estoient rebellez contre luy, Sthenon luy dit qu'il ne feroit pas bien ne justement, s'il faisoit mourir plusieurs innocens au lieu d'un seul qui estoit coulpable, pource que c'estoit luy seul qui avoit fait rebeller toute la ville, y ayant induit ses amis par amour, et ses ennemis par force : ces paroles toucherent tellement au cœur de Pompeius, qu'il pardonna à la ville, et se porta humainement envers Sthenon. Et l'hoste de Sylla ayant usé de semblable vertu, mais non pas envers un semblable seigneur et capitaine, mourut genereusement : car Sylla ayant pris la ville de Præneste, condamna tous les habitans à mourir, excepté son hoste, auquel il pardonna pour l'anciene alliance d'hospitalité qu'il avoit avec luy : mais son hoste luy respondit qu'il ne vouloit point estre tenu de sa vie au meurtrier de son païs, et se jetta parmy la trouppe de ses citoyens que lon massacroit, où il fut meurtry quand et eulx.

LXII. On fault il bien prier aux dieux qu'ils nous gardent de tomber en si calamiteux temps, et en esperer de meilleurs : mais au reste il fault estimer tout magistrat public, et celuy qui l'exerce, chose

[1] Voyez les Observations.

grande et sacrée, à l'occasion dequoy il le fault sur tout honorer, et l'honneur qu'on doit au magistrat est de s'accorder avec luy, et aimer ceulx qui sont constituez pour l'exercer : cest honneur là est beaucoup plus digne que ne sont pas les couronnes qu'ils portent sur leurs testes, ny leurs grands manteaux de pourpre. Mais ceulx qui prennent le commancement de leur amitié pour avoir esté ensemble à la guerre, ou avoir passé les ans de leur adolescence ensemble : et au contraire prennent pour commancement de leur inimitié d'estre capitaines ensemble, et avoir quelque charge de la chose publique ensemble, ils ne sçauroient eviter que ce ne soit pour l'une de ces trois mauvaises causes, ou que estimans leurs compagnons semblables à eulx, ils commancent les premiers à les embrouiller de dissention, ou les estimans plus grands ils leur portent envie, ou plus petits ils les mesprisent, là où il fault courtiser les plus grands, honorer les egaulx, et avancer les petits, et les aimer et embrasser tous, comme ayans avec eulx une amitié engendrée, non pour avoir mangé à une mesme table, ou disné à un mesme festin, ains par une obligation commune et publique, comme si c'estoit une benevolence paternelle contractée pour l'affection commune envers la patrie.

LXIII. C'est pourquoy Scipion fut mal estimé à Rome de ce qu'en dédiant le temple d'Hercules, ayant convié tous ses amis au bancquet, il n'y feit point semondre son compagnon au magistrat Mummius : car encore qu'ils se sentissent d'ailleurs n'estre

pas amis, si est ce qu'en telles occasions ils se devoient honorer et caresser l'un l'autre, à raison de leur commun magistrat. Si doncques Scipion, personnage au demourant grand et admirable, a encouru reputation d'estre fier et presumptueux, pour avoir oublié et omis une si petite demonstration d'humanité, comment est-ce que celuy qui s'efforcera de diminuer la dignité de son compagnon, ou qui taschera à luy faire recevoir une honte, mesmement en chose où il va de l'honneur, ou qui par une arrogance voudra tout faire, et s'attribuer tout à luy seul, comment le pourra lon estimer homme modeste et raisonnable? Il me souvient qu'estant encore bien jeune, je fus envoyé, avec un autre, en ambassade devers le proconsul, et ce mien compagnon estant ne sçay pourquoy demouré derriere, j'y allay seul, et feis ce que nous avions commission de faire: à mon retour, ainsi que je voulu rendre compte en public, et faire le rapport de ma charge, mon pere se levant [1] seul, me defendit de dire, je suis allé, mais nous sommes allez: ny j'ay parlé, mais nous avons parlé: et faire mon recit, en associant tousjours mon compagnon à ce que j'avois fait: cela est non seulement gracieux et humain, mais qui plus est, il oste de la gloire ce qui offense, l'envie. C'est pourquoy les grands capitaines attribuent et escrivent leurs beaux faicts à la fortune, et à leur bon ange, comme feit Timoleon, celuy qui ruina les tyrannies establies en la Sicile, lequel fonda un temple à la bonne fortune. Et Py-

[1] En particulier.

thon estant haultement loué et prisé à Athenes, pour avoir occis de sa main le roy Cottys : C'est dieu, dit-il, qui pour le faire s'est voulu servir de ma main.

LXIV. Et Theopompus roy des Lacedæmoniens, à un qui luy disoit, que Sparte demouroit sur ses pieds, pour autant que les roys y sçavoient bien commander, mais plus tost, dit-il, pource que le peuple y sçait bien obeïr : ces deux choses là se font par le moyen l'une de l'autre : mais il y en a la plus part qui disent et estiment que la meilleure partie de la science civile de gouverner, est, sçavoir rendre les hommes idoines à estre bien commandez : car en chasque ville il y a tousjours trop plus grand nombre de ceulx qui sont commandez, que de ceulx qui commandent, et chascun en chascune commande à son tour, pour un peu de temps, au moins en un gouvernement populaire, et est puis après commandé tout le reste de sa vie, de maniere que c'est un très-honeste, et très-utile apprentissage, que d'apprendre à obeïr à ceulx qui ont authorité de commander, encore qu'ils soient de moindre estoffe, et de moindre credit que nous. Car il n'y auroit point de propos qu'un excellent et premier joueur de tragedies, comme seroit un Theodorus, ou un Polus, marche bien souvent après quelque mercenaire[1], qui n'aura que trois mots à dire, et qu'il parle en toute humilité et reverence à ce mercenaire, pource qu'il a le bandeau royal du diadesme à l'entour de la teste, et le

[1] Il faut lire : *Qui fait les troisiemes rôles.* c.

sceptre en la main : et qu'en action veritable et non fainte, un riche et puissant homme contemne et mesprise celuy qui sera en magistrat, d'autant qu'il sera homme simple et de petit estat, oultrageant et ravallant la dignité publique, pour cuider faire paroistre la sienne privée, là où il devroit plus tost adjouster de son credit, et de sa puissance à celle du magistrat. Comme en la ville de Sparte, les roys se levoient de leurs chaires au devant des ephores, et de tous les autres citoyens, celuy qui estoit mandé par eulx n'y venoit pas le pas, ains courant à grande haste, pour monstrer à leurs citoyens comme ils estoient bien obeïssans, se glorifians de ce qu'ils honoroient leurs magistrats, non pas comme quelques sots glorieux, de mauvaise grace, et de pervers jugement, qui pour monstrer qu'ils ont grande authorité, feront quelque honte aux juges et directeurs des combats, ou diront injure aux entrepreneurs qui font jouër les tragedies et comedies ès festes Bacchanales, ou se mocqueront des capitaines, ou de ceulx qui president aux jeux et exercices de la jeunesse, n'entendans pas que l'honorer bien souvent est plus honorable, que non pas l'estre honoré : car à un homme d'honneur qui a grande suitte et grande authorité en une ville, ce luy est un ornement plus grand d'accompagner et costoyer le magistrat, que si le magistrat le convoyoit et l'accompagnoit : et pour mieulx dire, cela cause un desplaisir et une envie aux cœurs de ceulx qui le voyent, et cecy apporte une vraye gloire, qui procede de benevolence, quand on le voit quelquefois

à l'huis d'un magistrat, quand il le saluë le premier, et quand il luy donne le lieu du milieu en se promenant, il adjouste cest ornement à la dignité de la ville, et ne diminue rien de la sienne : aussi est-ce chose, qui attrait grandement la grace du peuple, que d'endurer patiemment une injure ou une cholere de celuy qui commande, y repliquant ce que dit Diomedes en Homere.

Il m'en viendra cy après grande gloire [1] :

ou le dire de Demosthenes, que maintenant il n'est pas seulement Demosthenes, mais il est legislateur, il est president des jeux sacrez, il a une couronne sur la teste : et pourtant il en fault remettre la vengeance à un autre temps, car, ou nous luy courrons sus, après qu'il sera deposé de son magistrat, ou nous gaignerons cela à differer, que nostre cholere en sera passée.

LXV. Bien fault-il tousjours faire à l'envy des magistrats en diligence, soing et provoyance du bien public, s'ils sont personnes de bonne sorte, en leur allant declarer, et exposer ce qui se presentera bon à faire, en leur baillant à executer ce que nous aurons meurement deliberé, et leur donnant moyen de se faire honorer en profitant par mesme conseil à la chose publique : mais si ce sont personnes, qui ou par crainte et faulte de cœur, ou par malignité restivent à entendre à ce que nous leur mettrons en avant, alors il fault

[1] Lisez : *Il lui en viendra grande gloire.* Voyez Homère, L. IV, Iliade, v. 415. c.

que

que nous mesmes allions le declarer publiquement au peuple, non pas negliger, dissimuler, ou passer soubs connivence aucune chose qui appartienne au bien public, soubs couleur de dire, qu'il n'appartient à autre, qu'au magistrat, d'estre curieux, ny de s'entremettre du maniement des affaires: car la loy generale donne tousjours le premier lieu du gouvernement à celuy qui fait ce qui est juste, et qui cognoist ce qui est profitable[1], comme lon peult comprendre par l'exemple de Xenophon, lequel escrit de soy-mesme, «Il y « avoit en l'armée un appelé *Xenophon*, qui n'es« toit ne capitaine, ny lieutenant, mais qui pour « entendre ce qu'il falloit faire et l'oser entrepren« dre, se meit à commander, si bien, qu'il fut « cause de sauver les Grecs». Et le plus glorieux faict d'armes que feit jamais Philopœmen, fut, que quand il eut nouvelles comme le roy [1] Agis avoit surpris la ville de Messene, et que le capitaine general des Achæïens ne la vouloit pas aller secourir, ains restivoit de peur, luy avec une trouppe des plus gaillards et plus deliberez y alla, sans aucun mandement public, et osta la ville d'entre les mains d'Agis: non pas qu'il faille pour choses legeres et vulgaires attendre rien de nouveau, ains seulement pour choses necessaires, comme feit lors Philopœmen: ou belles et honestes, comme Epaminondas, lequel estendit et allongea le temps de son magistrat de Bœotarche, quatre mois plus

[1] Il faut lire: *Nabis*. Voyez la vie de Philopœmen, tome IV, ch. 20. c.

qu'il n'estoit permis par la loy du païs, durant lesquels il entra en armes dedans le païs de Laconie, et feit rebastir et repeupler Messene, à fin que si d'adventure il en advenoit puis après quelque plainte ou accusation, nous ayons pour response à l'accusation l'excuse de la necessité, ou pour réconfort du peril auquel nous nous serons exposez, la grandeur et beauté de la chose entreprise.

LXVI. On recite et remarque une sentence de Jason, celuy qui jadis fut tyran de la Thessalie, laquelle il disoit et repetoit souvent, toutes et quantes fois qu'il forceoit ou outrageoit quelques uns des particuliers habitans du païs, « Qu'il est « force de faire injustice en petites choses, qui « veult venir à chef de faire justice ès grandes: et « qu'il est necessaire de faire tort en destail, qui « veult faire droict en gros ». Mais quant à ceste sentence là, il est aisé à veoir de prime face, que c'est une instruction propre pour un qui se veult faire seigneur, et usurper la tyrannie. Ceste regle est bien plus civile, « Qu'il fault laisser aller plu- « sieurs choses legeres pour gratifier au peuple, à « fin de pouvoir en choses grandes luy resister et « le garder de faillir »: car celuy qui veult estre en toutes choses regardant de trop près, et trop vehement, sans jamais rien ceder ny lascher, ains est toujours aspre et inexorable, il accoustume le peuple à estriver opiniastrement, et se courroucer contre luy,

Mais un peu la scote lente

Contre l'onde violente
Sçavoir à propos lascher,

partie en se relaschant un peu soy-mesme, et se jouant gracieusement avec eulx, comme à faire sacrifices, à veoir les jeux des combats, à assister aux theatres, partie en ne faisant point semblant de les veoir ny ouïr, comme nous faisons aux faultes des petits enfans en la maison, à fin que l'authorité de les reprendre et de parler franchement à eulx, comme la force d'une drogue non susannée ny passée, ains estant en sa vertu et vigueur, ait plus d'efficace et plus de foy pour les toucher et assener au vif, quand il sera question de chose de grande consequence. Alexandre ayant entendu que sa sœur avoit eu accointance d'un beau jeune gentilhomme, il ne s'en courroucea point autrement, ains dit, « Qu'il luy falloit aus« si bien à elle permettre de se sentir et jouïr un « peu de la royauté : » ne faisant pas en cela sagement, de luy conceder cela qui faisoit honte à sa grandeur : car il ne fault pas estimer jeu ne plaisir ce, qui est la ruine ou le deshonneur d'un estat.

LXVII. Et pourtant le sage homme de gouvernement ne permettra point, tant qu'il luy sera possible, que le peuple face une injure aux particuliers habitans, comme seroit en confisquant leur bien, en leur laissant departir entre eulx les deniers communs, ains y resistera de tout son pouvoir en les preschant, menassant et intimidant, il combattra contre tous tels appetits desordon-

nez d'une commune : à l'opposite de ce que feit Cleon à Athenes, qui nourrissant et augmentant tels fols desirs du peuple, fut cause de faire naistre en la ville plusieurs freslons et mouches guespes, comme dit Platon, qui veulent vivre sans rien faire que poindre et picquer tantost cestuy cy, et tantost celuy là. Mais si le peuple d'adventure prent une feste solennelle du païs, ou bien l'honneur de quelque dieu pour occasion de faire quelques jeux ou quelque donnée legere, ou quelque gracieuseté honeste, ou magnificence publique, il est raisonnable, que leur permettant telles choses, on les laisse jouïr aucunement et de leur liberté et de leur opulence : car au gouvernement de Pericles et de Demetrius Phalereus, il y a plusieurs exemples de choses semblables. Cimon mesme embellit la place d'Athenes de plusieurs belles allées de plantains, qu'il y feit planter à la ligne : et Caton voyant au temps de la conjuration de Catilina, que le menu peuple de Rome estoit tout emeu par les menées de Jules Cesar, et qu'il ne falloit gueres de choses pour faire changer tout l'estat, il persuada au senat d'ordonner, qu'il se feroit quelque petite donnée et distribution de deniers aux pauvres citoyens : et cela fait à propos appaisa tout le tumulte, et reprima la sedition et soublevation qui estoit preste à se faire.

LXVIII. Tout ainsi que le sage et discret medecin, après qu'il a tiré à son patient beaucoup de sang corrompu, luy donne un peu de bonne

nourriture : aussi l'advisé gouverneur d'estat populaire, après avoir osté à la commune quelque grande chose, qui estoit pour leur apporter honte et dommage : au contraire, par quelque legere grace et doulceur qu'il leur concede, il les reconforte et engarde de se fascher et de se plaindre. Et n'est pas mauvais quelquefois pour les destourner d'une folie à quoy ils ont affection sans propos, de les ramener à autres choses qui sont utiles : ainsi que feit Demades lors qu'il avoit la superintendance des finances et de tout le revenu de la chose publique, estant le peuple d'Athenes en volonté d'envoyer des galeres au secours de ceulx qui s'estoient rebellez contre Alexandre le Grand, et luy commandant de fournir argent pour cest effect, il leur dit : « Vous avez bien de l'ar« gent tout prest, car j'en avois fait provision « pour vous distribuer à ceste feste de Baccha« nales, si que chascun de vous eust peu avoir en« viron demy marc d'argent [1], (qui eust esté en« viron cinq escus par teste) si vous aimez mieulx « que ces deniers soient employez à cest usage, « je m'en rapporte à vous, usez ou abusez en com« me de chose vostre » : par ceste ruze les ayant destournez de vouloir plus armer la flotte de vaisseaux qu'ils vouloient envoyer, de peur de perdre la distribution qu'il leur promettoit, il les engarda d'offenser griefvement Alexandre.

LXIX. Il y a beaucoup de telles volontez dom-

[1] Grec, une demi-mine, 38 liv. 18 s. de notre monnoie.

mageables et dangereuses qu'il seroit impossible de rompre de droit fil, mais il y fault user de destour et de torse, comme feit un jour Phocion, quand les Atheniens vouloient à toute force qu'il allast hors de temps et de saison dedans le païs de la Bœotie, car il feit incontinent crier à son de trompe, que tous citoyens, depuis l'aage de l'adolescence jusques à soixante ans, eussent à le suivre avec leurs armes: à raison duquel cry s'estant elevé un grand bruit des vieillards, qui se mutinoient de ce qu'on les faisoit aller à la guerre en tel aage: « Quel mal y a il, leur dit il, j'ai « bien quatre vingts ans, et seray avec vous com« me vostre capitaine ». Par tels moyens on pourra rompre beaucoup d'ambassades importunes, en y commettant ceulx que lon verra les plus mal dispos à faire voyages, plusieurs entreprises de grands bastimens inutiles, en commandant de contribuer doncques argent, et plusieurs procès incivils, en leur disant, « Qu'ils aillent doncques eulx mesmes « à la court pour les solliciter »: à quoy faire, il y fault attirer et associer les premiers ceulx qui mettent telles choses en avant, et qui incitent le peuple à les vouloir: car s'ils reculent, il semblera qu'ils rompent eulx mesmes ce qu'ils auront proposé, et s'ils l'acceptent, ils porteront partie de la fascherie et de la peine qu'il y aura.

LXX. Mais là où il sera question de quelque affaire de grande consequence et de grande utilité pour le public, où il fauldra grandement travailler, et chaudement s'y employer, alors regarde

à choisir de tes amis ceulx qui auront le plus d'authorité, et mesmement entre les autres, ceulx qui seront de plus doulce nature: car ceulx là te resisteront le moins, et te secourront le plus, ayans le sens bon, et point de jalousie ny d'opiniastreté: toutefois en cela fault il encore que chascun cognoisse bien sa nature, et qu'entendant ce à quoy il est moins apte, il eslise pour adjoincts plus tost ceulx qu'il sentira valoir en ce qui est requis pour ce qui se presente, que ceulx qui luy seront plus semblables: comme Diomedes estant deputé pour aller recognoistre le camp des ennemis, choisit pour son compagnon le plus advisé, et laissa les plus vaillans: par ce moyen, les actions en seront mieulx contrepesées, et ne s'engendrera pas si facilement la jalousie et l'æmulation entre ceulx qui desirent faire cognoistre leur valeur en vertus differentes. Si doncques tu as une cause à plaider, ou une ambassade à faire, choisy pour ton adjoinct quelque homme bien eloquent, si tu te sens mal idoine à bien parler, ainsi comme Pelopidas choisit Epaminondas: si tu te sens mal propre à caresser une commune, et avoir le cœur en trop bon lieu pour t'abaisser à faire la court, comme estoit Callicratidas capitaine Lacedæmonien, choisis en un qui ait grace à entretenir les gens, et qui soit bon courtisan: si tu as le corps foible, et mal dispos pour porter beaucoup de peine, eslis en un qui soit plus robuste, et qui aime à travailler, comme Nicias choisit Lamachus. C'est ainsi que Geryon estoit esmerveil-

lable, que ayant plusieurs jambes, plusieurs bras, et plusieurs yeux, le tout estoit regy et gouverné par une seule ame : mais les sages hommes de gouvernement, s'ils s'entre-entendent, peuvent bien conferer ensemble non seulement leurs corps et leurs biens, mais aussi leurs fortunes, leurs credits, et leurs vertus en une mesme affaire : de sorte qu'ils viendront tous-jours mieulx à bout de quelque execution qu'ils entreprennent à faire, que ne fera un autre qui qu'il soit. Non pas comme les Argonautes, qui, après avoir delaissé Hercules, furent contrainets d'avoir recours aux sorcelleries et enchantements d'une femme [1] pour se sauver, et derober la toyson d'or.

LXXI. Or y a il des temples, auxquels ceulx qui entrent laissent l'or dehors, s'ils en ont sur eulx : et quant au fer, on n'en porte presque en maniere de dire, dedans pas un : et d'autant que la tribune aux harengues, et le siege presidial est un temple commun à Jupiter conseiller et garde des villes, et à justice et equité, avant que d'y mettre le pied dès à present despouille ton ame de toute avarice, de toute convoitise d'avoir, comme si c'estoit du fer ou bien une maladie pleine de rouille, et la rejette en la halle des marchands, des revendeurs, bancquiers et usuriers, et t'en esloigne le plus arriere que tu pourras, estimant que celuy qui s'enrichit du maniement des affaires publiques, est un sacrilege qui deroberoit jusques sur le maistre autel, jusques dedans les sepultures

[1] Médée.

des morts, dedans les coffres de ses amis, s'enrichiroit de trahison et de faulx temoignage: qu'il est conseiller infidele, juge parjure, magistrat concussionnaire, brief contaminé de toutes les meschancetez que l'homme peult commettre: et pour ceste cause, n'est il ja besoing de plus amplement en parler.

LXXII. Au demourant l'ambition, encore qu'elle soit de plus belle apparence que l'avarice, apporte neantmoins des pestes non moins dangereuses ne moins pernicieuses qu'elle, au gouvernement de la chose publique: car elle est ordinairement accompagnée d'audace et de temerité, d'autant qu'elle ne s'engendre point ès natures basses, ny foibles ou paresseuses, mais principalement ès fortes, actives et vigoureuses: et la vogue des peuples qui l'enleve et la poulse bien souvent par louanges qu'on leur donne, rend son impetuosité bien malaisée à retenir, à manier et regir. Comme doncques Platon escrit, qu'il fault accoutusmer les jeunes garçons dès leur enfance à ouïr dire, qu'il ne leur est pas loisible, ny de porter de l'or à l'entour de leur corps, pour ornement, ny mesme en avoir et possedèr, pource qu'ils en ont un autre propre interieur meslé avec leur ame, voulant donner à entendre soubs paroles couvertes, à mon advis, la vertu derivée de leurs ancestres, par la descente et continuation de leur race: ainsi pouvons nous reconforter et adoulcir la cupidité de l'ambition, en remonstrant aux esprits ambitieux, qu'ils ont en

eulx de l'or qui ne se peult ternir, gaster ne contaminer par l'envie, ne par Momus mesme le repreneur des dieux, qui est l'honneur, lequel ira tousjours croissant et augmentant, tant plus on discourra, considerera et rememorera les choses par eulx faittes et accomplies au gouvernement de la chose publique: et pourtant qu'ils n'auront pas besoing de ces autres honneurs qui se moulent, qui se taillent, ou qui se paignent, ne qui se fondent en bronze, attendu que bien souvent, ce que plus on y prise appartient à autre qu'à eulx.

LXXIII. Car la statue que feit Polycletus du trompette, et celle du hallebardier sont louées, pour le regard de celuy qui les a faittes, non pour le regard de ceulx en faveur de qui elles furent faittes. Et Caton, lors que la ville de Rome commanceoit desja à se remplir toute d'images et de statues, ne voulut pas permettre qu'on en feist aucune pour luy[1], disant, qu'il aimoit mieulx que lon demandast pourquoy on ne luy en avoit point fait, que pourquoy on luy en avoit fait: car ces choses là, apportent envie, et si pensent les peuples estre redevables à ceulx à qui ils n'ont point baillé de telles fumées: et au contraire, ceulx qui les ont receuës, leur sont ennuyeux et fascheux: comme ayant recherché d'avoir les affaires de la ville en main, à fin d'en recevoir un tel salaire.

LXXIV. Ainsi donc comme celuy qui auroit

[1] On lui en éleva cependant une. Voyez sa vie, ch. 38, T. III.

navigué sans peril tout le long du gouffre de Syrtis, et puis se seroit venu perdre et noyer à l'entrée du port, n'auroit pas fait rien de grand, ny de fort recommandable : aussi celuy qui se seroit sauvé du tresor, et auroit eschappé les fermes publiques, c'est à dire, qui n'auroit point souillé ses mains du larrecin des deniers communs, ny de mauvaise intelligence avec les fermiers des impositions et gabelles publiques, et puis se seroit laissé prendre à la cupidité de vouloir presider au palais, et d'estre le premier au conseil de la ville : celuy là auroit bien donné contre une plus haulte roche, mais il seroit allé à fond, et se seroit noyé aussi bien que les autres : ainsi seroit-ce de beaucoup le meilleur, n'appeter, ny convoitter point ces honneurs là, ains les fuir et refuser du tout.

LXXV. Toutefois si d'adventure il est malaisé de rebouter de tout poinct une grace et une demonstration d'amitié que le peuple a quelquefois envie de faire à ceulx qui combattent en ce champ de gouvernement, non à un jeu de prix d'argent, ny de riches presents, ains à un jeu veritablement sainct et sacré, et digne d'estre couronné, il suffise de se contenter de quelque honorable inscription, ou de quelque tableau, ou quelque decret public, quelque rameau de laurier ou d'olive, comme Epimenides[1] en eut un de l'olive sacrée du chasteau d'Athenes, pour avoir nettoyé et purifié la ville : Anaxagoras, refusant tous autres

[1] Voyez les Observations.

honneurs qu'on luy vouloit decerner, demanda seulement que le jour qu'il mourroit, les enfans eussent congé de jouër, et n'allassent point à l'eschole pour ce jour là : et aux sept gentils hommes Persiens, qui tuerent les Mages tyrans, on leur donna privilege de porter [1] le chappeau pointu Persien, penchant sur le devant de la teste, à eulx et à ceulx qui descendroient d'eulx : car c'estoit le signal qu'ils avoient pris entre eulx, quand ils allerent pour executer leur entreprise. Aussi eut de la civilité et modestie grande, l'honneur que l'on feit à Pittacus : car comme ses citoyens luy eussent permis et commandé de prendre de la terre qu'il avoit conquise sur les ennemis, autant comme il en voudroit pour luy, il en prit seulement autant que contenoit le ject de son javelot qu'il lancea : et le Romain Coclès [2] eut autant de terre comme il en peut labourer en un jour, estant boitteux : car il ne fault pas qu'un honneur civil soit salaire d'un acte vertueux fait pour le public, ains marque pour la souvenance seulement, à fin que la memoire en demeure longuement, comme ont fait ceulx que nous avons recitez.

LXXVI. La où les trois cents statues de Demetrius le Phalerien [3] n'engendrerent jamais rouille, ny crasse et ordure, ains furent toutes de son

[1] *La tiare.* C.

[2] Horatius Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre contre l'armée de Porsenna. V. Tite-Live, L. II, ch. 10 et suiv.

[3] Pline en compte trois cent soixante, L. XXXIV, ch. 6.

vivant mesme abbatues, et celles de Demades furent fondues, et en feit on des urinaux, et bassins à selles percées, et plusieurs autres tels honneurs ont esté de mesme effacez, ayans despleu et fasché au monde, non seulement pour la mauvaistié de ceulx qui les recevoient, mais aussi pour la grandeur de ce qu'on leur donnoit : et pourtant la plus honeste et plus seure garde de l'honneur pour le faire longuement durer, c'est la sobrieté, et simplicité, pource que les honneurs excessifs et demesurez en grandeur, sont ne plus ne moins que les statues mal contrepesées et mal proportionnées, lesquelles se ruinent et tombent par terre d'elles mesmes, j'appelle maintenant honneurs ces choses exterieures [1], comme fait le vulgaire, en tant qu'il est loisible, comme dit Empedocles : toutefois j'afferme aussi bien que les autres, que le sage homme d'estat et de gouvernement ne doit point mespriser le vray honneur, qui gist en la benevolence et bonne affection de ceulx qui ont souvenance des services et biens qu'ils ont receuz, ni ne doit point contemner la gloire, fuyant le plaire à ses prochains, ainsi que vouloit Democritus, car ny les escuyers ne doivent pas rejetter les caresses de leurs chevaux, ny les veneurs les festes de leurs chiens, ains les doivent plus tost chercher, pource que c'est chose utile et plaisante de pouvoir imprimer à tels animaux, qui nous sont familiers, et vivent avec nous, une telle affection en nostre endroit, comme le chien

[1] Voyez les Observations. C.

de Lysimachus monstra envers son maistre, et que le poëte Homere recite des chevaux d'Achilles envers Patroclus.

LXXVII. Et quant à moy j'estime qu'il en prendroit mieulx aux abeilles, si elles vouloient caresser, et laisser amiablement approcher d'elles ceulx qui les nourrissent, et qui les traitent et ont soing d'elles, plus tost que de les picquer, et de s'aigrir si asprement contre eulx : mais maintenant les hommes aussi les chastient avec de la fumée, et dontent les chevaux farouches avec des mords de bride, et les chiens subjects à s'enfuir, ils les attachent à des billots de bois : là où il n'y a rien qui rende l'homme libre volontairement obeïssant, et se soubmettant à un autre homme, que la fiance qu'il a en luy pour l'amour qu'il luy porte, et l'opinion qu'il a conceuë de sa bonté et de sa justice. C'est pourquoy Demosthenes dit bien que les citez libres n'ont point de meilleur moyen pour se garder et preserver des tyrans, que de se deffier d'eulx : car celle partie de l'âme qui croit et qui se fie, est celle qui est la plus aisée à prendre. Tout ainsi donc comme le don de prophetie qu'avoit Cassandra, ne servoit de rien à ses concitoyens, d'autant qu'ils ne luy croyoient point,

Dieu n'a voulu que ma voix prophetique
Portast effect à la chose publique :
Car quand ils ont receu quelque meschef,
Tant que le mal leur poise sur le chef,
Je suis par eulx alors sage appellée,
Mais au surplus folle et ecervellée :

ainsi la foy et bienveuillance des citoyens d'Archytas [1] et de Battus [2] envers eulx apporterent de grands profits aux uns et aux autres qui se voulurent servir d'eulx, et suivre leur conseil, pour la bonne opinion qu'ils en eurent : aussi est-ce le premier et principal bien qui soit en la reputation des hommes de gouvernement, la foy et confiance que lon a en eulx, laquelle leur ouvre la porte à faire toutes bonnes actions : le second bien est l'amitié et bienveuillance du peuple, qui est aux bons un bouclier, et un rempar grand à l'encontre des envieux et des meschants,

Comme la mere empesche que la mousche [3]
Son fils dormant de doux sommeil ne touche,

destournant l'envie qui peult sourdre à l'encontre d'eulx : et quant au credit egalant celuy qui sera né de bas et petit lieu aux plus nobles, le pauvre aux riches, et le privé au magistrat : brief quand vertu et verité sont conjoinctes à ceste benevolence populaire, c'est comme un vent fort et gaillard en pouppe, qui les poulse à toute entremise de gouvernement.

LXXVIII. A l'opposite aussi peult on veoir quels

[1] Philosophe pythagoricien, de la ville de Tarente, contemporain de Platon.

[2] Battus, ou Aristote, surnommé *Battus*, parce qu'il étoit bègue, conduisit de Théra sa patrie une colonie à Cyrène en Libye, où il fonda un nouvel empire, la troisième année de la trente-septième olympiade, 630 ans avant J. C.

[3] Iliade, L. VI, v. 130.

[4] Voyez les Observations.

effects produit la disposition contraire ès cœurs du peuple, par tels exemples: car ceulx d'Italie, ayans surpris la femme et les enfans du tyran Dionysius [1], après les avoir forcez et violentez honteusement, les feirent mourir, et puis en ayant bruslé les corps, en jetterent les cendres dedans la mer. Au contraire, un Menander ayant regné doulcement sur les Bactriens, et estant à la fin mort en la guerre, les villes de son obeïssance feirent bien ensemble, et par commun accord, les funerailles et obseques: mais quand ce vint à savoir où lon en logeroit les reliques, elles en vindrent en très grande contention les unes contre les autres, qu'elles pacifierent à la fin à grande peine, soubs condition que ses cendres seroient partagées egalement entre elles, et qu'en chascune y auroit une sepulture de luy. A l'opposite ceulx d'Agrigente, après qu'ils furent delivrez du tyran Phalaris, feirent une ordonnance, que de là en avant il ne fust loisible à aucun de porter robbe de couleur bleuë, pource que les satellites de ce tyran avoient porté des hoquetons bleus: et les Persiens, pource que Cyrus avoit le nez aquilin, jusques aujourd'huy aiment encore ceulx qui l'ont tel, et les estiment les plus beaux.

LXXIX. C'est l'amour le plus sainct, et le plus puissant de tous, que celuy que les villes et peuples portent à quelqu'un de leurs citoyens pour sa vertu: les autres honneurs, ainsi nommez à

[1] Voyez les Observations.

faulses

faulses enseignes et demonstrations de bienveuillance, que les peuples donnent à ceulx qui leur font bastir des theastres, jouër des jeux, distribuer de l'argent, ou d'autres presens, ou de leur donner le passetemps de veoir combattre des gladiateurs et escrimeurs à outrance, ressemblent proprement aux caresses et flatteries des putains, qui rient tousjours à celuy qui leur donne et qui leur fait plaisir, qui est une reputation qui ne dure gueres, ains se passe en bien peu de temps.

LXXX. Celuy qui dit le premier, « Que le « premier qui donna de l'argent au peuple, en« seigna le vray moyen de ruiner l'estat popu« laire », entendit bien, qu'un peuple pert son authorité, quand il se rend subject à corruption: mais aussi fault il bien que ceulx qui le corrompent entendent, qu'ils se ruinent et destruisent eulxmesmes, achettans leur reputation à si grands frais et si grands despens, et rendent la commune plus hautaine et plus arrogante, d'autant qu'elle presume qu'il est en sa puissance de donner ou oster une chose plus grande.

LXXXI. Ce n'est pas à dire que je veuille que l'homme d'estat, ès despenses ordinaires et liberalitez accoustumées, se monstre chiche et mechanique, quand ses affaires luy en donneront le moyen, parce qu'un peuple prend en plus grande haine le riche, qui ne luy communique pas de ses biens en telles occasions, que les pauvres qui desrobbent du public, pource qu'ils estiment que l'un procede de mespris et de contemnement, et l'au-

tre de necessité. Parquoy je voudrois que telles largesses premierement se feissent gratuitement et pour neant, d'autant que faittes en ceste sorte, elles font admirer et obligent davantage ceulx qui les reçoivent : et puis je voudrois que ce fust tousjours pour occasion belle, bonne et honeste, comme pour l'honneur de quelque dieu, ce qui attire tousjours de plus en plus le peuple à devotion, pource que tout ensemble il s'imprime au cœur du peuple une vehemente opinion et apprehension, que la divinité et majesté des dieux doit estre grande et venerable chose, quand ils voyent ceulx qu'ils honorent, et qu'ils reputent grands personnages, si affectionnez à despendre liberalement pour les servir et honorer. Tout ainsi donc comme Platon defend aux jeunes qui apprennent la musique, l'harmonie Lydienne et la Phrygienne, d'autant que l'une excite en nostre ame toutes affections plaintives et lamentables, et l'autre augmente l'inclination à la volupté et lubricité : ainsi quand aux largesses et despenses publiques, chasse hors de ta ville tant que tu pourras celles qui provoquent les affections bestiales, barbares et sanglantes en nostre ame, ou les dissoluës et lubriques, ou si tu ne les peulx du tout chasser et oster, pour le moins fais devoir d'en contester tant que tu pourras contre le peuple, qui te demandera de tels spectacles, et fais que le subject de ta despense soit tousjours honeste et pudique, et la fin et intention bonne et necessaire, ou pour le moins que le plaisir de joyeu-

seté qui y sera, soit sans insolence ny dommage.

LXXXII. Mais si d'adventure tes biens sont mediocres, et que le centre de la circonference d'iceulx ne contienne ny n'embrasse pas plus qu'il ne te fault necessairement, sache que ce n'est ny lascheté, ny vileté et bassesse de cœur, de ceder ces ambitieuses despenses, et laisser faire ces liberalitez à ceulx qui ont bien dequoy, en confessant franchement sa pauvreté, non pas en s'endeptant et prenant argent à usure, se faire regarder en pitié, et mocquer tout ensemble, en telles commissions : parce que ceulx qui le font ne peuvent si secrettement faire, que lon ne pense bien qu'ils entreprennent plus qu'ils ne peuvent, et qu'ils sont contraincts de molester d'emprunts leurs amis, ou de flatter et courtiser des usuriers, tellement qu'ils n'acquierent ny honneur ny credit, ains plus tost honte et mespris par telles despenses : et pourtant seroit il bon que lon eust tousjours en telles choses Lamachus et Phocion devant les yeux, car Phocion un jour, comme les Atheniens en un sacrifice luy criassent qu'il leur donnast quelque argent pour faire les frais : « J'aurois honte, ce leur dit il, de vous donner, et cependant « ne pas payer cestuy cy », en leur monstrant Callicles l'usurier, duquel il avoit emprunté. Et Lamachus ès comptes de sa charge, quand il avoit esté capitaine de l'armée d'Athenes en quelque voyage, il y mettoit tousjours en ligne de compte de la despense, pour une paire de pantoufles, et

pour une robbe à son usage. Et les Thessaliens ordonnerent à Hermon, qui refusoit d'estre leur capitaine general, parce qu'il estoit pauvre, un poinson de vin par chasque mois, et un minot de bled de quatre en quatre jours : ainsi n'est-ce point honte de confesser sa pauvreté, et n'ont pas les pauvres moins de moyen d'acquerir credit et authorité au gouvernement des villes, que ceulx qui despendent beaucoup à faire des festins et des jeux publiques, pour acquerir la bonne grace de la commune, pourveu que par leur vertu ils ayent acquis foy et liberté de franchement parler au peuple.

LXXXIII. Pourtant se fault il bien sagement maistriser et moderer en telles choses, et ne descendre pas à pied en campagne rase, pour combattre contre des gens à cheval, ny entrer en carriere pour faire jeux, ou sur un eschafault, ny en salle de festin, estant pauvre, pour faire à l'envy des riches à qui se monstrera plus magnifique, ains fault essayer de manier le peuple par la vertu, par gentillesse de cœur, bon entendement conjoinct avec une sage parole : en quoy il n'y a pas seulement une honesteté venerable, mais aussi une grace attrayante et favorable,

Plus que tout l'or de Crœsus desirable :

car pour estre bon, il n'est pas necessaire d'estre fascheux ne presumptueux,

Pour estre chaste et bien moriginé
On n'est pourtant severe et rechigné,

Ne par la ville on ne monstre une trongne
Hydeuse à veoir, tant elle se renfrongne :

au contraire, l'homme de bien est premierement de facile accès, affable à tous, tenant sa maison ouverte, comme un port de refuge pour tous ceulx qui se veulent servir de luy.

LXXXIV. Et puis il ne monstre pas sa debonnaireté soigneuse aux negoces et affaires de ceulx qui l'emploient, mais aussi en ce qu'il se va resjouïr avec ceulx à qui il sera arrivé quelque bonne adventure, et condouloir aussi avec ceulx ausquels il sera escheut quelque mesadventure, ne se rendant point moleste ny fascheux à personne par un grand nombre de valets qu'il menera quand et soy aux estuves, ny à retenir places aux theatres quand on y jouëra des jeux, ny remarquable par aucuns signes exterieurs de delices et de sumptueuse superfluité : ains estant egal et semblable au commun des autres en habillements, en despense de table, en la nourriture de ses enfants, suitte, estat et vestements de sa femme : et brief se voulant comporter en toutes choses, comme un simple homme et simple citoyen, n'ayant rien plus d'apparence que l'un des autres, conseillant au reste chascun amiablement en son affaire, defendant leurs causes, comme un advocat gratuitement sans prendre aucun salaire, reconciliant gracieusement le mary avec la femme, les amis les uns avec les autres, n'employant pas une petite partie du jour à la tribune aux harengues, ou au parquet de l'audience pour le public, et puis

tout le reste de sa vie tirant à soy tous affaires et tous moyens de mesnager de tous costez pour son particulier profit, ainsi que lon dit que le vent de Cæcias [1] attire à soy les nues, ains ayant tousjours l'esprit tendu au soing du public, en faisant par effect apparoir, que la vie d'un sage homme de gouvernement, est une continuelle action et fonction publique, non par une oysiveté comme le vulgaire pense.

LXXXV. Par ces façons et autres semblables, il gaigne et attire à soy la commune, laquelle en fin vient à cognoistre que toutes les flatteries, attraicts et allechements des autres, ne sont que faulx appasts et amorses bastardes, au près et à comparaison de la prudence, bonté et diligence de luy. Les flatteurs qui estoient à l'entour de Demetrius ne vouloient pas qu'il appellast les autres princes de son temps roys, ains disoient qu'il falloit que lon nommast Seleucus, le capitaine des elephans : Lysimachus, garde des tresors : Ptolomeus, general de la marine : Agathocles, gouverneur des isles : mais le peuple encore que du commancement à l'adventure ils eussent rejetté le sage et prudent homme de gouvernement, toutefois à la fin après qu'ils auront cogneu sa verité, sa preudhommie et bonté de son naturel, ils le reputeront seul populaire, seul gouverneur, et seul magistrat : et quant aux autres, ils en appelleront l'un le defrayeur, l'autre le festoyant, l'autre le president des jeux, et les tiendront pour

[1] Voyez les Observations.

tels seulement. Et puis tout ainsi que aux festins dont un Alcibiades ou un Callias faisoient la despense, il n'y avoit que Socrates qui parlast, et estoient les yeux de tous les conviez tournez sur luy seul : ainsi ès villes saines et bien ordonnées Ismenias fait des largesses, Lichas donne à soupper, Niceratus defraye les jeux, mais un Epaminondas, un Aristides, un Lysander, sont ceulx qui tiennent les magistrats, qui gouvernent, et qui commandent aux armées. Ce consideré il ne se fault point lascher de courage ny s'estonner pour la reputation qu'acquierent envers une commune, ceulx qui leur bastissent des theatres, qui leur font des festins, et qui tiennent grandes maisons, pource que c'est une gloire qui dure bien peu, et qui se dissoult et s'esvanouit en fumée quand et la fin de ces combats de gladiateurs, et avec les jeux de leurs theatres, n'ayant en soy rien de venerable ny de grand.

LXXXVI. Or ceulx qui font mestier de nourrir et gouverner des ruches d'abeilles disent, que les exaims qui resonnent le plus, et qui font plus grand bruit sont les meilleurs, les plus fructueux, et les plus sains : mais celuy, à qui dieu a donné la charge et le soing de l'exaim raisonnable et civil des hommes, jugera celuy heureux qui sera le plus doulx et le plus paisible, et approuvera bien les ordonnances et statuts de Solon en plusieurs autres choses, taschant à les ensuivre et observer à son pouvoir : mais il doutera et s'esbahïra à quoy il pensoit quand il escrivoit, que ceulx qui en une

sedition de ville ne se rengeroient à l'une ou à l'autre des parties, fussent notez d'infamie : car en un corps naturel malade, le commancement de mutation à recouvrement de santé, ne luy vient pas des membres gastez ny des parties malades, mais quand la temperature des fortes, saines et entieres, est si puissante qu'elle chasse ce qui est en tout le reste du corps contre la nature : aussi en un peuple tumultuant en sedition non dangereuse ny mortelle, ains qui soit pour se terminer et prendre fin, il fault qu'il y ait beaucoup de sain et entier, et qu'il y demeure, et se maintienne ensemble : car il flue et decoule des sages ce qui guarit et penetre à travers de ce qui est malade ; mais les villes qui sont entierement troublées, et toutes sans dessus dessoubs, perissent de fond en comble, s'il ne leur survient de dehors quelque contraincte et quelque chastiement qui les face sages par force. Non pas que je veuille dire qu'il faille en sedition et dissention civile, demourer insensible et impassible, sans sentir aucune passion du mal public, en chantant son repos et sa tranquillité, et sa vie heureuse et paisible, ce pendant que les autres se battront, en s'esjouïssant de la follie d'autruy ; car c'est là principalement où il fault chausser le brodequin de Theramenes [1] qui servoit à l'un et à l'autre pied, et parler à toutes les deux parties sans se joindre ny aux uns ny aux autres : par ce moyen tu ne sembleras pas estre adversaire, en estant prest à offenser, ains commun à tous en ai-

[1] Voyez les Observations.

dant aux uns et aux autres, et ne t'apportera point d'envie ce que tu ne te sentiras point du malheur, si tu te monstres avoir compassion egalement de tous. . . . .

LXXXVII. Mais le meilleur est de procurer et prouveoir que jamais ils ne viennent à ouverte sedition, et doit on estimer, que cela est la cyme et le poinct principal de toute la science civile de gouverner : car il est tout evident que c'est la cause des plus grands biens que les villes sçauroient desirer de la paix, de la liberté, de la fertilité, de multitude de peuple, et d'union et concorde : et quant à la paix pour le temps qui court aujourd'huy, les peuples n'ont pas grand besoing de sage gouverneur pour la leur maintenir, pource que toutes guerres, et contre les Grecs et contre les Barbares, s'en sont fuïes arriere de nous : et quant à la liberté, les peuples en ont autant qu'il plaist aux princes et superieurs leur en departir : et le plus, à l'adventure, ne seroit pas le meilleur pour eulx : quant à la fertilité de la terre, et abondance des fruicts, et la bonne disposition et temperature des saisons de l'année, ...

Que les enfans des ventres de leurs meres
Sortent à temps semblables à leurs peres,

l'homme de bien priant pour le salut d'iceulx enfans nouvellement nez, le demandera en ses prieres aux dieux pour tous ses citoyens. Il reste donc à l'homme de gouvernement de tous les ouvrages proposez, celuy qui est un bien non moindre que pas un des autres, c'est de faire qu'il y ait tousjours amitié,

union et concorde entre ses citoyens, et chasser hors de sa ville toutes dissentions, toutes querelles et toutes malveuillances, comme entre communs amys, en reconfortant premierement la partie qui semblera estre plus offensée, et monstrant de s'en sentir offensé aussi bien comme eulx, et qu'il luy en fait aussi grand mal comme à eulx : et puis petit à petit tascher à les adoulcir et à leur donner à entendre, que ceulx qui fleschissent et qui chalent la voile un petit, surmontent ordinairement ceulx qui s'opiniastrent à vouloir gaigner à toute force, et surmontent non seulement en doulceur et bonté de nature, mais aussi en grandeur de courage et en magnanimité : et qu'en pliant et cedant en quelques petites choses, ils gaignent en de très belles et très grandes : et puis après en remonstrant en particulier à chascun, et en public à tous, et leur declarant la petitesse et foiblesse des affaires de la Grece, et qu'il est beaucoup plus expedient aux hommes de bon et sain jugement, jouïr du fruict et du bien qu'il y a en ceste imbecilité, en vivant en paix et en concorde les uns avec les autres, attendu que la fortune ne leur a laissé au milieu, aucun grand et digne prix à gaigner pour tous leurs efforts. Car quelle gloire, quelle authorité, ne quelle puissance demourera à ceulx qui gaigneront et qui demoureront les maistres, que le proconsul avec un simple mandement ne renverse et ne transporte en un autre toutes et quantesfois qu'il luy plaira, encore que quand elle demoureroit, elle ne meritast pas que lon en feist autrement grand cas.

LXXXVIII. Mais comme le plus souvent les grands embrasements de feu ne commancent pas aux edifices saincts et sacrez ny publiques, ains sera par le moyen d'une lampe que lon aura laissé tomber sans y penser, en quelque pauvre et petite maison, ou bien quelque paille que lon bruslera, qui jettera soudain une grande flamme, dont il advient après une grande et publique perte de plusieurs bastiments : aussi n'est ce pas tousjours par les contentions et dissentions touchant les affaires publiques que les seditions des villes s'allument, ains bien souvent les querelles et riottes yssues des negoces particuliers, et procedées jusques au public, ont mis sans dessus dessoubs toute une ville. Au moyen dequoy il appartient à l'homme politique autant que nulle autre chose, d'y prouveoir et remedier, à fin que tels differents ou ne naissent point du tout, ou qu'ils soient bien tost assopis, et qu'ils ne croissent point, ou pour le moins qu'ils ne touchent point au public, ains demourent entre ceulx qui les auront emeus : en considerant luy mesme et le donnant à entendre aux autres, que les privez debats sont à la fin cause des publiques, et les petits des grands, quand on les neglige, et que lon n'y use pas de remedes convenables dès le commancement.

LXXXIX. Comme lon tient que le plus grand mouvement de sedition civile qui fut oncques en la ville de Delphes, advint par le moyen de Crates, duquel Orgilaüs fils de Phalis estant près à espouser la fille, il arriva par cas d'adventure que la couppe, de laquelle on devoit premierement faire les effu-

sions de vin en l'honneur des dieux, et boire puis après l'un à l'autre par les cerimonies nuptiales, se rompit en deux pieces d'elle mesme : ce que ledit Orgilaüs prenant à mauvais presage, abandonna l'espousée, et s'en alla sans rien achever avec son pere ; peu de jours après, ainsi comme ils faisoient un sacrifice aux dieux, Crates leur feit supposer quelque vase d'or, de ceulx qui estoient sacrez et dediez au temple, et ainsi feit precipiter du haut en bas de la roche de Delphes, sans autre jugement ny forme de procès, comme sacrileges manifestes, Orgilaüs et son frere : et depuis encore feit mourir aucuns de leurs parents et amis, bien qu'ils suppliassent qu'on les laissast jouïr de la franchise du temple de Minerve providente, dedans lequel ils s'en estoient fuis, et s'estant commis plusieurs tels meurtres, les Delphiens à la fin feirent mourir ce Crates, et ceulx qui avec luy avoient emeu la sedition, puis de l'argent procedé de la confiscation des excommuniez, ainsi qu'on les appelle, ils feirent bastir les temples qui sont au bas de la ville.

XC. Et à Syracuse de deux jeunes hommes qui avoient grande familiarité ensemble, l'un s'en allant hors du païs laissa en garde à l'autre [1] une sienne concubine jusques à ce qu'il fut de retour : l'autre en l'absence de son amy la corrompit, et son compagnon à son retour l'ayant sçeu, feit tant qu'il desbaucha et adultera la femme de l'autre : et y eut lors un des plus anciens senateurs qui meit en avant

[1] *Un jeune garçon qu'il aimoit.* C.

au conseil, que lon les bannist de la ville tous deux, devant qu'ils fussent cause de la mettre en combustion et de la perdre en la remplissant de haines et d'inimitiez, ce qu'il ne peut pas persuader, tellement que le peuple entrant en sedition, par grande calamité ruina un très bon gouvernement. Tu as aussi des exemples domestiques de Pardalus [1] et de Tirrhenus qui cuiderent destruire et ruiner la cité de Sardis, pour causes legeres et privées, l'ayant jettée en guerres et rebellions par leurs factions et inimitiez particulieres.

XCI. Pourtant fault il que l'homme de gouvernement soit tousjours au guet, et qu'il ne mesprise pas non plus qu'en un corps naturel les commancements des maladies, les petites hargnes, qui courent aisement de l'un à l'autre, ains qu'il les arreste, en y remediant de bonne heure : car en y ayant bien l'œil, ce qui estoit premierement grand devient petit, et ce qui estoit petit se reduit à neant : or pour les bien induire et persuader à ce faire, il n'y a point de meilleur artifice ny de plus grand moyen que de se monstrer soy-mesme facile à pardonner, et aisé à reconcilier en semblables differents, demourant en ses premieres causes et raisons sans rancune, et n'adjoustant à pas une ny opiniastreté, ny cholere, ny autre passion qui puisse engendrer une aspreté et une aigreur ès disputes necessaires et que lon ne sçauroit eviter.

XCII. Car aux combats et escrimes des poings

[1] Il faut écrire Pardalas comme à la page 174, où le grec porte : votre Pardalas.

que lon fait par plaisir nud à nud, on a accoustumé de munir les mains de moufles rondes, à fin que quand les combattans vienent à s'eschauffer il n'en puisse arriver aucun maling accident, estans les coups mols, et ne pouvans faire grande douleur : aussi ès procès et differents qui surviennent entre les citoyens d'une mesme ville, le meilleur est de combattre, en deduisant ses moyens, raisons et arguments tout simplement et nuement, sans aigrir ny envenimer les affaires, comme les traicts, en y faisant des incisures, ou en les empoisonnant par injures, par obstinations malignes, et par menasses, pour rendre le mal incurable, et l'augmenter, de sorte qu'il vienne à toucher jusques au public : car celuy qui se portera ainsi en ses propres affaires envers ses parties, viendra facilement à bout aussi des autres : et depuis que l'on a une fois osté les occasions particulieres des malveillances privées, les picques et discordes, que l'on a à cause du public, sont faciles à pacifier, et n'apportent jamais inconvenients irremediables ny malings.

SOMMAIRE

DU VIEILLARD CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT A L'ADMINISTRATION.

Prétextes dont on se sert pour autoriser la vieillesse à ne point se mêler des affaires publiques. II. *Il est beau de mourir, non sur le trône de la tyrannie, mais au sein d'une activité patriotique.* III. *Beau mot de Caton sur la vieillesse.* IV. *Il ne faut pas faire l'apprentissage du gouvernement public dans la vieillesse.* V. *Raisons qui écartent les jeunes gens de l'administration.* VI. *Exemples.* VII. *Eloge de la vieillesse d'Agésilas par Xénophon.* VIII. *Exemples des poëtes composant avec succès dans leur vieillesse.* X. *Il est honteux à un homme d'état de finir sa vie dans l'oisiveté, ou dans des occupations méchaniques.* XI. *Plus encore dans les délices et la volupté.* XII. *Les vieillards sont inhabiles aux plaisirs des sens.* XIII. *Ils doivent chercher dans la bienfaisance un plaisir digne des dieux.* XV. *Sentiment de plaisir que la vertu nous fait éprouver.* XVI. *Il ne faut pas laisser ternir sa réputation.* XVII. *Elle est difficile à acquérir, facile à conserver.* XVIII. *L'envie attaque moins les vieillards que les jeunes gens.* XIX. *L'envie comparée à la fumée, qui diminue à mesure que le feu s'allume.* XX. *La déférence pour la vieillesse est fondée sur l'espérance que chacun a d'y parvenir.* XXI. *Il ne*

faut donc pas abandonner le combat, quand la victoire est en quelque sorte gagnée. XXII. *Exemples tirés d'Homère.* XXIII. *La foiblesse d'un vieillard n'est pas si nuisible aux affaires, que sa prudence leur est utile.* XXIV. *Voilà pourquoi, dans les circonstances critiques, les républiques recherchent des vieillards expérimentés.* XXV. *Sage réponse de Timothée aux orateurs d'Athènes.* XXVI. *La vieillesse affranchit l'homme de beaucoup de passions pernicieuses au bien public.* XXVII. *S'il ne faut pas entrer trop vieux dans la carrière de l'administration, il ne faut pas en sortir, parce qu'on y a vieilli.* XXVIII. *Le soldat a besoin de force, l'administrateur de prudence.* XXIX. *Le sénat de Lacédémone et de Rome appellé d'un nom qui désigne la vieillesse.* XXX. *Priere d'Agamemnon demandant aux dieux dix Nestors.* XXXI. *Quelqu'embarrassante que soit la royauté, un roi ne la quitte pas quand il est vieux.* XXXII. *Si les vieillards abandonnent l'administration, elle sera livrée aux jeunes gens, qui ne peuvent avoir l'expérience nécessaire.* XXXIV. *Au moins faudroit-il que les vieillards restassent pour donner des leçons et des exemples aux jeunes gens.* XXXV. *Exemples.* XXXVI. *La prudence des vieillards tempère la fougue des jeunes gens.* XXXVII. *Il faut toujours s'occuper du bien public, comme il faut toujours être juste.* XXXVIII. *Il y a beaucoup de jeunes gens foibles et de vieillards robustes.* XXXIX. *La vertu s'affoiblit et s'anéantit dans l'oisiveté.* XL. *L'habitude est nécessaire dans toutes les*

les sciences, sur-tout dans celle de la politique. XLI. *On ne doit pas plus cesser de servir sa patrie que son père.* XLII. *On ne conseilleroit pas à Plutarque de quitter le sacerdoce de Jupiter, parce qu'il y a long-temps qu'il l'exerce.* XLIII. *Un vieillard doit choisir les parties de l'administration les plus convenables à son âge.* XLIV. *Il faut que le vieillard sur-tout ne cherche pas à s'entremettre dans un trop grand nombre d'affaires.* XLV. *Il doit se réserver pour les plus importantes.* XLVI. *Encore ne faut-il pas qu'il les recherche.* XLVII. *Mais qu'il les accepte.* XLVIII. *Ménagement qu'il doit observer dans les occasions peu considérables; vigueur qu'il doit déployer dans celles qui sont décisives.* XLIX. *Comment il doit louer, ou reprendre, ou encourager les jeunes gens.* LI. *Le jeune homme doit apprendre, et le vieillard doit enseigner la politique.* LII. *Le vieillard doit être, plus que tout autre, exempt d'envie.* LIII. *Ce n'est pas seulement par l'exercice de telle ou telle charge, mais par ses leçons, ses exemples, qu'un vieillard doit se mêler de l'administration publique.* LV. *Exemples.* LVII. *La foiblesse de l'âge enfin peut lui ôter l'action.* LVIII. *Mais non pas le bon conseil.*

SI L'HOMME D'AGE SE DOIT ENCORE ENTREMETTRE ET MESLER DES AFFAIRES PUBLIQUES.

Nous sçavons bien, seigneur Euphanes, que tu es assez coustumier de louër haultement le poëte Pindare, et que tu as souvent en la bouche ces paroles sienes, comme estans à ton advis bien assises et veritablement dittes,

Quant le combat est presenté
Qui restive en cherchant excuse,
Jette en profonde obscurité
Le bruyt de sa vertu confuse.

Mais pour autant que lon allegue ordinairement plusieurs causes et pretextes pour couvrir la paresse et faulte de cœur de s'entremettre des negoces et affaires de la chose publique, et entre autres pour la derniere, comme par maniere de dire celle de la ligne sacrée, on nous amene en jeu la vieillesse, et pense lon avoir bien trouvé un suffisant argument pour reboucher et attiedir le desir de se faire honneur par le moyen d'iceluy, en nous disant, qu'il y a un certain but, et fin limitée, non seulement à la revolution du temps que lon est propre pour les combats et jeux de prix, mais aussi pour les affaires et negoces publiques : Il m'a semblé qu'il ne seroit point hors de propos, si je t'envoyois et

communiquois les discours que je fais quelquefois à par moy, sur l'entremise des vieilles gens au gouvernement de la chose publique, à fin que nul de nous deux n'abandonne le long pelerinage que nous avons longuement continué en cheminant tous deux ensemble jusques à present, ny ne rejette la vie civile au maniement des affaires, non plus qu'il voudroit faire un vieil compagnon de son aage, ny un ancien familier amy, pour en prendre une autre non accoustumée, et pour à laquelle se familiariser et accoustumer il n'auroit pas du temps assez : ains demourons fermes et constans en la maniere de vivre que nous avons dès le commancement choisie, tellement que la fin de nostre vie soit aussi de bien vivre, si nous ne voulons pour ce peu de temps qui nous reste à vivre diffamer le beaucoup que nous avons desja vescu, comme ayant esté despendu vainement à nulle bonne et louable intention.

II. Car la domination tyrannique n'est pas un beau monument pour y estre ensepveli, ainsi comme quelqu'un jadis dit au tyran Dionysius, mais à luy ceste principauté acquise et jouïe par voye si injuste et si meschante, plus elle duroit sans danger de faillir, plus elle luy estoit grande et parfaitte calamité, et comme Diogenes depuis voyant son fils devenu pauvre homme privé, de seigneur et prince qu'il estoit : « O, dit-il, Dionysius que tu « es indigne de l'estat auquel tu es reduit maintenant ! car tu ne meritois pas de vivre icy en liberté, sans doute quelconque avec nous, ains

« devois demourer par delà comme ton pere, em- « muré et confiné dedans une forteresse, pour « toute ta vie, jusques à la vieillesse ». Mais un gouvernement populaire, juste et legitime, auquel un homme de bien a accoustumé de se monstrer tousjours, non moins en obeïssant qu'en commandant, utile et profitable au public, est à la verité un beau sepulchre pour y estre en tel exercice honorablement inhumé, en adjoustant à sa mort la gloire de sa vie, c'est le dernier qui descend soubs terre, comme dit Simonides, sinon à ceulx en qui l'honneur et la bonté meurent premier, et en qui le zele du devoir se lasse et default devant que la convoitise des choses necessaires à ceste vie, comme si les parties divines de nostre ame, et qui dirigent les actions, estoient plus fresles, et s'amortissoient plus tost que les sensuelles et corporelles : ce qui n'est ny honeste à dire, ny bon à croire, non plus que ceulx qui disent, que nous ne nous lassons jamais de gaigner, ains plus tost fault redresser en mieulx et ramener le dire de Thucydides à la verité, en ne croyant pas ce qu'il dit, qu'il n'y ait que l'ambition seule qui ne vieillisse point en l'homme, ains plus tost qu'il y ait aussi la socialité de vouloir verser et vivre en compagnie, et la civilité de vouloir entendre et se mesler des affaires : ce qui persevere tousjours jusques à la fin aux fourmis et aux abeilles, car jamais homme ne veit qu'une abeille par vieillesse devint frelon, comme il y a des gens qui veulent que ceulx qui ont esté toute leur vie nourris aux affaires, quand la vigueur de leur aage est passée de-

meurent assis, et se retirent en leurs maisons à ne rien faire, laissant estaindre et consommer la vertu active par paresse, ne plus ne moins que la rouille gaste le fer.

III. Car Caton disoit très sagement, que la vieillesse d'elle mesme avoit assez de laideurs, sans que volontairement nous y adjoustissions encore la villainie et laideur du vice : or n'y a il entre tous les vices un qui plus diffame l'homme vieil, que fait la paresse, la delicatesse et voluptuosité, le faisant sortir d'un palais où s'exerce la justice, ou d'une court où se tient le conseil, pour s'aller cacher en un coing de maison, ne plus ne moins qu'une femme, ou en quelque terre aux champs, pour avoir l'œil à ce que font les moissonneurs et les glaneuses.

Mais où est or' Oedipus, et où sont
Ses tant prisez ænigmes ?

ainsi comme il y a en Sophocles.

IV. Car de vouloir commancer en la vieillesse à s'entremettre des affaires, et non pas devant, comme lon dit que Epimenides, s'estant allé coucher jeune, se resveilla vieillard, cinquante ans après ? ainsi quittant et laissant un repos si long et si fort collé avec soy par longue accoustumance, s'aller jetter tout d'un coup en des travaux et des occupations laborieuses, sans y estre duit, dressé, ny exercité en façon quelconque et sans avoir hanté personnes entendues en matiere d'estat, ny pratiqué affaires du monde, celuy qui le feroit, donneroit à l'adventure occasion à qui l'en reprendroit,

de luy mettre au devant ce que la prophetisse Pythia respondit un jour à quelqu'un qui enqueroit Apollon de semblable chose;

Tu es venu bien tard me demander [1]
Estat qui puisse au peuple commander:
Tu vas à heure indeuë et incivile
Frapper à l'huys de la maison de ville,

comme feroit un mal appris qui arriveroit au festin, ou un estranger, la nuict toute noire: tu ne changes pas de lieu ny de place, mais de vie que tu n'as jamais essayée. Car quant à ceste sentence de Simonides,

La ville enseigne et rend habile l'homme,

elle est bien vraye en ceulx qui ont encore du temps assez pour estre enseignez, et pour apprendre une science qui ne s'apprent qu'avec beaucoup de travaux, longues et laborieuses occupations à toute peine, prouveu encore qu'elle rencontre une nature patiente de labeur, et qui puisse aiseement supporter toutes adversitez de fortune.

V. Ces raisons là pourroient sembler bien à propos alleguées contre ceulx qui commanceroient en leur vieillesse à se vouloir mesler des affaires: et toutefois nous voyons au contraire, des hommes de grand jugement qui divertissent les adolescents et les jeunes gens du gouvernement de la chose publique: à quoy se rapporte le tesmoignage des loix, par ordonnances desquelles à Athenes le crieur publique à haulte voix appelle à la tribune pour ha-

[1] Voyez les Observations.

renguer aux assemblées de ville devant le peuple, non les jeunes gens de gaillarde cervelle, comme un Alcibiades, ou un Pytheas les premiers, ains ceulx qui ont passé cinquante ans, les enhortans de venir dire et conseiller au peuple ce qu'ils verront estre bon à faire [1] : . . . .

VI. Et Caton ayant esté accusé après l'aage de quatre vingts ans, en plaidant luy mesme sa cause, dit : « Il est bien mal aisé, seigneurs, rendre « compte de sa vie, et la justifier devant d'autres « hommes, que devant ceulx avec lesquels on a « vescu ». Et n'y a personne qui ne confesse que les actes que feit Auguste Cesar, qui deffeit Antonius, un peu avant que de mourir, ne soient trop plus royaux, et plus profitables à la chose publique, que nuls autres qu'il ait oncques faits. Et luy mesme refrenant severement par bonnes coustumes et ordonnances la dissolution des jeunes gens, comme ils s'en mutinassent, il ne leur feit que dire : « Escoutez jeunes hommes un vieillard, que les vieillards escoutoient bien quand il estoit jeune ». Et le gouvernement de Pericles eut sa plus grand'vogue et vigueur en sa vieillesse, lors qu'il persuada aux Atheniens de hardiment entrer en la guerre Peloponesiaque : mais comme importunement ils voulussent à toute force sortir de la ville, pour aller combattre soixante mille hommes de pied armez, qui fourrageoient et saccageoient leur plat païs, il s'y opposa et l'empescha, en arrachant, par maniere

[1] Ici y a faute de quelques lignes en l'original grec. *Amyot.* Voyez les Observations.

de dire, les armes au peuple, et scellant les serrures des portes.

VII. Mais il vault mieulx coucher les propres termes que met Xenophon quand il escript du roy Agesilaüs : « Quelle jeunesse, dit-il, est plus gail-« larde que n'estoit sa vieillesse? Qui fut jamais en « sa plus grande fleur et viguenr plus formidable « aux ennemis, que fut Agesilaüs, estant tout au « bout de son aage? De la mort de qui demenerent « oncques les ennemis plus grande joye, qu'ils « feirent de celle d'Agesilaüs, encore qu'il fust « vieil quand il mourut ? Qui estoit celuy qui « asseuroit les alliez et confederez, sinon Agesilaüs, « combien qu'il fust desja sur le bord de sa fosse, « et près de la fin de ses jours ? Quel jeune homme « regretterent onc les siens plus amerement que « luy mort, quelque vieil qu'il fust »?

VIII. Le long temps que ces grands personnages avoient vescu ne les empeschoit pas de faire de si belles et si honorables choses : et maintenant nous autre faisons les delicats au gouvernement des villes, où il n'y a ny tyrannie à combattre, ny guerre à conduire, ny siege à soustenir, ains seulement des debats et contentions civiles entre des citoyens, et quelques emulations, lesquelles se vuident pour la plus part par la loy, avec paroles, et par la justice, nous tirons le pied arriere de peur, en nous monstrant plus lasches et faillis de cœur, je ne diray pas que ces anciens capitaines là et gouverneurs du peuple, mais aussi que les poëtes, les sophistes, et les joueurs de comedies

et tragedies du temps passé, s'il est vray, comme il est, que Simonides en sa vieillesse emporta le prix d'avoir le mieulx ordonné[1] sa danse, ainsi que tesmoignent ces derniers vers d'un epigramme qui en fut fait,

Quatre vingts ans avoit Simonides
Athenien, fils de Leoprepes,
Quand il gaigna l'honneur de la carolle.

IX. Aussi dit on que Sophocles estant appellé en justice par ses propres enfans, qui luy mettoient sus qu'il radottoit, et estoit retourné en enfance pour son grand aage, à fin que par authorité de justice il luy fust baillé curateur, leut devant les juges l'entrée du chorus de sa tragedie, que l'on surnomme *Œdipus en Colone*, qui se commance ainsi :

Estranger tu as faict entrée[2]
En ceste fertile contrée
Par le bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du rossignol fait le boccage
Des vaux verdoyans resonner
Plus qu'ailleurs on ne l'oyt sonner.

Et pource que le cantique en pleut merveilleusement à l'assistance, chascun se leva, l'accompagna, et le renvoya jusques en sa maison, avec grandes

[1] *Les chœurs qu'il étoit chargé de diriger.* Ces chœurs étoient mêlés de danse et de chant. C.

[2] V. 668 et suivans. C.

acclamations de joye, et battements de mains à son honneur, comme lon faisoit au sortir du theathe, quand il avoit fait jouër quelqu'une de ses tragedies. Il est bien certain que ce petit epigramme est de luy.

Quand Sophocles ce cantique escrivoit
Pour honorer Herodote, il avoit
Desja vescu cinquante et cinq années.

Philemon [1] et Alexis [2] tous deux poëtes comiques, la mort les prit qu'ils faisoient encore jouër sur la scene leurs comedies, et en gaignoient le prix. Et Pôlus le joueur de tragedies, Eratosthenes, et Philochorus [3] escrivent qu'il avoit soixante et dix ans, qu'il joua encore huict tragedies, en l'espace de quatre jours, un peu au paravant qu'il mourust.

X. N'est-ce doncques pas une grande honte, que les vieillards qui ont faict profession de harenguer un peuple de dessus une tribune, de seoir en chaire de judicature pour exercer la justice, se monstrent moins genereux, et moins magnanimes que ceulx qui ont fait toute leur vie mes-

[1] Philémon de Syracuse commença à être célèbre dans la cent treizième olympiade, et mourut à près de cent ans dans la cent vingt-neuvième. Son fils, qui porta le même nom, composa aussi des comédies.

[2] Alexis de Thurium, oncle paternel de Ménandre, selon Suidas, ce qui fixe son époque, puisque Ménandre naquit la troisième année de la cent neuvième olympiade, 342 ans avant notre ère. Il eut un fils nommé Étienne, aussi poëte comique.

[3] Philochore, Athènien, célèbre par un grand nombre

tier de jouër des jeux sur un echaffaut, et que quittant les jeux et combats qui sont veritablement sacrez, ils despouillent la personne civile d'homme d'honneur, se meslant du gouvernement de la chose publique, pour en prendre je ne sçay quelle autre? Car de vouloir quitter la dignité royale pour prendre le personnage d'un laboureur, c'est chose trop basse et trop mechanique: et veu que Demosthenes dit que la galere sacrée de Paralos [1] estoit indignement et ignominieusement traittée: quand on s'en servoit à apporter à Midias du bois, des eschalats, et des moutons: si un personnage d'estat venoit à quitter l'honneur de superintendant des festes publiques de gouverneur de la Bœoce, et de president en l'assemblée des estats des amphictyons, et puis après qu'on le veist s'amuser à faire mesurer de la farine, du marc de raisin, ou bien à peser des toisons de laine, ne seroit-ce pas proprement cela qu'on dit en commun proverbe, « la vieillesse d'un cheval », sans que personne l'y contraigne? Mais encore de se mesler d'aucune manufacture mechanique, ny d'aucune trafique de marchandise, après avoir eu office de gouvernement en la chose publique, ce seroit autant comme despouiller une dame hon-

d'ouvrages, vivoit du tems des rois d'Égypte Philopator et Épiphane. Il vit dans sa jeunesse Eratosthène déjà vieux. Antiochus le grand le fit mourir, selon Vossius, qui corrige le passage de Suidas, où on lit Antigonus. Voyez Voss. de Hist. Gr.

[1] Voyez les Observations.

neste et de bonne maison de ses beaux vestements, et luy bailler quelques haillons pour couvrir sa vergogne, en la faisant tenir en un cabaret: car toute la dignité, toute la grandeur et honesteté de la vertu politique se pert quand on la ravalle jusques à des mesnageries, espargnes et trafiques si basses et privées.

XI. Mais si (qui est le seul poinct qui reste) ils appellent vivre doulcement, et jouïr de ses biens, que se laisser aller aux delices et aux voluptez, et qu'ils convient l'homme politique à se laisser aneantir peu à peu, en vieillissant en icelles, je ne sçay auquel des deux tableaux et exemples, tous deux villains et deshonestes, ceste sienne vie seroit plus tost comparable, ou à des mariniers qui voudroient tout le reste de leur vie solenniser la feste de Venus, n'estant pas encore leur navire dedans le port, ains l'ayant laissée cinglant en haulte mer, ou bien à Hercules que d'aucuns paintres en se jouant, mais mal et irreveremment pourtant, paignent comme s'il estoit au palais royal de la royne de Lydie Omphale, vestu d'une cotte de damoiselle, se laissant souffletter et tresser aux filles et femmes de la royne: ainsi nous despouillans l'homme d'estat de sa peau de lion, c'est à dire, de son courage magnanime, de vouloir tousjours profiter au public, et le mettans bien à son aise à table, le traitterons magnifiquement, et luy remplirons les aureilles du son des flustes et autres instruments de musique, n'ayants pas au moins honte de l'honeste reprimende que

donna jadis Pompeius le grand à Lucullus, lequel après ses guerres et conduittes d'armées s'estoit adonné à baings, estuves, festins, à entretenir femmes, et faire l'amour sur jour, et plusieurs autres telles dissolutions et superfluitez, à bastir de somptueux édifices, reprochant cependant à Pompeius, qu'il estoit ambitieux et convoiteux de dominer, oultre ce que son aage ne le comportoit: car Pompeius luy respondit, « Je croy qu'il est « plus hors d'áage à un homme vieil d'estre dis« solu et superflu en delices, que non pas de vou« loir commander ». Et comme estant un jour tombé malade, le medecin luy eust ordonné de manger d'une grive, n'en estant pas la saison, on n'en pouvoit recouvrer pour argent, quelqu'un dit qu'il y en avoit bon nombre chez Lucullus, que lon y nourrissoit toute l'année; il n'y voulut pas envoyer ny en prendre, disant, « Si Lucul« lus n'eust esté friand et delicat, Pompeius donc« ques n'eust pas sceu vivre ».

XII. Car encore que la nature requiere et recherche en toute sorte de s'esgayer et de se delecter et resjouir, si est-ce que le corps des vieilles personnes ne peult plus prendre fruition des voluptez, excepté bien peu des necessaires. Et n'est pas Venus seule courroucée aux vieillards, ainsi que dit Euripide, mais encore ont ils les cupiditez du boire et du manger fort mousses, et par maniere de dire edentées, de sorte qu'ils ne font que toucher un petit par le dessus, sans penetrer ny enfoncer au dedans.

XIII. Et pourtant fault il qu'ils se preparent des plaisirs et voluptez non basses ne lasches en l'ame, comme disoit Simonides à ceulx qui luy reprochoient l'avarice, « Qu'estant privé de toutes « autres voluptez corporelles, à cause de sa vieil« lesse, il y en avoit encore une qui l'entretenoit, « c'estoit la volupté qu'il prenoit à gaigner » : mais la vie politique de ceulx qui se meslent d'affaires a de très grandes et de très honestes voluptez, desquelles seules ou principales il est vraysemblable que les dieux mesmes se delectent, ce sont celles qui procedent de la beneficence de faire bien à beaucoup de gens, et de la gloire des grandes et honestes actions.

XIV. Car si le paintre Nicias [1] se plaisoit si fort en ses ouvrages, et y estoit si affectionné, que bien souvent il demandoit à ses serviteurs s'il s'estoit lavé, et s'il avoit disné : et Archimedes estoit si fort attaché à son tableau, sur lequel il trassoit ses figures geometriques, que ses serviteurs l'en retiroient et ostoient par force, et l'huiloient : et encore ce pendant qu'on l'huiloit, il trassoit de nouvelles figures sur son corps : et Canus le jouëur de flustes que tu cognois, disoit que les hommes n'entendoient pas qu'il se don-

[1] Athénien, contemporain de Praxitèle. Il vivoit dans la cent douzième olympiade ; il fut disciple d'Euphranor, qui florissoit dans la cent quatrième. C'est lui qui a employé le premier, selon Pline, la céruse brûlée. Pl. L. XXXV, ch. 6 et 11.

noit à luy mesme plus de plaisir de son jeu, qu'il ne faisoit à ceulx qui l'escoutoient, et qui [1] vou-droient plus tost avoir que bailler salaire pour le venir ouyr: ne voulons nous pas imaginer en nous mesmes, combien les vertus apportent de grandes voluptez, de belles et louables actions qui cedent au bien public, et tournent au profit de tout un peuple? non qu'elles grattent ne qu'elles flattent, comme font ces doulx et gracieux mouvemens de la chair, car celles là apportent une demangeaison impatiente, et un chattouillement inconstant et meslé d'une inflammation fievreuse: mais celles qui procedent des beaux et louables faicts, comme sont ceulx dont est ordinaire ouvrier celuy qui se mesle du gouvernement de la publique droittement, ainsi qu'il appartient, eslevent l'ame en une grandeur et haultesse de courage accompagnée de joye, non avec les æles d'or d'Euripide, mais avec les æles celestes que dit Platon.

XV. Et qu'il soit vray, ramene toy en memoire ce que tu as souventefois entendu d'Epaminondas, qu'estant un jour enquis, quelle plus grande aise il avoit jamais sentie en toute sa vie: il respondit, « que c'estoit d'avoir gaigné la bataille de Leuctres, son peré et sa mere estans « encore vivans ». Et Sylla comme il arriva la premiere fois à Rome, après avoir nettoyé l'Italie des guerres civiles, il ne dormit point un seul

[1] Que si on savoit combien il avoit plus de plaisir à jouer, qu'on ne pouvoit en avoir à l'entendre, on se feroit payer pour venir l'ouïr, au lieu de le payer lui-même. c.

moment de toute la nuict, tant son ame estoit ravie d'aise et de joye, comme d'un grand et violent vent, ainsi que luy mesme l'escrit en ses commentaires: car je veulx bien conceder à Xenophon, ce qu'il dit, « Qu'il n'y a audition qui « tant resjouisse l'ouye de l'homme, que d'ouïr « reciter ses louanges »: mais aussi fault il que lon me confesse, qu'il n'y a ny spectacle, ny rememoration, ny pensement au monde qui tant apporte de plaisir et de contentement à l'ame, comme fait la contemplation des belles et louables choses que lon a faittes pendant que lon a esté en l'administration d'offices et de charges, comme en lieux clairs et publiques.

XVI. Il est bien vray que le gré et la grace amiable que lon en acquiert accompagnant tousjours les actes vertueux et la louange du peuple faisant à l'envy à qui en dira plus de bien, guide qui l'achemine à une juste benevolence, adjouste comme un lustre et une polissure resplendissante à la joye de la vertu, et ne fault pas par negligence laisser comme fener et secher en vieillesse la gloire de ses faicts ne plus ne moins qu'une couronne que lon auroit acquise et gaignée aux jeux sacrez, ains fault en produisant tousjours quelque nouveau et recent merite, resveiller la grace des precedents, et la rendre de tant plus grande et plus asseurée: car ainsi comme les charpentiers et ouvriers qui avoient charge d'entretenir entier le galion Deliaque [1], subrogeans tous-

[1] Voyez les Observations.

jours

jours d'autres pieces de bois, et les clouans au lieu de celles qui estoient gastées, l'ont conservé sain et entier depuis le temps qu'il fut premierement fabriqué: ainsi fault il faire de la reputation, et n'est pas malaisé d'entretenir une gloire, non plus que une flamme, en y mettant tousjours dessoubs de petits soustenements, mais depuis qu'elles sont une fois du tout estaintes et refroidies, alors ce n'est pas peu d'affaire, que de les r'allumer et l'une et l'autre.

XVII. Et comme Lampis[1] ce riche marchand, enquis comment il avoit gaigné ses biens, respondit: « Les grands, bien tost et facilement: et « les petits, à grande peine et en long temps »: aussi n'est il pas bien aisé au commencement d'acquerir la reputation, le credit et l'authorité civile au maniement des affaires, mais l'augmenter depuis que le fondement en est posé, et la conserver et entretenir grande avec peu de moyen, il n'est pas malaisé, ne plus ne moins que un amy, depuis qu'il est une fois acquis ne requiert pas plusieurs et grands plaisirs et offices d'amitié pour demourer amy, ains par petits signes la continuation conserve tousjours la benevolence: aussi l'amitié d'un peuple, et la foy et creance qu'il a une fois prise d'un personnage, encore qu'il ne puisse pas tousjours exercer ses largesses envers luy, ny defendre sa cause, ny tenir un magistrat, s'entretient neantmoins quand le personnage se monstre seulement avoir bonne volonté, et qu'il

[1] Voyez les Observations.

ne se lasse point de prendre peine et sollicitude pour le bien public: car les expeditions mesmes de guerre n'ont pas tousjours des batailles rangées, ny des combats et des escarmouches ordinaires, ny des sieges de villes, ains ont quelquefois aussi parmy des sacrifices, des festins en compagnie, et beaucoup de loysir à vacquer à jeux et passe-temps.

XVIII. A plus forte raison doncques, pourquoy doit on craindre s'entremettre du gouvernement de la chose publique, comme si c'estoit une charge insupportable, pleine de travaux innumerables sans aucune consolation, veu qu'il y a parmi des jeux, des theastres, des processions, des monstres, des données et largesses publiques, des danses, de la musique, des festes, et tousjours l'honneur de quelque dieu, qui resoult et dissipe tout le soucy et toute l'austerité d'un palais, et d'un senat et conseil, rendant beaucoup plus de plaisir et de contentement, que lon n'y reçoit de travail, et de desplaisir: pour le moins, le mal qui est le plus à craindre, et le plus fascheux en telles administrations, c'est à savoir l'envie, s'attache beaucoup moins à la vieillesse qu'à nul autre aage: car comme souloit dire Heraclitus, les chiens mesmes abbayent ceulx qu'ils ne cognoissent point, aussi l'envie combat à l'encontre de celuy qui commance à venir au gouvernement, à l'entrée de la tribune et du siege presidial, et tasche de luy en empescher le passage: mais depuis qu'elle a accoustumé la gloire d'un homme, et qu'elle a esté nourrie avec elle, elle la porte

doulcement, et ne s'en fasche ny ne s'en tourmente plus.

XIX. C'est pourquoy quelques-uns comparent l'envie à la fumée, car elle sort grosse et espesse du commancement que le feu commance à prendre, mais après qu'il est tout allumé et clair, elle s'en va: et en toutes autres precedences les hommes coustumierement en debattent et querellent, comme de vertu, de noblesse, de diligence, ayans opinion qu'ils s'en ostent autant à eulx-mesmes comme ils en cedent aux autres, mais la precedence du temps qui proprement s'appelle *Presbion* [1], comme qui diroit l'honneur de vieillesse, il n'y a personne qui en soit jaloux, et qui ne le cede volontiers à son compagnon.

XX. Et n'y a sorte d'honneur à qui conviene mieulx ceste qualité, qui honore plus celuy qui le defere, que celuy à qui il est deferé, que fait l'honneur qu'on donne aux vieilles gens: davantage tous n'esperent pas d'avoir quelquefois le credit des richesses, ou la force de l'eloquence, ou de sapience: là où il n'y a pas un de ceulx qui se meslent des affaires publiques qui desesperé de parvenir un jour à celle gloire et reverence, à laquelle la vieillesse conduit l'homme.

XXI. Parquoy celuy qui après avoir combattu longuement à l'encontre de l'envie, se retireroit à la fin de l'administration publique, quand elle seroit appaisée, et presque toute amortie et estaincte, feroit ne plus ne moins que un pilote,

[1] C'est le mot grec.

qui en tourmente ayant vent et marée contraire, auroit cinglé et navigué en grand danger, et puis quand le beau temps et le doulx vent seroient venus, chercheroit à se mettre à l'abry et à l'ancre, abandonnant avec les actions publiques, les compagnies, alliances, et intelligences qu'il avoit avec ses amis: car plus il y a esté de temps, et plus il y doit avoir fait d'amis et de compagnons, lesquels il ne peult tous amener quand et luy, comme fait un maistre [1] de carolle tous ses baladins, ny n'est pas aussi raisonnable qu'il les abandonne: ains comme il n'est pas aisé d'arracher un arbre vieil et ancien, aussi n'est il pas une vie civile en administration publique, laquelle doit avoir fait plusieurs grandes racines, et s'est entrelassée en plusieurs grands affaires, lesquels donnent plus de troubles et de harrassements à ceulx qui s'en retirent, qu'à ceulx qui y demeurent: et là où il seroit bien encore demouré quelque reste d'envie ou d'æmulation des combats precedents en l'administration civile, il est bien meilleur de l'esteindre par puissance, que non pas donner le dos, en s'en allant tout nud et tout desarmé: car les envieux et malveillans n'assaillent pas tant par envie ceulx qui leur font teste, et qui tienent bon, comme ils font par mespris ceulx qui se retirent: à quoy s'accorde ce que dit jadis le grand Epaminondas aux Thebains: car comme les Arcadiens les convíassent d'entrer dedans leurs villes, durant l'hyver, et se loger à couvert, il ne leur

[1] Le chef d'un chœur.

voulut pas permettre : « Car maintenant, dit il, « qu'ils vous voient exercer et luicter tous armez, « ils vous ont en grande admiration, comme vail- « lants hommes : mais s'ils vous voyoient au long « du feu brayans des febves, ils vous reputeroient « semblables à eulx » : Aussi veux je inferer que c'est une chose venerable que de veoir un vieillard parlant en public, despeschant affaires, honoré d'un chascun : mais celuy qui ne bouge tout le jour d'un lict, ou bien d'un coing de galerie à cacqueter, ou à cracher, moucher, celuy là est facile à estre mesprisé.

XXII. Homere mesme le nous enseigne, à qui bien considere ce qu'il escrit : car le vieillard Nestor estant à la guerre devant Troye, estoit en honneur et reputation, et au contraire Peleus et Laërtes qui demourerent à la maison, furent rejettez et mesprisez. Car l'habitude de la prudence ne demeure pas semblable ny pareille en ceulx qui se laschent, ains par nonchalance et oysiveté se diminue, et se dissoult petit à petit, ayant tousjours besoing de quelque exercitation de soing qui luy resveille l'esprit, aiguise et esclarcisse son discours de raison à demesler affaires :

Comme le fer est clair et reluisant
Tant que la main de l'homme en va usant,
(Et la maison où ne se tient personne [1]
Avec le temps du toict en terre donne.)

XXIII. Et n'est pas la foiblesse et imbecillité du corps un si grand mal pour le gouvernement

[1] Ce qui est entre deux parenthèses n'est pas dans le texte. C.

de ceulx qui hors d'aage montent en la tribune aux harengues, au siege presidial ou au palais des capitaines, comme est le bien que la vieillesse leur apporte, à sçavoir la circonspection retenue et la prudence, et le non s'estre jetté à l'estourdie au maniement des affaires, abusé en partie de faulte d'experience, et en partie de vaine gloire tout ensemble, et puis y tirer la commune, comme une mer troublée et agitée des vents, ains traitter et negocier doulcement avec ceulx qui ont affaire à eulx.

XXIV. Voila pourquoy les villes, quand elles ont receu quelque mauvaise secousse, ou bien qu'elles la craignent, alors elles demandent estre regies et gouvernées par hommes vieux et experimentez, tellement que bien souvent elles ont tiré par force de sa maison des champs un bon vieillard qui ne pensoit ny ne demandoit rien moins, et l'ont contrainct de mettre la main au timon pour remettre les affaires en seureté, rejettants ce pendant arriere des beaux harengueurs qui sçavoient crier bien hault, et prononcer de longues clauses tout d'une halenée, sans respirer, voire et des capitaines qui eussent à la verité bien peu aller vaillamment affronter et combattre les ennemis

XXV. Comme un jour à Athenes les orateurs despouillans devant Timotheus et Iphicrates qui estoient desja vieux, un nommé Chares fils de Theochares estant en fleur d'aage, et fort et robuste de la personne, disoient qu'ils desireroient

que celuy qui avoit à estre capitaine general des Atheniens fust tel et d'aage et de corpulence : « Non pas, dit Timotheus : dieu nous en garde : « mais ouy bien son valet qui auroit à porter son « mattelas après luy » : et quant au capitaine general, qu'il falloit que ce fust un personnage qui sçeust regarder et devant et derriere les affaires, et qui ne se laissast emporter, ny troubler les conseils et resolutions qu'il auroit prises pour le bien public par aucune passion.

XXVI. Car Sophocles estant ja devenu vieil, disoit qu'il estoit bien aise d'estre eschappé de l'amour, comme de la subjection d'un maistre furieux et enragé : mais en l'administration de la chose publique, il ne fault pas seulement fuir une sorte de maistres, comme l'amour des femmes ou [1] des filles, ains plusieurs autres qui sont encore plus forcenez, comme l'opiniastreté, la convoitise de vaine gloire, la cupidité de vouloir estre tousjours et par tout le premier et le plus grand, vice qui engendre beaucoup d'envies, de jalousies, et de conspirations, desquels maistres la vieillesse en esmousse et relasche les uns, et en refroidit et estainct du tout les autres, ne diminuant pas tant l'inclination et affection de bien faire, comme elle retrenche des passions trop impetueuses et trop ardentes, à fin de pouvoir appliquer le discours de la raison sobre, reposé et rassis, au pensement et sollicitude des affaires.

[1] Des garçons. C.

XXVII. Toutesfois soit à la verité, et au jugement encore des lecteurs, allegué ce propos ([1] de Sophocles),

Demeure quoy miserable en ton lict :

pour dissuader et distraire celuy qui voudroit avec la barbe grise et les cheveux chenus, commancer encore à s'esgaillardir, et pour picquer et reprendre un vieillard, qui d'un long repos en sa maison, dont il ne seroit jamais bougé, ne plus ne moins que d'une longue maladie, se voudroit lever pour s'en aller tout de primsault prendre un office de capitaine, ou une charge de gouverneur de ville. Mais celuy qui voudroit distraire un qui auroit usé toute sa vie, et seroit rompu aux administrations politiques et maniement d'affaires, ne luy voulant pas permettre de tirer oultre jusques au bout de la vie, et jusques à se saisir du flambeau de victoire, ains le rappelleroit d'une longue course, pour luy faire prendre un autre chemin : celuy-là, dis-je, seroit totalement desraisonnable, et ne ressembleroit son discours de rien au precedent : car ainsi comme celuy, qui pour divertir un vieillard ja couronné de chapeau de fleurs, et perfumé pour s'aller marier, luy diroit et allegueroit ce qui en une tragedie est dict à Philoctetes,

Qui est la femme, et qui est la pucelle
Qui pour mary te voulust auprès d'elle ?

[1] Ces deux mots ne sont pas dans le texte. Ce vers n'est pas de Sophocle, mais d'Euripide. Oreste, v. 258. C.

Vrayement tu es, malheureux, bien de l'aage,
Pour maintenant entrer en mariage :

il ne seroit pas hors de propos ny impertinent, car les vieillards mesmes par jeu disent beaucoup de telles railleries d'eulx mesmes :

Autant vieillard à la barbe fleurie
Pour ses voisins que pour luy se marie.

Mais qui voudroit persuader à un mary de laisser sa femme, avec laquelle il auroit vescu en mariage, et hábité longuement sans plainte ny reproche, pource que luy seroit devenu vieil avec elle, et luy conseilleroit de vivre à part, ou bien de prendre quelque garse au lieu de sa legitime femme, il me semble que celuy là seroit un sot en toute perfection : aussi y auroit il bien quelque raison d'admonester un vieillard qui sur le bord de sa fosse commanceroit à se vouloir approcher du peuple, ou un Chlidon qui auroit esté laboureur toute sa vie, ou un Lampon, qui n'auroit fait autre chose qu'exercer marchandise, ou quelqu'un des philosophes du verger d'Epicurus, qui veulent vivre sans rien faire, et luy conseiller de demourer en son accoustumé exercice, loing de tous affaires publiques : mais qui prendroit un Phocion, ou un Caton, ou un Pericles par la main, et luy diroit, amy estranger, Athenien ou Romain, qui que tu sois estant ja arrivé à ta seche vieillesse, fais divorce et quitte d'ores en avant toute administration publique, toutes occupations, et tous soucis, tant du conseil que de la

guerre et de l'estat de capitaine, et te retire habilement en ta maison des champs, pour y vivre le reste de tes jours, avec ta chambriere [1] l'agriculture, ou ton valet, mesnage, et avec des comptes que tu examineras de tes recepveurs, il luy suaderoit choses iniques, et exigeroit d'un homme d'estat choses indignes de luy.

XXVIII. Comment, me dira quelqu'un, n'oyons nous pas en une comedie un vieil soldat qui dit,

> Les cheveux blancs m'excusent de m'aller
> Desormais faire à la guerre enroller.

Il est bien vray, respondray-je, mon amy : car il est requis que les serviteurs de Mars soient en la fleur et la vigueur de leur aage, comme ceulx qui font profession des laborieux ouvrages de Mars, ès quels encore que la salade [2] cache les cheveux chenus, toutesfois au dedans les membres sont aggravez des ans passez, et la force default à la bonne volonté, mais aux ministres de Jupiter conseiller, harengueur et conservateur des villes, nous ne demandons point l'œuvre des pieds ny des mains, mais de conseil, de prudence et d'eloquence, et encore non pas de celle qui soit pour exciter un bruit, ny un cry de joye [3] parmy le peuple, mais qui soit pleine de sens, meure de conseil soigneusement propensé et seurement di-

[1] Le grec signifie simplement : retire-toi à la campagne avec une servante, pour vaquer à l'agriculture, ou t'occuper désormais d'économie et de comptes.

[1] Le casque.

[2] Grec, ni frémissement.

geré, en laquelle apparoissent la barbe blanche dont lon se mocque, et les rides du front tesmoings de longue experience, qui luy adjoustent reputation servant beaucoup à persuader et à tourner les cœurs des auditeurs à sa volonté : car la jeunesse est faitte pour suivre et obeïr, et la vieillesse pour guider et commander : et est ce qui maintient et conserve les villes et estats en leur entier, quand les conseils des vieux, et les prouësses des jeunes y ont les premiers lieux : c'est pourquoy on louë grandement ces vers d'Homere,

En premier lieu joignant la haulte nave [1]
Du bon Nestor, il assembla le grave
Conseil des vieux capitaines vaillants.

XXIX. Pour la mesme raison aussi l'oracle d'Apollo Pythique appelle le conseil qui fut adjoinct aux roys en l'institution du gouvernement de Lacedæmone, les Anciens : et Lycurgus mesme tout ouvertement les appella, les vieillards : et jusques aujourd'huy le conseil de Rome s'appelle le senat, comme qui diroit l'assemblée des vieillards ; et comme la coustume et la loy donne aux princes le diadesme, c'est à dire, le bandeau ou frontal, et la couronne sur la teste, pour la marque honorable de dignité et authorité royale : aussi fait la nature, les cheveux et la barbe blanche, pour marque du droit de presider et de commander. Et pense quant à moy que ce mot γέρας, qui signifie prix d'honneur, et γεραίρειν, qui vault autant comme

[1] Iliade, L. II, v. 53. C.



remunerer d'honneur, ont esté ainsi usitez, à cause de l'honneur, qui est proprement due aux vieilles gens [1], non pource qu'ils se lavent d'eau chaude, ne pource qu'ils couchent mollement: mais pource qu'ès villes bien ordonnées ils tiennent le rang des roys à cause de leur prudence, de laquelle la nature ne nous laisse veoir le propre et parfaict bien, comme d'un arbre dont le fruict n'est meur jusques en l'arriere saison, sinon à peine en la vieillesse.

XXX. Et pourtant n'y eut il pas un des martiaux et plus fiers capitaines Acheïens, qui reprist le grand roy des roys Agamemnon d'avoir fait une telle priere aux dieux,

> Que pleust aux dieux que de toute la Grece [2]
> Dix conseillers j'eusse egaux en sagesse
> Au vieil Nestor.

Ains confessoient tous par leur silence, que non seulement en police et gouvernement, mais encore en la guerre, la vieillesse estoit de très grande efficace: car comme tesmoigne l'ancien proverbe,

> Un bon conseil vaut mieulx que plusieurs mains:

et une sentence fondée en raison et prononcée avec grace persuasive, vient à bout de toutes les plus grandes et plus belles actions publiques: et

[1] Qui s'appellent en grec, γέροντες.

[2] Iliade, L. II, v. 372. C.

s'il y a quelque peine, il ne s'en fault pas rebuter pour cela.

XXXI. Car la royauté, qui est la plus grande et plus parfaitte espece de gouvernement qui soit au monde, a de très grands soucis, travaux et rompements de teste, et en grande quantité : tellement que lon escript que Seleucus disoit souvent, « Si les hommes sçavoient combien il est labo« rieux seulement de recevoir et escrire tant de « lettres, comme il en fault recevoir et escrire « aux roys, ils ne daigneroient pas seulement « amasser un diadesme, quand ils le trouveroient « en leur chemin ». Et Philippus estant prest de se camper en un beau lieu, comme il fut adverty que là n'y avoit point de fourrage pour les bestes : « O Hercules, dit-il, quelle doncques est nostre « vie, puis qu'il nous la fault accommoder, jus« ques à avoir soing des asnes » ! Il fauldra doncques maintenant persuader à un roy, quand il sera devenu vieil, qu'il quitte le diadesme, et qu'il pose la robbe de pourpre, et se vestant d'un simple habillement, et prenant une bagnette tortue en sa main, qu'il s'en aille demourer aux champs, de peur qu'il ne semble estre trop curieux hors d'aage et de saison, de vouloir regner avec des cheveux blancs : et si cela seroit impertinent et indigne d'estre dit à un Agesilaus, à un Numa, et à un Darius, roys : pourquoy tirerons nous non plus un Solon hors du conseil d'Areopage, ny un Caton hors du senat, à cause de sa vieillesse?

XXXII. Ne conseillons doncques point aussi à un Pericles d'abandonner le gouvernement populaire : car autrement encore n'y auroit il point de propos, qu'ayant monté en ses jeunes ans dedans la chaire et tribune aux harengues, après avoir de là versé en public sur le peuple toutes les furieuses ambitions et emotions impetueuses de la jeunesse, quand l'aage meur, qui a accoustumé d'apporter le bon sens, et la prudence par experience, est arrivé, quitter et repudier comme une femme legitime le gouvernement, après en avoir abusé longuement. Le renard d'Æsope ne vouloit pas que le herisson luy chassast ses mousches, ne luy ostast ses tiques qui le mangeoient : « Car si tu ostes, dit il, ceulx qui sont desja « saouls, il en viendra d'autres qui seront affa« mez » : ainsi qui chasseroit tousjours de l'administration publique les vieillards, il seroit force qu'elle se remplist de jeunes gens qui auroient une soif très ardente de gloire et d'authorité, et point de sens politique : car d'où l'auroient ils, s'ils n'ont esté ny disciples ny spectateurs d'aucun vieillard maniant les affaires?

XXXIII. Les cartes qui monstrent l'artifice de naviguer et de gouverner les vaisseaux en mer, ne peuvent rendre un marinier bon pilote, s'il n'a souvent esté en la poupe luy mesme, combattant à l'encontre des vagues, des vents, et de la tenebreuse tourmente :

Lors que le marinier tremblant

Desire veoir estincellant
Le feu des jumeaux Tyndarides.

Et comment doncques pourra un jeune homme bien gouverner une cité, donner bon conseil à un peuple, et dire une bonne sentence en un senat, pour avoir leu un livre traittant du gouvernement politique, ou en avoir escript une declamation en l'eschole de Lyceum, si par avoir souvent tenu luy mesme les resnes en la main, et manié le timon plusieurs fois auparavant, en oyant estriver les orateurs et les capitaines les uns contre les autres, et inclinant selon les experiences et les accidents, tantost en une part, et tantost en l'autre, en dangers de grands affaires, il n'en a de longue main acquis la surface? Il n'y auroit point de propos de le dire.

XXXIV. Mais quant il n'y auroit autre esgard, à tout le moins fauldroit il que le vieillard se meslast des affaires pour instruire et enseigner les jeunes : car ainsi comme ceulx qui enseignent aux enfans les lettres ou la musique, eulx mesmes entonnent premierement les chants, et lisent les lettres, pour leur monstrer comment il fault faire : aussi l'homme d'aage politique addresse et enseigne le jeune, non seulement en parlant, protecollant, et advertissant de dehors, mais aussi en maniant mesme et administrant les affaires, et le formant et moulant vifvement, non seulement de paroles et de preceptes, mais aussi d'exemples et d'œuvres : car celuy qui est nourry et exercité en ceste maniere, non point aux escholes des sophistes bien

disans, comme en des salles de luicte, où lon oinct les corps d'une composition d'huyle et de cire ensemble, sans aucun danger, mais bien aux vrays jeux publiques, Olympiaques ou Pythiques, en la veuë de tout le monde : celuy là, dis-je, suit la trace de son maistre,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette,

ce dit Simonides.

XXXV. Ainsi fut Aristides soubs Clisthenes, et Cimon soubs Aristides, Phocion sous Chabrias, et Caton soubs Fabius Maximus, Pompeius soubs Sylla, et Polybius soubs Philopœmen : car tous ces personnages estans jeunes se sont approchez des autres vieux, et ayans pris racine, par maniere de dire, au près d'eulx, sont creus et elevez quand et eulx en leurs actions et administrations, dont ils ont acquis experience et accoustumance à se mesler d'affaires avec honneur et reputation.

XXXVI. Voyla pourquoy Æschines le philosophe academique [1], comme quelques sophistes envieux de son temps luy imposassent qu'il se vantoit d'avoir esté disciple et auditeur de Carneades, mais qu'il ne l'avoit jamais esté : Je vous dis, respondit-il, que je l'ouïs alors que son parler abandonnant le bruit et le tumulte du peuple, à cause

[1] De la ville de Naples, disciple de Melanthius de Rhodes, florissoit vers l'an de Rome 630, ayant entendu les leçons de Carnéade, qui mourut l'an de Rome 626. V. Corsini, Fast. Att. T. IV, p. 112 et suiv. Diogène Laërce, L. II, et les Rem. de Ménage.

de

de sa vieillesse, se resserra à profiter en privée communication : aussi au gouvernement d'un homme d'aage, non seulement la parole, mais encore les faicts estans esloignez de toute pompe affectée, et de toute vaine gloire : ne plus ne moins que lon dit que la cicoigne noire *Ibis* [1], quand elle est devenue vieille a exhalé tout ce qu'elle avoit de forte et puante haleine, et commence à l'avoir doulce et aromatique : aussi n'y a il plus rien de leger ny d'esventé ès conseils et opinions d'un homme vieil, ains y est tout grave, constant et reposé : et pourtant fault il en toute maniere, quand ce ne seroit que pour le regard des jeunes gens, que les vieux se meslent des affaires de la chose publique, à fin que, comme Platon dit, parlant du vin que lon mesle avec de l'eau, que c'est faire sage un dieu furieux, en le chastiant par un autre sobre, la prudence retenue de la vieillesse meslée avec la jeunesse bouillante devant un peuple, et transportée de convoitise d'honneur et d'ambition, luy oste et retrenche ce qu'il y a de furieux, trop vehement et trop impetueux.

XXXVII. Mais outre toutes ces raisons là, ceulx qui pensent que verser au maniement des affaires publiques soit autant comme naviguer pour son

[1] Il n'est pas question de cicogne noire dans le texte. On y lit à la vérité le mot Ibis ; mais je ne doute pas que ce ne soit une faute, comme Xylander l'a conjecturé, et qu'il ne faille lire Iberis, espèce de plante aromatique dont Pline parle en plusieurs endroits, comme employée utilement par la médecine.

traffique, ou aller en quelque voyage de guerre, s'abusent grandement : car le naviguer, et le guerroyer se font à certaine fin, et cessent aussi tost que lon a attaint la fin où lon pretend, mais le verser aux affaires n'est point une commission ou office qui ait l'utilité pour son but et pour sa fin, ains est une vie d'animal doulx, paisible et compagnable, né pour vivre tant qu'il plaist à la nature civilement, honestement, et au bien public de la societé humaine. Et pour ceste cause fault il que l'homme verse tousjours aux affaires, et non pas y ait versé, comme il fault qu'il soit veritable, et qu'il soit juste, non pas qu'il l'ait esté, et qu'il aime son païs et ses citoyens, non pas qu'il l'ait aimé : car la nature mesme nous guide à cela, et nous chante ceste leçon là, je dis à ceulx qui ne sont pas du tout corrompus de laschcheté et de paresse :

> Ton pere t'a en ce monde fait naistre
> Pour grandement utile aux hommes estre.

Et cest autre,

> Ne nous lassons jamais de faire bien
> Au genre humain.

XXXVIII. Au demourant quant à ceulx qui alleguent pour excuse la foiblesse et l'impuissance, ceulx là accusent la maladie et l'indisposition, non pas la vieillesse : car il y a beaucoup de jeunes hommes maladifs, et beaucoup de vieux gaillards : tellement qu'il ne fault pas donc divertir les

vieux de l'administration publique, mais les impuissants : ny aussi y appeller et convier les jeunes, mais ceulx qui en peuvent porter la peine : car Aridæus [1] estoit bien jeune, et Antigonus vieil : mais cestuy cy ne laissa pas tout vieil qu'il estoit, de conquerir toute l'Asie, et celuy la n'eut jamais que le nom de roy seulement, comme s'il en eust joué le rolle sur un eschaffault, de mine, sans parler, estant tousjours vilipendé et mocqué par ceulx qui estoient les plus forts. Comme doncques celuy qui voudroit suader à Prodicus le sophiste, ou à Philotas le poëte [2], qui estoient tous deux jeunes, mais gresles, et foibles et maladifs, et la plus part du temps attachez au lict pour leur maladie, qu'ils s'entremeissent des affaires publiques, seroit une beste sans jugement : aussi seroit celuy qui defendroit à tels vieillards, comme estoient un Phocion, un Massinissa [3] Africain, et un Caton Romain, d'exercer office publique, ou de prendre charge de capitaine general : car Phocion un jour que les Atheniens importunement vouloient à toute force aller à la guerre, il commanda que ceulx qui auroient jusques à soixante ans prissent les armes et suivissent : dequoy eulx se courrouceans, il leur respondit : « Vous n'avez

[1] Arrhidée, frère d'Alexandre, qui fut nommé roi après la mort de ce conquérant. Mais Olympias le fit tuer dans la cent quinzième olympiade, et sa femme Euridice se pendit de désespoir. Diod. de Sic. T. II, 326, edit. Wessel.

[2] Voyez les Observations.

[3] Il mourut l'an de Rome 606.

« dequoy vous plaindre, car moy qui ay quatre « vingts ans passez seray avec vous, vostre ca- « pitaine » : et de Massinissa Polybius escript qu'il mourut en l'aage de quatre vingts dix ans, et qu'il laissa mourant un fils qui n'avoit que quatre ans, et que un peu avant que de mourir après avoir deffaict les Carthaginois en une grosse bataille, le lendemain on le veit devant sa tente mangeant du gros pain bis, et respondit à quelques uns qui s'esmerveilloient pourquoy il faisoit cela [1],

Comme le fer est clair et reluysant
Tant que la main de l'homme en va usant,
Et la maison où ne se tient personne,
Avec le temps du toict en terre donne

ainsi que dit le poëte Sophocles : autant en est il de ce lustre, et de celle splendeur et lumiere de l'ame, de laquelle nous discourons, nous entendons et rememorons.

XXXIX. C'est pourquoy lon tient aussi que les roys ès guerres et expeditions militaires deviennent bien meilleurs que quand ils demeurent oyseux en leurs maisons : tellement qu'on dit que Attalus le frere d'Eumenes, enervé d'une longue paix et lasche paresse, se laissoit mener par le nez à l'un de ses favoris Philopœmen, qui le menoit à l'engrais proprement, ne plus ne moins que une beste : de maniere que les Romains demandoient par mocquerie, à chasque coup à ceulx qui re-

[1] Il y a ici une lacune qu'il auroit fallu marquer par des points ; nous n'avons point en effet la réponse de Massinissa. C.

tournoient de l'Asie, « Si le roy Attalus avoit « credit envers Philopœmen ». Lon ne trouveroit pas facilement beaucoup de capitaines Romains plus suffisans en toute sorte de guerre que fut Lucullus, ce pendant que par l'action il maintenoit son bon sens en son entier : mais depuis qu'il se laissa une fois aller à la vie oyseuse, et à demourer casanier en sa maison, sans se plus mesler d'affaires, il devint tout hebeté et amorty, ne plus ne moins que les esponges, par un long calme : et puis il bailla sa vieillesse à paistre et à penser à un sien affranchy nommé Callisthenes, par lequel on tient qu'il fut ensorcellé d'un breuvage amatoire, et autres charmes, jusques à ce que son frere Marcus chassant ce serviteur le voulut gouverner et conduire luy mesme le reste de sa vie, qui ne fut pas longue. Mais Darius le pere de Xerxes, au contraire, disoit, « Qu'aux temps peril« leux et affaires dangereuses, il devenoit de plus « en plus sage ». Æleas [1] un roy de Scythie disoit luy sembler, qu'il ne differoit de rien de son palefrenier quand il estoit oisif. Dionysius l'ancien enquis un jour s'il estoit jamais oisif, respondit: « Dieu me garde que cela jamais m'adviene » : par ce que l'arc, comme dit le commun proverbe, pour estre trop tendu, se gaste et se rompt, et l'ame pour estre trop laschée.

XL. Car les musiciens mesmes, s'ils discontinuent trop longuement à ouïr des accords, et les

[1] Grec, Atéas. Justin le nomme Athéas. Il régnoit du tems de Philippe, père d'Alexandre V. Just. L. IX, ch. 2.

geometres à prouver des propositions, et les arithmeticiens à s'exercer aux comptes, ordinairement, avec les actions, ils viennent à diminuer aussi par l'aage les habitudes qu'ils avoient acquises en leurs arts, encore qu'elles ne soient pas actives, ains speculatives: mais l'habitude politique qui est une prudence, un sens rassis, une justice, et outre cela, une experience qui sçait bien en toutes occurences choisir et prendre le poinct de l'occasion, une suffisance de pouvoir par bonnes paroles persuader ce qu'il fault: ceste habitude et science là, dis-je, ne se peult entretenir qu'en parlant souvent en public, en faisant affaires, en discourant, et en jugeant: et seroit bien estrange si en quittant tous ces beaux exercices là, elle laissoit escouler de son ame tant de si belles et de si grandes vertus: car il est vraisemblable qu'en ce faisant, l'humanité, la sociale courtoisie, et la gratitude avec le temps par desaccoustumance, s'aneantissent et s'esvanouissent.

XLI. Si doncques tu avois pour ton pere Thitonus [1], qui fust bien immortel, mais qui pour sa grande vieillesse eust besoing d'estre tousjours bien soigneusement pensé et traicté, voudrois-tu bien fuir les moyens de te lasser de luy faire service, de l'entretenir, de le secourir, soubs couleur de dire que tu luy aurois servy bien longuement? Et nostre patrie, ou nostre *matrie*, ainsi que les Candiots la nomment, qui est encore plus vieille, qui a sur nous de plus grands droicts et

[1] Tithon, mari de l'Aurore.

de plus estroictes obligations que n'ont ny le pere ny la mere, bien qu'elle soit de longue durée, si n'est elle pas neantmoins sans vieillir, ny ayant en soy tout ce qu'il luy fault, ains a tousjours besoing d'un grand œil sur elle, de grand secours et de grande vigilance, elle tire à soy, et retient l'homme d'honneur politique,

En le tirant par la robbe derriere [1],
Et le gardant qu'il ne s'en aille arriere,

Tu sçais qu'il y a plusieurs Pithiades ([2] c'est à dire, plusieurs termes de cinq années) que j'exerce la presbtrise d'Apollo Pythien, toutefois je crois que tu ne me voudrois pas dire: « Plutarque, tu « as assez sacrifié, tu as assez fait de processions, « tu as assez mené de danses : maintenant que tu « es vieil et ancien, il est temps que tu quittes « la couronne que tu as sur la teste, et que tu « abandonnes l'oracle, à cause de ta vieillesse »: Aussi ne fault il pas que tu penses qu'il te soit loisible maintenant, à cause de ton grand aage, abandonner le sainct service de Jupiter, garde des villes, et president aux assemblées de conseil de ville, toy qui es souverain presbtre et grand prophete des sainctes cerimonies de la religion politique, en laquelle tu as de si longue main faict profession.

[1] Iliade, l. XV, v. 9. c.

[2] Ceci n'est point dans le grec. Les jeux pythiques se célébroient la troisième année des olympiades. Une pythiade n'est donc qu'un espace de quatre ans, comme une olympiade.

XLIII. Mais laissant à part, si tu me crois, tous ces argumens qui pourroient distraire et retirer l'homme vieil de l'administration publique, considerons et discourons un petit sur cecy, que nous ne façions entreprendre à la vieillesse aucun travail qui luy soit trop grief ou indigne d'elle, attendu qu'au gouvernement universel de la chose publique, il y a beaucoup de parties bien seantes et convenables à l'aage, auquel toy et moy de present sommes arrivez : car ainsi comme si le devoir nous commandoit de continuer de chanter toute nostre vie, il ne fauldroit pas qu'estans devenus vieux, nous suyvissions les tons les plus aigus et les plus efforcez, attendu qu'il y a plusieurs diverses tensions et differentes sortes de voix, que les musiciens appellent harmonie : ains voudroit la raison que nous prinsions celuy des tons qui seroit le plus facile à nostre aage, et plus sortable à noz meurs : aussi puis que le parler et le manier affaires, est aux hommes plus selon nature toute leur vie, que non pas aux cygnes le chanter jusques à la fin, il ne nous fault pas abandonner l'action comme une lyre qui seroit trop haultainement montée, mais il la fault un peu relascher en prenant les charges moins laborieuses, plus moderées, et mieulx accordantes aux forces et meurs des vieilles gens : car nous ne laissons pas les corps mesmes sans exercice et sans mouvement quelconque, pource que desormais nous ne pouvons plus manier ny la marre

à labourer la terre, ny les plombées [1] à sauter, ny lancer la barre, ou jetter la pierre au loing, ou escrimer avec l'espée et rondelle, comme nous avons fait autrefois, mais les uns s'exercitans à des branloires ou à se promener en devisant doulcement, resveillent les esprits et soufflent pour allumer la chaleur naturelle : parquoy ne nous laissons pas refroidir ny glacer du tout par paresse, ny aussi par nous trop charger de tous offices, ny vouloir mettre la main à toute administration, ne contraignons pas la vieillesse convaincue d'impuissance de venir jusques à ces paroles,

O droicte main combien tu aurois cher
Prendre la lance et en escarmoucher,
Mais la foiblesse empesche ceste envie.

XLIV. Car on ne trouve pas bon que celuy mesme qui le peult faire, et qui est en la fleur de son aage, mette sur ses espaules tous les affaires de la chose publique, sans en vouloir laisser aller rien qui soit aux autres, ainsi comme les stoïques disent que fait Jupiter, se fourrant par tout et se meslant de tout par une insatiable cupidité de gloire, ou par envie qu'il porte à ceulx qui en quelque sorte que ce soit veulent avoir leur part de l'honneur et de l'authorité en la chose publique. Mais à un homme vieil, encore que vous ostiez le decriement qu'il y a, ce seroit une ambition fort penible et fort laborieuse de se vouloir trouver à toute election et sortition d'office, et une curiosité miserable d'espier l'heure de tout ju-

[1] Voyez les Observations.

gement et de toute assemblée de conseil, et une convoitise d'honneur insupportable de ravir toute occasion d'ambassade, et de porter la parole en defension publique: car encore qu'on le peust faire avec la grace et bienveuillance d'un chascun, si est il grief et outre la puissance de l'aage: mais il leur en advient tout le contraire, car ils sont haïs des jeunes, pource qu'ils ne leur laissent eschapper aucune occasion ne moyen de rien faire, ny de se poulser en avant: et envers leurs egaux, ceste convoitise de vouloir tenir le premier lieu par tout, et d'avoir l'authorité de toutes choses, n'est pas moins diffamée et hayë que l'avarice ou la dissolution en voluptez des autres vieillards.

XLV. Parquoy ainsi comme lon dit, qu'Alexandre le grand ne voulant pas charger son cheval Bucephale, quand il fut un peu vieil, montoit sur d'autres chevaux devant le combat, pour aller revisiter son armée en bataille, et après qu'il l'avoit toute rengée en ordonnance de combattre, et qu'il avoit donné le mot, il remontoit sur luy, et tout aussi tost faisoit marcher droit contre les ennemis, et hazardoit la bataille: aussi l'homme politique, s'il a bon jugement, se regentera soymesme quand il se sentira vieil, tenant les resnes en la main, et s'abstiendra des charges qui ne seront point necessaires, et laissera manier aux jeunes gens la chose publique en affaires de petite importance, mais en ceulx de grand poids et de grande consequence, luy mes-

me y mettra la main à bon esciant, au contraire de ce que font les champions des jeux de prix publiques, qui contregardent leurs corps sans toucher aucunement ny travailler aux labeurs necessaires, pour les employer aux superflus et inutiles: mais nous au contraire, laissans passer les petites et legeres charges, nous reserverons aux serieuses et grandes: car à un jeune homme, comme dit Homere, egalement tout luy advient bien, tout le monde luy rit, tout le monde l'aime: s'il entreprent de petits affaires et beaucoup, on dit qu'il est populaire et laborieux: s'il en entreprent de grands et honorables, on l'appelle genereux et magnanime: et y a des occurrences, où la temerité mesme et l'opiniastreté ont grace et bienseance en ceulx qui sont frais et jeunes.

XLVI. Mais un homme d'aage, qui en l'administration publique a bien le cœur de prendre des commissions basses et viles, comme seroit de bailler à ferme des peages, ou de faire curer un port, ou d'accoustrer une place publique, et outre d'aller en poste en des ambassades et voyages devers des seigneurs et des princes, où il n'y a rien de necessaire ny de grave à traitter, ains seulement pour les aller saluër et leur faire court: quant à moy, à te dire la verité, mon bon amy, je treuve cela plus tost digne de compassion, que d'imitation: mais aux autres à l'adventure semblera il fascheux, odieux et importun: car ce n'est pas l'aage auquel l'homme se doive empescher d'offices, sinon de ceulx où il y a dignité

et grandeur, comme est celuy que tu exerces maintenant à Athenes, la presidence du senat d'Areopage : et certes aussi la dignité de conseiller en l'assemblée des estats generaux de toute la Grece qui s'appellent *Amphictyons*, que ton païs t'a deferée pour toute ta vie, où il y a un doux labeur, et un travail fort aisé à supporter : encore ne fault il pas poursuivre tels honneurs, mais bien en les fuyant les exercer : ny comme les demandans, ains comme refusans les accepter, ny recevoir telles charges comme pour s'en honorer, ains plus tost comme se donnant soy-mesme pour honorer les charges.

XLVII. Car ce n'est pas honte, ainsi que disoit Tiberius Cæsar, à homme qui a passé soixante ans, de tendre son poulx à taster au medecin, mais bien plus grande honte est-ce de tendre la main au peuple, en le priant de donner sa voix et son suffrage à l'election d'offices : car cela est trop vil et trop bas. Comme au contraire il y a de la grandeur venerable, et de la dignité honorable, quand le peuple a esleu un personnage, qu'il l'appelle et qu'il l'attent sur la place, de descendre alors, sortir de sa maison, en faisant honneur et caresse à l'assistance du peuple, embrasser et recevoir son present, digne veritablement d'une honorable vieillesse.

XLVIII. Ainsi fault il semblablement que l'homme vieil use de sa parole en assemblée de ville, ne sautant pas à tout propos sur la tribune aux harengues, ny ne contredisant pas ordinai-

rement comme un coq qui contrechante quand il en oit chanter d'autres, à tous ceulx qui harengueront, ny ne debridant pas la reverence que les jeunes gens ont envers luy, en estrivant et s'attachant souvent de paroles à eulx, et leur donnant luy-mesme matiere de s'exerciter et accoustumer à luy desobeïr, et à ne le plus vouloir ouïr, ains fault qu'il passe outre quelquefois, ne faisant pas semblant de rien voir, ny ouïr, leur permettant un petit de braver et de secouër le mords, sans s'y trouver present, ny trop curieusement rechercher tout ce qui s'est ou fait ou dit, quand le danger ny est pas grand, et qu'il n'est question ny du salut, ny de l'honneur et de la reputation du païs : car là il ne fault pas attendre qu'on l'appelle, ains y fault de soy-mesme aller courant contre la puissance de l'aage, en se faisant plus tost soustenir soubs le bras, ou bien porter dedans une chaire, ainsi comme on lit que feit anciennement le vieil Appius Claudius, lequel entendant que le senat Romain, après une grosse bataille que le roy Pyrrhus avoit gaignée sur eulx, se laissoit aller à recevoir propos de paix, ne le peut supporter, combien qu'il eust perdu la veuë des deux yeux, ains se feit porter à travers la place jusques dedans la salle du senat, et entré qu'il fut, se dressa sur ses pieds au milieu des senateurs, en leur disant, que paravant il avoit eu regret d'estre privé des yeux, mais que lors il souhaitteroit mesme de ne rien ouïr, à fin qu'il n'entendist point les villains conseils qu'ils pre-

noient, et les lasches exploicts qu'ils faisoient: et après, partie en les reprenant aigrement, partie en leur remonstrant et les excitant, il feit en sorte qu'il leur persuada de remettre promptement la main aux armes pour combattre à l'encontre de Pyrrhus pour l'empire et seigneurie de l'Italie. Et Solon, comme les flatteries de Pisistratus, dont il abusoit le peuple d'Athenes, fussent apertement descouvertes ne pretendre à autre fin qu'à usurper la tyrannie, et que personne n'osast entreprendre de luy faire teste, et de l'en empescher, luy seul tirant ses armes dehors, et les mettant en la rue devant la porte de sa maison, crioit à ses citoyens qu'ils luy voulussent aider: ce qu'entendant Pisistratus envoya devers luy, demander sur quoy il fondoit son asseurance de faire telles choses: il respondit, sur sa vieillesse.

XLIX. Les occurrences si necessaires et si belles, comme celles là, rallument et resuscitent les vieillards ja tous estaincts, prouveu qu'ils respirent encore: mais en autres moindres l'homme vieil fera sagement de s'excuser aucunefois, et refuser les charges petites et basses, où il y a plus d'occupation pour ceulx qui les font que de necessité ny utilité pour ceulx qui les font faire. Et quelquefois, attendant qu'on l'appelle, qu'on le desire, et qu'on l'envoye querir jusques en sa maison, il en aura plus de foy et d'authorité envers ses citoyens, quand il descendra à leur requeste. Et quand bien il sera present, il laissera dire la plus part aux jeunes gens, comme estant juge

d'une contention et æmulation civile entre eulx, prouveu qu'elle ne passe point un certain moyen: car alors il les reprendra doulcement, leur ostant avec une façon amiable, toutes opiniastres contentions, toutes injures et tous courroux. Et s'il est question de dire et recueillir les advis et opinions, reconfortant celuy qui fauldra, sans le vituperer ny blasmer, enseignant et louant hardiment celuy qui aura bien rencontré, et se laissant vaincre volontairement, en leur quittant le gaigner et surmonter souventefois, à fin que le cœur leur croisse, et qu'ils s'asseurent, et suppleant à quelques-uns, en les louant, ce qui sera defectueux en leur opinion, ainsi comme feit le bon vieillard Nestor en Homere,

Il n'y aura de tous les Grejois ame [1]
Qui ton parler contredie ny blasme
Certainement: mais cela n'est pas tout,
Car tu n'es pas allé jusques au bout:
Aussi es tu jeune à veoir ton visage,
Estre mon fils tu pourrois quant à l'aage.

L. Mais encore sera-ce plus civilement fait de ne les reprendre point ouvertement, ny publiquement avec une aigre piqueure qui abbat et ravalle fort le cœur aux jeunes gens, mais plus tost à part en privé, mesmement ceulx que lon cognoistra bien nez pour le maniement des affaires, en les instruisant et les mettant amiablement sur les erres de quelques bons propos et quelques bonnes

[1] Iliade, l. IX, v. 55. C.

opinions et inventions qu'ils pourroient mettre en avant, en les incitant tousjours à toutes entreprises honestes, en leur eslevant le courage, et leur rendant le peuple du commancement doulx et maniable : comme ceulx qui monstrent aux jeunes gens à piquer les chevaux, leur en baillent un qui soit facile au montouer, et si d'adventure quelqu'un estoit tombé à l'entrée, ne le laissant pas desesperer ny perdre le courage, ains le relevant et reconfortant, comme jadis Aristides feit Cimon, et Mnesiphilus Themistocles que le peuple du commancement ne pouvoit gouster, et qui avoient mauvais nom en la ville pour estre desbauchez et dissolus : et ces gens de bien là les releverent et les encouragerent. Aussi dit on que Demosthenes à son entrée fut rebuté par le peuple, dont il estoit desesperé, jusques à ce que l'un des anciens de la ville, qui avoit autrefois ouy Pericles harenguant au peuple, le prit et luy dit qu'il ressembloit du tout en sa façon de faire et de dire à ce personnage là, et que pour ceste occasion il avoit grand tort de se desesperer et de perdre courage. Semblablement aussi Euripides tout de mesme reconforta Timotheus le musicien qui à sa premiere arrivée fut sifflé par le peuple, comme violant et corrompant la musique par la nouvelleté qu'il y introduisoit, luy disant qu'il ne se decourageast point pour cela, et qu'il ne passeroit pas gueres de temps qu'il auroit tous les theatres à sa devotion.

LI. Brief, tout ainsi que le temps prefix aux vierges

vierges vestales à Rome est divisé en trois parties, la premiere pour apprendre ce qu'il fault faire en leur religion, la seconde pour le faire, et la tierce pour le monstrer aux jeunes: et semblablement en la ville d'Ephese chascune de celles qui sont vouées au service de Diane, s'appelle premierement *Mellieren*, comme qui diroit novice qui doit devenir prebstresse: et puis après *Ieren*, c'est à dire prebstresse: et pour le troisieme, *Parieren*, comme qui diroit oultre prebstresse: aussi celuy qui est parfaitement politique du commancement apprent à manier affaires, et se rend profès, par maniere de dire en celle religion: et puis à la fin il enseigne les autres, regente les novices, et leur monstre les secrets: car presider, et estre comme parrein à ceulx qui combattent, n'est pas combattre: mais celuy qui enseigne et dresse un jeune homme aux affaires publiques, luy monstrant comme dit Homere,

A bien parler, et aussi à bien faire [1],

est utile et profite à la chose publique, non en petit service, mais en ministere de consequence grande, et auquel premierement et principalement visa et tendit Lycurgus, c'est à sçavoir à accoustumer les jeunes gens dès leur enfance à porter honneur et obeïr à tout vieillard, ne plus ne moins qu'à leur maistre et legislateur: car à quelle intention auroit dit Lysander qu'il n'y a lieu au monde, auquel il feist si bien vieillir qu'en

[1] Iliade, l. IX, v. 443. C.

Lacedæmone, est-ce pource qu'il soit là permis aux vieillards plus qu'aux autres de labourer la terre, de prester à usure, de jouër aux dez, assis ([1] en un berlan), et de boire en joüant? Je croy que personne ne le dira, mais pource qu'ils n'ont pas l'œil sur ce qui est du public seulement, ains particulierement aussi sur les jeunes gens, prenans garde soigneusement, et non point par acquit en passant, comme ils exercent leurs personnes, comment ils se jouënt, comment ils vivent ensemble, en se montrant terribles à ceulx qui faillent, venerables et desirables aux bons: car les jeunes gens les vont chercher par tout, et leur font la court, pource que les vieux les rendent tousjours de plus en plus honestes, et leur accroissent la generosité de leur courage sans envie quelconque.

LII. Car ceste passion n'estant convenable à nulle partie de l'aage de l'homme, encore a elle des noms beaux et honestes ès jeunes gens, parce qu'on l'appelle emulation, jalousie et desir d'honneur, là où ès vieilles gens elle seroit de tout point importune, sauvage, et signe de cœur lasche: pourtant fault-il que l'homme vieil politique soit fort esloigné de toute passion d'envie, et ne face pas comme les vieux troncs d'arbres qui manifestement ostent et empeschent la naissance et croissance des petits arbrisseaux qui germent à l'entour et dessoubs: au contraire fault qu'il reçoive amiablement, et qu'il s'offre et s'exhibe à

[1] Ceci n'est pas dans le grec.

ceulx qui se prennent, et qui s'entrelassent par frequentation avec luy, en les adressant et conduisant comme par la main, et les nourrissant, non seulement de bonnes instructions et sages conseils et advertissements, mais aussi en leur laissant et cedant les moyens de faire quelques actes de gouvernement, dont il leur viene de l'honneur et de la gloire, et des commissions qui ne soient point dommageables au public, et soient bien aggreables et plaisantes au commun peuple: mais celles où il y a d'entrée de la dureté rebourse et de la difficulté dangereuse (comme ès medecines qui donnent des trenchées sur le poinct qu'on les prent) et l'honneur et profit en vient après, il ne fault pas mettre les jeunes gens d'arrivée à ces charges là, ny les exposer aux troubles et crieries d'une commune mutine et mal aisée à contenter avant qu'ils y soient accoustumez, ains plus tost doit l'homme de bien prendre sur soy les malveuillances du peuple pour le bien public: car cela luy rendra les jeunes gens plus affectionnez et plus prompts à entreprendre tous autres services.

LIII. Mais oultre tout cela il se fault souvenir, que administrer la chose publique n'est pas seulement exercer un magistrat, aller en ambassade, et crier bien hault en une assemblée de conseil, ny se tourmenter le cœur et le corps en une tribune aux harengues, à force de prescher le peuple, mettre en avant force decrets et force edicts, en quoy le commun estime que consiste toute l'entre-

mise du gouvernement, comme ils pensent que philosopher soit seulement discourir et disputer de la philosophie dessus une chaire en une eschole, ou bien en escrire et composer des livres : et cependant ils ne cognoissent point l'administration civile ny la philosophie continuelle qui se voit ès œuvres et actions quotidianes : c'est, comme disoit Dicæarchus [1], que lon estime communement que faire des tours et retours, allées et venues dedans une galerie, soit se promener, non pas aller aux champs, ny veoir un sien amy. Or fault il croire que gouverner la chose publique et philosopher, c'est tout un : de sorte que Socrates ne philosophoit pas seulement quand il avoit fait apprester des bancs, et qu'il se mettoit en sa chaire, ou qu'il observoit l'heure de la lecture et de la conference, ou du promenouer, qu'il avoit assignée à ses familiers : mais aussi quand il se jouoit aucunefois, quand il beuvoit et mangeoit, quand il estoit au camp, ou qu'il marchandoit [2] avec eulx : et finablement alors qu'il estoit en prison et qu'il beuvoit le poison de la ciguë, ayant le premier monstré et fait veoir, que la vie de l'homme en tout temps, en toute partie, en toutes passions, et toutes affaires universellement reçoit l'usage de la philosophie.

LIV. Autant en fault il semblablement penser de l'administration civile, que les fols et mes-

[1] Philosophe péripatéticien, disciple d'Aristote. V. Ménage sur Diogène Laërce, L. I, 40, et III, 4.

[2] Grec, ou au marché.

chants n'administrent point la chose publique, ne quand ils sont capitaines generaux d'armées, ne quand ils sont chanceliers, ny quand ils harenguent au peuple, mais qu'ils flattent la commune pour s'insinuer en sa bonne grace, qu'ils declament par ostentation, qu'il brassent quelque sedition, ou qu'ils font quelque charge à laquelle ils sont contraints par force. Mais au contraire, le bon et vray policien qui aime ses citoyens, qui aime sa patrie, qui a soing et amour du bien public, encore que jamais il ne veste le manteau et habit de capitaine et gouverneur, si est-ce que tousjours il fait office de gouverneur et d'administrateur public, en exhortant et incitant ceulx qui le peuvent faire, en instruisant ceulx qui ne le savent pas, en assistant à ceulx qui luy demandent conseil, en destournant ceulx qui ont mauvaise volonté, confirmant et encourageant ceulx qui l'ont bonne, et en monstrant clairement par effect en toutes ses actions, que ce n'est point par forme d'acquit qu'il s'entremet des affaires publiques, ny là où il y a quelque interest pour luy ou pour les siens, ou qu'il y est nommeement appellé, qu'il va le premier au theatre, et qu'il se trouve le premier en la salle du conseil, ny que ce n'est point par maniere d'esbattement comme s'il y alloit pour y veoir joüer des jeux, ou pour ouïr quelque plaisante musique quand il est là, ains au contraire quand il n'y peult estre present de corps, qu'il y soit de l'esprit, et par soigneusement s'en enquerir, en approuvant aucunes des

choses qui s'y seront faittes, et se malcontentant des autres.

LV. Car ny Aristides à Athenes, ny Caton à Rome, ne furent par plusieurs fois en magistrat [1], et toutefois ils ne laisserent pas d'estre toute leur vie en action pour le bien et service de leur païs. Et Epaminondas feit bien de grands actes et plusieurs durant qu'il fut capitaine general de la Bœoce, mais on en recite un de luy n'estant ny general, ny ayant charge quelconque, qu'il feit en la Thessalie, lequel n'est pas moindre que pas un des autres : quand les capitaines de Thebes ayans jetté l'armée en des lieux aspres et malaisez se trouverent chargez par les ennemis qui les pressoient fort, tellement qu'ils estoient en grand trouble et en grand effroy, luy qui estoit devant entre les gens de pied, fut rappellé, là où à son arrivée premierement il appaisa tout le trouble et l'effroi, en les asseurant de sa presence, puis il remeit en ordre, et rangea en battaille l'armée qui estoit toute confuse et esbranlée, et la tirant facilement hors de ce mauvais passage, la presenta en teste aux ennemis, qui en furent si esmerveillez qu'ils changerent d'advis, et se retirerent.

LVI. Et Agis le roi de Lacedæmone, comme il menoit desja son armée toute rengée en battaille pour combattre les ennemis au païs d'Arcadie, il y eut quelqu'un des anciens de Sparte qui luy cria, sire roy, tu penses remedier à un mal

[1] Archonte ou consul.

par un autre : voulant entendre la trop facile retraite et departement de la ville d'Argos, laquelle il cuidoit couvrir par la presente importune promptitude de combattre, ainsi comme dit Thucidides [1] ; ce qu'ayant Agis entendu, le creut, et se retira lors, mais depuis il gaigna. . . . . .

LVII. Il faisoit tous les jours mettre sa chaire près la porte du palais : et bien souvent les ephores se levans de leur parquet s'en alloient devers luy pour avoir son advis et prendre son conseil sur les plus importans affaires : car il estoit tenu pour homme de fort bon sens, et le renomme lon pour un grand sage homme. Et pourtant un jour que la force de son corps estoit desja toute aneantie, tellement qu'il ne bougeoit presque plus du lict, les ephores luy manderent qu'il s'en vint en la place : il se leva du lict, et se meit bien en devoir d'y aller : mais ayant marché un petit à grande peine et grande difficulté, il rencontra de petits garsons en son chemin, auxquels il demanda, s'ils sçavoient rien plus fort que la necessité d'obeïr à son maistre : ils luy respondirent, le non pouvoir ; ainsi faisant compte que son impuissance devoit estre la fin et borne de son obeïssance, il s'en retourna en sa maison : car il ne fault pas que la bonne volonté faille devant la puissance : mais quand elle est faillie, aussi ne la doit on pas forcer.

LVIII. Aussi dit on que Scipion se servoit tousjours et à la guerre, et en la ville, du conseil de

[1] Voyez les Observations.

Caïus Lælius, de maniere qu'il y en avoit de ce temps là qui disoient, des haults faicts d'armes qu'il executoit, que Lælius en estoit l'autheur, comme d'une comedie, et Scipion le joueur qui les jouoit. Et Ciceron luymesme confesse, que les plus grands et plus honorables conseils qu'il exploita en son consulat, moyennant lesquels il preserva son païs, il les consulta avec le philosophe Publius Nigidius. Ainsi n'y a il rien qui empesche les vieilles gens de pouvoir servir et profiter au public en plusieurs sortes de gouvernement, soit de bonne parole, de bon conseil, de liberté et authorité de franchement parler, et de sage soing, comme disent les poëtes : car ce ne sont pas les pieds, ny les mains, ny toute la force du corps seulement qui sont parties et biens de la chose publique, ains sont premierement et principalement l'ame et les beautez d'icelle, comme la justice, la temperance, et la prudence, lesquelles venans tard à leur perfection, il n'y auroit point de propos, qu'elle [1] jouist d'une maison, d'une terre, et de tous autres biens et heritages de ses citoyens, et que d'eulx mesmes elle n'en peust plus tirer aucun profit en commun pour le bien public du païs, à cause de leur long temps, lequel ne leur oste pas tant de forces de pouvoir servir, comme il leur adjouste de suffisance aux facultez requises pour commander et regir. Voyla pourquoy lon figure les hermes, c'est à dire les statues

[1] La patrie.

de Mercure, en vieil aage, n'ayans ne pieds ny mains, mais les parties naturelles tendues, donnant par là couvertement à entendre, que lon n'a pas beaucoup affaire du labeur corporel des hommes vieux, prouveu qu'ils ayent la parole active et feconde ainsi comme il appartient.

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES

DES ANCIENS ROIS ET CAPITAINES.

Plutarque offre son ouvrage à Trajan. II. *Ce traité est plus court, et présente en quelque sorte la substance et le germe de ce qui est contenu dans les Vies des Hommes illustres.* III. *Apophthegmes de Cyrus.* IV. *De Darius.* V. *Double inscription du tombeau de Sémiramis.* VI. *Divers traits de Xerxès.* VII. *d'Artaxerce Longuemain.* VIII. *Paroles de Cyrus le jeune.* IX. *D'Artaxerce Memnon.* X. *De Parisatis.* XI. *D'Oronte.* XII. *De Memnon.* XIII. *Serment que les rois d'Egypte exigeoient des Juges en les installant.* XIV. *Belle réponse de Poltys.* XV. *Apophthegme de Térès.* XVI. *Trait singulier de Cotys.* XVII. *Anecdote d'Idathyrse.* XVIII. *Différens traits d'Atéas* XIX. *Emblême d'union proposé par Scilure à ses enfans.* XX. *Plusieurs traits de Gélon.* XXI. *D'Hiéron et de sa femme.* XXII. *De Denys l'ancien.* XXIII. *Apophthegmes de Denys le jeune.* XXIV. *D'Agathocle.* XXV. *De Dion.* XXVI. *D'Archélaüs.* XXVII. *De Philippe.* XXVIII. *D'Alexandre.* XXIX. *De Ptolémée.* XXX. *D'Antigonus.* XXXI. *De Démétrius.* XXXII. *D'Antigonus second.* XXXIII. *De Lysimachus.* XXXIV. *D'Antipater.* XXXV. *D'Antiochus III.* XXXVI. *D'Antiochus l'Epervier.* XXXVII. *D'Eumène.* XXXVIII. *De Pyrrhus.*

XXXIX. *D'Antiochus.* XL. *De Thémistocle.* XLI. *De Myronide.* XLII. *D'Aristide.* XLIII. *De Périclès.* XLIV. *D'Alcibiade.* XLV. *De Lamachus.* XLVI. *D'Iphicrate.* XLVII. *De Timothée.* XLVIII. *De Chabrias.* XLIX. *D'Hégesippe.* L. *De Pythéas.* LI. *De Phocion.* LII. *De Pisistrate.* LIII. *De Démétrius de Phalère.* LIV. *De Lycurgue.* LV. *De Charilaüs.* LVI. *De Teleclus.* LVII. *De Théopompe.* LVIII. *D'Archidame.* LIX. *De Brasidas.* LX. *D'Agis.* LXI. *De Lysandre.* LXII. *D'Agésilas.* LXIII. *D'Archidame, fils d'Agésilas.* LXIV. *D'Agis le jeune.* LXV. *De Cléomène.* LXVI. *De Pédarète.* LXVII. *De Damonidas.* LXVIII. *De Nicostrate.* LXIX. *D'Eudamonidas.* LXX. *D'Antiochus.* LXXI. *D'Antalcidas.* LXXII. *D'Epaminondas.* LXXIII. *De Pélopidas.*

LES DICTS NOTABLES DES ANCIENS ROYS, PRINCES ET GRANDS CAPITAINES.

Artaxerxes le roy de Perse, ô très puissant empereur Cæsar Trajan, estimoit que c'estoit acte de magnanimité, et bonté royale, non moins prendre en gré et recevoir avec bon visage de petits presens, que d'en donner de grands. Et pourtant comme quelquefois en passant chemin, un pauvre manœuvre gagnant sa vie à la sueur de son corps, n'ayant autre chose que luy presenter, lui eust offert de l'eau qu'il venoit de puiser en la riviere avec ses deux mains, il la reçeut joyeusement, et s'en prit à soubrire, mesurant la grace de l'offre, non à la valeur du present, mais à la bonne volonté de celuy qui le presentoit : et suivant ce propos, Lycurgus ordonna en la cité de Sparte les sacrifices de la moindre despense qu'il peult, à fin, ce disoit-il, que ses citoyens eussent moyen tousjours et en tous lieux, d'honorer promptement et facilement les dieux, de ce qu'ils auroient à la main. Et pourautant, sire, que de mesme volonté et intention je vous offre de petits presens, comme les premices, par maniere de dire, les plus communes de la philosophie, je vous supplie de recevoir en gré avec ma bonne affection, l'utilité de ces beaux dicts notables que je vous ay receuillis, pource

qu'ils vous peuvent servir à cognoistre quelles ont esté la nature et les meurs de ces grands personnages du temps passé, attendu qu'elles apparoissent mieux bién souvent, et se descouvrent plus clairement en leurs dicts, que non pas en leurs faicts.

II. Il est bien vray que nous avons en une autre œuvre compilé les vies des plus illustres personnages, tant en armes qu'en conseil, comme capitaines, legislateurs, roys et empereurs, qui aient oncques esté entre les Romains et entre les Grecs : mais en la plus part de leurs faicts et gestes la fortune y est ordinairement meslée : là où ès paroles qu'ils ont dittes et aux propos qu'ils ont tenus, sur l'heure mesme de leurs faicts, de leurs passions et de leurs accidents, on apperçoit plus clairement et plus nettement, comme dedans des miroirs, quel estoit le cœur et la pensée de chascun d'eulx : au moyen dequoy Siramnes gentilhomme Persien respondit à quelques uns qui s'esmerveilloient comme ses entreprises ne succedoient heureusement, veu que ses propos estoient si sages : « C'est, dit-il, « pource que je suis seul maistre de mes propos, « mais des effects, c'est la fortune et le roy ». Or en l'autre œuvre des Vies, les dicts notables de ces grands personnages sont accompagnez de la narration de leurs faicts bien au long escrits, tellement qu'ils requierent un homme de grand loysir, et qui prenne plaisir à ouïr et à lire : mais en ce livre cy, n'y ayant que les eschantillons, par maniere de dire, ou les semences extraictes à part de leurs vies, la lecture d'iceluy, à mon advis ne vous

occupera point le temps que vous devez à vos affaires, attendu qu'en peu de paroles vous y verrez le naturel depaint au vif de plusieurs personnages dignes de memoire[1].

III. Les Perses aiment ceulx qui ont le nez aquilin, c'est à dire, courbé comme le bec d'un aigle, et les estiment les plus beaux, pour autant que Cyrus, celuy de leurs roys, qu'ils ont le plus aimé, avoit le nez ainsi faict. Or disoit ce roy là, « Que « ceulx qui ne vouloient faire du bien à eulx mesmes, « estoient contraincts d'en faire aux autres : disoit aussi, « qu'il n'appartenoit à nul de commander « qu'il ne fust meilleur que ceulx à qui il com« mandoit ».

Et comme les Perses voulussent changer de païs, et au lieu du leur qui estoit aspre et bossu, en prendre un autre qui estoit doulx et plain, il ne le voulut pas permettre, disant que les semences des plantes, et les meurs des hommes deviennent à la fin semblables aux lieux et contrées où ils demeurent.

IV. Darius pere de Xerxes, se louant soy-mesme, souloit dire, « Que ès battailles et perils de la « guerre il devenoit plus sage «.

Et ayant une année taxé les tailles et subsides qu'il vouloit lever sur ses subjects, il envoya querir les principaux hommes de chasque province, et leur demanda si les tributs qu'il leur avoit imposez estoient point griefs à supporter : Ils luy respondirent, que moyenement : adonc il ordonna, que nul ne payeroit que la moitié de sa cotte seulement.

[1] Voyez les Observations.

Et comme un jour qu'il eust ouvert une pomme de grenade belle et grosse à merveilles, et que quelqu'un des assistans lui demandast de quelle chose il voudroit avoir autant, comme il y avoit de grains dedans ceste pomme, Il respondit, de Zopyres : ce Zopyre estoit un vaillant capitaine et fidele amy, lesquel s'estant luy mesme deschiré le corps à coups de fouët, et coupé le nez et les oreilles, abusa tellemant par cette ruze les Babyloniens, qu'ils se fierent en luy du gouvernement de leur cité, laquelle depuis il livra entre les mains de Darius, qui par plusieurs fois depuis asseura qu'il aimeroit mieulx avoir Zopyrus entier de tous ses membres, que gaigner cent telles citez comme estoit celle de Babylone.

V. La royne Semiramis ayant fait construire sa sepulture, feit engraver dessus ceste inscription : *Le roy qui aura affaire d'argent face demolir ceste sepulture, et il en trouvera autant comme il en voudra.* Darius la feit ouvrir, et n'y trouva point d'argent, mais bien rencontra il d'autres lettres qui disoient, « Si tu n'eusses esté mauvais homme, et « d'une avarice insatiable, tu n'eusses point remué « les sepultures des trespassez ».

VI. Arimenes, frere de Xerxes fils de Darius, querellant à l'encontre de son frere le royaume de Perse, descendit de la province Bactrienne où il se tenoit : son frere luy envoya des presens au devant, et commanda à ceulx qui les luy presentoient de sa part, de lui dire, Ton frere Xerxes t'honore de ses presens pour ceste heure, mais il t'assure que

si une fois il est déclaré roy, tu seras le plus grand homme qui soit auprès de luy : et de faict Xerxes ayant esté jugé roy, Arimenes fust le premier qui luy feit hommage, et luy meit le diademe royal à l'entour de la teste, aussi le roy son frere lui donna le second lieu d'honneur et d'authorité après luy, en tout son royaume.

Et estant indigné à l'encontre des Babyloniens pour autant qu'ils s'estoient rebellez contre luy, après les avoir reconquis, il leur defendit de ne porter plus armes, et leur commanda de danser, chanter, jouër des haultbois, [1] paillarder, et taverner, et porter de longs sayes à plein fond.

Et comme on lui eust apporté des figues seiches à vendre, du païs de l'Attique, il dit, qu'il n'en mangeroit point qu'il n'eust conquis la region qui les portoit.

Ayant surpris quelques espions de nation Grecque dedans son camp, il ne leur feit aucun desplaisir, ains après leur avoir fait monstrer à seureté tout son camp, leur permeit de s'en retourner.

VII. Artaxerxes fils de Xerxes, celui qui fut surnommé Longuemain, pource qu'il avoit une main plus longue que l'autre, souloit dire, « Que « c'estoit plus chose royale [2] d'adjouter que d'os- « ter » : et fut le premier qui permeit à ceulx qui chassoient avec luy, de frapper les premiers la beste quand ils pourroient et voudroient.

[1] Lisez : « tenir taverne et mauvais lieux, et porter des « tuniques à plis ». C.

[2] De donner. C.

Aussi

Aussi fust-ce luy qui ordonna le premier, que les seigneurs qui auroient failly en leur estat (au lieu qu'on les souloit fouetter eulx mesmes) fussent despouillez, et leurs vestemens fouettez pour eulx : et au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux de la teste, qu'on leur ostast [1] leur hault chapeau seulement.

Il avoit un chambellan nommé Satibarzanes, qui luy demandoit quelque chose qui n'estoit ny juste ny raisonnable, et estant adverty qu'il faisoit ceste poursuitte en faveur de quelque autre, qui luy en avoit promis trente mille escus de Perse, qui s'appelloient dariques, il commanda au tresorier de son espargne, de luy apporter trente mille dariques : et en les luy donnant, luy dit : « Pren cest argent Satibarzanes, car pour te l'avoir donné, je n'en « seray pas plus pauvre : là où si j'eusse fait ce dont « tu me requerois, j'en eusse été plus injuste ».

VIII. Cyrus le jeune, pour esmouvoir les Lacedæmoniens à faire alliance et entrer en ligue avec luy, disoit, qu'il avoit le cœur plus gros que son frere le roy Artaxerxes, qu'il beuvoit plus de vin sans eau que luy, et le portoit mieulx : et que son frere estant à la chasse, à peine se pouvoit tenir à cheval, et en temps de danger, non pas en son throsne mesme : et pour les convier à luy envoyer de leurs hommes de guerre, il promettoit à ceulx qui viendroient à pied, qu'il leur donneroit des chevaux : et à ceulx qui auroient des chevaux, qu'il leur donneroit des charriots : et à ceulx qui auroient des

[1] Leur tiare. c.

metairies, qu'il leur donneroit des villages: à ceulx qui auroient des villages, qu'il leur donneroit des villes: et au reste, quand à l'or et à l'argent, qu'il leur en bailleroit tant, qu'il le fauldroit peser, non pas compter.

IX. Artaxerxes le frere de ce jeune Cyrus, qui fut surnommé *Grande-memoire*, non seulement donna libre accès et audience à tous ceulx qui eurent affaire à luy, mais qui plus est commanda encore à sa femme legitime, qu'elle ostast toutes les tapisseries qui couvroient et bouschoient son charriot, à celle fin que ceulx qui voudroient, peussent parler à elle mesme par les chemins.

Et comme un pauvre païsan luy eust fait present d'une belle et grosse pomme, en la recevant avec un bon visage, il dit: [1] Par le soleil (qui estoit le serment des Perses) il me semble que cest homme feroit d'une petite ville une grosse cité qui la luy bailleroit à gouverner.

Et comme en une desfaite son bagage lui eust esté tout pillé, estant contrainct de manger pour toute viande un peu de figues seiches avec du pain d'orge, « O dieux, dit-il, quelle volupté je n'avois « jamais essayée »!

V. Parysatis la mere de Cyrus et d'Artaxerxes disoit: « Que celuy qui vouloit faire quelque re- « monstrance à un roy, devoit user de paroles de « soye, c'est à dire, les plus doulces qu'il pourroit « choisir ».

XI. Orontes le gendre du roy Artaxerxes, ayant

[1] Par Mithras. c.

esté par un courroux du roy, condamné et privé de son estat, disoit que les mignons des roys et des princes ressembloient proprement aux doigts de ceulx qui comptent : car ainsi comme il les font valoir tantost un, et tantost dix mille : aussi ceulx qui sont à l'entour des princes peuvent une fois tout, et une autre fois peu ou rien du tout.

XII. Memnon capitaine Grec, qui feit la guerre pour Darius contre Alexandre, comme l'un de ses soudards vint en sa presence dire tout plein de villaines et outrageuses paroles à l'encontre d'Alexandre, luy donna sur la teste d'une lance qu'il tenoit en sa main, en luy disant : « Je te soudoye pour « guerroyer, et non pas pour injurier Alexandre ».

XIII. Les roys d'Egypte suivant une ancienne ordonnance de leurs païs, faisoient jurer les juges, quand ils les installoient en leurs offices, « Que quand « bien le roy leur commanderoit de juger injuste- « ment, ils ne le feroient pas pourtant ».

XIV. Du temps de la guerre de Troye, il y avoit en la Thrace un roy nommé Poltys, devers lequel tant les Grecs que les Troyens envoyerent pour avoir de luy secours : il leur feit response, « qu'il « estoit d'advis que Paris rendist Helene, et qu'au « lieu d'elle, il luy bailleroit deux belles femmes ».

XV. Teres le pere de Sitalces souloit dire, que quand il estoit de loysir, et qu'il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point de difference entre luy et son palefrenier.

XVI. Cotys rendit un lyon à celuy qui luy avoit

fait present d'un leopard : et pour autant qu'il estoit prompt à se courroucer, et aspre à punir ses serviteurs domestiques, quand ils avoient failly en leurs services : [1] comme un sien amy chez lequel il estoit logé, lui eust fait present de plusieurs vases et vaisselles de terre fort tenues et aisez à rompre, mais au demourant singulierement bien ouvrez et labourez, il donna bien des riches presens à celuy qui les luy avoit presentez, mais il les rompit et cassa tous entierement, de peur que par une soudaine cholere il ne chastiast trop aigrement ses serviteurs qui viendroient à les rompre.

XVII. Idathyrsus roi des Tartares, contre lequel Darius mena son armée, manda aux seigneurs des Pæoniens qu'ils rompissent le pont que Darius avoit fait faire sur la riviere de Danube pour passer en ses païs, à fin qu'en ce faisant ils se delivrassent de toute servitude : ce qu'ils ne voulurent pas faire, pource qu'ils vouloient garder leur foy à Darius : au moyen de quoy il les appelloit esclaves de bien, qui n'avoient point de volonté de s'enfuir.

XVIII. Ateas escrivit à Philippus roy de Macedoine, « Tu commandes aux Macedoniens qui sça- » vent bien combattre contre des hommes : mais « moy je commande aux Tartares, qui peuvent « combattre et la faim et la soif » : et comme luy mesme frottast et estrillast son cheval, il demanda aux ambassadeurs de Philippus, si leur maistre faisoit pas le semblable.

Ayant en une rencontre fait prisonnier de guerre

[1] Comme un sien hôte. c.

Ismenias excellent joueur de flustes : il luy commanda d'en jouër devant luy ; et comme tous les autres assistans s'esmerveillassent de son excellence, il jura qu'il prenoit plus de plaisir à ouïr un cheval hennir.

XIX. Scilurus laissant quatre vingts enfans masles, quand il fut prest à mourir se feit apporter un faisceau de javelots, qu'il presenta de reng à chascun de ses enfans, leur commandant de tascher à le rompre : et comme chascun d'eulx se fust efforcé de ce faire en vain, sans en pouvoir venir à bout, luy prenant chasque javelot à part, les rompit tous facilement l'un après l'autre : leur enseignant par ceste similitude qu'en se tenant bien joincts ensemble ils demoureroient forts et invincibles, mais s'ils se divisoient, et qu'ils entrassent en querelles les uns contre les autres, qu'ils se trouveroient foibles et faciles à desfaire.

XX. Gelon après avoir desfait les Carthaginois près la ville d'Himere, faisant paix avec eulx, les contraignit de mettre entre les articles du traicté, qu'ils ne sacrifieroient plus leurs enfans à Saturne.

Il menoit souvent les Syracusains aux champs autant pour labourer et planter, comme pour guerroyer, à fin que leurs terres en valussent mieulx estans bien labourées, et eulx ne devinssent pires à faulte de travailler.

Demandant un jour de l'argent à ses citoyens, ils commencerent à s'en mutiner : il leur dit : que c'estoit en intention de leur rendre, et de faict leur rendit après la guerre.

Et comme en un festin on presentast de reng la lyre à tous les conviez pour chanter dessus selon la coustume, et que tous les autres s'accommodassent à leur tour et chantassent, luy commandant qu'on luy amenast son cheval, voltigea et monta dessus aisement et dispostement.

XXI. Hieron, celuy qui fut tyran de Syracuse après Gelon, disoit que ceulx qui parloient à luy franchement et librement ne le faschoient et ne l'importunoient point : mais que ceulx qui reveloient un propos qu'il leur auroit dit en secret, faisoient tort non seulement à luy, mais aussi à ceulx à qui ils le disoient, pource que coustumierement nous haïssons non seulement ceulx qui rapportent, mais aussi ceulx qui escoutent ce que nous ne voudrions pas être sceu.

Quelqu'un luy reprocha un jour qu'il avoit l'haleine puante, à l'occasion de quoy il tensa sa femme de ce qu'elle ne luy en avoit jamais rien dit, elle lui respondit : « Je pensois que l'haleine de tous « les autres hommes sentist ainsi ».

Xenophanes natif de Colophone se plaignoit un jour à luy, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit pas le moyen d'entretenir deux serviteurs, et il luy respondit : « Et comment, Homere que tu « reprens et que tu blasme ordinaîrement, tout « mort qu'il est, en nourrit plus de dix mille ».

Il condamna Epicharmus, poëte comique, en quelque amende, d'autant qu'en la presence de sa femme il avoit dit quelques paroles villaines et deshonestes.

XXII. Dionysius le pere, comme les orateurs qui devoient harenguer devant le peuple tirassent au sort des lettres, pour sçavoir l'ordre, auquel ils auroient à parler, et que la lettre M luy fust escheutte, quelqu'un des assistans luy dit : « Ceste « M signifie Marotte (Dionysius) pource que tu « diras de grandes folies : Mais bien, dit-il, que « je seray monarque » : et de faict, après qu'il eut fait sa harengue, le peuple de Syracuse l'esleut capitaine general.

Et comme tout au commancement de sa tyrannie les Syracusains sousblevez à l'encontre de luy, le teinssent assiegé dedans son chasteau, ses amis luy conseilloient que volontairement il quittast et se demeist de ceste domination violente, s'il ne vouloit mourir honteusement, après qu'il seroit pris : mais luy ayant veu assommer un bœuf à un boucher, et observé qu'il estoit au premier coup tombé soudainement roide mort, « Et des, « dit-il, ne seroit-ce pas grand desplaisir, que « pour crainte de la mort qui dure si peu, et passe « si vistement, je quittasse une si belle et si grande « seigneurie ».

Ayant entendu que son propre fils, auquel il devoit laisser sa seigneurie [1], avoit violé et forcé la femme d'un des bourgeois de la ville : il luy demanda en cholere, quelle chose semblable il luy avoit jamais veu faire : le jeune homme luy respondit, « Aussi n'as tu pas eu un pere qui fust

[1] Avoit séduit. C.

« tyran » : il luy repliqua tout promptement, « Aussi n'auras tu point de fils qui le soit, si tu « ne te deportes de commettre de tels actes ». Une autrefois estant allé veoir son fils en son logis, et y voyant quantité grande de vases d'or et d'argent, il dit tout hault, « Il n'y a rien de sei« gneur et de prince en toy : veu que d'un si « grand nombre de vaisselle d'or et d'argent que « tu as eu de moy, tu n'en as pas sçeu faire un « amy ».

Il demandoit un jour de l'argent à ceulx de Syracuse, et eulx se plaignoient et se lamentoient, en le priant de les vouloir excuser, disans qu'ils n'en avoient point : luy au contraire leur en feit demander encore d'autre : ce qu'il feit jusques à deux ou trois fois coup sur coup. Et comme il continuast à leur en exiger encore davantage, il entendit qu'ils ne s'en faisoient plus que rire et gaudir, en se promenant parmy la place : adonc il commanda à ses receveurs de ne les plus presser, « Car c'est signe, dit-il, qu'ils n'ont plus rien, « puis qu'ils ne font plus de compte de nous ».

Sa mere estant desja vieille et hors d'aage de se marier, vouloit neantmoins à toute force estre mariée à un beau jeune homme : Il luy respondit, qu'il estoit bien en sa puissance de violer les loix de Syracuse, mais les loix de nature, non.

Et punissant asprement tous autres malfaiteurs, il pardonnoit aux voleurs, qui ostoient les robbes et manteaux à ceulx qu'ils rencontroient la nuict parmi les rues : à fin que les Syracusains

pour ceste occasion desistassent de faire festins et assemblées les uns avec les autres.

Il y eut une fois un estranger qui luy promit tout hault de luy enseigner à part en secret, à quoy il pourroit cognoistre ceulx qui conspiroient et machinoient contre luy : Dionysius le pria bien fort de luy dire : et l'autre allant devers luy, « Donne moy, dit il, un talent [1] (six cens es-« cus) à fin qu'il semble à ceulx de Syracuse que « tu aies appris de moy les signes ausquels tu pour-« ras descouvrir ceulx qui conjureront à l'encontre « de toy » : Il le luy donna, et feit semblant d'avoir appris et entendu de luy ces moyens, louant grandement la subtile façon de tirer argent que cest homme avoit inventée.

Quelque autre luy demanda un jour, s'il estoit point quelquefois oisif, « Ja dieu ne plaise, dit il, « que cela jamais m'adviene ».

Estant adverty que deux jeunes hommes de la ville beuvans ensemble avoient dit plusieurs oultrageuses et injurieuses paroles de luy et de sa tyrannie à la table, il les envoya convier tous deux de venir soupper avec luy, et voyant que l'un après qu'il eut un peu de vin en teste, disoit et faisoit tout plein de folies, et au contraire que l'autre estoit fort retenu, et beuvoit peu souvent, il pardonna à l'un comme estant yvrongne et insolent de nature, et qui par yvrongnerie avoit mesdit de luy, mais il feit mourir l'autre, comme

[1] 668 livres 15 s. de notre monnoie.

luy voulant mal en son cœur, et luy estant ennemy de propos deliberé.

Aucuns de ses familiers le reprenoient de ce qu'il honoroit et avançoit un homme meschant et mal voulu des Syracusains, et il leur respondit, « Je veulx qu'il y ait en Syracuse quelqu'un « qui soit encore plus haï que moy ».

Il envoya une fois des presens à quelques ambassadeurs de Corinthe, qui estoient venus devers luy : eulx les refuserent, à cause de quelque statut et ordonnance de leur chose publique, qui defendoit aux ambassadeurs de prendre, ny recevoir aucuns dons ne presens de seigneur ou prince quelconque. Il en fut mal content, et leur dit, qu'ils faisoient mal d'oster le seul bien qu'il y a ès tyrannies, de pouvoir donner, enseignans aux hommes que mesme le recevoir aucun bien des tyrans est chose que lon doit redouter et fuir.

Estant adverty que l'un des habitans de Syracuse avoit caché un tresor dedans la terre en sa maison, il luy feit commandement de le luy apporter : ce qu'il feit, non pas tout pourtant, car il en reteint une partie, avec laquelle il s'en alla demourer en une autre ville, là où il en achetta quelque heritage : quoy entendant, il le renvoya querir et luy rendit tout son or et argent : puis que tu sçais, dit il, maintenant user de la richesse, et non pas rendre inutile ce qui est fait pour l'usage de l'homme.

XXIII. Son fils, que lon appelle *Dionysius le jeune*, disoit, qu'il nourrissoit et entretenoit plu-

sieurs hommes de lettres, non pas qu'il les estimast, mais pource qu'il vouloit estre estimé pour l'amour d'eulx: entre lesquels un dialecticien nommé *Polixenus*, luy dit une fois en disputant avec luy, « Je te tiens convaincu: Quy bien de paro« les, luy respondit-il soudainement, mais moy « je te convains toy-mesme de fáict, pource qu'a« bandonnant ta propre maison, tu me viens faire « la court et servir en la miene ».

Après qu'il eust esté chassé de sa seigneurie, comme quelqu'un luy demandast, « Que t'a main« tenant servy Platon et toute sa philosophie »? « Elle m'a servy de ce que je porte patiemment « la mutation et le changement de ma fortune ».

On luy demanda une fois, comment son pere estant homme pauvre et privé avoit acquis la domination de Syracuse: et luy à qui son pere l'avoit laissée toute acquise, et qui estoit fils d'un si grand tyran, l'avoit laissée perdre: pource, dit-il, que mon pere vint à prendre les affaires « en main lors que le gouvernement populaire es« toit haï, et moy lors que la tyrannie estoit en« viée ». Une autrefois il respondit à quelque autre qui luy faisoit ceste mesme demande: « Mon « pere m'a bien laissé sa tyrannie, mais non pas « sa fortune ».

XXIV. Agathocles estoit fils d'un potier de terre, et s'estant fait seigneur de la Sicile, et en ayant esté declaré roy, il faisoit en son service mesler de la vaisselle de terre parmy celle d'or et d'argent, et la monstroit aux jeunes gens en

leur disant : « Je faisois au commancement de « telle vaisselle (en leur monstrant celle de terre): « et maintenant j'en fais de celle cy (en leur mons- « trant celle d'or), par ma diligence et vaillance ».

Ainsi qu'il tenoit le siege devant une ville, quelques-uns de ceulx de dedans luy cryoient de dessus la muraille pour luy penser faire injure, « Hô potier dequoy payeras - tu la soulde à tes « gens » ? Et luy sans s'esmouvoir tout doulcement en riant leur respondit, « Du sac de ceste « ville, quand je l'auray prise » : et de fait l'ayant emportée d'assault, il vendit à l'encan tous les habitans comme esclaves, en leur disant, « Si vous « me dittes plus d'injures desormais, je m'en plaindray à voz maistres ».

Et comme les habitans de l'isle d'Ithaque se plaignissent à luy, disans, que ses mariniers estans descendus en leur isle avoient emmené de leurs moutons : il leur respondit, « Et comment, « vostre roy estant jadis descendu en la Sicile, non « seulement en emmena des moutons, mais qui « pis est, y creva les yeux au berger ».

XXV. Dion, celuy qui chassa Dionysius hors de sa tyrannie, estant adverty que Callippus, auquel il se fioit plus qu'à nul autre de ses hostes ny amis, espioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer pour le convaincre, disant, qu'il aimoit mieulx mourir que vivre en ceste peine, d'avoir à se garder non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis.

XXVI. Archelaus roy de Macedoine, comme

un jour à sa table quelqu'un de ses familiers, homme qui sçavoit peu de bien et d'honneur, luy demandast en don une couppe d'or dont on servoit à sa table, le roy commanda à l'un de ses gens de la porter en don au poëte Euripides : ce que l'autre trouvant estrange, il luy dit : « Ne t'en « esbahy point, car tu merites de demander, et « luy d'avoir encore qu'il ne demande point ».

Et comme son barbier, qui estoit un grand babillard, luy demandast : « Comment voulez-vous « que je vous fasse la barbe, sire » ? Il luy respondit, « Sans dire mot ».

Et comme Euripides en un festin embrassast et baisast le bel Agathon devant tout le monde : « Ne « vous en esbahïssez point, dit-il aux autres assis- « tans, car des beaux l'arriere saison en est en- « core belle ».

Et comme Timotheus joueur de cithre, qui s'estoit promis que le roy luy feroit un bon gros present, en eust eu beaucoup moins qu'il n'esperoit, et s'en monstrant fort mal content, de sorte qu'en chantant sur sa cithre ces paroles, *L'argent fils de la terre tu l'as en estime grande*, faisant signe de la teste que c'estoit du roy qu'il l'entendoit : il luy repliqua tout sur le champ, *Mais toy tu en fais demande.*

Une autrefois, comme il passoit par la rue, on respandit de l'eau sur luy, à raison de quoy ceulx qui se trouverent auprès, l'irritans à l'encontre de celuy qui avoit versé l'eau, disoient, qu'il le devoit bien faire chastier : « Voire mais,

« dit-il il n'a pas versé ceste eau sur moy, mais « sur celuy qu'il pensoit que je fusse ».

XXVII. Philippus de Macedoine pere d'Alexandre le grand, ainsi que tesmoigne Theophrastus, a esté plus grand que nul autre des roys de Macedoine, non seulement en prosperité de fortune, mais aussi en bonté et moderation de meurs: Il faignoit de reputer les Atheniens bien heureux, en ce mesmement qu'ils trouvoient tous les ans en leur ville dix capitaines à eslire: car luy au contraire en plusieurs années n'en avoit peu trouver qu'un seul, qui estoit Parmenion.

Et comme on luy eust apporté en un mesme jour les nouvelles de plusieurs prosperitez qui luy estoient advenues toutes ensemble: « O fortune, « s'escria il [1], ne m'envoye qu'un peu de mal à « l'encontre de tant et de si grands biens ».

Après qu'il eut vaincu les Grecs, plusieurs luy conseillerent de mettre de bonnes et grosses garnisons dedans les villes, pour plus seurement les tenir en bride: mais il leur respondit, « J'aime « mieulx estre appellé par long temps debonnaire, « que peu de temps seigneur ».

Et comme ses familiers luy conseillassent de chasser de sa court un mesdisant qui ne faisoit que detracter de luy: Il leur respondit, qu'il n'en feroit rien, de peur qu'il n'allast par tout ailleurs semer sa maledicence.

Smicythus accusoit souvent Nicanor envers luy, disant qu'il ne faisoit autre chose que detracter

[1] Envoyez-moi un peu de mal. C.

de luy, tellement que ses plus familiers estoient d'advis qu'il l'envoyast querir, et qu'il le feist chastier ainsi qu'il le meritoit : « Voire mais, Nica-« nor, ce dit-il, est l'un des hommes de bien de « la Macedoine, ne vault il pas doncques mieulx « s'enquerir si la faulte en vient point de nous » ? Et de faict, ayant fait diligence d'enquerir dont venoit ce mescontentement de Nicanor, il trouva qu'il estoit oppressé d'extreme pauvreté, et qu'on n'avoit tenu compte de le secourir en sa necessité : parquoy il commanda incontinent qu'on luy portast un bon present, qu'il luy envoya : depuis Smicythus luy vint r'apporter que Nicanor faisoit merveilles d'aller preschant ses louanges par tout. « Voyez vous doncques, dit alors Philippus, « comme il depend de nous, que lon parle bien « ou mal de nous ».

Il souloit aussi dire, « Qu'il estoit bien tenu « aux harengueurs des Atheniens, pource que mes-« disant de luy, ils estoient cause de le rendre « plus homme de bien et de parole et de faict : « car je m'efforce, disoit-il, tous les jours et en « mes dicts et en mes faicts de les faire trouver « menteurs ».

Il renvoya, sans leur faire payer rançon, tous les prisonniers Atheniens qui avoient esté pris en la bataille de Chæronée, mais eulx demandoient encore d'avantage leurs licts, leurs vestements, et leurs hardes, et se plaignoient des Macedoniens de ce qu'ils ne les leur rendoient pas : Philippus, quand il l'entendit, s'en prit à

rire, et dit à ceulx qui estoient autour de luy, « Ne vous semble il pas, que ces Atheniens pen-« sent avoir esté par nous vaincus au jeu des « osselets » ?

Il eut d'adventure en une bataille l'os rompu, qui joinct par devant les deux espaules : cest os s'appelle en langage grec, *la clef*, et le chirurgien qui le pensoit luy demandoit tous les jours quelque l'argent : Philippus luy respondit, « Prens « en tant que tu vouldras, car tu as la clef entre « tes mains »

Il y avoit en sa court deux freres, dont l'un s'appeloit *Hecateros* [1], qui signifie en grec, l'un et l'autre : l'autre frere se nommoit *Amphoteros*. qui signifie tous les deux : et voyant que Hecateros estoit homme diligent et advisé, et Amphoteros sot et paresseux, il disoit que Hecateros estoit *Amphoteros*, c'est à dire, qu'il en valoit deux : et que Amphoteros estoit *Oudeteros*, comme qui diroit neant, et homme de nulle valeur.

Il disoit aussi que ceulx qui luy conseilloient de se porter aigrement à l'encontre des Atheniens estoient hommes de mauvais jugement, de conseiller à un prince qui faisoit et enduroit toutes choses pour la gloire, de destruire le theatre de gloire, que la ville d'Athenes, à cause des lettres.

Estant juge entre deux meschants hommes, il

[1] L'allusion des mots ne se peult trouver en la langue française. *Amyot.*

ordonna

ordonna, « Que l'un s'en fuist hors de Macedoine, « et que l'autre courust après ».

Il vouloit un jour loger son camp en un beau lieu, mais entendant qu'il n'y avoit point de fourrage pour les bestes, il fut contrainct de s'en partir, en disant: « Quelle est nostre vie, puis « qu'il fault que nous ayons le soing d'accommo- « der jusques aux asnes » ?

Desirant forcer quelque chasteau, devant lequel il vouloit mettre le siege, il envoya devant pour recognoistre la place : ceulx qu'il y avoit envoyez, luy feirent rapport qu'elle estoit si malaisée à approcher, qu'il n'estoit possible de plus, et le luy depaignirent de tout point imprenable. « Il leur demanda s'il estoit si fort inaccessi- « ble, que un petit asne chargé d'or n'en peust « approcher ».

Lasthenes Olynthien qui luy avoit aidé à s'emparer de la ville d'Olynthe, se plaignit un jour à luy, disant que quelques uns de ses mignons qu'il avoit autour de luy, l'appelloient traistre: Il luy respondit, « Que les Macedoniens de leur natu- « rel estoient hommes rudes et grossiers, et qui « appelloient une marre [1] une marre, et toutes choses par leur nom ».

Il conseilloit à son fils Alexandre de parler gracieusement et courtoisement aux Macedoniens, pour acquerir leur bienveillance, pendant qu'il luy estoit loisible d'estre gracieux, regnant un

[1] Un hoyau.

autre [1]: (comme s'il eust voulu dire, que quand il seroit roy, il fauldroit qu'il leur tînt gravité de maistre et seigneur, et qu'il leur feist justice). Aussi luy conseilloit il de tascher à acquerir l'amitié de ceulx qui avoient credit et authorité ès bonnes villes, autant des mauvais comme des bons, pour puis après user des bons, et abuser des meschants.

Philon gentilhomme Thebain luy avoit faict beaucoup de plaisir du temps qu'il demoura ostager en la ville de Thebes: car il estoit logé en sa maison, et depuis ne voulut oncques recevoir dons ne presens de luy: au moyen dequoy Philippus luy disoit, « Ne m'oste point le tiltre et « l'honneur d'invincible, estant vaincu de cour« toisie et de liberalité par toy ».

Il avoit esté pris grand nombre de prisonniers en une bataille, et estoit present à les veoir vendre à l'encan, seant dedans sa chaire, ayant sa robbe reboursée un peu plus hault qu'il n'estoit honeste, et y eut un des prisonniers que lon vendoit qui luy cria tout hault: « Je te supply, « sire, de me pardonner, que je ne sois point « vendu, car je te suis amy de pere en fils »: Philippus luy demanda: « De quel costé, et com« ment est venue ceste amitié entre nous »? « Je « te le veulx dire tout bas à l'oreille, respondit « le prisonnier »: Philippus commanda que lon luy amenast, et lors le prisonnier s'approchant de près luy dit tout bas: « Abaisse un petit le devant de

[1] Cela n'est point dans le texte. C.

« ton manteau, sire, car estant ainsi assis, tu « monstres ce qu'il n'est pas honeste de descou- « vrir. » Lors Philippus dit tout hault à ses gens, « Delivrez le, et le laissez aller, car il est voire- « ment de mes amis, et de ceulx qui me veulent « bien, mais il ne m'en souvenoit pas ».

Il y eut quelquefois un sien hoste qui le convia d'aller soupper chez luy, il y alla: mais par le chemin, il rencontra plusieurs qu'il y mena aussi quand et luy, dont il apperceut que son hoste se troubla tout, pource qu'il n'avoit pas apresté assez à soupper pour tant de gens, ce qu'ayant Philippus apperceu, envoya secrettement dire en l'oreille à tous ceulx qu'il avoit amenez, « Qu'ils « gardassent en leur estomach lieu pour la tarte ». les autres cuydans qu'il le dist à bon esciant, s'abteinrent de manger, de maniere que la viande vint à estre suffisante pour tous.

Quand il entendit la mort d'Hipparchus natif de l'isle d'Euboee, il fut fort desplaisant: et comme quelqu'un des assistans luy dist: « Si estoit il desor- « mais meur pour mourir: Ouy bien, dit-il, quant « à luy, mais non pas quant à moy, à qui il est mort « trop tost: car il est mort avant que d'avoir receu « de moy recompense digne de l'amitié qu'il me « portoit ».

Estant adverty que son fils Alexandre trouvoit mauvais et se plaignoit de ce qu'il engendroit enfans de plusieurs femmes, il luy dit: « Puis que tu vois « donc que tu auras plusieurs concurrens et com- « petiteurs du royaume après ma mort, mets peine

« d'estre homme de bien, à fin que tu parviennes « à la couronne, non tant par moy pour estre mon « heritier, que par toy-mesme pour en estre digne ». Il l'admonestoit fort d'estudier soigneusement soubs Aristote en la philosophie, à fin, dit-il, « Que tu « ne faces plusieurs choses que j'ay faites, dont je « me repens ».

Il avoit une fois donné quelque office de judicature à un qui luy estoit recommandé par Antipater : mais depuis ayant entendu qu'il se paignoit les cheveux et la barbe, il la luy osta, disant, que celuy qui en ses cheveux estoit faulsaire, mal aiseement en bon affaire seroit loyal.

Machetas quelquefois plaidoit une cause devant luy qui sommeilloit, de maniere qu'à faulte d'avoir bien compris et entendu le faict, il le condemna à tort : parquoy Machetas se prit à crier tout hault, qu'il en appelleroit. Philippus indigné de cela, luy demanda incontinent, devant qui il appelleroit de luy, « Devant toy-mesme, sire, respondit-il, quand « tu seras bien esveillé, et que tu voudras plus atten- « tivement comprendre mon faict ». Philippus picqué de ces paroles, se leva en pied, et pensant mieulx à soy, cogneut qu'il avoit fait tort à Machetas par sa sentence, et neantmoins ne voulut point revoquer ne casser son jugement, mais luy mesme paya de son argent, autant comme pouvoit valoir la chose dont il estoit question au procès.

Harpalus avoit un sien parent et amy nommé Crates, attaint et convaincu de grands crimes : il pria Philippus qu'il payast bien l'amende, mais que

sa sentence ne fust point prononcée contre luy, pour en eviter la honte et le deshonneur : mais Philippus lui feit response : « Il vault mieux que luy « mesme porte le deshonneur de sa faulte, que non « pas moy pour luy ».

Ses familiers se courrouceoient de ce que les Peloponesiens, qui avoient receu beaucoup de biens de luy, le siffloient en la feste et assemblée des jeux Olympiques : « Et que feroient ils au pris, leur res- « pondit il, si nous leur eussions fait desplaisir » ?

Estant en son camp, il dormit un matin plus haulte heure qu'il n'avoit accoustumé, et s'estant à la fin esveillé et levé, il dit : « Je pouvois bien dor- « mir seurement, puis que Antipater veilloit ».

Un musicien joueur d'instruments avoit sonné devant luy durant son soupper, Philippus le voulut reprendre de quelque passage et commencea à entrer en dispute contre luy de la musique des instruments : « J'a dieu ne plaise, sire, luy dit adonc le « musicien, qu'il t'advienne jamais tant de mal, que « tu entendes ces choses là mieulx que moy ».

Une autre fois il s'estoit endormy sur jour : au moyen dequoy les Grecs qui avoient affaire à luy, estoient constraincts d'attendre longuement à sa porte : tellement qu'ils s'en faschoient et courrouceoient : « Antipater leur respondit, seigneurs Grecs, « ne vous esbahissez pas si Philippus dort mainte- « nant, car quand vous dormiez il veilloit ».

Il fut quelque temps en mauvais mesnage avec sa femme Olympiade, et son fils Alexandre, durant lequel different Demaratus gentilhomme Corin-

thien l'alla visiter : Philippus luy demanda, comment vivoient les Grecs les uns avec les autres : « Vray-« ment, respondit Damaratus, Tu te soucies bien « de l'union et concorde des Grecs les uns avec les « autres, veu que les personnes qui te touchent de « plus près, et que tu dois avoir les plus cheres, » sont en tel divorse avec toy ». Ce mot l'y feit penser si bien, que depuis il appaisa son courroux, et se reconcilia avec eulx.

Une pauvre vieille ayant procès vouloit qu'il en fust juge, et l'en pressoit ordinairement : il respondoit, qu'il n'avoit pas loisir d'y vacquer et entendre : et la vieille se prit à crier tout hault, « Ne veuilles « donc pas estre roy ». Et luy estonné et touché au vif de ceste parole, ne l'ouyt pas seulement elle, mais aussi tous les autres de reng.

XXVIII. Alexandre estant encore enfant ne se resjouissoit point quand il oyoit dire que son pere gaignoit et conqueroit tout, et disoit aux enfans d'honneur qui estoient nourris avec luy, « Mon « pere ne me laissera rien à faire ny à conquerir ». Et comme les enfans luy respondissent, « Voire-mais « c'est pour toy qu'il acquiert. Que me profitera il, « dit-il, d'avoir beaucoup de biens et de n'avoir « rien à faire » ?

Il estoit fort dispos de sa personne, et viste à merveilles, tellement que son pere le voulut une fois induire à courir en la carriere avec les autres coureurs qui courroient pour gaigner le prix ès jeux Olympiques : « Je le voudrois bien, dit-il, pourveu » que ce fussent roys qui courussent avec moy ».

Un soir bien tard on luy amena quelque jeune garse pour coucher avec luy, il luy demanda pour quelle cause elle estoit venue si tard : elle respondit qu'elle attendoit que son mary fust couché : et alors il tansa bien asprement ses gens : « Pour ce, dit il, « qu'il ne s'en a gueres fallu, que par vous je n'aye « commis adultere ».

Son gouverneur Leonidas le reprit un jour, de ce que faisant sacrifice de parfum aux dieux, il y mettoit trop d'encens à son gré, et y retournoit trop souvent à en prendre à pleins poings, pour mettre sur le feu, en luy disant, « Quand tu auras conquis « la province qui produit l'encens, alors tu en met-« tras dans le feu tant que tu voudras ». Parquoy depuis, après qu'il eust conquis l'Arabie, il luy écrivit une lettre de telle substance : « Je t'envoye « [1] cinq cens quintaux d'encens et de cinamome, « à fin que tu apprennes à n'estre plus chiche envers « les dieux, t'avisant que pour le jourd'huy nous « sommes seigneurs de la province qui porte les « drogues aromatiques et senteurs ».

Le jour de devant qu'il donnast la bataille du Granique, il enhorta les Macedoniens de faire bonne chere et de despendre tout ce qu'ils avoient de provision de vivres, pour ce que le lendemain ils disneroient aux despens de leurs ennemis.

Un nommé Perillus luy demanda de l'argent pour marier ses filles : il luy feit bailler cinquante talents [a], qui sont environ trente mille escus : l'autre

[1] Cent talents. e.

[a] 233,437 livres de notre monnoie.

luy dit, que c'estoit bien assez de dix seulement : Alexandre luy repliqua, « Si c'est assez à prendre « pour toy, ce n'est pas assez à donner pour moy ». Il commanda aussi à ses tresoriers de donner au philosophe Anaxarchus tout ce qu'il leur demanderoit : les tresoriers luy rapporterent, qu'il demandoit une somme excessive, de cent talents : et Alexandre leur respondit, « Il fait bien, s'asseurant « qu'il a en moy un amy qui peult et qui veult lui « en donner autant ».

En la ville de Milet il trouva plusieurs grandes statues des champions, qui anciennement avoient emporté le prix ès jeux Olympiques et Pythiques : « Et où estoient, dit il aux Milesiens, ces grands « corps icy, quand les Barbares assiegeoient et « prenoient vostre ville » ?

La royne de la Carie nommée *Ada*, luy envoyoit soigneusement tous les jours des confitures et de la patisserie qui estoit fort exquisement faitte par des ouvriers et patissiers fort excellents : mais Alexandre luy manda, qu'il avoit bien d'autres patissiers et cuisiniers encore plus singuliers que ceulx là, à sçavoir pour le disner, le lever matin, et cheminer la nuict avant jour : et pour le soupper, le peu manger à disner.

Son armée estant toute preste pour donner la bataille à Darius, les capitaines luy vindrent demander, s'il avoit plus rien à leur commander : « Non, « dit-il, sinon que vous faciez razer les barbes aux « Macedoniens ». Parmenion s'esmerveilla de ce commandement, et Alexandre lui dit, « Ne sçais

« tu pas qu'il n'y a point de meilleure prise en « combattant que de saisir son ennemy à la barbe ».

Darius luy envoya offrir dix mille talens [1], qui sont six millions d'or comptant, et de partir egalement par moitié toute l'Asie avec luy, tellement que Parmenion luy dit, « J'accepterois ceste offre « là, quant à moy, si j'estois Alexandre » ; « et moi « aussi certainement, respondit Alexandre, si j'es- « tois Parmenion » : mais au demourant il fit response à Darius, « que la terre ne pouvoit porter « deux soleils, ny l'Asie endurer deux rois ».

Et comme il estoit prest à donner la derniere bataille qui devoit decider tout, près le village d'Arbelles contre un million d'hommes en armes, il vint quelques uns de ses mignons à luy, accuser les soudards de ce qu'ils tenoient propos en leurs loges, et conspiroient entre eulx de ne porter rien du butin au logis du roy, et le retenir tout pour eulx ; Alexandre s'en prit à rire, et leur dit, « Vous m'apportez de « bonnes nouvelles, car ce sont propos d'hommes « deliberez de vaincre et non pas de fuir ». Plusieurs des soudards mesmes venoient à luy qui luy disoient, sire, ayez bon courage, et ne craignez point le grand nombre de vos ennemis, car ils ne pourront pas supporter l'odeur seulement qui sort de nos aixelles. Mais ainsi que lon dressoit l'armée en bataille, il apperceut un soudard qui raccoustroit l'attache avec laquelle il dardoit son javelot, il le cassa sur le champ, et le chassa des bandes comme soudard inutile et indigne d'en estre, veu qu'il accous-

[1] 46, 587, 508 livres de notre monnoie.

troit encore ses armes à l'heure propre qu'il en falloit user.

Une fois comme il lisoit des lettres missives de sa mere Olympiade, dedans lesquelles il y avoit plusieurs choses secrettes et plusieurs charges à l'encontre d'Antipater, Hephestion s'approchant de luy les leut aussi quant et luy, ainsi qu'il avoit accoustumé de faire. Alexandre ne l'en engarda point, mais après qu'il eut achevé de lire, tirant son cachet de son doigt il le lui meit dessus les levres.

Estant au temple du Dieu Hammon, il fut nommé par le grand presbtre du lieu, *fils de Jupiter*: à quoy il respondit, « Ce n'est pas de merveille, car « Jupiter par nature est pere de tous, mais il adopte « et advouë pour siens particulierement ceulx qui « sont les plus gens de bien ».

Il fut en quelque rencontre blecé d'un coup de flesche à la cuisse, si accoururent soudain à luy plusieurs de ceulx qui par flatterie avoient accoutumé de l'appeller *dieu*, et lors avec un visage riant il leur dit, en leur monstrant sa playe, c'est du vray sang, comme vous pouvez veoir,[1]

« Et non de l'humeur telle
« Qui coule aux dieux de nature immortelle ».

Comme quelques uns louassent devant luy la simplicité d'Antipater, disans qu'il vivoit austerement, sans superfluité ne delices quelconques, il leur respondit, « Antipater est voirement blanc au de-

[1] Iliade, L. V, v. 340. e.

« hors, mais soyez assurez qu'il est tout rouge « comme pourpre au dedans ».

Un de ses amys luy donnoit à soupper en son logis au cœur d'hyver, qu'il faisoit grand froit, et feit apporter en la salle un petit foyer, sur lequel n'y avoit que bien peu de feu. Alexandre luy dit, « Fais « apporter du bois ou de l'encens ». ([1] Voulant dire, que si c'estoit pour eschauffer sa salle, il y falloit du bois davantage, et que s'il n'y vouloit point plus de feu, que ce n'estoit que pour faire du parfum aux dieux).

Antipatrides feit venir en un festin où il estoit, une belle jeune garse baladine, qui chanta et balla si bien, qu'Alexandre s'affectionna un peu à la veoir, mais premier il demanda à Antipatrides qui l'avoit amenée, s'il en estoit point amoureux, il luy confessa que ouy : adonc Alexandre luy dit, « O mal-« heureux que tu es, ne l'emmeneras tu donc pas « vistement hors d'icy » ? Une autre fois Cassander s'efforcea de baiser malgré luy un jeune garson nommé Python, duquel estoit amoureux un Evius excellent joueur de flustes : Alexandre voyant que cest Evius en estoit fort marry, se leva en cholere contre Cassander, en criant, « Comment ? il ne sera « doncques pas desormais loysible par nostre inso-« lence d'aimer qui voudra ».

Ainsi comme il renvoyoit de son camp les malades et estropiez vers la mer, pour les reconduire en leurs maisons, on luy vint rapporter qu'un nommé *Antigenes* s'estoit faict escrire entre les malades et

[1] Cela n'est point dans le texte G.

estropiez, qui n'estoit ne l'un ne l'autre, il le feit venir devant luy, là où le soudard luy confessa rondement qu'il faignoit voirement estre malade, et qu'il ne l'estoit pas, pour l'amour qu'il portoit à une jeune femme nommée *Telesippa*, qui s'en retournoit vers la marine; Alexandre lui demanda à qui il falloit parler pour la faire demourer, et ayant entendu qu'elle n'estoit point esclave, mais de libre condition, il luy dit, « Taschons doncques par « quelques bons moyens à la gaigner, tant qu'elle se « contente de demourer avec nous, car de retenir « par force une femme libre, je ne le ferois jamais ».

Après la battaille gaignée contre Darius, ayant en sa puissance les Grecs, qui avoient esté à la soude de son ennemy, il commanda que lon gardast aux fers les prisonniers d'Athenes, d'autant qu'ayants moyen de vivre du public de leur ville, ils alloient neantmoins à la soude des Barbares, et les Thessaliens aussi, d'autant qu'ayants un gras et fertile païs, ils ne s'arrestoient pas à le labourer, et aimoient mieulx aller servir les Barbares: mais il commanda que lon laissast aller les Thebains où ils voudroient, pource, dit-il, que nous ne leur avons laissé ne ville à habiter, ny terre à labourer.

Ayant pris prisonnier un Indien, que l'on disoit et qui estoit de faict excellent à tirer de l'arc, de sorte qu'il ne failloit jamais de donner d'une flesche dedans un petit anneau, il luy feit commander de tirer devant luy, à fin de veoir la preuve de son art. L'Indien ne le voulut pas faire, dequoy Alexandre s'indigna si fort, qu'il commanda qu'on le fist

doncques mourir : mais ainsi qu'on le menoit il dit à ceulx qui le conduisoient, qu'il y avoit desja plusieurs jours qu'il ne s'estoit point exercité, et que pour ceste occasion il avoit eu peur de faillir. Ce qu'Alexandre ayant entendu l'en estima davantage, et commandast qu'on le laissast aller, et luy donna encore un present, d'autant qu'il avoit monstré en cela une grande magnanimité, ayant mieulx aimé mourir, que d'estre trouvé indigne de la reputation que lon luy donnoit.

Taxiles estoit un des roys des Indes qui luy vint au devant, et le pria qu'ils n'eussent point de guerre ensemble : « Mais si tu es, dit il, moindre que « moy, reçoy des bienfaicts de moy ; et si tu es plus « grand, que j'en reçoive de toy ». Alexandre lui feit cette response : « Pour le moins fault il que nous « combattions de cela, à sçavoir lequel de nous « deux fera plus de bien à son compagnon ».

Entendant ce que lon disoit d'une place des Indes assise dessus un rocher, que l'on appelloit *Aorne*, qu'elle estoit de tout point imprenable, mais que celuy qui la tenoit estoit homme lasche et couard : « La place, dit-il, est doncques prenable ». Un autre qui tenoit un chasteau que l'on estimoit semblablement imprenable se rendit à luy, et se meit luy et sa place entre ses mains. Alexandre luy rendit son païs, voulant qu'il le teint comme il faisoit auparavant : et si luy adjousta encore d'autres terres qu'il luy donna, disant, « Cest homme a faict sagement « de se fier plus tost à un prince homme de bien, « qu'à une place forte ». Après la prise de la place

force d'Aorne, aucuns de ses mignons luy disoient, qu'il avoit surmonté *Hercules* par la gloire de ses faicts : il leur respondit, « Vous direz ce que vous « voudrez, mais quant à moy je n'estime pas tous « mes faicts, avec tout mon empire, dignes d'estre « contrepesez à une seule parole d'Hercules ».

Estant adverty que quelques uns de ses familiers jouoient aux dez, non pas pour jouër et passer le temps, mais excessivement pour se destruire, il les condemna à une amende.

Entre ceulx qui approchoient plus près de luy, il honoroit le plus Craterus, et aimoit le plus Hephestion : « Car Craterus, disoit il, aime le roy, et « Hephestion aime Alexandre » : voulant dire, que Craterus, homme sage et vaillant, aimoit la grandeur de son maistre : et Hephestion, homme de bonne compagnie, aimoit la personne propre de son prince.

Il envoya quelquefois en don cinquante talens[1], qui font trente mille escus, au philosophe Xenocrates : qui les refusa, et n'en voulut rien prendre, disant qu'il n'en avoit point affaire. On le rapporta à Alexandre, qui demanda : « Et comment, Xeno- « crates n'a il pas un amy ? car quant à moy, dit il, « la chevance du roy Darius à peine m'a peu suffire « à departir entre mes amis ».

Porus un roy des Indes fut par luy pris en bataille, après laquelle Alexandre luy demanda, « Com- « ment veulx tu que je te traite « ? Porus luy respondit, « Royalement ». Alexandre luy repliqua,

[1] Voyez ci-devant page 326.

« S'il vouloit rien dire davantage », Non, dit-il, « pource que tout est compris soubs ce mot de royalement ». Alexandre estimant beaucoup son bon sens et sa vaillance, non seulement luy rendit son royaume, mais luy adjousta encore beaucoup d'autre païs.

On luy rapporta un jour, qu'il y avoit quelqu'un qui ne faisoit que mesdire de luy : il respondit, « C'est acte de roy de souffrir patiemment d'estre « blasmé pour bien faire ».

En mourant il dit à ses familiers qui estoient autour de luy, « Je voy bien que j'auray un grand epitaphe « après ma mort » : ([1] c'est à dire, des jeux funebres que lon faisoit au trespas des grands personnages).

Après qu'il fut decedé, Demades orateur Athenien voyant son armée demourée sans chef qui commandast, dit, qu'elle ressembloit à son advis au geant Polyphemus cyclops, après qu'Ulysses luy eut crevé son œil.

XXIX. Ptolomeus fils de Lagus roy d'Ægypte, le plus souvent couchoit et souppoit au logis de ses amis : et s'il leur donnoit à soupper, il se servoit de leurs meubles, envoyant emprunter de la vaisselle, des tables, des licts, pource qu'il n'en avoit chez luy jamais plus qu'il en falloit pour le service de sa

[1] Ceci n'est point dans le grec, et le reste est mal rendu. Il falloit traduire : « je vois que j'aurai de grands jeux funèbres ». Il désignoit sous cette expression les combats de ses capitaines pour la succession ou le partage de son empire, par allusion aux jeux funèbres, qu'on étoit dans l'usage de célébrer pour honorer la mémoire des héros.

personne : Et disoit, « Qu'enrichir les autres luy « sembloit plus royal que de s'enrichir soy mesme ».

XXX. Antigonus levoit grosse somme d'argent sur ses subjects avec grosse rigueur : à raison dequoy quelqu'un luy dit, « Voire mais Alexandre ne « faisoit pas ainsi » : « Ce n'est pas de merveille, dit « il, car il moissonnoit l'Asie, et je ne fais que la « glaner ».

Il veit un jour emmy son camp des simples soudards qui jouoient à la boule, ayants leurs corselets sur le dos, et leurs morrions en teste ; il y prit plaisir, et feit appeller leurs capitaines, en intention de les en louër, mais quand il sçeut qu'ils estoient en une taverne où ils beuvoient, il leur osta leurs compagnies, et les donna aux simples soudards.

Quand il fut devenu vieux, il commencea à se monstrer plus doulx et plus gracieux envers un chascun qu'il n'avoit jamais fait, et se comportoit plus humainement en toutes choses, dont tout le monde s'esbahissoit, et il respondoit à ceulx qui luy en demandoient la cause, « C'est pour autant, dit il, que « paravant je cherchois de me faire grand en toute « puissance : mais maintenant que je l'ai acquise, je « n'ay plus besoing que de gloire et de benevolence ».

Un sien fils nommé *Philippus* luy demanda un jour en presence de beaucoup de gens, quand partiroit le camp : il luy respondit, « As tu peur de ne « ouïr pas le son de la trompette » ? Ce mesme fils avoit un jour procuré qu'on luy feist son logis chez une femme veufve, laquelle avoit trois belles filles. Le roy son pere en estant adverty, envoya querir le

le mareschal des logis, et luy dit, « Ne me deslo-
« geras tu point mon fils de ce logis si estroit »?

Il fut quelquefois malade d'une maladie longue; depuis estant retourné en convalescence, « Nous « n'en vaudrons pas pis, dit il, d'avoir esté malades, « car cela nous a admonestez de ne nous enorgueillir « point, attendu que nous sommes mortels ».

Hermodotus poëte en quelques compositions sienes poëtiques l'appelloit fils du soleil, et luy à l'encontre disoit, « Celuy qui vuide ma selle percée « sçait bien avec moy qu'il n'en est rien ». Quelqu'un disoit en sa presence que toutes choses estoient justes et honestes aux roys: « Oui bien, dit il, aux « roys des Barbares, mais à nous cela seulement « est juste et honeste, qui par nature l'est de soy-« mesme ».

Marsias son frere avoit un procès devant luy, et le prioit qu'il fust plaidé et jugé à huys clos en son logis: « Mais bien, respondit il, au beau « milieu de la place, à la vuë de tout le monde, « si nous ne voulons faire tort à personne ».

Il fut une fois en hyver contrainct de loger son camp en lieu, où il n'y avoit commodité quelconque pour la vie de l'homme, à l'occasion dequoy, quelques soudards ne sçachant pas qu'il fust si près d'eulx, le maudissoient et luy disoient injure: et luy entreouvrant avec son baston la toile de son pavillon, leur dit, « Si vous n'allez « plus loing mesdire de moy, je vous en feray « bien repentir ».

On estimoit que un Aristodemus, l'un de ses familiers, fust fils d'un cuysinier: au moyen dequoy, comme il luy conseillast de retrencher sa despense ordinaire, et de restreindre ses dons, il luy respondit, « Tes propos, Aristodemus, « sentent fort leur devanteau de cuysinier ».

Les Atheniens donnerent droict de bourgeoisie de leur ville à un sien esclave, comme s'il eust esté personne libre, pour luy faire honneur: mais il leur dit, « Je ne voudrois pas fouetter « un Athenien ».

Il y eut un jeune homme disciple du retoricien Anaximenes, qui prononcea par cœur devant luy une harengue composée de longue main: après qu'il eut achevé, le roy luy demanda quelque chose qu'il vouloit sçavoir. Le jeune homme qui ne sçeut que respondre, se teut tout quoy: et adonc, le roy luy dit, « Que dis tu? n'y a il que « cela escript en tes tablettes »?

Un autre affetté retoricien harenguant devant luy, vint à dire, « La saison jette-nege avoit fait « faillir l'herbe aux champs »: Il ne se peut tenir de luy dire, en rompant son propos, « Ne « cesseras tu aujourd'huy de parler à moy, com- « me si tu parlois à une tourbe populaire, sans « jugement »?

Thrasyllus philosophe cynique luy demanda un jour une drachme d'argent[1] en don, qui sont trois souls et quatre: Il luy respondit, « Cela « n'est pas un don de roy ». « Donne moy donc

[1] 77 liv. 16 s. 3 den. de notre monnoie.

« un talent [a], dit le philosophe » : Et le roy luy respondit, « Cela n'est pas prise de philosophe « cynique ».

Envoyant son fils Demetrius avec grosse flotte de vaisseaux en la Grece pour delivrer les Grecs de servitude, comme il disoit, il en rendoit la cause par ce qu'il disoit, que sa gloire reluiroit de dessus la Grece par toute la terre habitable, ne plus ne moins que feroit un brandon de feu que lon mettroit au dessus d'une haulte tour.

Le poëte Antagoras estoit en son camp, qui faisoit bouillir un congre dedans une poille, et secouoit la poille luy mesme, Antigonus le regardant faire derriere luy, se prit à luy dire : « Antagoras, penses tu qu'Homere descrivant les « haults faicts du roy Agamemnon s'amusast à faire « cuire un congre » ? Antagoras se retournant luy repliqua, « Mais penses tu, sire, que le roy Agamemnon, faisant ces grandes choses que descrit Homere, allast curieusement rechercher parmy son camp, s'il y avoit quelqu'un qui feist « bouillir un congre » ?

Il luy fust une nuict advis en songeant, qu'il voyoit Mithridates moissonnant un bled aux espics d'or, à raison dequoy il resolut en soy mesme de le faire mourir : et ayant communiqué à son fils Demetrius ceste siene deliberation, il luy feit jurer qu'il n'en diroit jamais rien : mais neantmoins Demetrius tirant à part Mithridates, et se promenant le long de la marine avec luy, il es-

[a] 4, 668 livres 15 s. de notre monnoie.

escrivit du bout de sa javeline dedans le sable, « Fuy « t'en, Mithridates ». Mithridates ayant soudain entendu ce qu'il vouloit dire, s'en fuit au royaume de Pont, là où il regna toute sa vie.

XXXI. Demetrius ayant mis le siege devant la ville de Rodes, y trouva en l'un des faulxbourgs le tableau de la ville d'Ialysus [1], que paignoit Protogenes. Les Rodiens l'envoyerent prier par un herault, de vouloir pardonner à ceste excellente painture: il luy feit response, « Qu'il gasteroit « plus tost les pourtraicts et images de son pro- « pre pere, que celle painture ». Ayant accordé avec les Rodiens, il leur laissa sa grande machine de batterie, qui s'appeloit *Helepolis* [2], c'est à dire engin à prendre villes, pour tesmoigner au temps advenir la grandeur de ses ouvrages, et la valeur de leur courage.

Les Atheniens s'estans rebellez contre luy, il reprit leur ville qui avoit ja grande faulte de vivres: Si feit incontinent proclamer une assemblée de ville, en laquelle il declara, qu'il leur donnoit en pur don grande quantité de bleds, mais en sa harengue il luy advint de commettre une incongruité: soudain l'un de ceulx de la ville qui estoit assis pour escouter, le releva, prononceant tout hault le mot ainsi comme il le devoit avoir dit: « Et pour ceste correction là, dit il adonc, « je vous donne encore davantage autres cinq mille « mines de bled ».

[1] Voyez les Observations.

[2] Voyez les Observations.

XXXII. Antigonus le second, comme Demetrius son pere ayant esté prisonnier, luy eust envoyé dire par un de ses familiers, qu'il n'adjoustast point de foy, ny feist aucun compte de chose qu'il luy escrivit, si d'adventure il estoit forcé de ce faire par Seleucus qui le tenoit prisonnier, et que pour cela il ne luy rendist aucune des villes qu'il tenoit: au contraire il escrivit à Seleucus, qu'il luy cederoit toutes les terres qu'il avoit en son obeïssance, et se mettroit soy-mesme en ostage, s'il vouloit delivrer son pere.

Sur le poinct qu'il estoit prest à donner une battaille par mer aux lieutenans et capitaines de Ptolomeus, le pilote de sa galere luy vint dire, que leurs ennemis avoient bien plus grand nombre de vaisseaux qu'eulx: « Et moy, dit-il, qui « suis icy en personne, pour combien me comp« tes-tu » ?

Se retirant une fois de devant ses ennemis, qui le venoient assaillir, il dit, « Qu'il ne fuyoit « pas, mais qu'il alloit après l'utilité qui estoit der« riere luy ».

Et comme un jeune homme fils d'un fort vaillant pere, mais au demourant n'estant pas tenu pour gueres bon soudard quant à luy, prochassast d'avoir la soude de son pere: « Voire mais, « dit-il, jeune fils mon amy, je donne bien bon « appointement et fais des presents à ceulx qui « sont eulx mesmes vaillants, non pas à ceulx qui « ne sont qu'enfants de vaillants hommes ».

Estant Zenon le Citiein trepassé, celuy qu'il estimoit le plus entre tous les philosophes, il dit que le theatre de ses gestes luy estoit osté comme celuy que pour sa gloire il desiroit plus avoir spectateur et approbateur de ses faicts.

XXXIII. Lysimachus ayant esté surpris au païs de Thrace par le roy Dromichætes, en un destroict où il fut contraint par la soif de se rendre luy et toute son armée à la mercy de son ennemy : après qu'il eut beu, estant prisonnier, « O « dieux, comment pour peu de plaisir je me suis « fait esclave, au lieu de roy que j'estois ».

Devisant un jour avec Philippides poëte comique, qui estoit son familier et amy, il luy dit: « Que veulx-tu que je te communique de ce qui « est à moy »? « Ce qu'il te plaira, sire, luy res« pondit le poëte, pourveu que ce ne soit point « de tes secrets ».

XXXIV. Antipater ayant entendu comme le roy Alexandre le grand avoit fait mourir Parmenion, dit en s'esbahissant, « Si Parmenion a at« tenté à la vie d'Alexandre, à qui se fault il plus « fier? sinon, que fault il plus faire » ?

Il disoit de l'orateur Demades, quand il fut devenu vieil, qu'il ne luy estoit demouré que le ventre et la langue, non plus que d'une hostie que lon a toute consommée.

XXXV. Antiochus[1] le troisieme escrivit aux villes de son obeïssance, que si d'adventure il leur

[1] C'est le grand. Mais Xylander croit qu'il faut écrire Antigonus.

mandoit de faire aucune chose qui fust contraire aux loix, elles n'y obeïssent point, comme ayans esté les lettres despeschées par surprise.

Ayant trouvé la religieuse de Diane belle par excellence, il se partit incontinent de la ville d'Ephese, de peur que l'amour ne le forceast de commettre contre sa volonté chose qui ne fust pas loisible.

XXXVI. Antiochus surnommé le *Sacré* [1] faisoit la guerre à son frere Seleucus, à qui demouroit roy, et neantmoins après que Seleucus eust esté deffait en battaille par les Galates, tellement que lon estimoit qu'il eust esté luy mesme taillé en pieces, à cause qu'il ne comparoissoit point, et ne sçavoit on qu'il estoit devenu, Antiochus posant son accoustrement royal de pourpre, prit un habillement noir: et un peu après ayant eu nouvelles qu'il estoit sain et sauf, il sacrifia aux dieux pour leur rendre graces de son salut, et commanda aux villes de son obeïssance d'en faire feste, en portant chappeaux de fleurs sur leurs testes.

XXXVII. Eumenes estant tombé dedans les embusches que luy avoit dressées Perseus, le bruit courut incontinent par tout qu'il y estoit mort, tellement que la nouvelle en ayant esté apportée

[1] Le grec dit : *Ierax*, c'est-à-dire, l'Épervier. C'étoit le frère de Seleucus Callinicus. Voyez la chronologie des rois de Syrie parmi mes Observations sur le T. XIV, ou le II des Morales.

jusques en la ville de Pergamum, Attalus son frere se meit aussi tost le frontal royal, autrement appelé *diadesme*, à l'entour de la teste, et qui plus est espousant sa femme, se porta pour roy : mais peu après estant adverty que son frere estoit sain et sauf, et qu'il s'en venoit en sa maison, il s'en alla au devant de luy comme il avoit accoustumé auparavant avec les gardes du corps du roy, portant luy mesme une javeline de barde en sa main, comme les autres. Eumenes le salua et l'embrassa amiablement, luy disant seulement tout bas à l'oreille, « Une autrefois ne te « haste pas tant d'espouser ma femme que tu ne « me ayes veu mort » : sans que jamais depuis en toute sa vie, il luy dist ne luy feist chose aucune, dont il se deust deffier, ains qui plus est en mourant luy laissa son royaume et sa femme : en recompense dequoy, son frere ne voulut jamais faire nourrir ny elever aucun de ses enfans, combien qu'il en eust plusieurs de sa femme, ains rendit de son vivant le royaume au fils de son frere Eumenes, après qu'il fut parvenu en aage de regner.

XXXVIII. Pirrhus roy des Epirotes eut plusieurs fils, lesquels estans encore enfans, luy demanderent un jour, à qui d'eulx il laisseroit son royaume après sa mort : il leur respondit, « A « celuy de vous qui aura l'espée la mieulx tren- « chante ».

On luy demanda une fois, quel estoit le meilleur joueur de flustes, à son advis, Pithon ou

Cephisius, « Polyperchon, dit-il, est le meilleur « capitaine ».

Ayant desfait les Romains en deux rencontres, mais avec grande perte de ses meilleurs capitaines, et de ses meilleurs serviteurs: « Si nous gaignons, dit-il, encore une autre bataille contre « ces Romains, nous sommes perdus ».

En montant sur mer au partir de la Sicile, d'autant qu'il voyoit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de la gaigner, en se tournant devers ses amis: « O la belle carriere, dit-il à luitter, « que nous laissons aux Romains et aux Carthaginois » !

Ses soudards le surnommoient l'*Aigle*: et il leur respondoit, « Pourquoy non, quand vos ar« mes sont les æles qui m'enlevent au ciel » ?

Estant adverty que quelques jeunes hommes en beuvant avoient tenu à la table plusieurs propos outrageux et injurieux de luy, il commanda que lon les luy amenast tous le lendemain: quand ils furent venus, il demanda au premier, s'il estoit vray qu'ils eussent tenu tels propos de luy: « Ouy, « sire, respondit-il, mais nous en eussions bien « dit encore davantage, si le vin ne nous eust « failly ».

XXXIX. Antiochus [1], celuy qui feit deux voyages contre les Parthes, estant à la chasse, poursuivit si longuement sa proye, qu'il s'esgara de tous ses amis, et tous ses serviteurs, tant qu'il fut

[1] Voyez les Observations.

contrainct pour la nuict de se loger en la cabane de bien pauvres païsans : là où en souppant il leur demanda que c'est que lon disoit du roy : il luy fut respondu, « Que le roy estoit un bien bon « prince au demourant, mais que pour ne vou- « loir pas prendre peine à faire ses affaires luy « mesme, il se remettoit de beaucoup de choses « à ses mignons qui ne valloient rien, et qu'il « passoit beaucoup d'affaires de grande importance « en nonchalloir, pour estre trop affectionné à la « chasse », il ne respondit rien sur l'heure : mais le lendemain au poinct du jour, comme ses gardes fussent arrivez en ceste loge, estant descouvert, en reprenant son habit royal de pourpre, et le frontal du diadesme à l'entour de sa teste : « Depuis que je vous pris premierement à mon « service, jusques à hier au soir, jamais je n'a- « vois, dit-il, entendu une seule parole veritable « de moy ».

Ainsi comme il tenoit le siege devant la ville de Hierusalem, les Juifs luy demanderent surseance d'armes pour sept jours seulement, à fin qu'ils peussent solenniser leur plus grande feste : ce que non seulement il leur ottroya, mais aussi ayant fait apprester bon nombre de taureaux aux cornes dorées, et grande quantité de drogues et especes odorantes à faire perfums, il les conduisit luy mesme en procession jusques à la porte de leur ville, et ayant livré tout cest appareil de sacrifice entre les mains de leurs presbtres, s'en retourna dedans son camp : parquoy les Juifs esmerveillez

de sa religieuse liberalité, incontinent après leur feste, se rendirent à luy.

XL. Themistocles en sa premiere jeunesse ne faisoit que yvrongner et paillarder, mais depuis que Miltiades, capitaine general des Atheniens, eut desfaict les Barbares en la plaine de Marathon, jamais on ne le veit faisant aucun desordre: et respondoit à ceulx qui s'esbahissoient de veoir en luy une si grande mutation, « Le trophée de « la victoire de Miltiades ne me laisse point dor- « mir ny reposer. »

On luy demanda quelquefois lequel il aimeroit mieulx estre Achilles ou Homere: « Mais toy- « mesme, dit-il, lequel aimerois-tu mieulx estre, « ou celuy qui gaigne le prix ès jeux Olympi- « ques, ou le crieur qui à son de trompe le pro- « clame victorieux ».

Quand le roy Xerxes descendit en la Grece avec celle grande flotte de vaisseaux, craignant qu'un orateur Epicydes, qui avoit credit envers le peuple, à cause de son eloquence, mais qui au demourant estoit lasche de cœur, et fort subject à l'avarice, ne parvint par les voix du peuple à estre capitaine general d'Athenes en ceste guerre, et ne fust cause de perdre la ville, il le gaigna par argent, tant qu'il se deporta de la poursuite d'estre capitaine.

[1] Eurybiades le general de toute l'armée n'avoit pas le cœur de conclurre à la battaille par

[1] Il y a dans le texte: *Adimantus*. Et c'est ainsi qu'il faut lire. V. Hérodote, L. VIII, ch. 59. c.

mer, à quoy Themistocles faisoit tout ce qu'il pouvoit pour emouvoir et inciter les Grecs: telment que l'autre luy dit en plein conseil. « Ceulx « qui se levent avant que ce soit à leur reng ès « combats publiques des jeux sacrez, sont tous« jours fouëttez ». « Il est vray, respondit The« mistocles, mais aussi ceulx qui demeurent der« riere, ne sont jamais couronnez ». Eurybiades adonc le capitaine general leva le baston, comme pour le frapper: et Themistocles luy dit, « Frappe « si tu veulx, pourveu que tu escoutes ».

Voyant qu'il ne pouvoit mettre en la teste de ce general Eurybiades qu'il voulust combattre dedans le canal et destroict de Salamine, il envoya secrettement soubs main advertir le roy Barbare qu'il ne laissast pas eschapper les Grecs qui ne pensoient qu'à s'enfuir: à quoy ce roy ayant adjousté foy, donna la battaille qu'il perdit, pource qu'il combattit en un bras de mer long et estroict, qui estoit à l'advantage des Grecs: et sur l'heure Themistocles renvoya de rechef vers luy l'admonester de s'enfuir vers le pas de l'Hellespont le plus tost qu'il pourroit, pource que les Grecs estoient en propos de luy rompre le pont de navires qu'il avoit fait bastir sur ce destroict, à fin que ce qu'il faisoit pour sauver les Grecs, il le semblast faire pour le salut de luy.

Un habitant de la petite isle de Seriphe luy dit un jour par maniere de reproche, qu'il estoit renommé pour la gloire de la ville d'Athenes, dont il estoit, non pas pour luy-mesme.

« Tu dis verité, luy respondit Themistocles, mais « ny moy si j'eusses esté Seriphien, ny toy si « tu eusses esté Athenien, n'eussions jamais esté « renommez ».

Antiphates le beau fils, du commancement mesprisoit et fuyoit Themistocles, qui estoit amoureux de luy, mais depuis quand il le veit parvenu à grande authorité et grande reputation, il le vint rechercher, flatter et courtiser: « O jeune « fils mon amy, dit il alors, nous sommes bien « tard, mais au moins à la fin devenus sages tous « deux ensemble ».

Simonides le poëte luy requeroit en jugement quelque chose qui estoit injuste, auquel il respondit: « Ny toy Simonides ne serois pas bon « musicien, si tu chantois contre mesure, ny « moy bon magistrat, si je jugeois contre les « loix ».

Il disoit que son fils, qui faisoit faire ce qu'il vouloit à sa mere, estoit le plus puissant homme de la Grece: « Pource, disoit il, que les Athe-« niens commandent au demourant de la Grece, « je commande aux Atheniens, sa mere à moy, « et luy à sa mere ».

Il y avoit deux qui demandoient sa fille en mariage, desquels il prefera l'honeste au riche, disant, « Qu'il aimoit mieulx avoir un homme qui « eust affaire de biens, que de biens qui eussent « affaire d'un homme ».

Vendant un sien heritage, il feit proclamer

au crieur qui le crioit à vendre, « Qu'il avoit bon « voisin ».

Comme les Atheniens estans saouls de luy prissent plaisir à le tondre et rebuter en ses poursuittes : « O pauvres gens, disoit il, pourquoy « vous lassez vous de recevoir souvent de mes« mes personnes de bons services » ?

Il disoit qu'il estoit semblable aux grands platanes, soubs la rameure desquels les passans se retirent quand ils sont surpris de la pluye : puis quand le beau temps est venu, ils leur arrachent leurs bransches et les deschirent.

Se mocquant des Eretriens, il disoit qu'ils ressembloient aux casserons [1], parce qu'ils avoient bien des espées, mais ils n'avoient point de cœur.

Estant fugitif de la ville d'Athenes premierement, et puis de toute la Grece, il se retira devers le grand roy de Perse, là où luy estant audience donnée, il dit que la parole de l'homme ressembloit proprement aux tapisseries de haulte lice figurées et historiées : car en l'un et en l'autre, quand elles sont desployées et estandues bien au long, se descouvre à clair les figures : là où quand elles sont pliées et empacquetées, les pourtraicts y sont cachez, et n'y cognoit on rien : au moyen dequoy il demanda terme de certain temps dedans lequel il peust apprendre la langue Persienne, à fin que de là en avant il peust par luy mesme se descouvrir, et donner à entendre ses conceptions au roy, non point par un truchement.

[1] L'os des casserons s'appelle espée. *Amyot.*

Luy ayant doncques le roy faict plusieurs grands presens, et estant soudain devenu fort riche, il disoit à ses gens, « Enfans nous estions perdus, « si nous n'eussions esté perdus ».

XLI. Myronides capitaine general des Atheniens se meit aux champs, pour aller faire la guerre aux Bœotiens, ayant commandé à ceulx d'Athenes qu'ils le suyvissent avec leurs armes, mais sur le point qu'il falloit mener les mains, les centeniers luy vindrent dire que leurs gens n'estoient pas encore tous venus: « Tous ceulx, dit il, qui ont en« vie de combattre, sont venus »: et ainsi les menant en deliberation de bien faire, gaigna la bataille contre les ennemis.

XLII. Aristides surnommé *le Juste,* faisoit tousjours ses affaires à part au gouvernement de la chose publique, fuyant toutes ligues et partialitez, d'autant qu'il avoit opinion que l'authorité et le credit qui estoit ainsi acquis par pratiques et menées d'amis, incitoit et poulsoit les hommes à faire beaucoup de choses injustes.

Et comme les Atheniens fussent assemblez en conseil de ville pour proceder au bannissement, qu'ils appelloient l'*ostracisme*, il y eut un païsan qui ne sçavoit ne lire ny escrire, qui tenant une coquille en sa main le pria d'escrire dedâns le nom d'Aristides; et il luy demanda, « Et com« ment, cognois tu bien Aristides »? Le païsan luy dit « Que non, mais qu'il luy faschoit de » l'ouïr appeller *le juste* ». Aristides ne luy res-

pondit rien, et escrivant son nom dedans la coquille la luy rebailla.

Estant ennemy de Themistocles, et envoyé en quelque ambassade quant et luy, arrivez qu'ils furent aux confins de l'Attique, il luy dit, « Veulx « tu Themistocles que nous laissions icy sur les « limites du païs, nostre inimitié, et puis quand « nous serons retournez de nostre ambassade, nous « la reprendrons si bon nous semble »?

Après avoir faict le departement de la taille sur toute la Grece, et taxé combien chasque ville devroit payer, il en retourna plus pauvre qu'il n'y estoit allé, d'autant comme il avoit despendu par le chemin : parquoy ayant le poëte AEschylus fait ces vers en une siene tragedie touchant Amphiarus,

> Il ne veult pas sembler juste, mais l'estre [1],
> Gardant justice en pensée profonde,
> Dont nous voyons tous les jours apparoistre
> Sages conseils, où tout honneur abonde :

quand on vint à les reciter en plein theatre, toute l'assistance jetta les yeux sur Aristides.

XLIII. Pericles toutes les fois qu'il estoit eleu capitaine, en prenant son manteau ducal souloit dire en soy-mesme, « Pericles prens garde à toy, « tu t'en vas pour commander à des hommes libres, « et à des Grecs, et à des Atheniens.

Un sien amy le requeroit de porter faulx tesmoignage pour luy, où il falloit encore jurer : il luy

[1] AEschyle, les Sept contre Thèbes, v. 594. C.

respondit

respondit, « Je suis ton amy jusques à l'autel : c'est « à dire, jusques à n'offenser point les dieux ».

Il suadoit aux Atheniens d'oster l'isle d'AEgine, comme une maille ou une chassie, qui estoit en l'œil de leur port de Piræe.

Estant prest à rendre son ame il dit, qu'il se reputoit heureux de ce que nul Athenien ne portoit [1] robbe noire par son moyen.

XLIV. Alcibiades estant encore jeune garson, en luittant contre un autre fut saisy d'une prise, de laquelle il ne pouvoit pas bien se desfaire : si prit à belles dents la main de celuy qui le tenoit : et l'autre se prit à crier, comment Alcibiades tu mords comme une femme : « Non pas comme une femme, « respondit-il, mais bien comme un lion ».

Ayant un fort beau chien qui luy avoit cousté sept cens escus [2], il luy coupa la cueuë, à fin (dit-il) que les Atheniens comptent cela de moy, et ne s'amusent point à me rechercher curieusement plus avant.

Il entra en une eschole, où il demanda au maistre l'Iliade d'Homere. Le maistre luy dit, qu'il n'avoit rien des œuvres d'Homere : il luy donna un soufflet et passa oultre.

Il vint un jour battre à la porte de Pericles, où lon luy dit, qu'il n'estoit pas de loysir, et qu'il estoit bien empesché à regarder comment il rendroit compte aux Atheniens de leur argent : « Et ne vaul- « droit-il pas mieulx, dit-il, qu'il s'empeschast à « regarder comment il ne leur en rendroit point »?

[1] Grec, n'avoit porté.

[2] Sept mille drachmes, 5,446 liv. de nôtre monnoie.

Estant rappellé de la Sicile par les Atheniens qui luy vouloient faire son procès, il se cacha, disant, que qui est accusé de crime capital est un sot de chercher à se faire absoudre, quand il s'en peut fuir, et comme quelqu'un luy dist, « Comment ne « te fies tu pas à ton païs de te juger » ? « Non pas, « dit il, à ma propre mere, de peur qu'en n'y pen- « sant pas, elle ne jettast par erreur la febvre noire « au lieu de jetter la blanche ».

Estant adverty que luy et ses compagnons avoient esté condemnez à la mort : « Monstrons, leur dit « il, que nous sommes vivans ». Et se retirant devers les Lacedæmoniens, suscita la guerre qui fut appellée *Decelique* [1].

XLV. Lamachus reprenoit un capitaine de gens de pied de quelque faulte qu'il avoit commise en son estat : l'autre luy disoit, qu'il ne le feroit plus : « Mais on ne peult pas, repliqua il, faillir deux fois « à la guerre ».

XLVI. Iphicrates estoit mesprisé d'autant qu'on le tenoit pour fils d'un cordonnier, mais il acquit reputation d'homme de valeur [2], alors premier que tout blecé qu'il estoit, il saisit son ennemy au corps, et l'emporta tout vif avec ses armes, de la galere ennemie dedans la sienne. Estant en terre d'amis et alliez, il fortifioit neantmoins son camp fort soigneusement de tranchée et de rempart tout à l'entour. Il y eut quelqu'un qui dit, « Dequoy

[1] Voyez les Observations.

[2] Lisez : « alors premier qu'il saisit une ennemi blessé au « corps et l'emporta, etc ». C.

« avons nous peur »? auquel il respondit, que la pire parole qui sauroit sortir de la bouche d'un capitaine est, « Je ne me fusse jamais douté de cela ».

Dressant son armée en battaille pour combattre des peuples Barbares, il dit, qu'il ne craignoit autre chose sinon que les Barbares n'eussent point cognoissance d'Iphicrates, qui estoit ce qui effroyoit ses autres ennemis.

Estant accusé de crime capital, il dit au calomniateur qui l'accusoit : « O pauvre homme regarde que « tu fais, ores que la ville est environnée de guerre, « suadant au peuple de consulter de moy, et non « pas avec moy ».

Harmodius qui estoit descendu de l'ancien Harmodius [1], luy reprochoit un jour qu'il estoit extraict de race vile et roturiere : « La noblesse de ma race, « luy respondit-il, commence à moy, et celle de la « tienne acheve à toy ».

Un orateur harenguant devant le peuple en pleine assemblée de ville, luy demanda, « Qu'es tu, à fin « que lon sache de quoy tu te glorifies tant? Es tu « homme d'armes, ou archer, ou homme de pied « et piequier »? « Je ne suis, respondit il, rien de « tout cela, mais je suis celuy qui sçait commander « à tous ceulx là ».

XLVII. Timotheus estoit estimé capitaine plus heureux que habile homme ne vaillant, et quelques uns luy portans envie luy paignoient des villes qui venoient d'elles mesmes se prendre dedans une

[1] Celui qui avoit conjuré avec Aristogiton contre les enfans de Pisistrate.

nasse, pendant qu'il dormoit: et luy disoit, « Or « pensez si je prens de telles villes en dormant, « que c'est que je feray quand je seray esveillé ».

Un des capitaines hazardeux et adventureux monstroit aux Atheniens par une maniere de gloire, quelque playe qu'il avoit dessus sa personne: mais luy au contraire, « J'eus, dit il, grande honte un « jour que j'estois capitaine general, devant la ville « de Samos, quand un traict d'engin de batterie « vint tomber tout auprès de moy ».

Et comme les harengueurs louassent grandement et recommandassent le capitaine Chares, disans, « Voylà un tel homme qu'il fauldroit pour en faire un capitaine general des Atheniens »: Timotheus respondit tout hault, « Ne dittes pas capitaine, mais « un bon gros valet pour porter le lict du capitaine ».

XLVIII. Chabrias disoit que ceulx qui sçavoient mieulx les affaires de leurs ennemis, estoient ceulx qui mieulx faisoient l'office de capitaines.

Estant accusé de trahison avec Iphicrates, il ne laissoit pas d'aller à l'esbat au parc des exercices, et de disner à son heure accoustumée, dequoy Iphicrates le tansoit: et luy respondit, « S'il advient « que les Atheniens ordonnent de nous autre chose « que bien à poinct, ils te feront mourir, dit il, tout « sale et à jeun, et moy lavé, oinct, et bien disné ».

Il souloit dire que une armée de cerfs conduitte par un lion estoit plus à craindre, qu'une armée de lions conduite par un cerf.

XLIX. Hegesippus que lon surnommoit *Croby-*

lus[1], incitoit les Atheniens à prendre les armes contre Philippus roy de Macedoine, et quelqu'un de l'assemblée luy crya tout hault, « Comment, « nous veulx tu introduire la guerre » ? « Ouy certainement, dit il, et les robbes de deuil, et les « convoys de funerailles publiques, et les harengues » funebres, si nous voulons demourer libres, et « non pas nous assubjectir aux Macedoniens ».

L. Pytheas estant encore fort jeune se presenta un jour pour contredire en pleine assemblée, aux decrets publiques que lon passoit par les voix du peuple à l'honneur de Alexandre : quelqu'un luy dit, « Comment oses tu bien entreprendre, estant « si jeune, de parler de si grandes choses » ? « Pour- « quoy non, dit il, veu qu'Alexandre que vous « faittes un dieu par voz suffrages est encore plus « jeune que moy » ?

LI. Phocion Athenien estoit si constant, que jamais on ne le veit pleurer ne rire : et comme en une assemblée de ville, quelqu'un luy dist, « Tu es « tout pensif, Phocion, il sembles que tu estudies « quelque chose » : « tu conjectures bien, respon- « dit il, car j'estudie voirement, si je pourray point « retrencher quelque chose de ce que j'ay à dire aux « Atheniens ».

Les Atheniens eurent un oracle qui les advertissoit qu'il y avoit en la ville un personnage qui estoit contraire aux conseils et advis de tous les autres : et comme ils feissent par tout enquerir qui estoit

[1] Le frisé. Crobule est un mot grec qui signifie boucle de cheveux.

celuy là, et criassent en grande furie contre luy, « Phocion dit franchement tout hault que c'estoit « luy, parce qu'à luy seul rien ne plaisoit de tout ce « que le peuple faisoit et disoit ».

Ayant un jour dit son advis en pleine assemblée du peuple, il pleut à toute l'assistance, et veit que tous egalement approuvoient son dire, il en fut si esbahy qu'en se tournant devers ses amis, il leur demanda, « Ne m'est il point eschappé de dire quelque chose « de travers, sans y penser » ?

Les Atheniens voulurent quelquefois faire un grand et solennel sacrifice, pour à quoy fournir, ils demandoient à chascun quelque contribution d'argent : chascun des autres donnoit liberalement, et Phocion estant nommeement appellé par plusieurs fois pour donner aussi, leur dit à la fin: « J'aurois hon« te de vous donner et de ne rendre pas à cestuy-cy». monstrant au doigt un usurier, à qui il debvoit.

Et comme [1] Demades luy dist, « Les Atheniens « te tueront si une fois ils entrent en leur fureur » : « Si feront certes, luy respondit il, ils me tueront « voirement, s'ils entrent en leur fureur : mais toy, « s'ils entrent en leur bon sens ».

Aristogiton le calomniateur estant condemné à mort pour calomnie, et prest à executer en la prison, envoya prier Phocion de venir jusques là parler à luy. Ses amis ne vouloient pas qu'il y allast, pour parler à un si meschant homme : « Et en quel « lieu, dit il, pourroient les gens de bien plus vo« lontiers parler à Aristogiton » ?

[1] Lisez : *Demosthènes*. C.

Les Atheniens estoient courroucez à ceulx de Byzance de ce qu'ils n'avoient pas voulu recevoir dedans leur ville le capitaine Chares, qu'ils leur envoyoient pour les secourir à l'encontre de Philippus : Phocion leur remonstra, que ce n'estoit pas à leurs confederez, s'ils se deffioient, qu'il s'en falloit prendre, mais aux capitaines dont on se deffioit, à ceulx là s'en falloit il courroucer.

Sur l'heure il fut luy mesme eleu capitaine ; et s'estans les Byzantins fiez à luy, et mis entre ses mains, il les defendit si bien contre Philippus, qu'il le contraignit de se retirer sans rien faire.

Le roy Alexandre le grand luy envoya presenter en don cent talents, qui sont soixante mille escus. Il demanda à ceulx qui luy apportoient cest argent, pourquoy le roy luy en envoyoit à luy seul, veu qu'il y avoit tant d'autres Atheniens. Il luy respondirent, que c'estoit pour ce qu'il l'estimoit seul homme de bien et vertueux : « Qu'il me laisse « doncques, leur dit il, et sembler et estre tel ». Alexandre leur demanda des galeres, et le peuple nommeement appella Phocion pour en dire son advis, et leur conseiller ce qu'ils en avoient à faire. Il se leva et leur dit, « Je vous conseille de trouver « moyen que vous soyez vous mesmes les plus forts « par armes, ou bien amis de ceulx qui le sont ».

Estant venu une nouvelle incertaine sans autheur, qu'Alexandre estoit decedé, les harengueurs ne faillirent pas incontinent de monter à l'envy les uns des autres en la tribune des harengues, et de conseiller que sur l'heure mesme sans plus attendre,

lon devoit prendre les armes. Phocion au contraire estoit d'advis que lon attendist jusques à ce que lon en fust plus certainement assurez : « Car s'il est « aujourd'huy mort, disoit il, il le sera aussi demain « et encore après ».

Et comme Leosthenes eust jetté la ville en une forte et grosse guerre, elevant le cœur au peuple soubs grandes esperances de recouvrer leur liberté et la principauté de la Grece, Phocion accomparoit ses propos aux cyprès : « Car ils sont, disoit il, » beaux, droicts et haults, mais ils ne portent point « de fruict ». Et comme neantmoins les premieres rencontres en eussent été heureuses, et la ville en feist sacrifices aux dieux pour les bonnes nouvelles, quelqu'un luy demanda [1] : « Et bien Phocion, es tu « content que cecy ait esté faict » ? « Bien suis-je « content, dit il, que cecy soit ainsi advenu, mais « je ne me repens point d'avoir conseillé cela ». Les Macedoniens [2] *incontinent* feirent descente au païs d'Attique, et commancerent à courir et piller toute la coste de la marine, pour à quoy remedier, il meit aux champs les jeunes hommes de la ville en aage de porter armes : plusieurs y accoururent à la foule qui luy conseilloient les uns de se saisir de ceste motte là, les autres de mettre icy ses gens en bataille : « O Hercules, dit il, combien je voy de ca-« pitaines, et peu de soudards » ! ce neantmoins

[1] Lisez : comme dans la vie de Phocion. ch. 32, « Ne vou-« drois-tu pas avoir fait cela ? Je voudrois bien l'avoir fait, « dit-il, mais je ne me repens point, etc ». C.

[2] *Incontinent* n'est point dans le texte. C.

il leur donna la battaille, qu'il gaigna, et tua sur le champ Nicion capitaine des Macedoniens.

Peu de temps après les Atheniens demourez vaincus en ceste guerre, et estants contraincts de recevoir garnison d'Antipater, Menyllus, capitaine de ceste garnison luy envoya de l'argent en don : dequoy il se courroucea, disant, que ny Menyllus n'estoit meilleur qu'Alexandre, ny la cause si bonne pour laquelle il en deust prendre de luy maintenant, en ayant lors refusé d'Alexandre : aussi disoit Antipater, « Qu'il avoit deux amis à Athenes, « à l'un desquels il n'avoit jamais rien sçeu faire « prendre, ny à contenter et assouvir l'autre assez « despendre ». Et comme Antipater le recherchast de faire quelque chose qui n'estoit pas juste, « Tu « ne sçaurois, luy dit il, seigneur Antipater, avoir « Phocion pour amy et pour flatteur tout ensemble ».

Après la mort d'Antipater les Atheniens, ayans recouvré leur liberté du gouvernement populaire, Phocion fut condemné à la mort par le peuple en pleine assemblée de ville, et ses amis aussi, lesquels s'en alloient plorans et se lamentans au supplice, mais Phocion marchant gravement sans mot dire, trouva par le chemin l'un de ses ennemis qui luy cracha au visage : et luy se retournant devers les magistrats leur dict, « N'y aura il personne qui « reprime l'insolence et villanie de cest homme icy» ? L'un de ceulx qui devoient mourir avec luy se courrouceoit et se tourmentoit, et Phocion luy dit, « Ne te reconfortes tu pas [1] Evippus de ce que tu

[1] Lisez : *Thudippus*. C.

« t'en vas mourir en la compagnie de Phocion »? Et comme on luy tendoit la couppe où estoit le breuvage de la ciguë, on luy demanda s'il vouloit plus rien dire : alors adressant sa parole à son fils, « Je te commande, dit il, et te prie de ne porter « point de rancune pour ma mort aux Atheniens ».

LII. Pisistratus tyran d'Athenes, adverty que quelques uns de ses amis s'estans rebellez contre luy, avoient occupé le chasteau de Phyle, s'en alla devers eulx portant luy mesme sur son col un fardeau de son lict et de ses hardes. Ils luy demanderent, que c'estoit qu'il vouloit : « Je viens, dit il, expressement « en intention de vous persuader de retourner « avec moy, ou bien de demourer icy avec vous : et « pourtant ay-je apporté mes hardes quant et moy ».

On luy rapporta que sa mere aimoit un jeune homme qui couchoit secrettement avec elle, mais en grand crainte, et la refusoit souventefois : il l'envoya convier à soupper, et après soupper il luy demanda comment il avoit esté traitté : fort bien, dit il, « Tu le seras ainsi tous les jours, dit il, si « tu fais plaisir à ma mere ».

Thrasybulus estoit amoureux de sa fille, laquelle il baisa, la trouvant de rencontre devant luy en son chemin : dequoy sa femme fut fort courroucée, et sollicitoit son mary d'en faire demonstration : mais il luy respondit tout doulcement, « Si nous « haïssons ceulx qui nous aiment, que ferons nous « à ceulx qui nous haïssent »? et la bailla en mariage à ce Thrasybulus.

Quelques gens après bien boire, allans mas-

quer et faire les fols par la ville, rencontrerent sa femme, à laquelle ils feirent et dirent plusieurs choses dissoluës et peu honestes : et puis le lendemain recognoissans la faulte qu'ils avoient faitte, vindrent plorer devant Pisistratus, et luy demander pardon : il leur respondit, « Donnez ordre que vous « soyez d'ores en avant plus sages : au demourant je « vous advise, que ma femme ne sortit ny n'alla « du tout hier nulle part ».

Estant prest à espouser une seconde femme, ses enfans du premier lict luy demanderent, s'il estoit point en quelque chose malcontent d'eulx, pourquoy il espousast par despit d'eulx ceste seconde femme : « Rien moins, leur respondit il : ains c'est « au contraire, pour ce que je me louë de vous, « et que je desire avoir encore d'autres enfans qui « soient semblables à vous ».

LIII. Demetrius surnommé *le Phalerien* conseilloit au roy Ptolomæus d'achetter et lire les livres qui traittent du gouvernement des royaumes et seigneuries : « Car ce que les mignons de court « n'ozent dire à leurs princes, est escrit dedans ces « livres là ».

LIV. Lycurgus celuy qui establit les loix aux Lacedæmoniens accoustuma ses citoyens à porter cheveux, disant que les cheveux rendoient ceulx qui estoient beaux d'eulx mesmes encore plus beaux, et ceulx qui estoient laids, hydeux et effroyables.

Sur les entrefaittes qu'il estoit après à reformer l'estat de Lacedæmone, quelqu'un luy conseilloit d'y establir l'estat du gouvernement populaire, où

l'un a autant d'autorité que l'autre : il luy respondit, « Commance toy-mesme à establir ce gouvernement « là en ta maison ».

Il ordonna que lon ne bastiroit plus les maisons qu'avec la sçie et la coignée seulement : pource, dit il, que lon auroit honte de porter dedans une maison simple, de la vaisselle d'or ou d'argent, ny des meubles precieux ou des tables riches et sumptueuses.

Il defendit à ses citoyens de combattre ny à l'escrime des poings, ny à l'escrime generale de pieds, de dents, et de mains, à fin qu'ils ne s'accoustumassent point, non pas en jouant mesme, à se rendre ny à se lasser jamais. Aussi leur defendit il de combattre souvent contre mesmes ennemis, de peur qu'ils ne les rendissent plus belliqueux : au moyen dequoy, depuis le roy Agesilaus ayant esté rapporté griefvement blecé d'une battaille, Antalcidas luy dit, « Tu rapportes un beau salaire et es« cholage tel que tu l'as merité des Thebains, de ce « que tu leur as enseigné à combattre malgré eulx ».

LV. Charillus [1] estant enquis, pourquoy Lycurgus avoit fait si peu de loix, il respondit, que ceulx qui usoient de peu de paroles, n'avoient pas besoing de beaucoup de loix.

Un des esclaves qu'ils appelloient *Elotes* se portoit un peu trop insolentement et audacieusement envers luy : « Par les dieux, dit il, si je n'estois cour« roucé, je te ferois tout à ceste heure mourir ».

A un qui luy demandoit pourquoy les Lacedæ-

[1] Charilaüs, neveu et pupille de Lycurgue.

moniens portoient cheveux : « C'est pource que de « toutes les sortes de parements, c'est celuy qui « couste le moins ».

LVI. Teleclus roy de Lacedæmone, respondit à son frere qui se plaignoit à luy, de ce que les citoyens de Sparte se portoient en son endroict plus iniquement et plus indignement qu'envers luy : « Ce n'est pas cela, dit il, mais c'est que tu ne « sçais pas endurer que lon te face tort ».

LVII. Theopompus estant en quelque ville, l'un des habitans d'icelle luy monstroit les murailles, et luy demandoit si elles ne luy sembloient pas belles et haultes. « Belles? [1] non, dit il, quand il n'y « auroit que des femmes ».

LVIII. Archidamus respondit aux alliez et confederez de Lacedæmone qui le prioient de leur taxer leur cotte d'argent, qu'ils auroient à fournir pour la guerre Peloponesiaque, « La guerre ne « s'entretient pas à prix fait et certain ».

LIX. Brasidas trouva une souris parmy des figues seiches qui le mordit. tellement qu'il la laissa aller, et dit aux assistans : « Voyez vous, dit il, comment « il n'y a rien si petit qui ne puisse sauver sa vie, « prouveu qu'il ait le cœur de se defendre contre « ceulx qui l'assaillent » ?

En une battaille il fut blecé d'un coup de parthisane, qui faulsa et percea son escu ; il arracha la

[1] Belles, n'est point dans le grec. J'aimerois mieux l'autre leçon, *il n'y manque pas de femmes*; ce qui reproche d'une manière piquante, une grande lâcheté à des hommes qui mettoient l'espérance de leur défense dans des murs.

parthisane de sa playe, et du mesme baston en tua son ennemy : et estant enquis comment il avoit ainsi esté blecé : « Par ce que mon escu, dit il, m'a trahy ».

Il mourut au païs de Thrace, là où il avoit esté envoyé pour affranchir et remettre en liberté les Grecs qui estoient habitans en celle marche. Les ambassadeurs, qui depuis furent envoyez par le païs en Lacedæmone, vindrent visiter sa mere : laquelle leur demanda premierement, si Brasidas son fils estoit mort vaillamment et en homme de bien : les ambassadeurs alors le louërent bien haultement, jusques à dire, qu'il n'en seroit plus jamais de tel : « Vous vous abusez, leur dit elle, « il est vray que Brasidas estoit bien homme de « bien, mais Lacedæmone en a plusieurs autres, « qui valent encore mieulx que luy ».

LX. Le roy Agis souloit dire, que les Lacedæmoniens ne demandoient point combien estoient leurs ennemis, mais seulement où ils estoient.

On luy defendit à Mantinée de combattre, pource que les ennemis estoient plusieurs contre un : « Il est force, dit il, que celuy qui veult « commander à plusieurs, en combatte plusieurs « aussi ».

A ceulx qui hault-louoient les Eliens de ce qu'ils gardoient grande legalité en la feste des jeux Olympiques : « Quelle si grande merveille est ce, dit « il, si en quatre années les Eliens usent un jour « de la justice » ? Et comme ils perseverassent encore en leurs louanges : « Quelle si grande mer-

« veille est-ce, dit il, si les Eliens usent bien « d'une chose bonne, qui est la justice »?

A un meschant homme qui luy rompoit la teste en luy demandant souvent, qui estoit le plus homme de bien des Spartiates: « C'est, dit il, « celuy qui te ressemble le moins ».

A un autre qui demandoit, combien en nombre estoient les Lacedæmoniens: « Assez, dit il, « pour chasser les meschants »: Et à un autre qui luy demandoit le mesme, « Ils te sembleroient « beaucoup, dit il, si tu les voyois à combattre ».

LXI. Lysander ne voulut pas accepter des robbes sumptueuses et riches que Dionysius le tyran envoyoit à ses filles, disant, « Je craindrois que ces robbes ne les feissent trouver « plus laides ».

Quelques uns le reprenoient et blasmoient de ce qu'il faisoit la plus part de ses gestes par ruze et tromperie, comme estant chose indigne d'un qui se disoit de la race d'Hercules: il leur respondoit, « Que là où la peau du lion ne pou« voit suffire, il y falloit coudre un petit de celle « du regnard ».

Les Argiens avoient quelque different à l'encontre des Lacedæmoniens touchant leurs confins, et sembloit que les Argiens alleguassent de meilleures et plus pertinentes raisons touchant la terre qui estoit entre eulx en dispute: mais luy desguainnant son espée: « Ceulx, dit il, qui se« ront les plus vaillants avec ceste cy, seront ceulx « qui plaideront le mieulx de leurs confins ».

Les Lacedæmoniens faisoient difficulté d'assaillir les murailles des Corinthiens, et sur ces entrefaittes, il saillit un grand lievre de dedans les fossez: alors prenant ceste occasion: « Comment, « dit il, faittes vous doute d'assaillir les mu- « railles de gens qui sont si paresseux, qu'ils lais- « sant dormir les lievres dedans l'enceinte mesme « de leurs murs »?

Il y eut un Megarien, qui en publique assemblée des estats de la Grece luy parla fort hardiment et franchement, il luy respondit: « Tes pa- « roles auroient besoing d'une cité », ([1] voulant dire que Megare, dont il estoit, avoit trop peu de puissance pour maintenir ce qu'il disoit).

LXII. Agesilaus disoit que les habitans de l'Asie, pour hommes libres ne valoient rien, mais qu'ils estoient bons esclaves.

Ces Asiatiques avoient accoustumé d'appeller le roy de Perse, *le grand roy*: « Pourquoy est « il plus grand que moy, disoit il, s'il n'est plus « juste et plus temperant »?

Estant enquis de la vaillance et de la justice, laquelle estoit la meilleure, « Nous n'aurions que « faire de vaillance, dit il, si nous estions tous « justes ».

Estant une fois contrainct de desloger la nuict à grand'haste du païs de ses ennemis, et voyant un garson qu'il aimoit tout esploré, pource qu'on le laissoit derriere à cause qu'il ne pouvoit suivre

[1] Cela n'est point dans le texte. c.

pour

pour sa maladie : Comment il est, dit il, mal-
« aisé d'avoir pitié et bon sens tout ensemble ».

Menecrates le medecin qui se faisoit surnommer *Jupiter*, luy escrivit une lettre avec une telle suscription : « Menecrates Jupiter au roy Agesi-« laus, salut ». Il luy feit response, « Le roy Age-« silaus à Menecrates, santé », voulant dire qu'il estoit malade du cerveau.

Les Lacedæmoniens ayants desfaits ceulx d'Athenes avec leurs alliez et confederez près de Corinthe : entendant le grand nombre des ennemis qui estoient demourez morts sur le champ : « O « malheureuse Grece, dit il, qui a elle mesme « desfaict tant de ses hommes, qu'ils eussent esté « suffisans pour subjuguer et desfaire tout tant qu'il « y a de Barbares ».

Ayant eu un oracle de Jupiter en la ville d'Olympie, les ephores luy manderent qu'en passant par la ville de Delphes, il demandast aussi response à l'oracle d'Apollo. Parquoy quand il fut là, il luy demanda, s'il estoit pas de mesme advis que son pere.

[1] Demandant la delivrance de l'un de ses amis, qui estoit prisonnier entre les mains de Idrieus prince de la Carie, il luy escrivit en ceste sorte : « Si Nicias n'a point failly, delivre le : s'il a failly, delivre le pour l'amour de moy : mais comment que ce soit, delivre le toujours ».

[1] Lisez : « intercédant pour un de ses amis, auprès d'Ica-« rieus Carien, il lui écrivit, etc ». c.

On le convioit un jour à ouïr la voix d'un qui contrefaisoit merveilleusement bien et naïfvement le chant d'un rossignol : « J'ay ouy, dit il, assez de « fois le rossignol mesme ».

Après la perte de la battaille de Leuctres, la loy ordonnoit que tous ceulx qui s'estoient sauvez de vistesse, fussent notez d'infamie : mais les ephores voyans que la ville en ce faisant demoureroit vuide et depeuplée d'hommes, voulurent abolir ceste infamie, et pour ce faire eleurent Agesilaus legislateur : et luy se tirant en avant sur la place, ordonna que toutes les loix du lendemain en ayant auroient leur force et vigueur anciene.

Il fut envoyé pour donner secours au roy d'AEgypte, là où il se trouva assiegé avec luy par ses ennemis qui estoient plusieurs contre un, et enfermoient son camp d'une grande trenchée : et comme le roy luy commandast de sortir sur eulx et de les combattre : « Je n'empescheray pas, dit il, nos « ennemis qui veulent que nous soyons egaulx à « combattre tant à tant » : et comme il ne s'en fallust plus gueres que les deux bouts de la trenchée ne se vinssent à rencontrer et à joindre, il dressa son armée en ceste intervalle, et par ainsi venans à combattre tant contre tant, ils desfeirent leurs ennemis.

En mourant il commanda à ses amis qu'ils ne feissent faire aucune image ny statue de luy : « Car, si j'ay, dit-il, fait aucune chose digne de « memoire en ma vie, cela sera suffisant monu« ment de moy après ma mort : sinon, toutes les

« statues et images du monde ne sçauroient perpe-
« tuer ma memoire ».

LXIII. Archidamus [1] la premiere fois qu'il veit un traict de grosse arbalestre de batterie, que lon avoit nouvellement apporté de la Sicile, s'escria tout hault : O Hercules, la prouësse de l'homme « s'en va perdue ».

LXIV. Demades se mocquoit des espées Laconienes, disant qu'elles estoient si petites et si courtes, que les basteleurs et joueurs de passe-passe les avalloient toutes entieres. Agis le jeune luy respondit : « Mais neantmoins les Lacedæmoniens en assenent « fort bien leurs ennemis ».

Les ephores luy manderent une fois qu'il livrast ses soudards entre les mains d'un traistre : « Je me « garderay, dit il, bien de commettre les soudards « d'autruy à un qui a trahy les siens ».

LXV. Cleomenes respondit à quelqu'un qui promettoit de luy donner des coqs si courageux, qu'ils mouroient sur la place en combattant : « Ne me » donne point de ceulx-là qui meurent, mais de ceulx « qui font mourir les autres en combattant ».

LXVI. Paedaretus ayant failly d'estre eleu du conseil des trois cents, s'en retourna de l'assemblée tout joyeux et riant, disant, qu'il estoit très aise de ce qu'en la ville de Sparte, il se trouvoit trois cents hommes meilleurs et plus gens de bien que luy.

LXVII. Damonidas ayant esté par le maistre de

[1] Le grec ajoute : fils d'Agesilas. Celui dont on a parlé plus haut étoit fils de Zeuxidame.

la danse colloqué tout au dernier lieu de la danse, « Tu as, dit il, trouvé un bon moyen pour rendre « ce dernier lieu icy honorable ».

LXVIII. Nicostratus capitaine des Argiens, estant sollicité par Archidamus de prendre une bonne somme d'argent pour luy livrer en trahison une place qu'il avoit en garde, avec promesses de luy faire espouser telle fille qu'il voudroit choisir en toute la ville de Sparte, exceptées celles du sang royal, luy feit response, qu'il n'estoit point de la race d'Hercules : « Pour, ce dit il, que Hercules « alloit par tout punissant et faisant mourir les « meschants, et tu essayes de rendre meschants « ceulx qui sont gens de bien ».

LXIX. Eudamonidas voyant en l'eschole de l'academie Xenocrates desja ancien parmy les autres escholiers estudians en la philosophie, et entendant qu'il y cherchoit la vertu : « Et quand en usera il, « dit il, s'il est encore à la trouver »?

Une autrefois escoutant discourir un philosophe, qui maintenoit que le sage seul estoit bon capitaine : « Ce propos, dit il, est merveilleux : mais celuy « qui le dit, n'ouit jamais en un camp le son de la « trompette ».

LXX. Antiochus estant l'un des contrerolleurs de Sparte, que lon appelle ephores, entendant comme le roy Philippus avoit donné aux Messeniens leur territoire : « Mais leur a il quant et quant, de-« manda il, donné le moyen de vaincre en bat-« taille quand ils combattront pour le defendre »?

LXXI. Antalcidas respondit à un Athenien qui

appelloit les Lacédæmoniens ignorans : « C'est pour « ce que nous sommes seuls qui n'avons jamais « appris de vous rien de mauvais ».

Un autre Athenien en estrivant contre luy, luy disoit : « Nous vous avons souvent rechassez de la riviere de Cephisus (* qui est en Attique »), « Et « nous, repliqua il, ne vous avons jamais chassez « de celle d'Eurotas ? (* qui est en Lacedæmone) ».

Un retoricien vouloit reciter une harengue qu'il avoit composée à la louange de Hercules : « Et qui « est, dit il, celuy qui le blasme » ?

LXXII. Pendant que Epaminondas fut capitaine des Thebains, jamais on ne veit advenir en son camp ces soudaines frayeurs sans cause certaine, que lon appelle *terreurs paniques*. Il souloit dire, qu'il n'estoit point de mort plus honeste que de mourir en la guerre, et que le corps d'un bon homme de guerre devoit estre exercité, non seulement comme le sont ceulx des champions qui combattent ès jeux de prix, mais bien plus endurcy à tout travail, ainsi qu'il convient à un bon soudard : pourtant faisoit il la guerre à ceulx qui estoient fort gras, jusques à en casser un des bandes, pour ceste cause seule, disant, qu'à peine trois ou quatre boucliers luy pourroient couvrir le ventre, qui estoit si grand qu'il luy empeschoit de veoir ses parties naturelles.

Au demourant il estoit si reformé en son vivre, et haïssoit si fort toute superfluité, que une fois ayant

* Ceci est une addition d'Amyot pour mieux faire entendre les deux phrases.

esté invité à soupper par un de ses voisins, quand il veit en son logis un grand appareil de force friandes patisseries, confitures et parfums, il luy dit, « Je pensois que tu feisses un sacrifice, non un « excez de superfluité », et s'en alla tout aussi tost.

Comme le cuisinier rendist à luy et à ses compagnons compte de leur despense ordinaire de quelques jours, il n'y trouva rien mauvais que la quantité d'huyle : dequoy ses compagnons s'esbahissans, il leur dit, que ce n'estoit pas la despense qui le faschoit, mais que tant d'huyle fust entré dedans les corps des hommes.

La ville de Thebes faisoit une feste publique, et estoient tous en bancquets, festins et grandes assemblées les uns avec les autres : au contraire, luy alloit tout sec sans s'estre oingt d'huyle de perfum, ne paré de beaux vestements, tout pensif par la ville : quelqu'un de ses familiers le rencontra en cest estat, qui s'en esbahissant luy demanda, pourquoy il alloit ainsi seul et mal en ordre par la ville : « A fin, dit il, que vous autres tous puissiez en « seureté ce pendant yvrogner et faire grand chere, « sans penser à affaires quelconques ».

Il avoit faict mettre en prison un homme de basse condition pour quelque legere faulte qu'il avoit commise : Pelopidas le pria de le mettre dehors, ce qu'il luy refusa : mais puis après une femme qu'i entretenoit l'en requit, et il le feit à sa priere, disant que c'estoit de telles gratuïtez, qu'il falloit conceder aux amies et concubines non pas aux capitaines.

Comme les Lacedæmoniens vinssent à grosse

puissance, pour faire cruelle guerre aux Thebains, on apporta de tous costez des oracles aux Thebains, dont les uns leur promettoient la victoire, les autres les menassoient de desconfiture : il commanda que l'on meit ceulx de la victoire à main droitte de la tribune aux harengues, et ceulx de la desfaite à la senestre : quand ils furent tous ainsi disposez, il se leva en pieds sur la tribune, et parla ainsi aux Thebains, « Si vous voulez rendre bonne « obeissance à voz capitaines, et prendre la har-« diesse en voz cœurs d'aller chocquer voz ennemis: « ceulx cy, monstrant les bons oracles à la main « droite, sont les vostres : mais si à faulte de cou-« rage, vous restivez au peril, ceulx là, monstrant « les mauvais à la main gauche, seront pour vous ». Puis ainsi qu'il conduisoit l'armée aux champs pour aller trouver les Lacedæmoniens, s'estant pris à tonner, ceulx qui estoient les plus près de luy, luy demanderent, que pouvoit signifier dieu, qu'il tonnoit : « Cela, dit il, signifie que la cervelle de « noz ennemis est estonnée, veu qu'ayants près « d'eulx de si commodes assiettes à loger leur camp, « ils se sont campez en celle où ils sont ».

De toutes les honestes et heureuses fortunes qui luy estoient jamais advenues, il disoit que celle qui luy avoit donné plus de joye en son cœur, estoit d'avoir desfaict les Lacedæmoniens en la journée de Leuctres du vivant des pere et mere qui l'avoient engendré.

Ayant accoustumé tout le reste du temps de se

monstrer net et propre avec une face joyeuse, le lendemain de la battaille Leuctrique il sortit en publique tout sale, morne et pensif : parquoy ses amis luy demanderent incontinent, s'il luy estoit point arrivé quelque sinistre accident : « Non, dit il, « mais je senty hier que pour la joye de la victoire, « je m'estois elevé plus que je ne devois, et pour- « tant aujourd'huy je corrige ceste aise qui fut hier « trop excessive ».

Et sçachant que les Spartiates avoient accoustumé de couvrir et cacher le plus qu'ils pouvoient tels inconvenients, et voulant convaincre et monstrer à descouvert la grandeur de la perte qu'ils avoient faitte, il n'ottroya pas permission d'enlever les morts en bloc à tous ensemble, ains à chasque cité les uns après les autres, tellement qu'il apparut qu'il y en avoit plus de mille des Lacedæmoniens.

Jason prince de la Thessalie estant allié et confederé des Thebains, vint un jour en la cité de Thebes, et envoya à Epaminondas deux mille[1] escus en don, sçachant qu'il estoit extremement pauvre. Il ne voulut pas recevoir le present d'argent, et qui plus est, la premiere fois qu'il veit depuis Jason, il luy dit, « Tu commances à m'oultrager ». Et ce pendant il emprunta d'un bourgeois de la ville cinquante drachmes d'argent[2], qui peuvent valoir environ cinq escus, pour son entretenement au voyage qu'il alloit entreprendre : et avec cela

[1] Grec, pièces d'or.

[2] 39 liv. 4 s. 4 den. de notre monnoie.

entra en armes dedans le Peloponese. Depuis encore le grand roy de Perse luy envoya trente mille pieces d'or comme escus de Perse, que l'on appelle *Dariques* : pour raison dequoy il s'attacha fort aigrement à Diomedes, luy demandant s'il avoit bien entrepris une si longue navigation pour cuider corrompre Epaminondas : et au demourant luy commanda de rapporter à son roy, que tant comme il voudroit et procureroit le bien des Thebains, il l'auroit pour amy, sans qu'il luy coustast rien : mais tant qu'il prochasseroit leur dommage, qu'il luy seroit ennemy.

Les Argiens ayants fait ligue et confederation avec les Thebains, ceulx d'Athenes envoyerent leurs ambassadeurs en Arcadie pour essayer d'attirer à eulx les Arcadiens. Si commancerent ces ambassadeurs à charger et accuser à bon esciant les uns et les autres ; de maniere que Callistratus qui parloit pour eulx, reprocha à ces deux citez Orestes et Oedipus. Epaminondas qui se trouva en ceste assemblée de conseil, se leva et dit : « Seigneur, nous « confessons qu'en nostre ville jadis y a eu un parricide, et en Argos un matricide : mais quant à « nous, nous avons chassé et banny de noz païs « ceulx qui ont commis telles malheuretez, et les « Atheniens les ont tous deux receus ».

Et aux Spartiates qui avoient chargé les Thebains de plusieurs grandes et grieves imputations : « S'ils n'ont fait autre chose, au moins vous ont ils, « seigneurs Spartiates, respondit Epaminondas, « fait oublier vostre peu parler ».

Les Atheniens avoient contracté alliance et amitié avec Alexander tyran de Pheres en Thessalie, qui estoit ennemy mortel des Thebains, et promettoit aux Atheniens qu'il leur feroit avoir la livre[1] de chair pour demy obole. Epaminondas luy respondit, Et nous leur fournirons de bois, qui ne leur coustera rien, pour cuire ceste chair, car nous leur irons raser et coupper tout tant d'arbres qu'ils ont en leur païs, s'ils entreprennent de remuer autre chose que bien à poinct.

Cognoissant que les Bœotiens se gastoient et perdoient par oisifveté, il deliberoït de les tenir continuellement en l'exercice des armes : au moyen dequoy quand approchoit le temps de l'election des capitaines, et qu'on le vouloit elire Bœotarche, c'est à dire, capitaine de la Bœoce, il disoit à ses citoyens, « Pensez y bien, messieurs, pendant « qu'il est encore loisible, avant que de m'eslire: « car je vous advise, que si vous me faittes vostre « capitaine, qu'il vous fauldra venir à la guerre ».

Il appelloit le païs de la Bœoce, qui est tout plat et tout ouvert, *l'eschaffault*[2] *de la guerre*, disant qu'il estoit impossible de la garder, sinon que les habitans eussent tousjours le bouclier sur le bras, et l'espée au poing.

Chabrias capitaine des Atheniens avoit desfait quelque petit nombre des Thebains, qui par trop d'ardeur de combattre avoient couru à la desbandée

[1] La mine de viande.

[2] L'orchestre. V. les Observations.

jusques tout contre les murs de Corinthe, et comme si c'eust esté une rencontre, il en feit eriger un trophée : dequoy Epaminondas se mocquant, dit, qu'il ne le falloit pas appeller trophée, mais plus tost *hecatesie*, comme qui diroit statue de Proserpine[1], pource qu'au temps passé on colloquoit ordinairement l'image de Proserpine au premier carrefour qui se trouvoit au devant de la porte d'une ville.

Et comme quelqu'un luy vint rapporter, que les Atheniens avoient renvoyé au Peloponese une armée equippée de nouvelles armes : « Et bien, dit il, « Antigenidas pleure il quand il sçait que Tellin a « de nouvelles flustes » ? car ce Tellin estoit un mauvais joueur de flustes, et Antigenidas un excellent.

Il s'apperçeut que son escuyer avoit reçeu grosse somme d'argent pour la rençon d'un qui avoit esté prisonnier entre ses mains : « Il luy dit, rens moy « mon escu, et t'en va achetter un cabaret pour « y user le reste de ta vie, car je voy bien que tu « ne te veulx plus exposer aux hazards de la guerre, « comme parcy devant, depuis que tu es devenu un « des riches et opulents ».

On luy demanda quelquefois lequel il estimoit plus grand capitaine de luy, de Chabrias, ou d'Iphicrates : il respondit : « Il seroit bien mal-aisé d'en « juger, tant que nous sommes en vie ».

A son retour du païs de la Laconie il trouva qu'on l'accusoit de crime capital avec les autres capitaines

[1] Appellée aussi Hécate.

ses compagnons, pour avoir retenu la charge de capitaine l'espace de quatre mois oultre et par dessus le temps qui estoit prefix par la loy : si dit à ses compagnons qu'ils en rejettassent toute la coulpe sur luy, comme ayants esté forcez par luy : et quant à luy, il dit, que ses paroles ne pourroient estre meilleures que ses effects, mais toutefois que s'il estoit forcé comment que ce fust de dire quelque chose devant ses juges, qu'il les requeroit s'ils estoient d'advis de le faire mourir, qu'ils feissent escrire sur la coulonne quarrée de sa sepulture sa condemnation, à fin que les Grecs entendissent, que Epaminondas auroit esté condemné à mourir pour ce, qu'il auroit contrainct les Thebains malgré eulx de brusler le païs de la Laconie, qui de cinq cents ans auparavant n'avoit jamais esté pillé: qu'il auroit repeuplé la ville de Messene, deux cents et trente ans après qu'elle avoit esté destruite et desertée par les Lacedœmoniens : qu'il auroit reuny et rassemblé en un corps et une ligue tous les peuples et villes de l'Arcadie : et qu'il auroit rendu et restitué aux Grecs leur liberté : car toutes ces choses ont esté faittes par nous en ce voyage. Les juges ayans ouy ces propos, se leverent de leurs sieges en riant à bon esciant, sans vouloir seulement prendre leurs ballottes pour ballotter contre luy.

Après la derniere battaille où il fut blecé à mort estant rapporté en sa tente, il feit appeller Diophantus, et après celuy là Iolidas : mais quand il entendit qu'ils estoient morts tous deux, il ordonna à ses

citoyens de faire appointement avec leurs ennemis, comme n'ayants plus de capitaines qui les sçeussent mener à la guerre : et de faict l'evenement porta temoignage à sa parole, qu'il cognoissoit très bien ses citoyens.

LXXIII. Pelopidas, compagnon d'Epaminondas en la charge de capitaine de la Bœoce, comme ses amis le reprissent de ce qu'il negligeoit une chose qui estoit necessaire, c'est à sçavoir de faire amas d'argent : « L'argent necessaire, dit il, ouy « bien à ce Nicomedes là », monstrant un pauvre boitteux estropié de bras et de jambes.

Ainsi comme il se partoit de Thebes pour aller à la battaille, sa femme le prioit, avoir soing de se sauver : « C'est aux autres, dit il, à qui il fault recor- « der cela : mais au capitaine et qui a charge de « commander, il luy fault recorder qu'il ait le soing « de sauver les autres, non pas luy ».

A un de ses soudards qui disoit, nous sommes tombez dedans nos ennemis : « Pourquoy nous de- « dans eulx, plus tost qu'eulx dedans nous » ?

Au reste estant proditoirement retenu prisonnier et mis aux fers, contre la foy des trefves, par Alexandre tyran de Pheres, il luy en disoit injure en l'appellant traistre parjure : le tyran luy demanda, « S'il avoit si grande haste de mourir » : « Ouy, « respondit il, à fin que les Thebains en soient plus « irritez contre toy, et que tant plus tost tu sois « puny de ta desloyauté ».

Thebe la femme du tyran, l'estant allé veoir en

la prison, luy dit, qu'elle s'esbahissoit comment il pouvoit estre si joyeux estant en prison aux fers : « Mais je m'esbahis bien plus de toi, comme estant « en toute liberté tu peux supporter un si meschant « homme qu'Alexandre ».

Après qu'Epaminondas le fut venu tirer de prison, il dit, qu'il se sentoit tenu à Alexandre, « Pource « que par son moyen, dit il, j'ay esprouvé plus que « jamais, que mon cœur est ferme assez, non seu- « lement contre la crainte de la guerre, mais aussi « contre la peur de la mort ».

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES

DES ROMAINS.

Apophthegmes de Manius Curius. II. *De Fabricius.* III. *De Fabius Maximus.* IV. *De Scipion l'ancien.* V. *De Flaminius.* VI. *De Domitius.* VII. *De Publius Licinius.* VIII. *De Paul Emile.* IX. *De Caton l'ancien.* X. *De Scipion le jeune.* XI. *De Cæcilius Metellus.* XII. *De Marius.* XIII. *De Luctatius Catulus.* XIV. *De Sylla.* XV. *De Caius Popillius.* XVI. *De Lucullus.* XVII. *De Pompée.* XVIII. *De Cicéron.* XIX. *De César.* XX. *D'Auguste.*

LES DICTS NOTABLES DES ROMAINS.

Manius Curius, comme quelques uns de ses soudards se plaignissent de ce qu'il donnoit à chasque soudard bien peu de la terre qu'ils avoient conquise sur les ennemis, et en incorporoit la plus grande part au domaine de la chose publique: « J'à dieu ne plaise, dit il, qu'il y ait aucun citoyen « Romain qui estime peu de terre, ce qui est suffi- « sant pour nourrir un homme ».

Les Samnites, après qu'il les eut desfaicts en battaille, envoyerent devers luy pour luy presenter en don une bonne somme d'or et d'argent. Ils le trouverent autour de son foyer, où il faisoit bouillir des naveaux dedans un pot : il feit response aux ambassadeurs des Samnites, que celuy qui se contentoit d'un tel soupper n'avoit que faire d'or : au reste, que commander à ceulx qui avoient de l'or, luy sembloit plus honorable que d'en avoir.

II. Caius Fabricius ayant entendu que les Romains avoient esté desfaicts en battaille par Pyrrhus, il dit, « C'est Pyrrhus qui a vaincu Labienus, « non pas les Epirotes les Romains ».

Estant envoyé devers Pyrrhus pour traitter de la delivrance des prisonniers, le roy luy offrit en don une grosse somme d'or, laquelle il ne voulut pas accepter : Et le lendemain Pyrrhus ordonna que lon

lon amenast le plus grand de ses elephans, et qu'on le meist droict derriere Fabricius sans qu'il en sçeust rien, puis qu'à l'improuveu on le feit soudainement bramer, ce qui fut fait ainsi. Fabricius se retournant s'en prit à rire et dit, « N'y ton or hier, « ny ton elephant au jourd'huy ne m'ont point « estonné ».

Pyrrhus luy cuida persuader qu'il voulust prendre party avec luy, en luy promettant de luy donner toute l'authorité au maniement de ses affaires après luy. Il luy respondit, « Cela ne te seroit pas expe- « dient, car quand les Epirotes auroient bien cog- « neu l'un et l'autre de nous deux, ils aimeroient « mieulx m'avoir pour roy que toy ».

Fabricius ayant esté creé consul, le medecin de Pyrrhus luy escrivit une lettre, en laquelle il luy promettoit de faire mourir son maistre par poison, s'il vouloit [1]. Fabricius envoya incontinent la lettre mesme à Pyrrhus, luy mandant qu'il recogneust par là qu'il avoit mauvais jugement à discerner quels il devoit choisir pour ses amis, et quels pour ses ennemis. Pyrrhus ayant ainsi descouvert et averé l'embusche que lon dressoit à sa vie, feit pendre son medecin, et renvoya les prisonniers Romains à Fabricius sans leur faire payer rençon : mais Fabricius ne les voulut pas accepter en don gratuitement : ains luy en renvoya autant de ses gens, de peur qu'il ne semblast que ce fust un loyer qu'il receust pour la descouverture qu'il luy avoit faite, attendu qu'il ne luy avoit fait faire pour bien qu'il

[1] Voyez la Vie de Pyrrhus, chap. 44.

luy voulust, mais de peur qu'il ne semblast que les Romains le voulussent faire mourir par trahison, comme s'ils ne le pouvoient vaincre par vertu.

III. Fabius Maximus [1] ne voulant pas combattre en battaille rengée Hannibal, ains consommer par longueur de temps son armée, laquelle avoit faulte de vivres et d'argent, l'alloit tousjours suyvant par lieux aspres et montueux, en le costoyant aucunefois : dequoy plusieurs se mocquoient, en l'appellant le pædagogue d'Hannibal, mais luy ne se souciant point de toutes telles paroles, persistoit tousjours en ses desseings et conseils particuliers, disant, « Que celuy qui ne pouvoit endurer un traict de « mocquerie ou une injure, estoit plus couard que « celuy qui s'enfuyoit devant son ennemy ». Et comme son compagnon Minucius eust desfaict quelque nombre des ennemis, tellement que lon ne parloit plus que de luy, et disoit on que c'estoit veritablement un personnage digne de Rome, il dit qu'il redoubtoit plus la prosperité de Minucius que son adversité : et peu de temps après, ayant donné dedans une embusche que Hannibal luy avoit dressée, en si grand danger qu'il fut bien près d'y demourer luy et toute son armée, Fabius luy allant vistement au secours, non seulement le preserva de ce danger, mais encore tua bon nombre des ennemis : tellement que Hannibal dit adonc à ses familiers, « Ne vous avois-je pas bien dict, que ceste « nuée, qui estoit tousjours à l'entour de nous sur

[1] Surnommé *Cunctator*, c'est-à-dire, le Temporiseur.

« ces montagnes, respandroit à la fin quelque « grosse pluye dessus nous » ?

Après la desconfiture de Cannes, estant esleu consul de Rome avec Claudius Marcellus homme courageux, qui ne demandoit qu'à s'attacher au combat, à l'encontre de Hannibal : luy au contraire avoit esperance si on ne le combattoit point, que son armée harassée et travaillée se desferoit d'elle mesme, de maniere que Hannibal disoit, « Qu'il « craignoit plus Fabius ne combattant pas, que « Marcellus combattant ».

On luy rapporta qu'il y avoit un soudard Lucanien en son camp, vaillant homme au demourant, et hardy à merveilles, mais qui souvent se derobboit la nuict du camp, et s'en alloit veoir une femme qu'il aimoit. Il commanda que lon prist secrettement ceste femme dont le soudard estoit amoureux, et que lon la luy amenast : quand on la luy eust amenée il feit appeller le soudard et luy dit, « J'ay esté adverty comme contre les loix de « la discipline militaire tu couches souvent dehors « du camp, mais aussi ay-je bien sçeu d'ailleurs, « que tu es homme de bien, et pourtant les faultes « soient remises et pardonnées par les bons ser« vices : mais d'ores en avant tu demoureras avec « nous, car j'ay un plege qui m'en respondra ». Et en disant ces paroles il feit venir la femme, laquelle il luy consigna entre ses mains.

Hannibal tenoit toute la ville de Tarente avec grosse garnison, excepté le chasteau : Fabius trouva moyen de l'attirer et esloigner le plus qu'il peut de

celle marche, par ruze militaire, puis retournant tout à coup, reprit la ville et la saccagea toute : le greffier luy demanda ce qu'il ordonnoit touchant les statues et images des dieux ; « Laissons, dit « il, aux Tarentins leurs dieux, qui leur sont « courroucez ».

Au reste Marcus Livius qui tenoit le chasteau, se vantoit que par son moyen la ville avoit esté reprise : dequoy les autres se mocquoient, mais luy respondit, « Tu dis la verité, car si tu ne l'eusses perdue, « je ne l'eusse jamais recouvrée ».

Estant ja sur l'aage son fils fut eleu consul, et comme il donnoit audience, et despeschoit affaire de sa charge en public : Fabius le pere monta à cheval pour l'aller trouver ; mais son fils envoya au devant de luy un huissier, luy faire commandement de descendre de son cheval : dequoy les assistans eurent honte, mais luy descendant promptement de cheval, accourut plus viste que son aage ne portoit, ambrasser son fils, en luy disant, « Tu fais très « bien, mon fils, de ressentir à qui tu commandes, « et de monstrer que tu entends la grandeur de la « charge que tu as prise ».

IV. Scipion l'ancien estant à repos des affaires, ou de la guerre, ou de gouvernement, employoit tout son loysir à l'estude des lettres : au moyen dequoy il souloit dire, ([1] « Que quand il estoit seul, « il estoit plus accompagné :) et quand il estoit de « loisir, [2] c'estoit lors qu'il avoit le plus d'affaires ».

[1] Cela n'est pas dans le texte. c.

[2] Lisez : *c'étoit alors qu'il travailloit le plus*. c.

Ayant pris d'assaut la ville de Carthage la neufve en Espagne, quelques soudards luy amenerent une fort belle fille qu'ils avoient prise prisonniere, et la luy offrirent, il leur respondit, « Je la recevroye « volontiers, si j'estois homme privé, et non pas « capitaine general ».

Estant au siege devant une ville [1], laquelle estoit assise en lieu bas, par dessus laquelle apparoissoit un temple de Venus, il commanda que lon continuast les assignations de ceulx qui avoient à plaider devant luy dedans ce temple là, et qu'il y tiendroit son audience au troisieme jour d'après : comme il feit, ayant pris la ville.

Quelqu'un luy demanda en Sicile, ainsi qu'il estoit prest de passer en Afrique, sur quoy il se confioit de vouloir trajetter sa flotte en l'Afrique ; il luy monstra trois cents hommes qui se jouoïent et exercitoient tous armez aux exercices militaires, au long d'une haulte tour assise tout sur le bord de de la mer : « Il n'y a, dit il, pas un de ces hommes « que tu vois là, qui ne monte au hault de ceste « tour, et ne se jette du hault en bas la teste la « premiere, si je luy commande ».

Estant passé de là, et s'estant aussi tost faict maistre de la campagne, et ayant bruslé deux camps de ses ennemis, les Carthaginois envoyerent incontinent devers luy pour traitter d'appointement : et tant fut menée la prattique, qu'ils promirent de quitter tout tant qu'ils avoient de vaisseaux, quitter

[1] Lisez : « nommée Budia, par dessus laquelle, etc. ». Voyez Valère Maxime, L. III, ch. 7, § 1. c.

tous leurs elephans, et de payer une bonne grosse somme d'argent: mais aussi tost comme Hannibal fut repassé d'Italie en Afrique, ils se repentirent de ce qu'ils avoient accordé et promis, pour la confiance qu'ils avoient ès forces et en la personne de Hannibal: dequoy Scipion estant adverty leur dit, que quand ils voudroient il ne tiendroit pas le traicté qu'il leur avoit accordé, sinon qu'ils payassent cinq mille talents [1], qui sont trois millions d'or, davantage que ce qui avoit esté accordé, pour ce qu'ils avoient mandé et faict venir Hannibal.

Et après que les Carthaginois eurent esté par luy à vifve force desfaicts en battaille, ils renvoyerent de rechef des ambassadeurs pour traitter d'appointement et de paix: mais il leur commanda incontinent, qu'ils eussent à se retirer, pource qu'il ne leur donneroit jamais audience, que premierement ils ne luy eussent ramené Lucius Terentius, lequel estoit un gentilhomme Romain homme de bien et d'honneur, qui par fortune de guerre estoit tombé ès mains des Carthaginois: puis quand ils le luy eurent amené, il le feit seoir coste à coste de luy au conseil, et donna alors audience aux ambassadeurs, auxquels il ottroya la paix.

Depuis quand il entra dedans Rome en triomphe, à cause de ceste victoire, Terentius suyvit son char triomphant, ayant un chappeau sur sa teste, comme estant son serf affranchy, et advouant tenir sa liberté de luy.

Et quand il fut trespassé, à tous ceulx qui ac-

[1] 23,341,250 livres de notre monnoie.

compagnerent le corps à sa sepulture, il [1] donna à tous à boire du breuvage faict de vin et de miel, et procura diligemment toutes autres choses dont il esperoit honorer ses funerailles : mais cela fut depuis.

Au reste quand Antiochus veit que les Romains estoient passez en Asie avec puissante armée pour luy faire la guerre, il envoya ses ambassadeurs devers Scipion, pour traicter d'appointement : auxquels il respondit, « Il falloit avoir fait ceci devant, « et non pas à ceste heure, que vostre maistre a « desja receu et le mords en la bouche, et la selle « avec le chevaucheur sur le dos ».

Le senat avoit ordonné qu'il prendroit quelque argent ès coffres de l'espargne et tresor de la chose publique, mais les tresoriers ne vouloient pas ouvrir la chambre du tresor pour ceste journée là : Il leur dit qu'il l'ouvriroit doncques luy mesme, et qu'il le pouvoit bien faire, attendu qu'il estoit cause qu'on le tenoit ainsi fermé, pour la quantité grande d'or et d'argent qu'il avoit faict apporter dedans. Pætilius et Quintus[2] deux tribuns du peuple l'accusoient de plusieurs charges envers le peuple : Et luy au lieu de s'en justifier dit, seigneurs Romains, à tel jour qu'il est aujourd'huy proprement, je desfeis en battaille les Carthaginois et Hannibal : et pourtant m'en vois-je tout de ce pas, avec ce chappeau de fleurs sur ma teste, au capitole, pour y sacrifier et rendre graces de la victoire à Jupiter :

[1] Terentius.

[2] Voyez les Observations,

ce pendant qui voudra donner sa voix pour ou contre moy, le face à son plaisir. Et de faict ayant dit cela, il s'y en alla : et tout le peuple alla après luy laissant ses accusateurs plaider tout leur saoul.

V. Titus Quintius [1] dès son advenement aux affaires estoit desja si renommé, que devant qu'avoir esté ny ædile, ny præteur, ny tribun du peuple, il fut eleu consul : et estant envoyé capitaine general lieutenant du peuple Romain, pour faire la guerre à Philippus roy de Macedoine, il fut conseillé de s'abboucher premierement et parlementer avec luy. Philippus pour la seureté de sa personne luy demandoit ostages : « Pour ce, disoit il, que les « Romains ont ici plusieurs capitaines avec toy, « et les Macedoniens n'ont que moy » : « Non, res« pondit Quintius, pour ce que tu t'es rendu tout « seul, ayant faict mourir tous tes amis et parents ».

Après qu'il eut desfaict en battaille ce roy Philippus, il feit proclamer en la feste des jeux Isthmiques, qu'il remettoit tous les Grecs en leur franchise et liberté entiere, pour desormais vivre à leurs loix : alors les Grecs furent rechercher par toute la Grece les Romains qui avoient esté vendus pour esclaves durant les guerres de Hannibal, et les ayants rachettez de cinq cents [2] drachmes pour teste, qui sont cinquante escus, ils luy en feirent un present : et eulx le suivirent en son triomphe avec des chappeaux sur leurs testes, comme la coustume est des serfs qui sont de nouveaux affranchis.

[1] Flamininus. Voyez sa Vie au Tome IV.

[2] 389 livres de notre monnoie.

Les Acheïens estoient en propos de faire entreprise pour aller conquerir l'isle de Zacynthe: mais il les admonesta de ne se jetter point hors du Peloponese, s'ils ne se vouloient mettre en danger, comme les tortues quand elles estendent leurs testes hors de leur coque.

La nouvelle estant par toute la Grece, que le roy Antiochus s'y en venoit avec grosse puissance: tellement que tout le monde estoit effroyé d'ouïr nommer le nombre des combattans et leurs diverses armeures, il teint un tel propos au conseil des Acheïens: Qu'estant logé chez un sien hoste en la ville de Chalcide qui luy donnoit à soupper, il s'esmerveilla dont il pouvoit avoir recouvré tant de diverses sortes de venaison, comme il en voyoit servir sur la table devant luy: et que son hoste luy respondit, que c'estoit toute chair de pourceau, qui estoit seulement diversifiée de saulces et de façon de l'accoustrer. « En cas pa-« reil aussi, ne vous esbahissez point de ceste grande « armée du roy Antiochus pour ouïr nommer des « hommes d'armes armez de toutes pieces, des « chevaux legers, des archers à cheval, des gens « de pied: car tous ceulx là ne sont que Syriens « ([1] hommes nez à servitude), differents les uns des « autres de la diversité d'armeures ».

Philopœmen estoit lors capitaine des Achæïens qui avoit bien des gens de cheval et des gens de pied; mais il n'avoit point d'argent pour les entretenir: Quintius en se jouant disoit, « Que Phi-

[1] Cela n'est pas dans le texte. C.

« lopœmen avoit bien des mains et des pieds, mais « qu'il n'avoit point de ventre », ce qui estoit de tant plus plaisant, que à la verité il se trouvoit de la composition de son corps tel.

VI. Caius Domitius [1], celuy que Scipion l'aisné laissa en son lieu auprès de son frere Lucius Scipion en la guerre contre le roy Antiochus, ayant recogneu l'armée des ennemis estans en battaille: comme les capitaines qui avoient charge en l'armée des Romains luy conseillassent que promptement il donnast la battaille: il leur respondit qu'il n'y avoit pas assez de jour pour pouvoir mettre en pieces tant de milliers d'hommes, les saccager et piller leur bagage, et puis s'en retourner au camp et se traitter, mais qu'il le feroit le lendemain de bon matin: et de faict, le lendemain il leur donna la battaille, et en tua cinquante mille.

VII. Publius Licinius [2] consul, en une rencontre de gens de cheval fut vaincu par le roy Perseus, et perdit bien environ deux mille huit cens hommes, que morts que pris en la battaille. Après ceste victoire, Perseus envoya devers le consul pour traitter de paix et d'appointement: là où les conditions de paix que le vaincu proposa au vainqueur furent, qu'il se soubmeit entierement luy et son estat aux Romains, pour en faire et ordonner à leur discretion.

[1] L'an de Rome 564. Appien l'appelle Cneius. V. *de Bello Syr.* p. 170, édit. d'Amsterdam, 1670, *in*-8°.

[2] Crassus, l'an de Rome 583.

VIII. Paulus AEmylius poursuivant un second consulat, en fut debouté et refuzé: mais depuis, quand on veid que la guerre contre le roy Perseus alloit trop à la longue par l'ignorance, paresse et lascheté des capitaines que lon y envoyoit, les Romains l'esleurent consul pour la seconde fois: mais il leur dit qu'il ne leur en sçavoit ny gré, ny grace, d'autant qu'ils l'avoient eleu, non pour luy gratifier, attendu qu'il ne demandoit plus de charge, mais pour ce que eulx mesmes avoient besoing d'un capitaine. Retournant de la place en sa maison, il trouva une sienne petite fille, qui avoit nom *Tertia*, toute esplorée: Si luy demanda la cause pourquoy elle ploroit, elle respondit, « Nostre Perseus est mort, mon pere ». C'estoit un petit chien qui avoit ainsi nom. « A la bonne « heure, dit-il, ma fille: je prens ceste mort pour « bon augure ».

Estant arrivé en son camp, il y trouva force babil et force braverie des soubards qui se mesloient de vouloir faire l'estat de capitaine, et qui s'entremettoient curieusement de plusieurs choses plus avant qu'ils ne devoient: il leur commanda qu'ils ne se meslassent point de tant de choses, mais seulement qu'ils se donnassent peine que leurs espées fussent bien afilées et bien pointues, et que luy provoiroit au demourant.

Ceulx qui estoient aux escoutes la nuict, il ne vouloit point qu'ils portassent ne picque ny espée, à fin que sentans qu'ils n'avoient moyen de com-

battre, s'ils estoient surpris de l'ennemy, ils en fussent plus soigneux de resister au sommeil.

Estant entré dedans la Macedoine à travers les montagnes, il trouva devant soy les ennemis bien rengez en battaille, et luy conseilloit Scipion Nasica, que tout sur l'heure il leur allast donner la battaille : « Si j'estois en l'aage que tu es, dit-il, « j'aurois la mesme opinion que tu as, mais la « longue experience en ce mestier me defend d'al« ler tout las du chemin combattre une armée or« donnée en battaille ».

Après qu'il eut desfaict entierement Perseus, en faisant aux alliez et aux confederez les festins de sa victoire, il disoit que de mesme sens et experience procedoient le sçavoir renger une battaille très effroyable à ses ennemis, et un festin très agreable à ses amis.

Perseus estant son prisonnier, qui le supplioit fort instamment qu'il ne fust point mené en triomphe : « Cela, luy dit-il, est en ta puissance », luy donnant congé par ces parolles de se desfaire soy mesme.

Il fut trouvé ès tresors de ce roy une quantité infinie d'or et d'argent, dont il ne toucha ny ne prit jamais rien pour luy : mais il donna à Tubero son gendre, pour honorer sa vertu, une couppe d'argent du poids de cinq marcs[1] : encore dit on que ce fut la premiere vaisselle d'argent qui entra en la maison des Æmyliens.

De quatre siens enfans masles, il en avoit pa-

[1] Cinq livres. V. la Vie de Paul Émile.

ravant donné les deux premiers à adopter en autres familles nobles, et des deux derniers qui luy estoient demourez en sa maison, l'un aagé de quatorze ans, luy mourut cinq jours avant son triomphe : et l'autre, qui avoit douze ans, cinq autres jours après : dont le peuple fut fort desplaisant, et en avoit grande compassion de luy : mais luy sortant en public, et reconfortant le peuple, dit, que desormais il pensoit estre hors de crainte et hors de danger que malheur aucun n'advint à la chose publique, pour ce qu'il supportoit pour tous l'envie de tant de prosperitez qu'il avoit euës pour le public, d'autant que la fortune l'avoit derivée et tournée toute sur sa maison seule.

IX. Caton l'ancien en harenguant devant le peuple Romain, et reprenant aigrement son intemperance, ses delices et superflue despense, « Il « est bien malaisé, disoit-il, de parler à un ventre « qui n'a point d'aureilles ». Et disoit aussi, qu'il s'esbahissoit comment pouvoit durer une cité, en laquelle un poisson se vendoit plus qu'un bœuf.

Et blasmant aussi la trop grande anthorité et licence que lon donnoit par tout aux femmes : « Tous autres hommes, disoit-il, commandent « aux femmes, et nous à tous hommes, et les « femmes à nous ».

Aussi disoit-il, qu'il aimoit mieulx ne recevoir gré ny grace quand il auroit faict quelque service, que n'estre pas puny quand il auroit faict quelque faulte : et qu'il pardonnoit à tous ceulx qui failloient par erreur ou par ignorance, excepté à

luy : et en sollicitant les magistrats de chastier ceulx qui offensoient les loix, il disoit que ceulx qui avoient le moyen et l'authorité de reprimer les malfaitteurs, et ne le faisoient, commandoient eulx mesmes le mal.

Il disoit aussi, que les jeunes gens qui rougissoient quand on les reprenoit, luy plaisoient plus que ceulx qui pallissoient : et, qu'il haïssoit un soudard lequel en cheminant demenoit les mains, et en combattant, les pieds, et qui ronfloit plus hault en dormant, qu'il ne crioit en frappant, et que celuy là estoit un mauvais gouverneur, qui ne se sçavoit pas gouverner soy mesme.

Il avoit opinion que chascun doit avoir plus de honte de soy-mesme, que d'autre personne quelconque.

Voyant que plusieurs prochassoient que lon leur erigeast des statues : « J'aime mieulx, disoit-il, « que lon demande pourquoy on n'a point eri- « gé de statue à Caton, que pourquoy on luy en « a erigé ».

[1] Il conseilloit à ceulx qui avoient licence de faire ce qu'ils vouloient, de l'espargner, à fin qu'elle leur durast toujours.

Ceulx qui ostoient l'honneur à la vertu, ostoient, disoit-il, la vertu à la jeunesse.

Il estoit d'advis que lon ne devoit ne prier un bon magistrat ou juge de chose juste, ne de prier de chose injuste.

[1] Il conseilloit à ceux qui avoient le pouvoir, de l'épargner, pour qu'ils pussent toujours en faire usage. C.

Il disoit que si bien l'injustice n'apportoit peril à celuy qui la commettoit, qu'elle en apporte à tous les autres.

Il admonestoit les vieilles gents de n'adjouster point à leur aage la laideur du vice, attendu qu'elle en a tant d'autres.

Il estimoit qu'il n'y avoit difference entre le courroucé et le furieux, sinon d'autant que l'un duroit plus, et l'autre moins.

Il disoit aussi, que lon ne portoit point d'envie à ceulx qui usoient de leur fortune sagement et modereement, pource, disoit-il, « Que ce n'est « pas de nous que lon est envieux, mais de ce « qui est autour de nous ».

Et que ceulx qui font à bon esciant là où il fault jouër et rire, appresteront aussi à rire là où il fauldra faire à bon esciant.

Et que les belles et vertueuses actions devroient tousjours rencontrer de belles descriptions, pour ne demourer jamais sans la gloire qui leur appartient.

Il reprenoit les citoyens Romains qui donnoient tousjours leurs voix à un mesme personnage aux elections des magistrats : « Car il semblera, dit« il, ou que vous n'estimerez pas beaucoup l'hon« neur de vos magistrats, ou que vous n'aurez pas « beaucoup d'hommes que vous en jugiez dignes ».

Il faisoit semblant d'avoir en admiration la force d'un qui avoit vendu des terres qu'il possedoit assises au long de la mer, comme estant plus puissant que la mer mesme : « Car ce qu'elle mine

« à peine peu à peu, cestuy ci l'a avallé tout à « un coup ».

Prochassant l'estat et office de censeur, et voyant que d'autres siens competiteurs et concurrens alloient caressant et flattant le peuple pour s'insinuer en sa bonne grace : luy au contraire alloit criant que le public avoit besoin d'un medecin aspre et maupiteux, et d'une grande purgation, et pourtant qu'il falloit elire non celuy qui seroit le plus gracieux, mais le plus severe : et en faisant ces remonstrances là il fut eleu devant tous autres.

Enseignant les jeunes hommes à hardiment et asseurement combattre, il disoit, que la parole bien souvent effroye plus l'ennemy que l'espée, et la voix que la main, et luy fait prendre la fuitte.

En faisant la guerre en Espagne à ceulx qui habitent au long de la riviere de Betis, il se trouva en danger pour la multitude grande des ennemis qui estoient en armes contre luy, et ne pouvoit avoir promptement secours, sinon des Celtiberiens, qui pour ce faire luy demandoient deux cents talents [1], qui sont six vingt mille escus : les autres capitaines Romains ne vouloient point qu'il promeist cest argent à des Barbares pour leur salaire, mais Caton leur dit qu'ils s'abusoient : « Car si « nous gaignons, dit-il, nous les payerons, non « du nostre, mais aux depens de nos ennemis, et « si nous perdons, il n'y aura plus ne qui paye, « ne qui demande à estre payé ».

Ayant pris plus de villes qu'il ne demoura de

[1] 933,750 liv. de notre monnoie.

jours

jours en Espagne, ainsi que luy mesme dit, il n'y prit pour luy jamais rien plus, que ce qu'il y beut et mangea, mais bien departit il à chascun de ses soudards une livre d'argent, disant qu'il valoit mieulx que plusieurs retournassent de la guerre en leurs maisons avec de l'argent, que peu avec de l'or: pour ce que les magistrats et capitaines ne se devoient accroistre de rien en leurs charges et gouvernemens, sinon d'honneur et de gloire.

Au voyage de ceste guerre il avoit quant ét luy cinq de ses serviteurs, desquels il y en eut un qui achetta trois prisonniers de guerre: mais estant adverty que son maistre l'avoit sçeu, devant que venir devant luy, il se pendit et estrangla luy mesme.

Scipion l'Africain le priant de vouloir favoriser à la cause des bannis d'Achaïe, à fin qu'ils fussent remis et restituez en leurs païs, il feit semblant de ne se soucier point de telle affaire: mais voyant que lon en parloit tant, et en faisoit on si grande instance au senat, il se leva et dit, « Comme si « nous n'avions autre chose à faire, nous demou« rons tout le jour à disputer icy de ces vieillards « Grecs, à sçavoir s'ils seront portez en terre par « les fossoyeurs et porteurs de deçà, ou par ceulx « de delà ».

Posthumius Albinus avoit escrit des histoires en Grec, au prologue desquelles il prioit les auditeurs et lecteurs de luy pardonner s'il y avoit aucune improprieté au langage. Caton s'en mocquant

disoit, qu'il meriteroit qu'on luy pardonnast, si c'estoit par ordonnance et commandement des Amphictyons, qui estoient les estats de la Grece, qu'il eust esté contraint, malgré luy, d'entreprendre ceste histoire.

X. Scipion le puisné, en cinquante et quatre ans qu'il vesquit, n'achetta, ny ne vendit, ny ne bastit oncques rien: et dit on qu'en une si grosse et si puissante maison, comme estoit la sienne, lon n'y trouva jamais que trente trois livres pesant [1] de vaisselle d'argent, mesmement après avoir eu la ville de Carthage en sa puissance, et avoir enrichy ses soudards plus que jamais autre capitaine n'avoit faict.

Observant le precepte que luy avoit donné Polybius, il mettoit peine de ne se retirer jamais de la place, qu'il ne se fust rendu de nouveau quelqu'un de ceulx qu'il rencontroit, comment que ce fust, familier et amy.

Estant encore jeune il avoit desja si grande reputation de vaillance et de sagesse, que Caton l'aisné enquis des jeunes gens qui estoient au camp devant Carthage, entre lesquels il [2] estoit, il respondit:

Celuy là seul est au nombre des sages [3],
Les autres sont vaines umbres volages.

Au moyen dequoy, après son retour à Rome, ceulx qui estoient demourez au camp le rappelloient, non pour envie qu'ils eussent de luy faire plaisir,

[1] Grec, 33 livres pesant d'argent, et deux livres d'or.

[2] Scipion.

[3] Odyssée, L. X, v. 495. C.

mais pour ce qu'ils esperoient prendre plus tost et plus facilement la ville par son moyen. Au dedans des murailles de laquelle estant desja entré, et neantmoins les Carthaginois combattans encore du chasteau, Polybius luy conseilloit de faire jetter dedans la mer qui est entre deux, laquelle n'est pas fort creuse, des chausses-trappes, ou bien des aix percez de pointes de cloux, de peur que les ennemis passans ce bras de mer ne vinssent en sursaut assaillir leurs remparts. Il luy respondit que c'estoit une mocquerie, veu qu'ils avoient desja gaigné les murailles, et qu'ils estoient dedans la ville de leurs ennemis, chercher les moyens de ne combattre point contre eulx. Et trouvant la ville toute pleine de statues et de tableaux Grecs, qu'ils avoient emportez des villes de la Sicile, il commanda que les Siciliens vinssent recognoistre ce qui seroit à eulx, et qu'ils l'emportassent: mais de tout le pillage il ne voulut pas endurer qu'aucun esclave ny affranchy en prist ny en achettast chose du monde, combien qu'au demourant chascun en pillast et emportast ce qu'il vouloit.

Le plus grand et plus familier amy qu'il eust, Lælius, poursuivoit l'estat du consulat, et luy favorisoit et aidoit sa poursuitte en tout ce qu'il pouvoit: à l'occasion dequoy il demanda à un Pompeius qui briguoit aussi le mesme estat, s'il estoit vray qu'il le poursuivist: or estimoit on que ce Pompeius là fust fils d'un menestrier joueur de flustes: il luy feit response qu'il ne le poursuivoit

pas, et qui plus est, luy promeit qu'il accompagneroit Lælius à faire sa poursuitte par tout, et qu'il prieroit pour luy. Ils se fierent à ses paroles, dont ils furent trompez, et le jour de l'election l'attendirent long temps, jusques à ce qu'on leur vint rapporter qu'il estoit desja en la place qui briguoit pour luy mesme, et se recommandoit à tous les citoyens les uns après les autres. Dequoy tous les autres se courrouceans, Scipion s'en prit à rire disant, « C'est une grande sottise à nous, « quand j'y pense, que nous avons icy demouré « si long temps à attendre un flusteur [1], comme « si nous eussions à prier et invoquer non des « hommes, mais des dieux ».

Appius Claudius briguoit à la concurrence de luy, l'office de censeur, et disoit pour rendre sa brigue plus favorable, qu'il saluoit sans aide de protecolle par nom et par surnom, tous les citoyens de Rome, là où Scipion n'en cognoissoit, par maniere de dire, pas un : « Tu dis la verité, « respondit Scipion, car j'ay tousjours eu soing « non d'en cognoistre beaucoup, mais de n'estre « incogneu de pas un ». Au reste, il conseilloit aux Romains qui lors avoient la guerre contre les Celtiberiens, qu'ils les envoyassent tous deux au camp en estat ou de lieutenans, ou de coulonnels de gens de pied, et puis qu'ils receussent les tesmoignages des capitaines et hommes de guerre,

[1] C'est pour ce que durant les sacrifices, on jouoit toujours des flustes. *Amyot.*

qui auroit mieulx faict le devoir d'homme de bien d'eulx deux.

Ayant esté creé censeur, il osta le cheval à un jeune homme, d'autant que despensant excessivement à faire grand'chere, du temps que la ville de Carthage estoit assiegée, il avoit fait faire une piece de four [1], en forme de ville, et l'appellant *Carthage*, l'abandonna à deschirer et à piller à ceulx qui estoient à table avec luy. Et comme le jeune homme luy demandast, pour quelle cause il le cassoit et le privoit du cheval public: « Pour « autant, dit-il, que tu as saccagé et pillé Car« thage devant moy ».

Durant le regne de sa censure, il apperçeut un jour Caius Licinius qui passoit: « Je sçay de cer« tain, dit-il, que cest homme icy est parjure: mais « d'autant qu'il n'y a personne qui l'accuse, je ne « puis estre juge et tesmoing ensemble ».

Estant envoyé luy troisieme [2] par le senat, comme contrerolleur general pour syndiquer, comme dit Clitomachus, les hommes et le gouvernement des villes, et veoir comme se gouvernoient les peuples, les nations, et les roys, quand il fut arrivé en Alexandrie, et descendu de la navire, les Alexandrins accourans de toutes parts pour le veoir, le prierent de descouvrir sa teste, d'autant qu'il avoit le bout de sa robbe dessus, à fin qu'ils le veissent mieulx à face toute descouverte: ce qu'il feit, dequoy ils jetterent grandes

[1] Un gâteau.

[2] Avec Mummius et Metellus.

acclamations, et luy applaudirent des mains en signe de joye: et comme leur roy se parforceast à grande peine, tant il estoit gras et delicat, à faire à l'envy d'eulx qui le suyvoient par tout: Scipion dit tout bas en l'oreille de ceulx qui estoient plus près de luy: « Les Alexandrins reçoivent desja « ce fruict de nostre voyage, qu'au moins ils « voient leur roy se promenant pour l'amour de « nous ».

En ce voyage il estoit accompagné d'un sien amy philosophe nommé *Panœtius* [1], et de cinq serviteurs, desquels comme l'un fust mort en ceste peregrination, il n'en voulut point achetter d'autre ([2] hors de païs,) ains en feit venir un autre de Rome.

Il sembloit que les Numantins fussent invincibles et inexpugnables, d'autant qu'ils avoient ja vaincu et desfaict plusieurs capitaines: au moyen dequoy le peuple Romain eleut Scipion consul pour la seconde fois, et comme plusieurs jeunes hommes en bien grand nombre se preparassent pour le suyvre à ceste guerre, le senat l'empescha soubs couleur de dire, que l'Italie demoureroit deserte de gens de defense: et si ne luy permeirent pas de prendre de l'argent qui estoit ja tout prest et present au thresor, ains luy baillerent des assignations sur les paiemens des fermiers, dont les

[1] De l'île de Rhodes, selon Strabon, p. 968. Cicéron le mettoit presque au premier rang entre les philosophes stoïciens. *In Lucul.* p. 31.

[2] Ceci n'est point dans le grec.

termes n'estoient pas encore escheus. Et quand aux deniers, Scipion dit qu'il ne demoureroit pas pour cela, d'autant que son argent et celuy de ses amis fourniroit à cela : mais quant à ce qu'on ne luy vouloit pas souffrir lever et emmener gens, il s'en plaignit bien fort, pource qu'il disoit que la guerre où lon l'envoyoit estoit dangereuse et difficile : « Car si c'est pour la vaillance des enne-« mis que nos gens y ont esté tant de fois des-« faicts, elle est dangereuse pour avoir à com-« battre contre de tels ennemis : et si ça esté par « la faulte et lascheté de noz gens, elle l'est en-« core, pour avoir à combattre avec de si las-« ches amis ».

Estant arrivé au camp, il y trouva un grand desordre, grande dissolution, superstition, et grande superfluité de toutes choses : si en bannit et chassa incontinent toutes sortes de devins et de diseurs de bonne adventure, tous sacrificateurs, et tous macquereaux tenants bordeaux publiques, et commanda que chascun renvoyast chez soy toute sorte de vaisselle et d'ustensiles, sinon la marmite à faire cuire la chair, la broche, et le pot à boire de terre, de couppes ou de flaccons d'argent ne permeit que lon peust retenir pesant plus de deux livres. Il defendit de se baigner et estuver, et s'il y en avoit qui se voulussent oindre, qu'ils se frottassent eulx mesmes, et que c'estoient les bestes qui n'ont point de mains, qui avoient besoing d'hommes qui les frottassent. Il ordonna aussi que lon disnast tout debout sans manger viande chaulde,

mais que pour soupper, on s'asseist qui voudroit, sans y manger autre chose que du pain avec quelque potage lié, et un simple mets de chair boulie ou rostie, et luy mesme alloit vestu d'une cappe noire bouclée par devant, disant qu'il portoit le deuil de la honte de son armée.

Il trouva qu'un colonnel de gens de pied, nommé Memmius, faisoit porter après luy sur ses sommiers des couppes et vases à boire, enrichis de pierreries, et d'ouvrages de Thericles [1], si luy dit, « Tu t'es « rendu pour trente jours inutile à moy et à ton « païs, estant tel, et pour toute ta vie à toy mesme, « t'accoustumant à si superflues delices ».

Un autre luy monstroit sa rondelle [2] fort bien et richement ornée, auquel il respondit : « Voylà « une belle rondelle, mon amy, mais il fault qu'un « soudard Romain mette plus son esperance en sa « main droitte, que non pas en sa gauche ».

Un autre ayant chargé sur ses espaules un faisceau des pallis dont on remparoit le camp, se plaignoit qu'il estoit trop chargé : c'est bien employé, dit il, pource que tu te fies plus en ces pallis, qu'en ton espée.

Voyant les ennemis Numantins desesperez, il ne voulut pas incontinent les aller combattre, ains tira la chose en quelque longueur, disant qu'il acheteroit avec le temps la seureté des affaires, pource que le bon capitaine doit faire comme le sage medecin, qui ne vient jamais à l'extresme re-

[1] Grec, et des vases Thériclées.

[2] Sorte de bouclier.

mede de coupper la partie avec le fer, sinon à l'extremité, après que tous autres moyens de medecine luy defaillent, toutefois ayant espié son occasion, il donna la battaille à ceulx de Numance et les desfeit : quoy voyans les vieillards dirent injure à leurs gens, de ce qu'ils s'estoient ainsi laissez battre par ceulx qu'ils avoient battus tant de fois : mais il y en eut un qui leur respondit, « Les mou« tons sont bien les mesmes qu'ils estoient par cy « devant, mais ils ont un autre berger ».

Après avoir pris la ville de Numance, et avoir entré en triumphe dedans Rome pour la deuxieme fois, il tomba en different grand à l'encontre de Caius Gracchus, pour la cause du senat, et des alliez et confederez : dequoy le commun peuple estant indigné contre luy, feit bruit et le siffla pour le faire descendre de la tribune aux harengues, ainsi comme il leur cuyda faire ses remonstrances : mais il leur dit, « Jamais la clameur de tout un « camp en armes ne m'estonna, tant s'en fault que « la crierie d'une tourbe de gens ramassez me puisse « troubler, à qui je sçay que l'Italie n'est point « mere, mais marastre ». Et comme ce Caius Gracchus criäst tout hault, qu'il le falloit tuer comme un tyran, « Ils ont raison de me vouloir « faire mourir ceulx qui font la guerre à leur propre « païs, car ils sçavent bien que Rome ne peult « tomber tant que Scipion sera debout, ny Scipion « vivre quand Rome sera abbattue ».

XI. Cecilius Metellus deliberant comment il pourroit faire seurement ses approches devant une

place forte, comme un centenier luy dist, « En « perdant seulement dix hommes tu l'emportetas » : il luy demanda, « S'il vouloit estre l'un de ces dix ».

Et comme un autre colonnel de gens de pied encore jeune d'aage luy demandast ce qu'il vouloit faire : « Si je pensois, dit il, que ma chemise le « sçeust, je la despouillerois tout à ceste heure pour « la mettre dedans le feu ».

Il avoit esté contraire à Scipion durant sa vie, mais quand il fut mort il en eut regret, et commanda à ses enfans qu'ils allassent mettre leurs espausle soubs le lict pour le porter à son enterrement, disant qu'il rendoit graces aux dieux, de ce que Scipion avoit esté né à Rome, et non pas ailleurs.

XII. Caius Marius estant venu de fort bas lieu au maniement des affaires, par le moyen des armes, demanda l'office d'ædilité grande : et sentant qu'il n'y faisoit pas bon, au mesme jour passa à demander et poursuyvre la petite : et neantmoins encore qu'il fust deboutté de toutes les deux, si ne perdit il point l'esperance de se veoir un jour le prémier des Romains.

Ayant des varices qui sont des venes eslargies en l'une et en l'autre cuisse, il les bailla à coupper au chirurgien, sans être lié, et endura toute l'opération du chirurgien, sans souspirer ny froncer les sourcils : mais comme le medecin ayant faict à une cuisse passast à l'autre, il ne la luy voulut pas donner, disant que la cure de tel mal ne meritoit pas que lon en endurast de si griefves douleurs.

Il avoit un neveu appellé *Lucius* qui au second

consulat de son oncle voulut forcer un beau jeune fils [1], qui ne faisoit lors que commencer à porter les armes soubs sa charge. Ce jeune homme le tua tout roide : et comme plusieurs l'accusassent de ce meurtre, il confessa franchement qu'il avoit voirement fait mourir son capitaine, et en dit et declara la cause tout publiquement. Marius, le faict entendu, se feit apporter une des couronnes que lon avoit accoustumé de donner à ceulx qui faisoient quelque bel acte de prouësse à la guerre, et la posa luy mesme de sa propre main sur la teste du jeune homme.

Estant campé assez près du camp des Teutons, en lieu où il y avoit bien peu d'eau, comme ses soudards se plaignissent qu'ils mouroient de soif, il leur monstra une riviere non gueres loing, qui couloit au long du camp des ennemis : c'est là, dit il, qu'il fault que vous alliez achetter à boire au prix de vostre sang, si vous en voulez avoir : les soudards luy respondirent, qu'il les y menast donc, ce pendant que leur sang estoit encore liquide, et qu'il n'attendist pas qu'il fust du tout sec et caillé de soif.

Du temps de la guerre des Cimbres il donna tout à un coup droit de bourgeoisie Romaine à mille hommes de Camerin [2], qui avoient fort bien servy en ceste guerre, chose qui estoit contre toutes

[1] Il s'appelloit Trébonius. On ne peut deviner pourquoy Amyot à supprimé ce nom assez intéressant, et que Plutarque n'a point omis.

[2] Voyez sa Vie, chap. 48.

loix : et comme quelques uns le reprissent de ce qu'il avoit ainsi transgressé les loix, il leur respondit, « Qu'il n'avoit peu entendre ce que disoient « les loix, pour le grand bruit des armes ».

Et du temps de la guerre Sociale, se voyant enfermer de trenchées tout à l'entour, et assieger, il eut patience, attendant tousjours son occasion : et comme [1] Pompeius Silo [2] capitaine general des ennemis luy dit, « Marius si tu es si grand capitaine « que lon dit, sors dehors de ton camp et me viens « combattre » : « Mais toy, dit-il, si tu es si grand « capitaine que tu penses, contrains moy malgré « que j'en aye de sortir pour t'aller combattre ».

XIII. Catulus Luctatius en la guerre Cimbrique estant campé au long du fleuve d'Athesis, et voyans les Romains que les Barbares s'efforçoient de passer l'eau, ils delogerent, quelque remonstrance que leur capitaine leur sçeust faire : et quand il veit qu'il ne les pouvoit autrement arrester, luy mesme se meit entre les premiers qui fuyoient, à fin qu'il ne semblast point qu'ils fuyssent devant leurs ennemis, mais qu'ils suyvissent leur capitaine.

XIV. Sylla surnommé *l'heureux*, entre ses prosperitez en comptoit deux pour les plus grandes, l'une qu'il avoit eu bonne amitié avec Metellus Pius : l'autre, qu'il n'avoit pas destruit la ville d'Athenes, ains l'avoit preservée de ruine.

XV. Caius Popillius fut envoyé devers le roy

[1] Pompedius. c.

[2] V. la Vie de Marius, ch. 59.

Antiochus [1] portant une lettre du senat, par lequel on luy mandoit, qu'il eust à retirer son armée d'AEgypte, et de ne point s'attribuer et usurper le royaume qui appartenoit aux enfans de Ptolomeus orphelins. Antiochus le voyant venir devers luy à travers son camp, le salua de tout loing : Popillius sans le resalüer luy bailla sa lettre : laquelle Antiochus leut, et après l'avoir leuë respondit, qu'il delibereroit sur ce que le senat luy mandoit, et puis qu'il luy feroit response. Popillius adonc luy feit un cercle autour de luy avec une baguette qu'il tenoit en la main, en luy disant : « Delibere doncques, « dit-il, avant que sortir de ce cercle, et m'en fais « response ». Toute l'assistance s'estonna merveilleusement de l'asseurance et hardiesse de cest homme. Et Antiochus sur le champ luy respondit, qu'il feroit doncques ce qu'il plairoit aux Romains : et adonc Popillius le salua amiablement, et l'embrassa.

XVI. Lucullus en Armenie s'en alloit avec dix mille homme de pied, et mille de cheval, trouver le roy Tygrane, qui avoit cent cinquante mille hommes de guerre, pour luy donner la battaille, et estoit le sixiesme jour d'octobre, auquel l'armée Romaine, qui estoit soubs un Scipion [2], avoit esté desfaicte par les Cimbres. Et comme quelqu'un luy dist, que les Romains abominoient et redoubtoient

[1] L'an de Rome 586. C'est Antiochus Epiphane, ou l'Illustre roi de Syrie ; et les rois d'Égypte Philometor et Évergète.

[2] C'est Cæpion qui fut battu par les Cimbres, l'an de Rome 649.

fort ce jour là : « C'est pourquoy, dit-il, il nous « fault aujourd'huy combattre vertueusement et « courageusement, à celle fin que nous rendions « ceste journée, que les Romains tiennent pour « triste et malencontreuse, joyeuse et heureuse ».

Et comme les Romains redoubtassent principalement les hommes d'armes Armeniens, estans armez de toutes pieces, il leur dit, qu'ils ne s'en donnassent point d'ennuy, « Pourceque je vous asseure « que vous aurez plus de peine à les despouiller, » que vous n'aurez à les tuer ». Et montant le premier dessus une motte, après avoir de là un peu consideré la contenance des Barbares qui branloient, il s'escria tout hault : « Compagnons, ils sont à « nous », et de faict, s'estant d'eulx mesmes mis en route, sans que personne eust hardiesse d'attendre, il les chassa tellement, qu'il en tua sur le champ jusques à bien cent mille, sans y perdre des siens que cinq tant seulement.

XVII. Cneius Pompeius [1] surnommé *le grand* fut autant aimé des Romains, comme son pere avoit esté haï : et estant encore fort jeune, il se joignit à la faction de Sylla, et sans avoir office quelconque de la chose publique, ny estre du senat, il leva grand nombre de gens de guerre de tous costez d'Italie : et comme Sylla l'appellast à soy, il dit, qu'il ne meneroit point ses gens à son capitaine, qu'ils n'eussent premierement faict quelque destrousse, et quelque desfaicte avec effusion du sang des ennemis : et de faict il n'y alla point que pre-

[1] Né le 30 septembre, l'an de Rome 648.

mierement il n'eust desfaict en plusieurs rencontres plusieurs chefs des ennemis.

Depuis estant envoyé par Sylla pour gouverneur en la Sicile, entendant que ses gens s'escartans de la trouppe, alloient robant, forceant et pillant par tout le chemin, il feit mourir ceulx qui se desbandoient sans congé, et qui alloient courir çà et là: mais à ceulx qui alloient par son commandement en quelque commission qu'il leur bailloit, il leur seelloit leurs espées avec son cachet.

Il fut sur le point de faire passer au fil de l'espée tous les Mamertins entiererement, d'autant qu'ils avoient tenu et suivy le party contraire à Sylla. Mais Stennius [1] un des habitants de ceulx qui avoient accoustumé de prescher et mener le peuple par leurs harengues, luy dit, « Qu'il ne feroit pas « bien si pour un seul coulpable, il en faisoit mou- « rir plusieurs innocents, et que c'estoit luy seul « qui avoit esté cause de tout le mal, ayant induit « par persuasion ses amis, et par force ses enne- » mis à prendre et suivre le party de Marius ». Pompeius esmerveillé de ceste remonstrance dit, qu'il pardonnoit aux Mamertins, s'ils s'estoient laissez mener et persuader à un tel personnage, qui avoit plus cher le salut de son païs que sa vie propre, et de faict il absolut la ville toute, et Stennius mesme.

Depuis estant passé en Afrique contre Domitius, et y ayant gaigné une grosse battaille, comme ses

[1] V. les Préceptes d'administration où il est nommé Sthénon, ch. 61.

soudards le saluassent *empereur*, qui est à dire souverain capitaine general, il leur dit, qu'il ne recevroit point cest honneur tant que le rempart du camp des ennemis seroit debout : et adonc eulx s'en courants tout de ce pas, encore qu'il feist une grosse pluye, allerent abbattre la pallissade, et saccagerent le camp des ennemis.

A son retour Sylla luy feit de grandes caresses et beaucoup d'honneur, et entre autre fut le premier qui l'appella *Magnus* : toutefois comme il se deliberast d'entrer en triomphe dedans Rome, Sylla l'en voulut empescher, alleguant pour sa raison, qu'il n'estoit pas encore receu au senat. Pompeius se tournant devers les assistans : « Il semble, dit il, « que Sylla ignore qu'il y a plus d'hommes qui « adorent le soleil levant, que le soleil couchant » : quoy entendant Sylla, s'escria : « Et bien de par « dieu, qu'il triomphe donc, s'il en a tant d'envie ». Toutefois encore luy faisoient empeschement Servilius homme de dignité senatoriale, qui s'en courrouceoit, et plusieurs de ses soudards mesme s'opposoient à son triomphe, s'ils n'avoient quelques presents qu'ils pretendoient leur estre deuz : mais Pompeius dit hault et clair : « Qu'il quitteroit « plus tost là triomphe et tout, que de se soub- « mettre à les caresser ne flatter » : et adonc Servilius luy dit, « A cela voy-je maintenant, Pom- « peius, que tu es grand veritablement, et digne « de triomphe ».

Estant la coustume à Rome que les chevaliers, après avoir esté à la guerre le temps prefix et ordonné

par

par les loix, amenassent leur cheval sur la place devant les deux reformateurs des meurs, que lon appelle *les censeurs*, et racontassent là publiquement les guerres où ils se seroient trouvez, et les capitaines soubs lesquels ils auroient porté les armes, à fin que selon leurs merites ils en fussent ou louez ou blasmez : Pompeius estant consul amena luy mesme son cheval par la bride devant les censeurs, qui pour lors estoient Gellius et Lentulus, et comme eulx suivant l'ordonnance luy demandassent, « S'il avoit esté à la guerre autant « d'années comme il estoit requis par les loix » : « Ouy, respondit-il, et tousjours soubs moy mesme « capitaine ».

Estant en Espagne saisy des papiers de Sertorius, entre lesquels y avoit plusieurs lettres missives des principaux du sénat, qui appelloient Sertorius à Rome pour y remuer encore quelque nouveau mesnage, il les meit toutes au feu, donnant à ceulx qui avoient eu mauvaise volonté, moyen de se repentir et de se corriger.

Phraates roy des Parthes, envoya devers luy le prier de ne passer point la riviere d'Euphrates, et faire que ce fust la borne d'entre luy et eulx : mais plus tost, dit-il, sera-ce la justice qui sera la borne d'entre les Parthes et les Romains.

Lucius Lucullus après estre retourné de ses guerres et conquestes s'abandonna debordeement aux voluptez et à vivre sumptueusement, reprenant Pompeius de ce qu'il appetoit tousjours de plus en plus à avoir de grandes charges plus que son

aage ne portoit : à quoy Pompeius respondoit, « Qu'il estoit plus hors d'aage à un vieillard s'aban-« donner aux delices et voluptez, que de vaquer aux « charges de la chose publique ».

Un jour qu'il estoit malade, les medecins luy ordonnerent qu'il mangeast d'une grive : on en chercha en plusieurs lieux, et n'en peut on trouver, pour ce que n'estoit pas en leur saison : mais il y eut quelqu'un qui dit que lon en pourroit recouvrer chez Lucullus, là où lon en nourrissoit tout le long de l'année. « Et quoy, dit-il, si Lucullus donc « n'estoit friand et delicat, Pompeius ne vivroit-« il pas »? et laissant là l'ordonnance de son medecin, il se feit apprester de ce que lon peult trouver par tout ordinairement.

Pour une grande famine et disette de bleds qui advint à Rome, il fut eleu en apparence de parole provoyeur general, ou superintendant des vivres, mais en effect de pouvoir, seigneur de la mer et de la terre : à l'occasion dequoy il alla en Afrique, en Sardaigne et en Sicile : là où ayant fait grand amas de bleds, il s'en vouloit retourner à Rome : mais une grosse tourmente se leva, tellement que les pilotes et mariniers mesmes craignoient fort de se mettre en mer et de faire voile : mais luy s'embarquant le premier, et commandant de lever l'ancre, dit tout hault, « Il est necessaire d'aller, « et non pas necessaire de vivre ».

Quand la querelle d'entre luy et Cæsar fut à plein descouverte, il y eust un Marcellinus qui avoit esté avancé par luy, et s'estoit neantmoins

depuis tourné du costé de Cæsar, qui en plein senat dit plusieurs choses à l'encontre de luy. Pompeius ne se peut tenir qu'il ne luy dist adonc : « N'as-tu « point de honte Marcellinus, de mesdire ainsi pu- « bliquement de moy, qui t'ay rendu eloquent, au « lieu que tu estois muet : et saoul, jusques à rendre « ta gorge, là où tu mourois de faim auparavant »?

A Caton qui le tensoit et reprenoit aigrement de ce qu'il ne l'avoit jamais voulu croire, quand il luy avoit predit par plusieurs fois que la puissance et l'augmentation de Cæsar, à quoy il tenoit la main, estoit au grand danger et prejudice de la chose publique, il respondit, « Tes conseils estoient « plus prudents, et les miens plus amiables ».

Et parlant de soy-mesme librement, il disoit qu'il avoit eu toutes ses charges plus tost qu'il ne les avoit attendues, et les avoit quittées plus tost qu'on ne l'avoit attendu.

Après la battaille de Pharsale, s'enfuyant en Ægypte, en voulant passer de sa galere en une petite barque de pescheur, que le roy luy avoit envoyée pour l'amener à bord : en se retournant devers sa femme et devers son fils, il ne leur dit autre chose, sinon ces vers d'Euripide,

Qui en maison de prince entre, devient
Serf, quoy qu'il soit libre quand il y vient.

Estant passé en ceste barque, et luy ayant esté donné un coup d'espée à travers le corps, il ne feit autre chose que souspirer une fois seulement

et sans mot dire, ains s'affublant le visage, s'abandonna à tuer.

XVIII. Ciceron l'orateur estoit mocqué de quelques-uns à cause de son nom ([1] qui signifie un pois chiche) à cause dequoy ses amis luy conseilloient de changer son nom: mais luy au contraire disoit, qu'il rendroit le nom des Cicerons plus illustre et plus renommé que ceulx des Catons, des Catules, ne des Scaures: et faisant une offrande d'un vase d'argent aux dieux, il y feit bien engraver les lettres de ses deux premiers noms, mais pour le troisieme, il feit engraver la figure d'un pois chiche.

Il disoit que les orateurs qui crioient hault à pleine teste, pource qu'ils se sentoient foibles de suffisance, avoient recours au hault braire, ne plus ne moins que les boiteux montent sur des chevaux.

Verrès avoit un fils diffamé d'avoir abusé de son corps en la fleur de sa jeunesse, et neantmoins il disoit injure à Ciceron jusques à l'appeller *impudique et paillard:* Ciceron luy respondit, « Tu n'entens pas que c'est à part en la mai« son à huys fermez, qu'il fault tanser de cela « ses enfans ».

Metellus Nepos luy dit un jour, en debattant avec luy, « Tu as fait mourir plus de gens par « ton tesmoignage, que tu n'en as sauvé par ton « bien dire »: « Je croy bien, respondit il, car « j'ay plus de foy que d'eloquence ».

[1] Cela n'est pas dans le grec.

Ce mesme Metellus luy demandoit, qui estoit son pere, comme luy reprochant qu'il estoit homme neuf [1] : « Ta mere, dit il, a fait ceste response « bien plus mal aisée à toy », car la mere de Metellus estoit tenue pour femme impudique, et Metellus luy mesme homme leger et ecervellé, et se laissant aller à tous ses appetits.

Il avoit fait mettre dessus la sepulture d'un Diodotus, qui avoit esté son maistre en retorique, la figure d'un corbeau de pierre : « Voylà, dit « Ciceron, la recompense telle qu'il luy falloit : « car il luy a enseigné à voler, et non pas à « parler ».

Vatinius estoit un mauvais homme et son adversaire : il courut un bruit, qu'il estoit trespassé : depuis le bruit se trouva faulx : « Perisse « malement, dit Ciceron, celuy qui a si male- « ment menty ».

Il y avoit quelqu'un que lon souspeçonnoit estre natif d'Afrique, qui luy disoit, « Je ne t'entend « point » : « Je m'en esbahy, dit il, veu que tu as « les oreilles percées ».

Caius Popilius [2] vouloit estre tenu pour jurisconsulte, encore qu'il n'y sçeust rien, et qu'il fust au demourant homme de lourd entendement. Il fut appelé en jugement pour porter tesmoignage

[1] On appelloit à Rome hommes nouveaux, ceux qui n'étant point de race patricienne parvenoient les premiers de leur famille aux charges qui donnoient entrée dans le sénat

[2] On le trouvera appellé Publius Consta dans la Vie de Cicéron. D'autres écrivent Cotta ou Cassius.

de verité touchant quelque faict, duquel il respondit qu'il ne sçavoit rien : et Ciceron luy dit, « Tu penses à l'adventure que lon t'interrogue du « droict ».

Hortensius l'orateur qui plaidoit la cause de Verrès, avoit eu de luy pour son loyer une image de Sphinx, qui estoit d'argent : Ciceron luy ayant d'adventure jetté quelque parole ambiguë et obscure : « Je ne sçay, dit il, que cela veult dire quant « à moy, car je n'entend rien à soudre les ænig- « mes » : « Si est-ce, dit Ciceron, que tu as le « Sphinx en ta maison ».

Il rencontra quelquefois Voconius qui menoit quant et luy trois siennes filles, lesquelles estoient fort laides toutes trois ; Il se prit à dire tout bas à ceulx qu'il avoit autour de luy, « Cest homme « cy a semé ses enfans en depit du soleil ».

Faustus fils de Sylla se trouva à la fin tant endebté, qu'il fut contrainct d'exposer ses meubles en vente, et en feit mettre des affiches par les carrefours pour le notifier : « J'aime bien mieulx « ces affiches et proscriptions icy, dit Ciceron, que « celles de son pere ».

Cæsar et Pompeius estans entrez en aperte guerre l'un contre l'autre : « Je sçay bien, dit il, qui fuir, « mais je ne sçay à qui ».

Il reprenoit grandement Pompeius de ce qu'il avoit abandonné la ville de Rome, et qu'il avoit mieulx aimé imiter en cela le gouvernement de Themistocles que celuy de Pericles, disant que les

affaires de lors ressembloient plus au temps de Pericles qu'à celuy de Themistocles.

Il se retira du costé de Pompeius premierement, puis quand il y fut, il s'en repentit: et comme Pompeius luy demandast, là où il avoit laissé son gendre Pison: il luy respondit promptement, « chez « ton beau-pere [1] ».

Quelqu'un estoit passé du camp de Cæsar en celuy de Pompeius, et disoit qu'il avoit eu si grande haste de venir, qu'il avoit laissé son cheval: « Tu « as, luy dit il, mieulx prouveu à sauver la vie « de ton cheval que la tienne ».

A quelque autre qui venoit rapporter au camp de Pompeius, que les amis de Cæsar estoient tous tristes: « Mais dis tu qu'ils veuillent mal à Cæsar ».

Après la battaille de Pharsale perdue, Pompeius s'en estant desja fuy, il y eut un Nonius qui vint dire, qu'il ne se falloit point desesperer, et qu'ils avoient encore sept aigles, qui estoient les enseignes des legions: « Tes admonestemens, « dit il, seroient bons, si nous avions la guerre « contre les geays ».

Après que Cæsar victorieux fut venu au-dessus de tous ses affaires, et qu'il eut fait redresser avec honneur les statues de Pompeius, qui avoient esté abbatues, Ciceron dit, « Que Cæsar en relevant « celles de Pompeius avoit asseuré les siennes ».

Il estimoit tant l'honneur de bien dire, et y prenoit si grand'peine, avec si grande ardeur d'af-

[1] Pison avoit épousé Tullie, fille de Cicéron, et Pompée Julie, fille de César.



fection; que ayant à plaider une cause devant les cent juges [1] seulement, estant escheut le jour de l'assignation, l'un de ses serfs, Eros, luy vint apporter la nouvelle que la cause estoit remise au lendemain: il en fut si aise, qu'il luy en donna liberté pour ceste bonne nouvelle.

XIX. Caius Cæsar, lorsqu'il fuyoit la fureur de Sylla, estant encore fort jeune, il tomba entre les mains de quelques coursaires, qui luy demanderent de premiere arrivée quelque petite somme d'argent pour sa rençon: il se mocqua d'eulx, qui ne sçavoient pas quel personnage ils avoient pris, et de luy mesme leur promeit de leur en payer deux fois autant qu'ils luy en avoient demandé: et estant par eulx gardé soigneusement pendant qu'il avoit envoyé chercher et amasser argent pour leur bailler, il leur envoyoit faire commandement de se taire, et ne mener point de bruit pendant qu'il reposoit.

Et s'exercitant à escrire tant en prose que en vers durant qu'il estoit entre leurs mains, il leur recitoit après ce qu'il avoit composé: et s'il voyoit qu'ils ne le louassent pas assez à son gré, il les appelloit *barbares et ignorans*, et en riant les menassoit qu'il les feroit pendre, comme il feist bien tost après: car estant sa rençon venue, luy delivré de leurs mains, assembla incontinent des vaisseaux et des hommes en la coste de l'Asie,

[1] Le tribunal des Centumvirs, qui jugeoit de certaines causes particulières, comme les tutèles, testamens, etc.

leur courut sus, et les ayant pris, les feit attacher en croix.

Estant de retour à Rome, et ayant entrepris la brigue du souverain pontificat à l'encontre de Catulus qui lors estoit le premier homme de Rome: ainsi comme sa mere le convoyoit jusques à la porte de son logis, il luy dit, « Ma mere vous « aurez aujourd'huy votre fils souverain pontife, « ou banny de la ville de Rome ».

Il repudia sa femme Pompeia, pour le mauvais bruit qu'elle eut d'avoir forfaict à son honneur avec Clodius: et depuis Clodius ayant esté appellé en justice pour ce faict, il fut adjourné pour venir en jugement porter tesmoignage de verité: là où estant enquis par serment il dit, qu'il n'avoit jamais rien sçeu de mal de sa femme: et comme l'accusateur luy repliquast, « Et pourquoy l'as tu « donc repudiée »? « Pource, dit-il, qu'il fault « que la femme de Cæsar soit non seulement in-« nocente et nette de crime, mais aussi de sous-« peçon de crime ».

En lisant les faicts d'Alexandre le grand, les larmes luy vindrent aux yeux: et comme ses amis luy en demandassent la raison, il respondit: « A « l'aage où je suis, Alexandre avoit ja vaincu Da-« rius, et je n'ay encore rien faict ».

Ainsi comme il passoit par une meschante petite ville assise dedans les Alpes, ses familiers en jouant demandoient entre eulx s'il y avoit point en ceste ville là des factions et des brigues entre les habitans à qui y seroit le premier: il s'arresta tout

court, et après avoir un peu pensé en luy mesme: « J'aimerois mieulx estre icy le premier, que le « second à Rome ».

Les haultes et hazardeuses entreprises, il disoit qu'il les falloit executer, et non pas en consulter: et de fait quand il passa la riviere de Rubicon, qui separe la province de la Gaule de l'Italie, pour aller contre Pompeius, il dit, « Tout le dé soit « jetté »: ([1] comme qui diroit, A tout perdre il n'y a qu'un coup perilleux).

Et comme Pompeius s'en fut fuy de Rome vers la mer, et que Metellus qui avoit la superintendance du tresor public l'eust fermé, et le voulust empescher d'y prendre de l'argent, il le menassa de le tuer: dequoy Metellus monstrant semblant d'estre esbahy de son audace, « Non, non, mon « amy, dit il, je veulx que tu sçaches qu'il m'est « plus difficile de le dire, que de le faire ».

Et pource que ses gens demouroient trop à passer la mer de Brinde à Duras[2] se jettant en un petit vaisseau sans que personne des siens en sçeust rien, il voulut traverser la mer, mais comme le vaisseau fust prest à estre submergé des vagues de la mer, il se descouvrit au pilote, et luy dit hault, « Asseure toy et te fie en la fortune, car « saches que tu menes Cæsar ». Pour lors toutes-

[1] Ceci n'est point dans le texte. C'est une assez mauvaise explication d'Amyot; car le proverbe a le même sens que dans notre langue, le sort en est jetté, c'est-à-dire, qu'on ne veut pas reculer, et qu'on est déterminé à pousser l'affaire à bout.

[2] Dirrachium, aujourd'hui Durazzo.

fois il fut diverty et empesché de passer, tant par la tourmente qui se rengregea de plus en plus, comme aussi pource que les soudards accoururent de toutes parts qui se plaignirent à luy, et luy dirent qu'il leur faisoit tort d'attendre d'autres forces, comme s'il se deffioit d'eulx.

Il y eut peu de temps après une grosse rencontre, en laquelle Pompeius eut du meilleur, mais il ne suivit pas sa pointe ains se retira en son camp: et lors Cæsar dit: « La victoire estoit « aujourd'huy à noz ennemis, mais leur chef ne « l'a pas sçeu cognoistre ».

En la plaine de Pharsale, le jour de la battaille Pompeius ayant rengé son armée en ordonnance, commanda à ses gens qu'ils demourassent fermes en leurs places, et attendissent de pied quoy les ennemis: en quoy Cœsar depuis dit qu'il avoit lourdement failly, pource, dit il, qu'il ostoit aux soudards la vehemence et la violence du choc que leur donne l'eslancement de la course, outre l'ardeur de courage que ceste roideur là leur apporte.

Ayant desfaict de premiere arrivée Pharnaces le roy de Pont, il escrivit à ses amis, « Je veins, « je vey, je vainquy ».

Après la desconfitture et fuitte de ceulx qui estoient avec Scipion en Afrique, comme Caton se fust desfait luy mesme, il dit, « Je te porte en- « vie de ta mort, Caton, pource que tu m'as en- « vié l'honneur de t'avoir sauvé la vie ».

Quelques uns avoient pour suspects Antonius et Dolabella, et si luy disoient qu'ils s'en devoit

prendre garde: Il leur respondit, « Qu'il n'avoit « point de deffiance de ceulx là qui estoient ainsi « bien coulorez et en bon point: mais bien, dit « il, de ces pasles et maigres là, en monstrant « Brutus et Cassius ».

Un jour à sa table comme propos se fust emeu, « quelle sorte de mort estoit la meilleure », il respondit soudain, « Celle dont on se deffie le moins ».

XX. Cæsar, celuy qui fut le premier surnommé *Auguste*, estant encore en son adolescence, redemanda à Antonius environ deux millions [1] et quatre cents mille escus, qui après que Jules Cæsar eut esté tué, avoient esté transportez de sa maison en celle d'Antonius, voulant payer aux Romains ce que Cæsar leur avoit laissé par testament: car il avoit legué à chasque citoyen Romain par teste, septante et quinze drachmes d'argent, qui peuvent estre environ sept escus et demy. Antonius retenoit cest argent par devers luy, et respondoit au jeune Cæsar, qu'il se desportast de le redemander s'il estoit sage: quoy voyant l'autre, feit proclamer à vendre, et vendit de faict, tous ses biens patrimoniaux, dont il paya le legs aux Romains, et en acquit la bien-veuillance des citoyens à soy, et la mal-veuillance à Antonius.

Rymetalces roy de la Thrace avoit laissé le party d'Antonius, et s'estoit retourné de son costé, mais il estoit importun à la table, par ce qu'il ne faisoit jamais autre chose que parler de ce grand ser-

[1] Grec, 25,000,000, de drachmes. La drachme vaut 15 s. 6 den. trois quarts de notre monnoie.

vice qu'il luy avoit fait, et luy reprocher son alliance, tellement qu'à un soupper, Cæsar beuvant à quelqu'un des autres roys qui estoient à la table, dit tout hault, « J'aime bien la trahison, mais je « ne louë point les traistres ».

Les Alexandrins après la prise de leur ville, s'attendoient bien de souffrir toute l'extremité de mal que lon peult faire au sac d'une ville prise par force: mais Cæsar montant sur la tribune aux harengues, et approchant de luy le philosophe Arius qui estoit son familier, natif d'Alexandrie, il dit qu'il pardonnoit à la ville, premierement pour la grandeur et beauté d'icelle: secondement pour Alexandre le grand, qui en estoit fondateur, et tiercement pour l'amour d'Arius qui estoit son amy.

Estant adverty comme un sien serf nommé *Eros* qui faisoit ses affaires en Egypte, avoit achetté une caille qui battoit toutes les autres, et estoit invincible, et l'avoit fait rostir et mangée, il l'envoya quérir, et l'interrogea pour sçavoir s'il estoit vray: et comme il luy eust confessé que ouy, il le feit crucifier au mat de sa navire.

Il meit en la Sicile Arius pour son agent et procureur au lieu d'un Theodorus: et y eut quelqu'un qui luy presenta un petit billet, où il y avoit escrit: « Le chauve Theodorus natif de Tarse, « est un larron, non pas? Que t'en semble »? Ayant leu le billet, il ne feit qu'escrire au dessoubs, « Il le semble ».

Tous les ans au jour de sa nativité il recevoit

de Mecænas l'un de ses plus familiers un present d'une couppe.

Athenodorus le philosophe estant fort vieil luy demanda congé de se pouvoir retirer en sa maison pour sa vieillesse. Il luy donna : mais en luy disant adieu, Athenodorus luy dit : « Quand tu te « sentiras courroucé, sire, ne dy ny ne fais rien, « que premierement tu n'ayes recité les vingt et « quatre lettres de l'alphabet en toy-mesme ». Cæsar ayant ouy cest advertissement, le prit par la main, et luy dit : « J'ay encore affaire de ta « presence » : et le reteint encore tout un an, en luy disant,

Sans peril est le loyer de silence.

Entendant comme Alexandre le grand en l'aage de trente deux ans, ayant fait la plupart de ses conquestes estoit en peine de sçavoir ce qu'il feroit plus desormais, il dit, qu'il s'esbahissoit si Alexandre estimoit qu'il y eut moins d'affaire à bien ordonner, regir et conserver un grand empire, quand il est tout acquis, qu'à le conquerir.

Ayant faict la loy *Julia* des adulteres, par laquelle il est porté, comme lon doit faire le procès à ceulx qui en sont attaincts, et comme lon doit punir ceulx qui en sont convaincus : il advint qu'il se rua par impatience de cholere sur un jeune homme qui estoit accusé d'avoir commis adultere avec sa fille Julia, et le battit à coups de poing. Le jeune homme se prit à cryer, « Tu « as fait la loy, Cæsar, qui ordonne comment il

« fault proceder contre les adulteres » : il en fut si marry, et se repentit tant de ce qu'il en avoit faict, que de ce jour là il ne voulut point soupper.

Envoyant son neveu Caius en Armenie, il feit prieres aux dieux de l'accompagner de la bienveuillance de tous envers Pompeius, de la hardiesse d'Alexandre le grand, et de sa bonne fortune de luy.

Il disoit qu'il laisseroit aux Romains en la succession de l'empire, un successeur qui n'avoit jamais consulté deux fois d'une chose, entendant de Tibere.

Voulant appaiser quelques jeunes gentilshommes Romains qui estoient en authorité de magistrat, et menoient un grand bruit devant luy : quand il veit que pour les premiers admonestements ils n'en faisoient rien, il leur dit à certes, « Escou« tez, vous autres jeunes gens, un vieillard que « les vieillards ont bien escouté quand il estoit « jeune ».

Le peuple d'Athenes luy avoit faict quelque faulte et desplaisir, il leur escrivit, « Je croy que vous « n'ignorez pas que je suis mal content de vous, « car autrement que je n'hyvernerois pas en ceste « petite isle d'AEgine ». Mais jamais depuis il ne leur en fit ny ne leur en dit pis.

L'un des accusateurs d'Eurycles, après avoir bien au long deduit contre luy en toute licence, sans aucun respect, tout ce qu'il voulut, finablement il se laissa aller jusques à dire un tel propos : « Et si ces choses là ne te semblent grandes, Cæ-

« sar, commande luy qu'il me rende [1] le sep-
« tieme de Thucydide. Cæsar offensé de son audace et impudence, commanda que lon le menast en prison : mais depuis estant adverty qu'il estoit demouré seul des descendans du capitaine Brasidas, il le renvoya querir, et après luy avoir fait un peu de remonstrances, commanda que lon le laissast aller.

Piso bastissoit fort magnifiquement sa maison depuis les fondements jusques à la couverture quoy voyant Cæsar, luy dit : « Tu me resjouis « tout de te veoir ainsi bastir, comme si Rome « devoit estre d'eternelle durée ».

[1] Récite le septième livre.

Fin des vies de ce Volume.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR LES PRÉCEPTES DE MARIAGE.

Chapitre IV, p. 6. Le grec dit : à de la paille, du bouillon blanc, des poils de lièvre. Les anciens tiroient de cette plante, que les Latins appellent *Verbascum*, une sorte de filasse ou d'étouppe apparemment, dont ils formoient les mèches de leurs lampes. On les trouve continuellement désignées dans les comédies d'Aristophane par le mot θρυαλλὶς, qu'Amyot a traduit ici par étouppes. Il est vrai qu'Hesychius au mot θριαλλὶς, qu'il faut écrire θρυαλλὶς, l'explique par le nom d'étouppe ; mais c'est improprement, et par similitude avec le lin grossier, que les Doriens appelloient *étouppe*, selon Festus. V. les notes sur Hesychius au mot θριαλλίς.

Sur le Banquet des sept Sages.

Chap. II, p. 37. Corinthe étoit bâtie sur la partie méridionale de l'isthme qui portoit son nom, entre le golfe de Crissa à l'occident, et le golfe Saronique à l'orient. La ville ne touchoit à la mer ni d'un côté ni de l'autre ; mais elle avoit pour port au nord-ouest un hameau nommé *Léchée*, voisin de la ville, à laquelle il étoit réuni par deux murailles qui bordoient le chemin intermédiaire. L'autre port au sud-est étoit le bourg de Cenchrées, éloigné de la ville de près de trois lieues. Ces deux ports avoient été ainsi appellés, selon Pausanias, des noms de Léchès et de Cenchréas, fils de Neptune.

CHAP. V, p. 40. *Note d'Amyot.* Je ne sais pas sur quoi est fondée cette remarque d'Amyot. Je ne trouve rien de semblable dans aucun des historiens qui ont parlé de Pittacus. Car ce mot de Pittacus est bien rapporté par Simonide, Platon, Diogène Laërce, mais nullement comme ayant été prononcé dans une occasion, où on voulût le mettre à la tête d'une armée. Nous avons déja dit que Pittacus étoit de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos ; né dans la trente-cinquième, et mort dans la cinquante-deuxième olympiade, âgé de plus de soixante-dix ans, selon Diogène Laërce, ou plus de quatre-vingt, selon la correction de Meursius et de Ménage, d'autant plus vraisemblable que Lucien assure qu'il vécut cent ans. Il commença, selon le même Diogène, par chasser, avec le secours des frères d'Alcée, Malanchrus, tyran de Lesbos. Les services qu'il rendit ensuite à sa patrie, et l'éclat de ses vertus engagèrent les Mityléneens à le nommer *Æsymnète*, ce qu'Aristote définit un souverain électif. Ce fut dans la guerre contre la faction des exilés, à la tête desquels étoient Alcée et son frère Antimenide, que cette autorité lui fut déférée, selon le même Aristote. Il eut dans cette guerre tous les succès de la prudence et de la valeur. Alcée fut même, dit-on, son prisonnier ; mais il lui rendit la liberté, et traita les vaincus avec beaucoup d'humanité, content, dit Valère Maxime, de leur avoir montré ce qu'il pouvoit. Il fit ensuite la guerre aux Athéniens, à l'occasion de la ville et du promontoire de Sigée, dont ceux-ci réclamoient la possession contre les Lesbiens, alors très-puissants sur mer, et qui se prétendoient propriétaires de toute la Troade. Phrynon commandoit la flotte des Athéniens. Après divers suc-

cès de part et d'autre, les deux généraux en vinrent à un combat singulier, dans lequel Phrynon fut tué, Pittacus l'ayant enveloppé dans un filet qu'il avoit caché sous son bouclier, comme le raconte Polyen. La querelle entre les deux peuples fut néanmoins, dit-on, terminée par la médiation de Périandre, tyran de Corinthe, qui adjugea Sigée aux Athéniens, en prononçant que chaque parti garderoit ce qu'il cultivoit en ce moment. Pittacus déposa alors, malgré ses citoyens, la souveraine autorité qu'il avoit exercée pendant dix ans; et vécut encore dix ans simple particulier. Quoique je n'aie point de date précise à assigner à ces deux guerres, j'ai cru cependant devoir placer celle des exilés la première, d'après l'autorité d'Aristote, qui dit expressément, qu'il fut nommé par les Mitylénéens, AEsymnéte, dans la guerre contre les exilés, d'une part, et celle de Valère Maxime, de l'autre, qui atteste qu'il abdiqua la monarchie aussitôt après la guerre contre les Athéniens. Et en effet, puisque depuis son abdication il fut toujours particulier, selon Diogène Laërce, il faut nécessairement que la guerre des exilés pour laquelle il fut nommé AEsymnéte, suivant Aristote, et pendant laquelle au moins il commanda, suivant le témoignage universel, ait précédé celle des Athéniens. Maintenant, puisqu'il est mort dans la troisième année de la cinquante-deuxième olympiade, après dix ans de vie privée, il est clair que son abdication est de la première année de la cinquantième olympiade. Et puisqu'il ne commanda en tout que dix ans, pendant lesquels il fit, selon Aristote, et Valère Maxime, la guerre aux exilés, il faut encore que cette guerre soit placée entre la seconde année de la quarante-septième olympiade, et

la première année de la cinquantième, de manière cependant qu'elle précède la guerre contre les Athéniens, comme je crois l'avoir établi d'après les passages combinés d'Aristote et de Valère Maxime. Quant à ce qu'Hérodote dit de la médiation de Périandre, par rapport à la guerre des Athéniens, cela me paroît fort difficile à accorder avec les autorités, dont le Père Corsini a conclu que la mort de Périandre, devoit être fixée à la quarante-huitième olympiade. Mais, j'attens sur cet objet les éclaircissemens que M. Larcher nous donnera bientôt dans sa Chronologie d'Hérodote, tout prêt de déférer aux lumières d'un savant, sans comparaison plus versé que moi, dans la connoissance de l'antiquité. Voyez Diogène Laërce, à l'article Pittacus. Aristote Polit. L. III, ch. 15. Valer. Max. L. IV, ch. 1, Ext. 6; et L. VI. ch. 5, Ext. 1. AElian. Var. Hist. L. III, ch. 17; et not. Polyæn. Strat. L. I, ch. 25; et Corsini. Fast. Att. T. III, pag. 48, 61, 85.

Chap. XXIV, p. 57. *Mais toy, Æsope, qui as le sens d'entendre les voix des corbeaux, voire des geais, tu n'entends pas cependant la tienne propre, ny ta propre parole, etc.* Il y a dans le texte : σὺ δὲ δεινὸς εἶ κοράκων ἐπαΐειν καὶ κολοιῶν, τῆς δὲ σοῦ φωνῆς οὐκ ἀκριβῶς ἐξακούεις. Je crois avec Réiske, qu'il faut lire τῆς τοῦ θεοῦ φωνῆς οὐκ ἀκριβῶς ἐξακούεις. Et il faut traduire : « Mais toy, AEsope, qui as le sens d'entendre la voix des corbeaux, voire des geais, tu n'entends pas le langage du dieu, car tu reputes, que suivant luy, la ville soit très-puissante, etc. ». *C.*

Ibid, pag. 58. Le texte de Plutarque est extrême-

ment défiguré en cet endroit. Xylander, ni M. Reiske n'ont pas même entrepris de le rétablir ; car on peut, ce me semble, apprécier à rien ce qu'en dit ce dernier savant. Avant de proposer la conjecture qui me paroîtroit pouvoir seule se concilier avec la phrase de Plutarque, il faut commencer par expliquer la traduction d'Amyot, dont je crois que le sens n'est pas facile à saisir. Les deux loix dont il s'agit ici se trouvent dans le recueil des loix attiques, par Samuel Petit, la première au L. VI, Tit. 1. Il la rapporte d'après Plutarque, *In Amat.* Solon, dit-il, défendit aux esclaves d'aimer des jeunes gens, et leur permit de vivre avec des femmes, sans contracter de mariage, ce qui est clair, par un passage que Petit rapporte, où celui que Démosthène défendoit, prouve que sa nourrice n'est point esclave parce qu'elle est mariée. L'autre au L. III, T. 7, Qu'un esclave ne s'exerce point au Gymnase, et ne se frotte point à sec. Or ces deux expressions sont synonymes. On voit par un passage d'Eustathe, cité par Henri Etienne, que les anciens appelloient *sueur sèche*, celle qu'on se procure par des exercices violens, par opposition à celle que provoquent les bains et les étuves. Ils appelloient aussi *onction sèche*, celle des athlètes, qui après s'être frottés d'huile, se rouloient le corps dans la poussière, dont ils se couvroient, sur-tout les mains, afin de pouvoir saisir sûrement leur adversaire. C'est pourquoi le Lexique rhétor. manuscr. cité dans les notes sur Hesychius, explique le mot grec qui signifie à la lettre s'oindre à sec, par ceux-ci, user de poussière dans les gymnases. Il est donc évident que cette expression de la loi de Solon interdisoit aux esclaves l'entrée des gymnases, ou lieux d'exercices publics.

Maintenant voyons comment les anciens ont interprété ces deux loix, et commençons par celle-ci. AEschine, dans un passage du discours, *in Timarch*, cité par Samuel Petit, p. 300, dit en parlant de cette loi: elle n'ajoute pas : et que l'homme libre s'exerce dans les gymnases; car en le défendant aux esclaves, elle y engage suffisamment les hommes libres, comme à un exercice honorable qui ne convient qu'à des hommes honnêtes. Et Plutarque, *in Solone*, p. 315, et *in Amator.* p. 10, édit. Reiske, donne précisément la même intention aux deux loix, en ajoutant dans le dernier passage que cet amour des jeunes gens, où la volupté sensuelle n'avoit aucune part, ne pouvoit convenir à des esclaves. Or en suivant la même idée, il me semble qu'il faudroit lire ainsi la phrase de Plutarque : *οὐ γὰρ ὕπω γέγραφας* ΜΗ ΕΛΕΥΘΕΡΟΥΣ, Η, *ὅ τι ὅμοιον, οἰκέτας μεθύειν.* Car tu n'as pas encore porté de loi pour défendre aux hommes libres, ou ce qui revient au même, pour permettre aux esclaves de s'enivrer; comme tu en as porté une pour défendre aux esclaves l'amour des jeunes gens et les exercices gymnastiques; qui par cela seul recommande l'un et l'autre aux hommes libres.

Chap. XXIX, p. 62. Il est question de ces jeux funèbres dans le poëme des Travaux d'Hésiode, v. 654, où il dit qu'il passa dans l'île d'Eubée pour concourir au prix qui y étoit proposé, et qu'il le remporta. C'est d'après ces vers, que quelque sophiste un peu plus ancien sans doute que Plutarque, a imaginé l'ouvrage connu sous le nom de *Homeri et Hesiodi certamen*, qui se trouve dans plusieurs éditions de ce poëte, et dans lequel on lui donne pour concurrent à

ces jeux, Homère, sur qui on lui fait remporter le prix. On croit que c'est à cet ouvrage que Plutarque fait allusion ici. *C.*

Ch. XXXVII, p. 70. M. Reiske croit avec raison, ce me semble, que le texte est altéré en cet endroit; et qu'au lieu de la phrase qu'Amyot nous présente ici, il faudroit lire : que t'étant enivré l'année passée, car pour aujourd'hui, tu ne l'es pas, tu en demandas le prix et la couronne. Quant à ces mots : chez mon frère Libys, il les regarde comme une interpolation vicieuse, et je pense de même.

Chap. XXXIX, p. 73. Je crois avec M. Wyttembach, que ces vers d'Homère, ont été mis à la marge par quelque lecteur, pour donner un exemple du mot δαιτρὸν, qu'Amyot a bien vu qu'il falloit rétablir, et qu'ils ont passé de la marge dans le texte, par l'inadvertence de quelque copiste; il faut donc le retrancher, et lire ensuite avec M. Wyttembach : ἐπὶ δὲ ταῖς περιπόσεσιν αὐταῖς, ἔφη, πυνθάνομαι λέγειν τοὺς παλαιοὺς εἰωθέναι. καὶ δαιτρὸν τὸν οἶνον Ὅμηρος ἔφη; ὡς κρέως μερίδας, μέτρητον ἑκάστου πίνοντος καὶ μεταδιδόντος αὖ τῷ πλησίον. *Je crois, dit Mnésiphile, que les anciens avoient coutume de faire la conversation en buvant, et Homère dit que le vin étoit distribué* DAITRON, *c'est à dire, comme la viande, chacun en buvoit une certaine mesure, et passoit ensuite la coupe à son voisin. C.*

Chap. XLI, p. 74. Je n'ai point corrigé ce mot de Planètes, quoique je fusse tenté de le regarder comme une faute d'impression, et que la variation qu'on ap-

perçoit ici dans les diverses éditions d'Amyot, semble prouver qu'il y avoit un mot embarrassant pour les éditeurs. Et ce mot est celui de Planctes qui n'est que le nom grec francisé, dont la signification a quelque rapport à celui de Planéte, qui veut dire errant, et qu'Amyot pourroit bien avoir choisi, comme plus connu, pour exprimer la mobilité fabuleuse de ces rochers. Au surplus ce seroit une faute, parce que ce n'est pas leur mobilité seule que les Grecs ont voulu exprimer par cette dénomination, mais le mouvement qui les rapprochoit l'un de l'autre, de manière que rien ne pouvoit passer entre deux sans être saisi et brisé par leur concours subit, après lequel, ils s'écartoient de nouveau. C'est par la même raison qu'on les appelloit *Symplégades*. Ce fut en observant ce mouvement alternatif, que les Argonautes franchirent ce passage si dangereux. Lorsqu'ils furent près du détroit, ils lâchèrent une colombe qui, passant d'un vol rapide entre les deux rochers, excita leur rapprochement, et perdit même quelques plumes de sa queue; et les héros saisissant l'instant alternatif de l'éloignement, passèrent aussi-tôt à la suite de l'oiseau, et en furent quittes pour radouber leur pouppe un peu maltraitée par le retour rapide des rochers. Après quoi ils furent fixés et demeurèrent pour jamais immobiles; car c'étoit là la condition, et le terme que le destin avoit prescrit à leur fluctuation. Ces rochers sont les deux petites îles Cyanées, situées à l'entrée du Pont-Euxin, tout près du Bosphore de Thrace, séparées l'une de l'autre, par un bras de mer d'environ vingt stades, selon Strabon, c'est-à-dire, un peu moins d'une lieue.

Homère, dans le douzième livre de l'Odyssée, a

transporté cette fable aux rochers de Charybde et de Scylla. C'est par-là, dit-il, que passent les colombes qui vont porter l'ambrosie à Jupiter. Il y en a toujours une de saisie par les rochers; mais Jupiter en substitue sans cesse une nouvelle, afin que leur nombre soit toujours égal. Autre fable, qui est une allégorie des Pléïades, ou des sept étoiles appellées autrement *Vergilies*, qui sont placées entre la constellation du taureau et celle du bélier, et dont l'opinion ancienne étoit qu'on ne voyoit que six, soit qu'il y en eût une qui eût réellement disparu pendant quelque temps, soit que l'une des sept, à cause de son extrême petitesse, ne pût être apperçue par le commun des hommes. Leurs noms étoient Electre, Alcyone, Céloeno, Maïa, Asteropé, Taygéte et Mérope; c'étoit celle-ci qui étoit regardée généralement comme invisible, parce que seule entre ses soeurs qui avoient épousé les dieux, elle avoit pris pour son mari un mortel, nommé *Sisyphe*.

Sur les Préceptes d'Administration.

CHAP. II, pag. 108. Ce passage, que Bern. Martin dans ses *variæ Lectiones*, liv. 3, ch. 12, croit du poëte Alcée, a été omis par Xylander dans sa traduction, et M. Wyttembach ne l'y a pas rétabli. Il est, à la vérité, très corrompu, et la conjecture de Méziriac qu'il propose, ne le rend pas plus clair. Je crois que le sens en est à-peu-près ceci : *Séduits par le calme, ils se sont embarqués avec joie, pour s'amuser sur les ondes, et ils sont maintenant le jouet des flots*. Si M. Wyttembach le rétablit dans ses notes, j'aurai soin de faire part de ses corrections dans les additions. *C.*

Chap. XLVIII, p. 156. Il y a dans le grec : *Lequel ayant vaincu non seulement la période, mais encore en plusieurs autres jeux. Avoir vaincu la période*, étoit avoir vaincu dans les quatre jeux principaux; savoir : les Olympiques, les Pythiques, les Neméens et les Isthmiques. Voy. *Festus Pompeius* au mot *perihodos*. Il y avoit outre cela des jeux publics dans beaucoup de villes, mais ils étoient moins célèbres. *C.*

Chap. LXI, p. 171. Darius avant d'entrer en armes, dans la Grèce, avoit envoyé des héraults demander aux différents peuples qui l'habitoient la terre et l'eau, formule qui exprime une soumission universelle. Les Lacédémoniens et les Athéniens jettèrent les uns dans une fondrière (qui s'appelloit à Athènes *le Barathre*, à Sparte *la Céade*) les autres dans un puits, en leur disant d'y prendre la terre et l'eau pour la porter à leur roi. Depuis ce moment les Lacédémoniens ne pouvant obtenir de présages favorables d'aucun sacrifice, firent demander par une proclamation publique, s'il y avoit quelque citoyen qui voulût bien se dévouer à la mort, pour appaiser la colère de Talthybius, c'est à dire, pour expier la violation du droit des gens en la personne des héraults. Car Talthybius avoit été, comme on le voit dans Homère, le hérault d'Agamemnon, et il avoit un temple à Sparte, où sa famille étoit en possession héréditaire de la même fonction. Sperthiès, fils d'Aneristus, et Bulis, fils de Nicolaüs, tous deux d'une famille illustre et riche, s'offrirent à mourir pour délivrer leur patrie du fléau qui la troubloit. Ils partirent donc, et se rendirent auprès de Xerxès pour y subir la punition de

représailles. Mais s'ils consentirent à mourir, on ne put les forcer de s'avilir, en adorant le roi à la manière du pays. Xerxès, étonné de leur générosité, leur déclara qu'il ne se rendroit pas coupable du crime qu'il reprochoit aux Lacédémoniens, et les renvoya libres dans leur pays. Hérodote, L. VII, pag. 424 et suiv.

Chap. LXXV, pag. 187. Epiménide, Crétois de la ville de Gnosse, ou, suivant Strabon, de celle de Phæstus, nom que d'autres écrivains donnent pour celui de son père, purifia la ville d'Athènes. Mais il est difficile de fixer cette époque d'une manière précise, dans la diversité des écrivains anciens ou modernes qui parlent de ce sage. Voici du moins le fait qui en fut l'occasion. Cylon, Athénien, homme d'une naissance illustre, gendre de Mégaclès, tyran de Mégare, ambitionnoit la tyrannie; il consulta l'oracle qui lui ordonna de s'emparer de la citadelle d'Athènes, le jour de la grande fête de Jupiter. Ayant donc réuni des amis, et reçu quelques troupes de son beau-père, il se rendit maître de la citadelle pendant la célébration des jeux Olympiques, croyant, dit Thucydide, L. I, avoir d'autant mieux expliqué l'oracle, qu'il avoit remporté à ces jeux le prix de la course, dans la trente-cinquième olympiade, selon Jules Afriquain, et n'ayant pas même pensé que le dieu voulût parler de la grande fête de Jupiter, célébrée dans l'Attique, et appellée *Diasia*. Cet événement ayant troublé toute la ville, les citoyens accoururent en foule; la citadelle fut assiégée, et à la longue réduite à l'extrémité. Cylon s'enfuit, et s'évada. Ceux de sa faction se réfugièrent auprès d'un autel, en qualité de sup-

plians. Les capitaines Athéniens les en firent sortir sous la promesse de leur conserver la vie; mais ils les tuèrent aussi-tôt qu'ils les eurent entre leurs mains; et quelques-uns même d'entr'eux au pied des autels des Euménides, qui étoient dans le voisinage. Cet événement me paroît très-probablement fixé par le Père Corsini, à la quarante-deuxième ou quarante-troisième olympiade. Cette violation du serment et des autels ayant été quelque temps après punie par divers fléaux, entr'autres, par la peste, Epiménide alla à Athènes pour l'expier par des sacrifices et d'autres cérémonies religieuses. On ne peut, ce me semble, placer ce voyage plus tard que la quarante-sixième olympiade, puisque tous les écrivains sont d'accord qu'il vît alors, et même qu'il aida dans la composition de ses loix Solon, qui partit d'Athènes pour un voyage de dix ans, immédiatement après l'établissement de sa législation, de la deuxième à la troisième année de la quarante-sixième olympiade. Jusqu'ici tout va assez bien; mais voici de quoi déranger tout. Platon, dans un passage du premier livre des loix, p. 780, édit. Francf. dit expressément qu'Epiménide séjourna à Athènes dix ans avant la guerre des Perses, lorsque les Athéniens craignant l'arrivée de leur flotte, il leur annonça qu'elle ne viendroit point avant dix ans, et que quand elle seroit arrivée, elle s'en retourneroit sans avoir rien fait. Meursius prétend qu'il faut lire dans ce passage de Platon 121 ans, au lieu de dix; et par-là il rapporte le séjour d'Epiménide à Athènes, à la quarante-quatrième olympiade. Mais, 1°. quelle flotte des Perses les Athéniens pouvoient-ils craindre alors? Cyrus n'est monté sur le trône de Perse, que la première année de la cinquante-cinquième olym-

piade. 2°. Comment supposer qu'Epiménide eût prédit l'arrivée d'une flotte qui n'auroit lieu que dans 121 ans ? Supposons donc comme un point indubitable, que Platon parle ici de la flotte de Xerxès, battue à Salamine la première année de la soixante-quinzième olympiade ; Darius avoit été vaincu à Marathon la troisième année de la soixante-douzième. L'intervalle est précisément de dix ans. Epiménide arrivé à Athènes en ce moment, a bien pu conjecturer qu'il faudroit dix ans à Darius pour établir le nouvel armement contre la Grèce, dont il avoit commencé à s'occuper aussi-tôt après son retour dans la Perse. Voilà donc une autorité irréfragable. Platon né la troisième année de la quatre-vingt septième olympiade, n'a pu ignorer un fait aussi public et aussi récent; mais il est clair aussi que ce séjour d'Epiménide ne peut avoir rapport à l'affaire de Cylon, que nous avons placée à la quarante-sixième olympiade. Il y a plus de cent ans entre ces deux époques; qu'en conclure ? Qu'il y a eu deux Epiménides, comme Dodwel le pense, ou que le même Epiménide a vécu cent cinquante ans environ? Et en effet, les historiens lui donnent une vie de cent cinquante-quatre, de cent cinquante-sept, ou même de deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans, dont il passa cinquante ans dans un sommeil continuel. Le lecteur choisira, en rejettant ce qu'il y a d'évidemment fabuleux dans ces récits.

Il me reste à prévenir le lecteur contre quelques erreurs échappées au savant Corsini, relativement à ces objets. Premièrement il entend du second voyage d'Epiménide, ce que Diogène Laërce a dit du premier; et pour cela, au lieu de la quarante-sixième olympiade qu'on lit dans son texte, il substitue par conjecture la soixante-treizième, en quoi il se trouve d'abord en

contradiction avec lui-même. Car si d'après lui Epiménide est venu à Athènes dix ans avant la bataille de Salamine, il est évident que son arrivée est de la troisième année de la soixante-douzième olympiade, et que par conséquent Nicias, fils de Nicérate qui alla le chercher en Crète, selon Diogène, seroit parti, non pas dans la soixante-treizième, mais dans la soixante-douzième olympiade. 2°. Comment croire que ce Nicias soit le même général qui fut battu et tué en Sicile, la quatrième année de la quatre-vingt onzième olympiade. Car en supposant qu'il n'eût eu que vingt ans lorsqu'il auroit entrepris ce voyage de Crète, au nom de la république d'Athènes, ce qui est déja absurde, il se seroit trouvé avoir cent ans lorsqu'il commandoit les Athéniens en Sicile. Or, c'est une circonstance que Thucydide n'auroit certainement pas omise. Il me paroît donc probable que le Nicias, dont parle Diogène à la quarante-sixième olympiade, est un autre personnage, et qu'il n'y a rien à changer dans son texte. 3°. Enfin, après avoir établi [1] qu'Epiménide étoit à Athènes dans la soixante-douzième olympiade, il place, par un oubli inconcevable [2], l'époque de sa mort à la deuxième année de la soixante-dixième olympiade, tant nous avons lieu d'espérer l'indulgence de nos lecteurs pour les fautes que nous ne nous flattons pas d'éviter, puisqu'il en échappe de pareilles à des hommes si savans.

Chap. LXXVI, p. 189. Il faut lire ce vers d'Empedocle ainsi

ἧ θέμις οὐ καλεῦσιν, ὅμως ἐπίφημι καὶ αὐτὸς.

avec Méziriac, cité par M. Wyttembach. *J'appelle*

[1] Fast. Att. T. III, p. 72 et s. | [2] *Ib.* p. 135.

maintenant honneurs, ce qui est ainsi nommé par la multitude, qui suivant Empedocle, ne leur donne pas le nom qui leur convient, mais cependant je l'emploie comme elle. Car les véritables honneurs, et la faveur fondée sur la bienveillance et le souvenir des services qu'il a rendus, ne doivent point être méprisés par l'homme d'état. C.

CHAP. LXXVIII, p. 192. Diodore de Sicile, au Livre XIII, pag. 634, parle de ces mauvais traitemens faits par les Italiens à la femme de Denys l'ancien, dans le commencement de sa tyrannie, et du pillage de son palais. Mais il ne fait aucune mention des enfans de Denys, ni de mort, ni de cendres jettées dans la mer, et cela avec d'autant plus de raison, que Plutarque lui-même, au commencement de la Vie de Dion, attribuant ces outrages aux Syracusains, ne parle pas non plus des enfans de Denys; et quant à sa femme, qui étoit fille d'Hermocrate, il la fait mourir de sa propre main, outrée de désespoir des insultes, et des infamies qu'elle avoit essuyées,

CHAP. LXXXIV, p. 198. On peut consulter sur le vent *Cæcias* les proverbes d'Erasme. Ce vent, disoit-on, attiroit les nuées, au lieu de les pousser. Il est inutile de chercher à développer les principes d'une opinion si ridicule; mais puisque l'occasion s'en présente, je vais donner le tableau des vents, avec leurs noms grecs et latins.

Nord.........	Aparctias, chez les Grecs. Septentrio, chez les Latins.
Nord-Est.....	Cæcias. Aquilo, Boreas.

Est...........	Apeliotes. Subsolanus.
Sud-Est........	Eurus. Vulturnus.
Sud...........	Notus. Auster.
Sud-Ouest....	Lips. Africus.
Ouest.........	Zephyrus. Favonius.
Nord-Ouest...	Argestes. Corus ou Caurus.

Quoique cette division soit vraie, c'est-à-dire, conforme aux expressions des anciens, et par conséquent suffisante pour les entendre, il faut convenir cependant qu'elle est un peu large ; et peut-être quelqu'un desireroit-il des limites un peu plus étroites. Voici donc une autre division en douze vents, division ancienne, et rejettée par Pline, mais adoptée par Sénéque, au L. V, Quæst. Nat. ch. 16 ; et la voici d'après ses propres termes.

Le vent qui souffle de l'orient des équinoxes s'appelle Subsolanus; les Grecs le nomment Apheliotes. De l'orient d'hiver, Eurus, que nous appellons Vulturnus ; de l'orient du solstice (d'été), Cæcias ; de l'occident des équinoxes, Zephyrus ou Favonius ; du couchant du solstice (d'été), Corus, que d'autres nomment Argestes. Mais je ne suis pas de cet avis, dit-il, parce que Corus est violent, et ne porte que vers un côté, au lieu qu'Argestes est doux, et aussi favorable

favorable pour aller que pour revenir; du couchant d'hiver, Africus, que les Grecs appellent *Lips*. Du côté du nord à l'extrémité (orientale), Aquilon ; au milieu Septentrion; à l'autre extrémité (occidentale), Thrascias. Du côté du midi, Euronotus (vers l'orient); ensuite (au milieu), Notus, que les Latins appellent *Auster;* ensuite (sur le couchant), Libonotus.

Chap. LXXXVI, p. 200. Il falloit traduire *Cothurne*, car c'est ainsi qu'il fut surnommé, à cause de la légèreté et inconstance de son caractère, c'est-à-dire, à cause de la souplesse avec laquelle il savoit s'accommoder aux circonstances, des manéges qu'il employoit pour se rendre agréable aux factions opposées dans la république, et de sa facilité à passer d'un parti dans l'autre, selon ses intérêts : parce que le cothurne, dit le Scholiaste d'Aristophane, est la chaussure des hommes et des femmes, ou parce que le cothurne, selon Xénophon, se chaussoit également bien aux deux pieds. Il étoit, selon Suidas, de Céa, Céos ou Cos, comme Pline nous apprend qu'elle étoit appellée par quelques-uns, île voisine de l'Eubée, et qu'il faut distinguer de Cos, patrie d'Hippocrate. Le Scholiaste d'Aristophane dit qu'il passoit en effet pour être de Céos, mais qu'il étoit véritablement de Chio. Aristophane dit : non de Chio, mais de Céos. Mais c'est une allusion à une sorte de jeu, où le coup d'un s'appelloit le coup de Chio, et celui de six le coup de Céos. Il fut disciple du rhéteur Prodicus, et maître d'Isocrate, selon le même Scholiaste *in Ran.* p. 139, édit. Kust.) Adopté par Agnon, il devint citoyen d'Athènes, et commanda une galère de Triérarque,

au combat d'Arginuse, dont on a parlé dans la Vie de Lysandre. On le voit dans le huitième livre de Thucydide jouer un grand rôle parmi la faction des quatre cents, qui opprimèrent la liberté d'Athènes pendant la guerre du Peloponèse; devenu l'un des tyrans, connus sous le nom des trente tyrans après la prise d'Athènes, comme on le voit au second livre des Helleniques de Xénophon, qui les nomme tous, p. 270, il finit, dit le Scholiaste d'Aristophane à l'endroit cité ci-dessus, d'une manière digne de sa vie, ayant été condamné à prendre de la ciguë par ces mêmes trente tyrans, sur l'accusation de son collègue Critias, ainsi que le raconte Xénophon au même livre, pag. 272 et suiv.

SUR LE TRAITE DU VIEILLARD CONSIDÉRÉ

PAR RAPPORT A L'ADMINISTRATION.

Chap. IV, pag. 214. Amyot a attribué à l'Oracle, ce que Plutarque ne lui fait point dire. Il faut traduire : « *Quelqu'un qui le reprendroit, pourroit* « *lui dire ce mot de la Pythie*, tu viens trop tard. « *C'est trop tard en effet pour rechercher des* « *charges, et se mettre à diriger le peuple.* Tu vas « à une heure indue, frapper à la porte du Prétoire, « et tu fais comme celui qui vient mal-adroitement « au milieu de la nuit pour assister à un festin, ou « pour demander l'hospitalité ». *C.*

Chap. V, p. 215. Il n'y a point de lacune ici, le passage est corrompu, et il faut le rétablir ainsi d'après les conjectures de M. Wyttembach. Οὐ γὰρ πονοῦντ

ἔνδεια πόλεμης, ὅσπερ ἀήθεια τελέως ποιεῖ προπαίου ἐκστῆναι στρατηγόν. *Ce n'est pas tant en effet, par faute de courage, que par le peu d'habitude qu'ils ont de la fatigue, que les généraux se voient privés de la victoire.* C.

CHAP. X, p. 219. M. Taylor, et après luy M. Reiske ont observé avec raison que la mémoire de Plutarque avoit été en défaut ici, et qu'il y avoit confondu deux passages de Démosthène dans l'oraison contre Midias, dans l'un desquels il est dit que Midias avoit apporté en effet des bois et des bestiaux dans le vaisseau qu'il commandoit, mais qui n'étoit pas le Paralus, et l'autre où il est dit qu'il étoit chargé de l'entretien du vaisseau qui portoit ce nom. Le premier de ces passages se trouve page 116, et le second page 120, édit. de Taylor.

CHAP. XVI, p. 224. Thésée, en partant de l'île de Crète, étoit descendu à Délos pour y offrir un sacrifice à Apollon, ainsi que Plutarque le raconte dans sa vie, ch. XXV. Il y célébra même, dit-on, pour la première fois, des jeux dont le prix fut une branche de palmier, dit encore Plutarque au même endroit. Lorsqu'il fut arrivé à Athènes, le peuple par reconnoisssance ordonna que le vaisseau sur lequel il étoit revenu, et qui avoit trente rames, seroit conservé à perpétuité. Depuis cette époque, il le fut en effet de la manière que Plutarque expose ici, jusqu'au tems de Démétrius de Phalère, ainsi qu'il le dit dans la même Vie de Thésée, ch. XXVI, et tous les ans au mois attique Thargélion, ce vaisseau portoit à Délos les députés d'Athènes pour y aller célébrer l'anniver-

saire de ce premier sacrifice. Pendant tout le temps du voyage, il n'étoit permis à Athènes de faire mourir personne, ce qui prolongea la vie de Socrate de trente jours, sa sentence ayant été prononcée la veille du départ du vaisseau Deliaque. Cette fête s'appelloit *Delienne*; mais elle étoit, comme on vient de le dire, annuelle, et doit être distinguée de la fête Délienne, instituée par les Athéniens après la purification de Délos, la troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, pour être célébrée de cinq ans en cinq ans, c'est-à-dire, après quatre ans révolus, comme les jeux Olympiques.

Il y avoit de même à Athènes d'autres vaisseaux destinés principalement à certains usages, tels que le vaisseau Salaminien, le Paralus dont nous avons parlé un peu plus haut, etc. Mais ce seroit mal à propos qu'on se persuaderoit d'après un passage de Plutarque, sur le Paralus, qu'il m'est échappé de relever en son lieu, que la destination de ces vaisseaux, si on en excepte le Déliaque, fût absolument restreinte à telles ou telles commissions, puisque dans le combat naval donné auprés de Corcyre, la cinquième année de la guerre du Péloponèse, entre les Athéniens et les Corcyréens d'une part, et les Péloponésiens de l'autre; on voit le vaisseau Salaminien et le Paralus combattans au nombre des vaisseaux Athéniens. Voyez Thucydide, L. 3, p. 108, Xenophon, Memorabl. p. 475, et Corsini, Fast. Att. T. II, p. 320.

CHAP. XVII, p. 225. On trouvera plus bas, ch. XXVII, pag. 232, un Lampon désigné comme un homme qui a passé toute sa vie dans le négoce; et je

pense avec M. Reiske que c'est le même personnage. Thémistius le nomme Lampès, ce qui confirme la leçon qui présente en cet endroit Lampis. Il le désigne comme un homme qui faisoit le commerce de mer, Or. 4, p. 129, et le donne pour citoyen de l'île d'Egine. C'est donc le même dont il est parlé si souvent dans le discours de Démosthène contre Phormion, c'est-à-dire, ce Lampis que le commerce maritime avoit rendu le plus riche des Grecs, et à qui les Éginètes avoient donné le droit de bourgeoisie.

Chap. XXXVIII, p. 243. Nous avons parlé à l'article de Théramène, de Prodicus, sophiste de l'île de Céa ou Céos. Philetas poëte, dont parle Elien, L. IX, ch. 14, étoit de l'île de Cos. Il vivoit, selon Suidas, sous les règnes de Philippe, d'Alexandre, de Ptolémée, fils de Lagus, et fut précepteur de Philadelphe, fils de ce dernier. Vossius (*de Hist. Gr.*) conjecture avec beaucoup de vraisemblance que c'est le même dont Athénée cite l'Histoire Attique en onze livres; il étoit véritablement, dit Elien, d'une maigreur extrême, et mourut enfin de consomption en cherchant la solution d'une subtilité sophistique nommée *Pseudomène*, mot grec qui signifie trompeur ou mensonger, parce qu'on prenoit pour type dans les écoles cette question : un homme qui dit qu'il ment, ment-il en effet? car si vous répondez que non, il a menti effectivement selon votre réponse, puisqu'il avoit dit qu'il mentoit; et si vous dites que oui, il se trouve qu'il n'a pas menti, puisqu'il vous l'avoit dit. Voyez Ménage sur Diogène Laërce, L. II, nº. 108.

Chap. XLIII, p. 249. Il ne s'agit point ici du la-

bour, mais d'une sorte d'exercice gymnastique, qui se pratiquoit avec le hoyau. Quant aux plombées à sauter, Amyot a suivi le sentiment de Budée, qui a regardé le mot grec qu'on lit ici, comme signifiant un bâton plombé par les deux extrémités, que les sauteurs tenoient dans leurs mains, selon lui, pour conserver l'équilibre, comme on voit ici les gens qui dansent sur la corde. Mais le passage de Galien, cité par Henri Etienne, au mot ἁλτῆρες, dit clairement que c'étoient des poids de pierre, où de métal garnis d'un anneau pour pouvoir être plus commodément soulevés, comme ceux qu'on met dans nos grosses balances. On les plaçoit devant soi, l'un à droite, l'autre à gauche, ensorte qu'ils fussent écartés de la longueur d'une brasse, après quoi il falloit se baisser et les ramasser en croisant les mains, ensorte que la main droite relevât celui qui étoit à gauche, et la gauche celui qui étoit à droite, et les remettre à leur place en décrivant avec les mains une ligne circulaire, et cela sans que les pieds variassent, ni que le corps chancelât.

Chap. LVI, p. 263. Ce passage de Plutarque est copié mot à mot du cinquième livre de Thucydide. Si Amyot s'en étoit douté, il auroit reconnu aisément la faute qui se trouve ici dans le texte, et au lieu de retraite facile, εὐπετῶς, il auroit traduit, retraite qui avoit été si fortement blâmée, ἐπαινῶν, comme le dit Thucydide, qui nous apprend jusqu'à quel point les Lacédémoniens en avoient été outrés, puisqu'on fut sur le point de raser sa maison, et de le condamner à une amende de cent mille drachmes, c'est-à-dire, près de 78000 liv. de notre monnoie. En effet, l'armée des Lacédémoniens se trouvant prête à combattre

contre celle des Argiens la quatorzième année de la guerre du Péloponèse, et la position des Lacédémoniens paroissant extrêmement avantageuse, Thrasyllus et Alciphron, s'avancèrent pour conférer avec Agis, roi de Sparte, et lui persuadèrent de se retirer sans combattre, en promettant, comme au nom des Argiens, de s'en rapporter à un jugement qui décideroit sur leurs sujets de plainte. Agis se retira sans avoir communiqué ces propositions à son armée. Il vint à bout cependant de calmer la colère de sa république, ensorte néanmoins qu'on lui donna, ce qui étoit sans exemple jusqu'alors, dix conseillers, sans l'aveu desquels il ne lui seroit pas permis de faire ainsi retirer son armée. Quelque temps après, dans la même année de la guerre, mais la troisième de la quatre-vingt-dixième olympiade; car ceci s'étoit passé, selon Diodore de Sicile, à la fin de la seconde; on vint annoncer à Sparte, que la ville de Tégée alloit être entraînée dans le parti des Argiens et de leurs alliés, si on n'y envoyoit promptement des troupes. Agis partit à la tête des Lacédémoniens et de leurs confédérés, et joignit l'armée Argienne dans les plaines de Mantinée, où elle occupoit un poste très-difficile à attaquer. Le reproche que Plutarque rapporte ici d'après Thucydide, ou, suivant l'ancien historien, quelque autre considération peut-être détermina Agis à se retirer. Mais ce ne fut que pour faire quitter aux ennemis, par une manœuvre très-adroite, l'avantage de leur position; après quoi il engagea la bataille, qui fut, dit Thucydide, la plus considérable qui se fût donnée depuis long-temps entre des Grecs, et remporta la victoire.

Sur les Apophthegmes des Rois et Capitaines.

Chap. II, p. 270. Je n'ai point cru devoir mettre au bas des pages de ce Traité, que Xilander regarde comme apocryphe, des notes dans le genre de celles que j'ai jointes aux Traités précédens, pour fixer les époques des personnages que Plutarque présente sur la scène; premièrement, parce qu'un grand nombre des noms qu'on y lit se retrouvent en d'autres ouvrages du même auteur, qui m'ont déja fourni, ou me fourniront par la suite une occasion plus convenable d'en parler; secondement, parce que leurs discours mêmes, ou l'interlocuteur à qui ils sont adressés, ou le sujet même de l'Apophthegme déja connu, sont une indication suffisante pour le lecteur. Enfin, parce que j'ai craint qu'une seule page présentant souvent l'occasion de plusieurs notes, il n'en résultât une confusion fatiguante et désagréable. Il m'a paru d'ailleurs que je pouvois remplir à peu près mon objet d'une manière plus simple et plus courte, en donnant ici les successions chronologiques des rois de Lacédémone, de Macédoine et de Perse, qui reparoissent le plus souvent dans ce traité. J'en ai déjà présenté quelques unes dans les volumes précédens; et je crois qu'il sera utile et agréable à mes lecteurs de trouver ainsi rassemblé dans un même ouvrage, ce qui peut lui paroître le plus nécessaire de la chronologie ancienne.

Suite chronologique des rois de Lacédémone.

Première dynastie d'après Pausanias. Les époques sont toutes incertaines, ce sont les temps fabuleux.

Lelex. Eurotas.
Mylès. Lacédémon, fils de Jupiter.

Amyclas, fils de Lacédémon.	Castor et Pollux.
Argalus.	Ménélas.
Cynortas.	Oreste.
OEbalus.	Tisamène.
Tyndare.	

Sous celui-ci les Héraclides s'emparèrent du Péloponèse.

Depuis ce moment il y eut à Lacédémone deux familles régnantes, et deux rois toujours régnans conjointement.

Famille des Eurysthenides ou des Agides.		*Famille des Proclides ou Eurypontides, selon d'autres, Eurytionides.*
Eurysthène, fils d'Aristodème, commença à régner avant J. C.	1102.	Proclès.
		Soüs.
Agis,	1056.	Eurypon, ou Eurytion.
Echestratus,	1055.	Prytanis.
Labotas,	1020.	Eunome.
Doryssus,	983.	Polydecte.
Agesilas,	954.	Charilaüs, neveu de Lycurgue.
Archelaüs,	910.	
Téléclus,	850.	Nicandre.
Alcamène,	810.	Théopompe.
Polydore,	771.	Zeuxidame.
Eurycrate I.	*Les commencemens de leurs règnes sont inconnus.*	Anaxidame.
Anaxandre.		Archidame I.
Eurycrate II.		Agasiclès.
Leon.		Ariston.
Anaxandride.		Demaratus.
Cléomène I.		Léotychide.
Léonidas I qui fut tué au combat des Thermopyles.		Archidame II qui commença la guerre du Péloponèse.
		Agis I.

Plistarque,	480.	Agésilas.
Plistoanax,	479.	Archidame III.
Pausanias,	408.	Eudamidas.
Agésipolis I,	394.	Agis II.
Cléombrote I,	380.	Eurydamidas.
Agesipolis II,	371.	Epicilidas.
Cléomène II,	370.	Les dates du commence-
Arée I,	309.	ment de leur règne sont la
Acrotatus I,	265.	la plupart inconnues.

Arée II.
Léonidas II.
Cléombrote II. } *Dates incertaines.*
Cléomène III.
Agésipolis III.

Au reste il est bon d'avertir que j'ai suivi dans ce tableau la chronologie du Père Petau, qui diffère de celle de Dodwell, par rapport au retour des Héraclides, assez considérablement, puisque Dodwel le place à l'an de la période Julienne 3524, et le Père Petau à l'an 3611 ; mais ils se réunissent à l'époque de la première olympiade qu'ils placent tous deux à l'an de la même période 3938, avant J. C. 776, où l'histoire commence à présenter généralement des dates certaines. Et le lecteur n'attend, ni n'a besoin que je discute ces tems si reculés, qui exigeroient un travail immense et presque toujours inutile, comme on en peut juger par la diversité des systêmes établis par les plus habiles chronologistes.

Rois de Macédoine.

Caranus, avant J. C.	814.	Perdiccas I,	713.
Cœnus,	786.	Argée I,	665.
Thurimas,	758.	Philippe I,	633.

Europe,	598.	Pausanias,	391.
Alcétas,	555.	Amyntas III,	390.
Amyntas I,	527.	Argée II,	385.
Alexandre I,	479.	Amyntas III rétabli,	383.
Perdiccas II,	436.	Alexandre II,	371.
Archelaüs I,	413.	Ptolémée,	370.
Oreste,	399.	Perdiccas III,	366.
Archelaüs II,	396.	Philippe II,	360.
Amyntas II,	392.	Alexandre le grand,	336.

Rois de Perse.

Cyrus, avant J. C.	559.	Darius Nothus, avant J. C. 424.	
Cambyse,	529.		
Smerdis le Mage,	522.	Artaxerce Memnon, ou Mnémon,	405.
Darius, fils d'Hystaspe,	521.		
Xerxès,	485.	Ochus,	366.
Artaxerce Longuemain,	465.	Arsès,	340.
Xerxès 2 mois, Sogdien 7 mois,	425.	Darius Codomannus,	336.

Ch. XXXI, p. 308. Ce n'est point du tableau de la ville d'Ialysus que Plutarque parle, mais d'un magnifique et fameux tableau représentant Ialysus lui-même. Ialysus étoit fils de Cercaphus, fils lui-même du Soleil et de la Nymphe Rhode; il eut deux frères, Lindus et Camire. Ils partagèrent ensemble l'île de Rhodes, et y fondèrent chacun une ville de leur nom; car la ville de Rhodes fut bâtie fort postérieurement. Voyez Pindar. et les Schol. sur la septième olympique. Protogène fut sept ans à composer ce tableau, dont le premier aspect fit demeurer Apelle immobile d'étonnement, selon Elien; Var. Hist. L. XII, ch. 41. Les

termes de Pline par rapport à ce tableau sont remarquables : *Huic Picturæ quater colorem induxit subsidio injuriæ et vetustatis, ut decedente superiore inferior succederet.* On pourra consulter sur cette phrase un Mémoire très-curieux de M. l'abbé Brotier, dans lequel ce savant académicien établit que ce n'est pas de quatre couches de couleur qu'il s'agit ici, mais de quatre tableaux peints l'un sur l'autre, de manière que le premier étoit couvert d'un enduit, sur lequel étoit peint le second, et ainsi de suite jusqu'au quatrième. Le chien qu'on voyoit dans ce tableau (car c'étoit un sujet de chasse) étoit un exemple mémorable de ces rencontres heureuses, qu'on appelle effets du hazard. Il étoit représenté haletant, dit Pline ; mais tous les soins, tous les efforts du peintre n'avoient pu parvenir à rendre au naturel l'écume sortant de sa gueule. Enfin, de colère et de désespoir il jette son éponge sur cette partie du tableau qui lui est devenue odieuse, et la pression de l'éponge confondant les couleurs, achève parfaitement ce que l'art avoit inutilement essayé à plusieurs reprises.

Ce fut, dit Pline, L. XXXV, ch. 10, ce tableau qui sauva la ville de Rhodes, Démétrius n'ayant pu se résoudre à y mettre le feu de ce côté qui étoit le seul accessible, de peur de brûler le chef-d'œuvre de Protogène. En effet, Protogène étoit alors à travailler dans un petit jardin qu'il avoit dans le fauxbourg dont Démétrius étoit déja maître. Le bruit des armes, ni le voisinage d'une armée au milieu de laquelle il se trouvoit enveloppé, n'interrompirent point ses travaux. Démétrius lui donna des gardes pour mettre sa personne et ses ouvrages à l'abri de toute insulte, et il quittoit souvent lui-même les opérations du siége

pour aller trouver le peintre à son attelier, de peur de le détourner en le faisant venir auprès de lui. Il y a seulement cette petite différence entre le récit de Plutarque dans la Vie de Démétrius, et celui de Pline, que c'étoit, selon Plutarque, le tableau d'Ialysus que Protogène achevoit dans cette conjoncture; au lieu que suivant Pline, c'étoit le Repos du satyre, sur quoi il remarque que le peintre lui avoit mis une flûte à la main, afin que tout respirât dans son ouvrage la sécurité avec laquelle il y avoit travaillé.

Ibid. Entre les machines que Démétrius Poliorcéte employoit aux siéges des villes, la plus fameuse est celle dont il se servit pour battre les murailles de la ville de Rhodes, et qu'on appella *Hélépolis*, ou preneuse de villes, à cause de l'effet épouvantable de ses batteries. En voici la description d'après Diodore de Sicile. L. XX, p. 471.

La base étoit quarrée; chaque côté avoit cinquante coudées de longueur. Ils étoient construits avec des pièces de bois quarrées jointes ensemble par des liens de fer. L'aire intérieure étoit garnie d'une espèce de plancher formé de solives, entre lesquelles on avoit ménagé un intervalle d'environ un pied et demi pour placer ceux qui devoient faire mouvoir la machine. Elle portoit et rouloit sur huit grandes et fortes roues. Les jantes dont l'épaisseur étoit de trois pieds, étoient encore fortifiées par des bandes de fer qui les couvroient. Pour tourner la machine en différens sens, il avoit imaginé une sorte d'instrument qu'on nommoit *Antistrepte*. Aux quatre angles du bâtiment s'élevoient quatre colonnes ou tourelles de cent cinquante pieds de hauteur environ, qui alloient en se rappro-

chant dans leur élévation, de manière que des neuf étages dont il étoit composé, le premier pouvoit contenir quarante-trois lits et le neuvième neuf. Trois des côtés de la machine étoient recouverts de lames de fer pour les garantir des feux lancés par les assiégés. Chaque étage étoit percé du côté de la ville, ensorte que la forme et la grandeur des fenêtres étoit ajustée à la forme et à la grosseur des traits qui devoient passer par ces ouvertures; et afin de mettre en sûreté ceux qui travailloient dans l'intérieur aux manoeuvres nécessaires pour les mettre en jeu, elles étoient revêtues d'une espèce de rideau qu'on ramenoit sur soi à volonté à l'aide d'une machine, et qui étoit fait de deux cuirs cousus ensemble, pour former un sac qu'on remplissoit de laine, ensorte qu'en prêtant aux coups des pierres lancées par les ennemis, ils en amortissent tout l'effet. A chaque étage étoient adoptées deux longues échelles, l'une pour monter, l'autre pour descendre, afin que le service pût se faire sans embarras ni désordre. Pour mouvoir la machine on avoit choisi dans toute l'armée trois mille quatre cents hommes d'une force prodigieuse, dont les uns agissoient en dedans, les autres poussoient par derrière. Voyez la planche 23 de l'abrégé des commentaires de Folard sur Polybe, pag. 215, T. III.

Chap. XXXIX, p. 313. C'est donc Antiochus Sidétès dont il est question ici, c'est-à-dire celui que Josephe appelle tantôt Soter et tantôt Eusèbe, ou *le Pieux*, mais qu'il ne faut pas confondre avec ceux à qui les autres historiens donnent ces surnoms, dont l'un monta sur le trône 281, et l'autre 95 ans avant l'Ere chrétienne, comme on peut le voir dans la

succession chronologique des rois de Syrie, parmi mes observations sur le second volume des Morales. Sidétès monta sur le trône de Syrie l'an de Rome 615, avant J. C. 139. Il mit le siége devant Jérusalem la quatrième année de son règne, 135 ans avant J. C., par conséquent la deuxième année de la 161e olympiade, et non pas de la 162e, comme on lit dans Josephe, par erreur de copiste vraisemblablement, ainsi que l'ont remarqué Scaliger et plusieurs autres savans avant moi. La fête dont Plutarque parle en cet endroit, étoit celle des tabernacles. Voyez Josephe, Antiq. Jud. L. XIII, ch. 8.

Chap. XLIV, p. 322. Décélie étoit un bourg ou dème de l'Attique, de la tribu Hippothoontide. Il étoit situé près de la mer, du côté de l'Eubée. Les Lacédémoniens s'y portèrent la dix-huitième année de la guerre du Peloponèse, y établirent un fort, et y logèrent des troupes qui incommodèrent extrêmement les Athéniens, soit par les excursions qu'elles faisoient sur leur territoire, soit par l'interception, ou au moins la difficulté de la navigation. C'étoit Alcibiade qui leur avoit donné ce conseil l'année précédente, comme on le voit à la fin du sixième livre de Thucydide. La guerre fut alors appellée *Décélique* ou *Décélienne*, dit Diodore de Sicile, T. I, p. 548, parce que ce fut ce premier acte d'hostilité ouverte, qui renouvella la guerre du Péloponèse, terminée, ou du moins suspendue par une trève précédente entre les deux peuples.

Chap. LXXII, p. 346. L'orchestre étoit une partie entre la scène et l'amphithéâtre, où il y avoit un

petit théâtre de cinq pieds d'élévation. C'étoit là que se tenoient les joueurs d'instrumens, et les acteurs du chœur. On lui avoit donné ce nom du mot grec qui signifie sauter, parce que c'étoit là qu'étoient placés les baladins qui amusoient le peuple par des parades.

Sur les Apophthegmes des Romains.

Chap. IV, p. 359. Ils avoient tous deux pour prénom Quintus, comme on le voit dans Tite-Live, au L. XXXVIII, chap. 50, où il raconte ce fait. Ce passage a échappé à Xylander, qui dit ici dans sa note, qu'il n'a rencontré nulle part le prénom du second. Mais l'un des deux fut surnommé Spurinus : il fut consul, et fut tué dans un combat contre les Liguriens, aujourd'hui les Génois, l'an de Rome 578. *Ibid.* L. XLI, ch. 18.

Fin des Observations.

***EXPLICATION** des Médaillons et Monumens antiques de ce Volume.*

1. THALÈS, l'un des sept Sages de la Grèce; d'après un marbre antique, du cabinet d'Achille Maffey, decrit dans l'excellent Ouvrage du P. Petau, intitulité : *Rationarium Temporum, ed. de Leyde*, 1710, 2 *vol. in-8o. T. I, p.* 18, et dans l'*Illustrium Imagines* de Bellori, *Pl.* 37. *Plut.* T. XV, p. 36.

2. ANACHARSIS, philosophe recommandable par sa sagesse parmi les Scythes, est devenu célèbre de nos jours, par l'agréable Voyage de ce nom, de M. l'abbé Barthelemy, copié d'après une Pierre antique, décrite dans l'*Effigies Virorum Illustrium, ed. de Leyde, in-fol.* no. 18. *Plut.* T. XV, p. 70.

3. HÉSIODE, réputé le plus anciens des Poëtes Grecs, d'après une Cornaline de forme ovale, décrite dans l'ouvrage de Bellori, déjà cité, *p.* 5, *Pl.* 51. Le même Portrait se trouve encore décrit d'après un Marbre antique, dans l'*Illustrium Imagines*, de Fulv. Ursinus, *Pl.* 68. *Plut.* T. XV, p. 93.

4. Pittacus, au nombre des sept Sages, d'après une Médaille d'argent du Cabinet de Fulv. Ursinus, décrite dans l'Ouvrage de ce Savant, n°. 26, *Plut.* T. XV, p. 96.

Fin du Tome quinzième.

